15.6.448

# BIBLIOTHEQUE
## DE
# CAMPAGNE,
## OU
# AMUSEMENS
## DE
# L'ESPRIT ET DU COEUR.

*Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.*

TOME IX.

A LA HAYE,
*Et se débite à GENEVE,*
Chez les FR. CRAMER & CL. PHILIBERT.

*M. DCC. XLIX.*

# LA PRINCESSE DE PORTIEN.

P R

I

trois Pr
ves Duc
égalé les
trouvé d
Ducheſſe
ce de la

# LA PRINCESSE DE PORTIEN.

## PREMIERE PARTIE.

IL ſembloit que la nature ſe fût épuiſée en faveur de la maiſon de Cléves ; & l'on n'avoit jamais rien vû de ſi beau, que les Princeſſes filles de François de Clé- duc de Nevers. Leur bonheur avoit leur beauté, & la fortune leur avoit des partis dignes d'elles : L'ainée, ſſe de Nevers avoit épouſé un Prin- la maiſon de Mantouë, le plus ac-

compli Cavalier de l'Europe : la ſeconde étoit mariée à Antoine de Croy, Prince de Portien, l'un des plus riches Seigneurs de France : & la troiſiéme à Henri de Bourbon Prince de Condé, qui avoit l'honneur d'être le ſecond Prince du ſang Royal de France.

Madame de Portien ſe trouva dans le fond la plus heureuſe des trois ; elle rencontra dans Monſieur de Portien un mari toujours amoureux de ſa femme, & attentif à prévenir ſes moindres ſouhaits. D'ailleurs ce Prince avoit une ſœur qui forma une amitié très étroite avec Madame de Portien, & cette amitié paroiſſoit à cette Princeſſe un bien ſans prix.

Mademoiſelle de Portien étoit faite d'une maniére à être l'admiration de ſon ſiécle. Sa beauté étoit ſi parfaite, qu'on ne remarquoit en elle aucun trait irrégulier.

Elle étoit brune, & néanmoins ſon teint étoit éclatant ; rien n'étoit plus majeſtueux que ſa taille, rien de plus heureux ni de plus engageant que ſa phiſionomie. Elle avoit l'eſprit élevé, une vertu ſevére étoit l'ame de ſes actions, une noble fierté les ſoutenoit toujours. Madame de Portien étoit d'un caractére bien plus doux, auſſi une certaine complaiſance qui lui

ui étoit naturelle, l'inſinua dans le cœur e Mademoiſelle de Portien, & lui don- a pour ſa belle-ſœur une amitié ſi vive, 'elles ne pouvoient ſe quitter ſans ſe ire beaucoup de peine.

Monſieur de Portien remarqua leur ion avec une joie ſenſible. Toutes ſes ections étoient partagées entre ces ux Princeſſes. Son mariage s'étoit cé- ré à Nevers, où Madame de Portien oit été élevée; peu de tems après il amena à la Cour. Les réjouiſſances du iage du Roy Charles IX. avec la fille l'Empereur Maximilien y duroient ore.

On fut ébloui de la beauté des deux ceſſes. Aucune Dame n'en pouvoit ocher que Madame Marguerite ſœur Loi. Encore les plus délicats trou- nt dans Mademoiſelle de Portien une é plus naturelle que celle de Mada- Cette Cour avoit toute la grandeur lle du feu Roi Henri ſecond, & la uillité dont la France jouiſſoit, en ntoit les plaiſirs. Monſieur Henri ance Duc d'Anjou frére du Roi, Duc de Guiſe en faiſoient tout l'or- t, & l'on eût difficilement décidé elle recevoit plus d'éclat, tant ils l'un & l'autre de qualités héroï-

Monſieur, dans la fleur de la jeuneſſe, avoit déja acquis la réputation du plus grand Capitaine de l'Europe. Il avoit gagné deux batailles, dans un tems où les autres Princes n'ont pas achevé leurs exercices. Il s'étoit vû à quinze ans Lieutenant-Général de l'Etat; & s'il étoit ſi grand du côté de la gloire, il ne paroiſſoit pas moins aimable au milieu d'une Cour paiſible. La régularité de ſes traits lui fourniſſoit conquête ſur conquête; il avoit l'œil charmant, la bouche vermeille, l'air & la taille d'un héros. Son eſprit répondoit à ſa naiſſance. Sa douceur & ſa bonté le faiſoient aimer de tout le monde.

Monſieur Henri de Lorraine Duc de Guiſe étoit un peu plus âgé que Monſieur. Il avoit le teint beau, le front ſerein, l'air riant, les yeux vifs & perçans, le port animé, la démarche grave. Sa phiſionomie marquoit en même temps de la douceur & de l'audace. Il avoit infiniment de l'eſprit; & tout le monde convenoit qu'il ſeroit un jour auſſi grand Capitaine que le Duc de Guiſe ſon pére, qu'on avoit ſurnommé le héros de la France.

Monſieur le Duc de Guiſe ſe trouvant de même âge, & poſſédant à peu près

rès les mêmes qualités, s'é
a dignes l'un de l'autre. Il
bandonnés à l'inclination qu'i
nti l'un pour l'autre : La p
nitié en avoit été la ſuite. Ils
êmes plaiſirs : ils ne s'aban
mais ; leur gout ſe trouvoit pr
urs ſemblable.

Monſieur aimoit Mademoiſel
uneuf. C'étoit une des bell
ance. Son commerce étoit r
mens, & quoiqu'il n'eût pa
g-tems, il avouoit à Monſieu
que Mademoiſelle de Ch
it trouvé le ſecret d'arrêter
r jamais.

Monſieur de Guiſe étoit deve
de Madame ; & il avoit eu
de facilité à s'en faire ain
it trouvé prévenue à ſon ég
forte paſſion. Il avoit bien
idence de ſa conquête à Mon
e ne s'étoit point formaliſé
ſa ſœur : Il lui reprochoit ſ
ne lui avouoit pas tout le
mour.

es quatre Amans goûtoient
s plus purs, lorſque Mon
n arriva à la Cour. Madame

tien & ſa belle-ſœur allérent ſaluer la Reine, qui les reçut avec toute la bonté poſſible. Une foule de Princes étoient dans la Chambre de la Reine, qui ne purent ſe laſſer d'admirer Mademoiſelle de Portien. Monſieur & le Duc de Guiſe s'y trouvérent l'un & l'autre, & ſentirent je ne ſçai quelle émotion en la regardant. L'un & l'autre oubliérent pour un temps leurs amours; & Monſieur l'ayant vû ſortir peu après avec Madame de Portien, que le Roi reconduiſoit, il donna la main à Mademoiſelle de Portien, & la mena à ſon caroſſe. Dans ce peu de tems il lui parla: Ses réponſes lui ſemblérent juſtes & faites avec tant d'eſprit, que long-temps après qu'il l'eut quittée, il ſe trouva encore occupé de ſon idée. Il rejoignit Monſieur de Guiſe. Avez-vous rien vû, lui dit-il, qui approche de la beauté de la ſœur du Prince de Portien? Mais pourſuivit-il rapidement, elle eſt auſſi ſpirituelle que belle. Monſieur de Guiſe fut fâché d'entendre Monſieur loüer cette Princeſſe, quoique dans ſon cœur il lui donnât les mêmes louanges.

Dès ce jour même, Monſieur alla chez le Prince de Portien, & y mena avec lui Monſieur de Guiſe. La vûe de Monſieur troubla Mademoiſelle de Portien. Elle avoit

avoit remarqué le matin une partie de ſe
empreſſement ; & elle l'avoit remarq
ivec joie. Son cœur s'étoit ſenti viveme
rappé. La vûe de ce jeune Prince, do
a réputation étoit tant de fois parven
ıſqu'à elle, & qui ſurpaſſoit ſa réput
on, avoit fait ſon effet ordinaire ſur M
emoiſelle de Portien. Il lui avoit pa
plus aimable de tous les hommes ;
tte ſympathie, qui n'agit jamais inutil
ent, s'étant rencontrée entre cette Pri
ſſe & Monſieur, leur avoit déja do
cette diſpoſition à aimer, que ta
gens prennent pour l'amour mêm
Mademoiſelle de Portien ne connoi
pas encore tout l'effet que la vû
Monſieur avoit produit dans ſo
ır. Elle s'imaginoit que l'admiratio
'eſtime compoſoient tous ſes ſent
s. La viſite qu'elle en reçut lui
ıoitre qu'il étoit bien plus avanc
yeux de ce Prince tendres & anim
irent beaucoup de choſes. Les ſie
ı répondirent plus qu'il ne penſo
le monde s'aperçut que leur co
ion leur plaiſoit réciproquemen
ut longue, & lorſque Monſieu
, il croyoit qu'elle n'avoit du
moment.
ıſieur de Guiſe entretenoit Mad

me de Portien, & ſoutenoit un perſonnage extrêmement embarraſſé. Il étoit au déſeſpoir de l'attache de Monſieur : Il regardoit inceſſamment Mademoiſelle de Portien : Il ne ſongeoit pas qu'il achevoit d'être vaincu, & que Madame de Portien s'apercevoit de ſa diſtraction. Cette Princeſſe en pénétroit la cauſe ; elle en avoit un ſecret dépit. Elle avoit trouvé Monſieur de Guiſe auſſi aimable qu'il l'étoit en effet ; & bien qu'elle aimat Monſieur de Portien, elle ne laiſſa pas de reſſentir ce que le procédé de ce Prince avoit d'incivil.

Les deux Princes ſortirent de chez le Prince de Portien également amoureux ; mais bien moins contens l'un que l'autre par une raiſon bien différente ; ils ne parlérent point de Mademoiſelle de Portien ; & ils ſe quittérent, Monſieur de Guiſe déja un peu altéré contre Monſieur.

Ce Prince vif & prompt ne fut pas plutôt ſeul, qu'il s'occupa de ſa nouvelle amour. Celle qu'il avoit reſſentie pour Mademoiſelle de Châteauneuf ne la combattit pas un moment. Il la ſacrifia ſans héſiter à Mademoiſelle de Portien. Il continua de voir cette derniére ; & ſi de jour en jour elle lui ſembloit plus aimable, elle le trouvoit de ſon côté un Prince accompli. Mon-

Monſieur de Guiſe ne fut pas moins
ngagé, quoique Mademoiſelle de Por-
ien ne contribuat rien à ſa défaite, &
u'un puiſſant obſtacle la voulût retar-
er. Les bontés de Madame n'avoient
as peu inquiété le Duc de Guiſe: Il l'ai-
oit depuis un an; & Madame, ſans at-
ndre l'ordre du Roi, ni peut-être l'a-
our du Duc, avoit pour lui une incli-
tion violente. L'élévation de cette
inceſſe, & ſon extrême beauté voulu-
nt ſouvent étouffer la paſſion naiſſante
Monſieur de Guiſe. Les reproches de
idame ne lui faiſoient pas moins de
ne : Vous ne m'aimez plus, ingrat,
diſoit-elle, vous fuyez la gloire ai-
: Je ne remarque que trop la froideur
vos tranſports & la glace de vos diſ-
rs. Vous ne m'aimez plus, vous al-
ſignaler ma foibleſſe & votre inconſ-
e. Monſieur de Guiſe lui faiſoit des
eſtations qui ne la raſſuroient point;
s yeux de ce Prince démentoient ſes
les.

orſqu'il fut retourné chez lui, il s'a-
onna aux plus cruels remords. Ma-
mérite-t-elle d'être ſi indignement
, ſe reprochoit-il à lui-même? El-
ime avec une tendreſſe digne de
le bonne foi. Ah! déterminons-

nous : Ne ſouffrons point de partage. Madame ou Mademoiſelle de Portien méritent un cœur entier. Ceſſons d'aimer l'une ou l'autre ; prenons garde, continua-t-il, de faire une infidélité inutile ; Monſieur aime Mademoiſelle de Portien, peut-être elle l'aime déja. M'irai-je expoſer à une pareille diſgrace ? Non, ajouta-t-il, Monſieur ne l'aime point ſérieuſement ; des filles de Roi lui ſont ſeulement deſtinées ; allons lui découvrir notre foibleſſe : qu'il me céde Mademoiſelle de Portien. Elle ne peut faire ſon bonheur, & elle fera tout le mien. Je n'ai aimé Madame que par gloire : Mon ambition lui a fait offrir mon cœur : Sacrifions-la à une amour plus juſte & plus ardente. En effet il prit la réſolution d'ouvrir ſon cœur à Monſieur, la premiére fois qu'il ſe trouveroit ſeul avec lui.

Ce Prince n'avoit pas été long-tems ſans informer Mademoiſelle de Portien d'une flamme qu'elle avoit allumée : Il trouva une occaſion favorable de s'expliquer. Preſque toute la Cour étoit chez la Reine mére ; & l'on avoit fait partie d'aller ſe promener dans ſon jardin des Tuilleries, qui étoit achevé depuis peu. Chaque Prince donna la main à une Dame ;

me ; & Monſieur ſe trouva avec Mademoiſelle de Portien. Ils eurent quelque tems une converſation aſſez indifféren:e ; mais enfin Monſieur prenant la pa'ole : Sçavez-vous bien, Mademoiſele, lui dit-il, que je ſouhaite depuis ong-tems l'occaſion dont je jouïs ? Je ais ſeul avec vous, on ne nous entend oint, & je puis vous dire en ſureté que : meurs d'amour pour vous. MademoiIle de Portien ſe troubla à ce diſcours 1'elle n'attendoit pas. Elle l'avoit tant uhaité, qu'elle ne pouvoit n'en pas reſntir de la joie ; mais il lui parut que le ince s'étoit expliqué avec beaucoup de erté. D'ailleurs la fierté, qui eſt ſi naelle aux Princeſſes, l'obligea d'y rédre d'un ton un peu ſec. Que venezs de me dire, Monſieur ? Vous n'y es pas de réflexion : Vous croyez être c Mademoiſelle de Châteauneuf. Ce roche ne déplut pas à Monſieur. Non, demoiſelle, lui repliqua-t-il avec cet charmant qui enlevoit tous les cœurs, ai bien que je parle à vous. Il eſt des ſemens auxquels on permet quelquefois aux Princes de s'arrêter. Tel a été gagement que j'ai eu avec Mademoide Châteauneuf ; & il eſt des paſ- véritables, qu'on reſſent pour des per-

perſonnes comme vous. On donne à ces amuſemens les momens perdus de ſa vie ; & l'on ſacrifie ſa vie même à ces paſſions. Enfin l'on honore de quelques viſites Mademoiſelle de Châteauneuf, & l'on offre à Mademoiſelle de Portien, de partager avec elle tout ce que l'on a reçu de la nature & de la fortune. Mademoiſelle de Portien étoit ſi agréablement flattée par ce diſcours obligeant, que le Prince pouvoit lire dans ſes yeux le tranſport de ſon ame, quoiqu'elle n'oubliat rien pour le cacher. Sa modeſtie lui fit enfin répondre à Monſieur. Comme je n'ai point mérité, lui dit-elle, le comble des honneurs que vous m'offrez, permettez que je remontre à Votre Alteſſe Royale, qu'elle pouſſe trop loin ſon honnêteté, & qu'il faut..... Je la pouſſerois juſqu'à vous offrir le Trône, interrompit le Prince, ſi la fortune m'y avoit placé, & vous pouvez prétendre plus loin, s'il eſt quelque choſe au-deſſus. Mais moi, je ferois peu de cas & du Trône & des plus grands honneurs, s'il me les falloit poſſéder ſans vous. Parlez donc & dites-moi, ſi votre cœur n'a point de répugnance à m'aimer ; ſi je puis me flatter que ma tendreſſe & ma conſtance ne ſeront point inutiles auprès de vous. Ah ! Mon-

Monſieur, lui répondit-elle, vous êtes fait d'une maniére que vous ne pouvez guére aimer ſans être aimé ; mais j'apréhende qu'après avoir inſpiré de l'amour, vous ne ceſſiez d'en avoir. Monſieur fut charmé d'une crainte ſi obligeante. Il lui jura de l'aimer toute ſa vie, & il l'aſſura qu'elle en auroit bien-tôt des preuves certaines. Lorſqu'on fut retourné chez la Reine, il quitta ſa Maitreſſe, le plus amoureux de tous les hommes.

Il ne put contenir ſa joie. Il courut chez Monſieur de Guiſe. Mon cher ami, lui cria-t-il, je vous demande pardon de vous avoir caché ſi long-tems une paſſion qui m'eſt chére. J'aime Mademoiſelle de Portien, j'en ſuis aimé, partagez mes tranſports. Le Duc de Guiſe fut immobile à ce diſcours, qui perça juſqu'au fond de ſon ame. Il répondoit avec un air glacé aux careſſes du jeune homme. Je m'étois bien apperçu, lui répondit-il, que vous aimiez ; mais je ne vous en avois point parlé, parce que je voulois ſavoir de mes amis que ce qu'ils devoient m'apprendre. Eh bien, Monſieur, que prétendez-vous de l'amour & de Mademoiſelle de Portien ? Comment, répliqua Monſieur, ſurpris de cette demande, ce que je prétens ? Je prétens l'ai-

l'aimer, en être aimé, & devenir le plus heureux de tous les hommes. Penſez-vous donc, ajouta Monſieur de Guiſe, trouver dans Mademoiſelle de Portien, autant de facilité qu'avec Mademoiſelle de Châteauneuf? J'en ſerois bien fâché, répondit Monſieur, je crois que ſa vertu égale ſon mérite, & je la compare ſi peu à la Châteauneuf, que je compte de l'épouſer. Ce fut là un coup de foudre pour Monſieur de Guiſe. Croyez-vous, lui dit-il froidement, que le Roi ſe trouve de votre ſentiment, & qu'il n'y ait pas quelque diſproportion entre la Maiſon de France & celle de Croy? Monſieur fut choqué de la réſiſtance qu'il trouvoit en ſon ami: Et prenant tout d'un coup un air de grandeur qui le fit méconnoître au Duc de Guiſe: La Maiſon de Croy, répondit-il, eſt aſſez illuſtre, pour ne pas faire rougir celle de France: & d'ailleurs vous devez ſçavoir, qu'il ſuffit aux fils de Rois de vouloir s'allier dans une Maiſon, pour la rendre auſſi-tôt digne d'eux.

Monſieur quitta le Duc de Guiſe preſque auſſi-tôt. Cette converſation ne refroidit pas peu leur amitié. Monſieur de Guiſe voyoit, par le projet de Monſieur, toute l'eſpérance de ſon amour évanouïe:

Il

aimoit pas moins, au fond du

e cruelle contrainte ! s'écrioit-il;
on ignore mon amour : L'hon-
l'amitié me deffendent de le dé-
Je le ferois peut-être inutile-
au milieu de cette gêne, il me
idre de l'amour pour une autre :
ins otons-nous ce dernier cha-
e voyons plus Madame. J'ai trop
e à la tromper, & elle ne méri-
e l'être.
emoiſelle de Portien s'abandon-
'idée d'épouſer le frére d'un Roi,
quel elle reſſentoit la plus vive
ſe, & qui étoit d'ailleurs le plus
l'être aimé. Monſieur la voyoit
ent. Elle avoit tant de mérite,
ut le monde regardoit ſans envie
ine qui lui étoit deſtinée.
ſieur étoit ſur le point de faire
cette alliance au Roi, lorſque le
de Portien tomba malade, & ſi
-euſement, qu'on craignit d'abord
a vie. Mademoiſelle de Portien en
tant affligée, que l'exigeoit l'union
itié qui avoit été entre ſon frére &
On n'oublia aucun des ſoins qu'on
utumé de prendre dans ces occa-
, pour conſerver une vie, où tant

de

de gens s'intéreſſoient. D'abord on eſpéra de la jeuneſſe : Mais la violence du mal l'emporta. Le Prince de Portien connut qu'il falloit mourir, & on l'en avertit. Il s'y diſpoſa avec conſtance. Il fit venir Madame de Portien & ſa ſœur. La mort, leur dit-il d'un ton aſſez ferme, romt une union digne d'une plus longue durée. Votre amitié va être réduite à deux. Que ma mort ne la finiſſe pas. Serrez-en les nœuds, je vous en conjure : Aimez vous à cauſe de moi & à cauſe de vous-même, & ſouvenez-vous quelquefois de moi.

Elles fondoient en larmes auprès de ſon lit, & ne lui répondoient que par des ſoupirs. Il mourut quelques jours après. Le deuil des deux Princeſſes fut accompagné d'une longue retraite : Elles ne parurent à la Cour que trois mois après la mort de Monſieur de Portien.

Monſieur les avoit quelquefois vûes dans leur ſolitude. La douleur de Mademoiſelle de Portien n'avoit pas diminué ſon amour. Le deuil avoit tellement rehauſſé ſa beauté, que ce Prince paroiſſoit impatient de le voir finir. Cette impatience donnoit à la Princeſſe une joie ſenſible. La mort de ſon frére l'avoit rendue héritiére de tout le bien de

ſa

. Elle étoit ſans contredit l'un
ches partis de France : Elle n'a-
t quitté Madame de Portien,
inuoit à vivre avec elle dans
ite union.
eur de Guiſe dévoré par une
u'il ne pouvoit vaincre, s'atta-
dépit à Madame, & tâcha par
uités forcées à réparer les froi-
'il avoit euës pour elle. Vous
à moi par caprice, diſoit cette
e. Foible que je ſuis, je vous re-
jours ? Je vous rendrois plus conſ-
puniſſant vos infidélités. Hélas !
ofitez bien du panchant que j'ai
ous.
e tems-là, on rapporta au Roi
s particularités de l'amour de Ma-
de Monſieur de Guiſe, peu fa-
s à la réputation de cette Prin-
Le Roi étoit fort emporté. Il or-
ſur le champ à Monſieur d'An-
e d'aller défendre à Monſieur de
de ſa part, de voir Madame. Mon-
'Angoulême n'aimoit pas ce Prin-
ec lequel il avoit eu quelque dif-
; il s'acquitta de cette commiſſion
oie. Ne ſavez-vous point, lui dit
c de Guiſe, lorſqu'il la lui expo-
raiſon d'un ordre ſi bizare ? Non,
lui

lui répondit-il durement, je ſçai ſeulement que le Roi veut être obéï, & que vous devez le faire. Cet avis déplut à Monſieur de Guiſe. Je ſçai auſſi-bien que vous, lui repliqua-t-il, juſqu'où s'étend & mon devoir & l'autorité du Roi; & ce n'eſt pas ainſi que les Prédéceſſeurs de Sa Majeſté ont traité mes ayeux. Enſuite il lui tourna le dos, & le quitta pour aller voir Madame.

Monſieur d'Angoulême rapporta au Roi la réponſe du Duc de Guiſe, & même l'empoiſonna. Le Roi apprit auſſi que ce Prince depuis ſa défenſe voyoit Madame plus aſſidûment. Alors il entra dans le plus violent courroux. L'inſolent! s'écria-t-il, il mépriſe mes ordres? Allez, dit-il à Monſieur d'Angoulême, cherchez-le & le tuez. Celui-ci ſe fit un honneur d'exécuter cet ordre. Il réſolut de tuer Monſieur de Guiſe à ſon avantage.

La Maiſon de Lorraine apprit la colére du Roi, & fut ſaiſie d'une frayeur mortelle. Elle n'avoit jamais eu de Chef d'une ſi grande eſpérance. Le Cardinal de Lorraine alla trouver le Roi. Il lui remontra la jeuneſſe & l'imprudence de ſon neveu, & le pria de lui pardonner. Le Roi fut d'abord inflexible; mais enfin l'empreſſement du Cardinal l'ayant fatigué;

gué : *Qu'il* ſe marie, lui dit-il, il ne peut ſauver ſa vie qu'à ce prix ; & je ne lui donne *que* huit jours pour le faire. Le Cardinal promit au Roi, que le Duc de Guiſe *obéiroit*, & lui fit révoquer l'ordre qu'il avoit donné à Monſieur d'Angoulême.

Mais le Cardinal ne fut pas peu embarraſſé à faire réſoudre Monſieur de Guiſe de tenir la parole qu'il avoit donnée *pour lui*. Outre que ſon cœur enneni de la ſervitude y répugnoit par haur, il ne pouvoit perdre pour jamais eſpérance de poſſéder Mademoiſelle de ortien. Moi, diſoit-il au Cardinal de orraine, j'obéirai ſervilement à un or- injuſte ? Il me met donc au rang du te de ſes ſujets ? Ah ! s'écrioit-il avec air furieux, ſortons plutôt d'un Royne, dont il eſt redevable à la valeur mes péres, & n'y rentrons que les ar- à la main.

es raiſons du Cardinal fléchirent encet eſprit impérieux. Il lui remontra ſa fuite alloit renverſer ſa Maiſon : alloit détruire en un moment, un ge qui avoit couté un ſiécle à ſon & à ſon ayeul : que ſes partiſans ient cœur en ne le voyant plus : s'il vouloit ſe venger, il ne le pou-

pouvoit faire plus ſurement, qu'en demeurant en France : mais qu'il falloit commencer par obéir.

L'ambition du Duc de Guiſe & la penſée cruelle que Mademoiſelle de Portien étoit deſtinée à Monſieur, déterminérent ce Prince à ſe marier ; mais lorſqu'il voulut choiſir une femme, il ne ſavoit ſur qui arrêter ſes penſées.

Hélas, diſoit-il en lui-même, ſur toutes celles dont le Cardinal de Lorraine lui parloit, eſt-ce là Mademoiſelle de Portien ? Enfin ce même amour, ſource de ſon déſeſpoir, le fit arrêter ſur Madame de Portien. Elle aime Madame de Portien, diſoit ce Prince, elle demeure avec elle, du moins je la verrai tous les jours, juſqu'à-ce qu'elle épouſe Monſieur. Je ſerrerai les nœuds de leur amitié : Je tâcherai d'en faire réjaillir une partie ſur moi : Je la verrai enfin, & c'eſt aſſez pour un amant auſſi malheureux que moi.

On n'obſerva pas à ce mariage toutes les formalités que le rang des deux époux auroit demandées. Le terme que le Roi avoit preſcrit y apporta une précipitation qui redoubla l'embarras de Monſieur de Guiſe. Le Cardinal de Lorraine parla à Madame de Portien, & la réſolut

it facilement à cette alliance. Quoique
: deuil de cette Princeſſe ne fût pas en-
ore paſſé, ſon inclination eut bien-tôt
vé ſon ſcrupule. Elle aimoit Monſieur
: Guiſe depuis long-tems. Ce qu'elle
voit à Mr. de Portien avoit étouffé
tte ardeur naiſſante : ſa mort l'avoit
lumé. L'occaſion ſe préſentoit de la
nplir: Elle ne conſulta pas trop, ſi
nclination de ce Prince étoit d'accord
ec la ſienne. Elle ſe flatta de la méri-
: Enfin Monſieur de Guiſe épouſa
dame de Portien.

Mademoiſelle de Portien fut préſente
es nôces, & Monſieur de Guiſe y pa-
dans une triſteſſe profonde. Elle lui
fit la guerre aſſez agréablement, en
en demandant la cauſe. Ah! Made-
ſelle, lui répondit ce Prince, peut-
déguiſer ſon déſeſpoir, lorſqu'on ai-
tendrement, & qu'on perd pour ja-
l'eſpérance de poſſéder ce qu'on ai-
Mademoiſelle de Portien s'imagina
ces paroles ſe rapportoient à Mada-
Cependant le Duc les avoit profé-
en la regardant fixement: Et elle
crû lire dans ſes yeux qu'elle-mê-
avoit quelque part. Elle rejetta
penſée, & une viſite qu'elle reçut
-là de Monſieur, l'empêcha bien
Ma-
e réflexion.

Madame ſentit comme elle devoit, la perte de Monſieur de Guiſe ; ce n'eſt pas qu'elle ne reconnût bien qu'il ne l'aimoit plus : mais elle n'avoit pas imité ſon inconſtance. Elle l'aima encore tout infidéle qu'il étoit, & quoiqu'elle-même fût deſtinée à épouſer dans peu de jours le Roi de Navarre.

Toute la Cour ſe diſpoſoit à paroître à cette cérémonie. Elle n'avoit jamais été ſi groſſe, parce que toute la nobleſſe Calviniſte, dont le Roi étoit le chef, y étoit accourue. Madame de Guiſe & Mademoiſelle de Portien y devoient tenir un rang conſidérable.

Cette derniére demeuroit à l'Hôtel de Guiſe : Madame de Guiſe n'avoit pas voulu qu'elle l'abandonnat ; & Monſieur de Guiſe avoit eu ſoin d'obliger Mademoiſelle de Portien à y prendre un appartement. On ne ſe ſouvenoit pas en France d'avoir vû une alliance contractée ſous de ſi malheureux auſpices. Le Roi de Navarre & Madame étoient d'une Religion différente : Ils ne s'aimoient point l'un & l'autre. Leurs humeurs étoient oppoſées, & de violentes paſſions les dominoient.

Les ſuites de ce mariage répondirent à ces funeſtes diſpoſitions ; & la nuit de leurs

leurs nôces, au lieu que l'a
allumer ſes flambeaux, la
haine y ſubſtituérent les leur
mére avoit fait ſervir leur ma
gnal à la plus cruelle action
ſiécles à venir puiſſent conſe
moire. On maſſacra toute
Calviniſte, qu'on avoit in
cérémonie ſous la foi publiqu
fit imiter cette fureur dans to
vinces. L'Amiral de Coligny
noble victime qu'on immola
crifice barbare. Ce maſſacr
dans l'hiſtoire ſous le nom
Barthelemi.

Les Calviniſtes devenus
:ant de raiſon, renouvellére
:ivile: & Monſieur, comme
Général de l'Etat, fut oblig
)our les détruire. Cet accid
Mademoiſelle de Portien. M
arlé au Roi de ſon mariage
e l'avoit aprouvé: mais le
lus propre à ſonger à des
Toute la France étoit en
:ur alla prendre congé d
lle de Portien. Je ne ſçai
:ec tendreſſe, quel noir
'agite. Vous partez, je vo
tins pour votre vie & pour

votre valeur & l'abſence ſeront peut-être funeſtes à l'un ou à l'autre : je mourrai, ſi l'un des deux arrive. Je vous ſerois obligé, lui répondit Monſieur, ſi vous ne craigniez que pour ma vie ; mais vous m'outragez, en ſoupçonnant ma fidélité. Hélas! il n'a pas tenu à moi, que je ne fuſſe heureux avant cette guerre ; & vous connoîtrez par la rapidité avec laquelle je vai tâcher de l'éteindre, l'empreſſement que j'aurai à vous revoir.

Je me flatterai, puiſque vous le ſouhaitez, repliqua-t-elle, que vous m'aimerez toujours; mais, mon cher Prince, ménagez une vie ſi précieuſe. N'expoſez pas à la rage des rebelles le plus pur ſang de nos Rois. Ecoutez plutôt votre amour que votre courage, vous avez aſſez acquis de gloire.

Je ſerai victorieux, lui dit-il en la quittant, puiſque vous vous intéreſſez pour moi. Continuez & ſongez que je ne veux vaincre que pour vous.

Le lendemain Monſieur prit la poſte & alla joindre ſon armée. Il acheva dans cette guerre d'acquérir la réputation du plus grand Prince du monde. Les rebelles fuirent devant lui : il emporta leurs plus fortes places, & les accabla dans la Rochelle, qu'il aſſiégea par mer & par terre.

Le

Le bruit de ſes victoires ſe fit entendre juſqu'à la Diète de Pologne, aſſemblée à Varſovie, pour l'élection d'un Roi. Elle ne crut pas s'en pouvoir donner un plus grand ni plus illuſtre. Le Duc d'Anjou fut élû Roi; & le Sénat envoya en France une ſolemnelle ambaſſade, lui porter la Couronne Royale, & le ſupplier de venir en prendre poſſeſſion.

Cette nouvelle cauſa beaucoup d'émotion à Mademoiſelle de Portien. Sa joie étoit vive, de voir que toute l'Europe reconnoiſſoit auſſi-bien qu'elle ſon amant pour le plus grand des Princes, mais elle craignoit les ſuites de cette dignité. Elle ſçavoit que les Rois ne ſuivent que la politique dans leurs alliances. On parloit d'une Princeſſe de Pologne deſtinée au Roi élû. Elle eût bien mieux aimé qu'il eût reſté Duc d'Anjou.

Elle ne put s'empêcher de marquer ſon trouble au nouveau Roi. Voici la Lettre qu'elle lui écrivit.

*La renommée m'apprend vos triomphes; mon cher Prince, & que la fortune qui vous a fait naître ſans Couronne, a réparé ſon injuſtice. Vous êtes élu Roi de Pologne. Hélas! que deviendrois-je, ſi dans le tems que tout le monde prend part à votre joie; j'étois deſtinée ſeule à m'affliger? N'étiez-*

*vous pas déja trop grand pour moi ? Je crains les maximes d'une politique fatale, qui peut-être vous enlevera à mon amour. Si vous regardez la naiſſance de la Princeſſe de Pologne, & ſi la Couronne qu'on vous offre, eſt pour ainſi dire ſa dot, n'ai-je pas perdu pour jamais mon cher Prince ? Il eſt vrai que ſi vous conſultez l'amour qu'on a pour vous, vous ne ſerez jamais qu'à la Princeſſe de Portien, puiſque la ſienne ne peut être égalée par aucune autre, tant elle eſt violente & ſincére. Raſſurez donc une amante effrayée, & ſongez que votre retour ſeul peut produire cet effet.*

MARIE DE CROY.

Le Roi de Pologne fit réponſe à la Lettre de Mademoiſelle de Portien le jour même qu'il l'eut reçûe. Sa réponſe contenoit ce peu de mots.

*Puiſque ma ſeule préſence peut bannir vos allarmes, Mademoiſelle, je vai ſacrifier à votre ſatisfaction les intérêts de mon frére. Je brule d'impatience d'être à vos pieds pour vous jurer que la Couronne de l'Univers ne me détacheroit pas de ma chére Princeſſe : je l'aime plus que jamais ; & je n'accepterai point le Trône qu'on me préſen-*

*que pour m'y aſſeoir avec elle : il ne cher que pour le lui offrir. Banniſſez votre crainte, & redoublez votre r. Sçachez au reſte que vous avez une e bien redoutable : elle n'a pas beſoin, vous faire trembler, d'avoir un Scep- pour ſa dot, il eſt indépendant d'elle ; s en récompenſe, elle n'eut jamais un t régulier, & elle a cinquante ans.*

HENRY.

Le tranſport de Mademoiſelle de Por- en en recevant cette Lettre ſe peut aſ- z imaginer : elle aimoit d'inclination Roi de Pologne, & l'amour de ce rince ne mettoit point de bornes à la ienne. Elle ne croyoit jamais voir aſſez ôt cet amant bien aimé.

Lui-même avoit un déſir violent de retourner à Paris. C'eſt pourquoi il écouta les propoſitions des Rochellois aſſiégés ; & ſa nouvelle qualité de Roi, le rendant Médiateur entre le Roi & ces Peuples, il engagea Sa Majeſté à leur accorder la paix à de certaines conditions. Il prit auſſi-tôt le chemin de la Cour, ſans ceſſe occupé de Mademoiſelle de Portien.

Madame de Condé étoit arrivée à Pa-

ris depuis la publication de la paix, & le Prince de Condé, ſon époux, qui étoit en Allemagne, y étoit attendu dans peu de jours. Elle étoit ſœur de Madame de Guiſe; & il étoit peu de Princeſſes plus touchantes. De grands yeux bien fendus & languiſſans, un air tendre & un peu mélancolique, lui donnoient un agrément que beaucoup d'enjouement n'eût pû égaler. Le Roi devoit lui donner le bal le jour même que le Roi de Pologne devoit arriver, & toute la Cour y étoit invitée.

Le Roi alla au-devant du Roi de Pologne & l'emmena d'abord au Louvre, d'où après ſoupé il le conduiſit avec les Reines à l'Hôtel de Condé. Madame de Guiſe & Mademoiſelle de Portien y étoient déja. La joie de cette derniére brilloit dans ſes yeux. Le Duc de Guiſe, qui en remarquoit la cauſe, s'abandonnoit à une triſteſſe qu'il ne pouvoit vaincre. Les deux Rois entrérent; & le Roi après avoir ſalué Madame de Condé, la préſenta au Roi de Pologne.

Ce Prince ne l'avoit point encore vûe. Il demeura interdit en la regardant; & il ne revint de ſon étonnement que pour admirer la beauté & la grace de cette Princeſſe. L'air triſte & modeſte avec le-

quel

quel elle le regarda, & de cer
nières négligées qui lui ſeyoi
ment, firent élever un ſecon
dans le cœur du Roi de Polog
ſentit agité : ſes paroles trem
incertaines le déſignérent aſſe
mot, un ſeul moment rendit
inconſtant. Il fit céder tout ce q
vû juſques-là aux charmes de
de Condé ; & il ſe perſuada qu
verain bonheur conſiſtoit à s'en
mer.

Mademoiſelle de Portien ne
d'abord ſurpriſe que le Roi de
s'arrêtât quelque tems avec Mad
Condé ; mais lorſqu'elle vit ce
s'aſſeoir auprès de la Reine avec
rêveur & inquiet, de quelle doul
elle pénétrée ? Elle ignoroit enco
ſon malheur.

Le Roi de Pologne, après ave
quelque tems appliqué à ſes nou
idées, ſe ſouvint enfin tout à cou
Mademoiſelle de Portien étoit là.
les yeux ſur elle : il crut voir da
ſiens qu'elle s'appercevoit de to
mouvemens de ſon ame. La hon
noms de perfide & de traître, les
d'une paſſion ſi vive quelques mo
auparavant, combattirent encore qu

tems ſon infidélité. Un regard de Madame de Condé acheva de le vaincre. Il courut ſe mettre auprès d'elle : il fit agir ſes yeux vifs & perçans, cette converſation tendre & animée ; enfin l'amour a des traits puiſſans : Madame de Condé put bien reconnoître celui que le Prince reſſentoit pour elle.

On prit Madame de Condé pour danſer. Le Roi de Pologne jugea qu'il y auroit trop d'incivilité à ne pas ſaluer Mademoiſelle de Portien ; elle étoit auprès de Madame de Guiſe. Il s'aprocha d'elle, & lui fit un compliment qui ne paſſoit pas la plus exacte civilité. Cette Princeſſe avoit reconnu par ſon attache auprès de Madame de Condé, qu'il étoit changé pour elle.

Sa froideur & l'horreur de cette trahiſon la ſaiſirent : Un froid mortel glaça ſes veines. Dans ce moment elle fit un effort ſur elle, au-deſſus de ſa conſtance, & elle voulut répondre avec la même indifférence. La douleur qui ſerroit ſon cœur la trahit. Le Roi de Pologne connut ſon déſeſpoir. On le vint prendre pour danſer. Sa nouvelle paſſion éloigna bien-tôt de ſa penſée ce ſouvenir triſte & déſagré ble.

L'effort que Mademoiſelle de Portien fit

fit ſur elle en cette occaſion, f
lent, qu'il lui penſa coûter la v
ſortit du bal, lorſqu'il fut fini, a
fiévre brulante qui la mit bien
danger. Elle augmenta les jours
& l'on ſçut d'abord à la Cour q
demoiſelle de Portien étoit dang
ment malade.

Tout le monde devina la cau
maladie, & l'imputa au Roi de P
lui ſeul peut-être y penſoit le m
étoit ſans ceſſe chez Madame de
il n'avoit plus d'yeux ni de paro
pour elle. Ses plaiſirs & ſes affai
étoient d'une égale indifférence.

Un infidéle ne fut jamais plus
ment puni. Ce n'eſt pas que M
de Condé ne diſtinguat les glo
qualités du Roi de Pologne; ma
ſe piquoit de la plus auſtére vertu
évitoit le Prince avec ſoin: elle le
oit peu ſeule: elle ſuivoit toujour
dame de Condé, la Doüairiére; en
le ne rendoit au Roi de Pologne
qu'elle ne pouvoit refuſer à ſa nai
& à ſa dignité. Cette ſévérité redou
la paſſion du Roi de Pologne, & par
ſéquent ſa dureté pour Mademoiſel
Portien. Elle languiſſoit toujours
la vie & la mort, également malad
corps & de l'eſprit.

Monſieur de Guiſe auſſi mourant qu'elle, étoit ſans ceſſe auprès de ſon lit. Il l'excitoit à ſe guérir par une infinité de raiſons. Sa conduite étoit pleine de bonté, de ſoins & d'empreſſement.

Il étoit un jour ſeul auprès d'elle. Banniſſez, lui diſoit-il, les triſtes penſées qui vous dominent : Ah ! Mademoiſelle, c'eſt à vous ſeule à faire des malheureux. Elle écoutoit triſtement un diſcours qui avoit tant de rapport avec ſa foibleſſe.

Cependant le Roi preſſoit ſon frére de partir pour ſon Royaume. Ce jeune Prince avoit à la Cour une autorité qui faiſoit ombre à celle du Roi. Le Roi en étoit jaloux & irrité. Madame de Condé empêchoit, quoi qu'innocemment, le départ du Roi de Pologne. Il eût ſacrifié mille Trônes au ſeul plaiſir de la voir. Que fait donc mon frére en France, diſoit le Roi à la Reine mére ? Ne devroit-il pas être parti pour ſes Etats ? Qui le retient ? En ſçavez-vous la raiſon ? Mais vous-même, Monſieur, répondit la Reine, d'où vient votre empreſſement ? Ne le perdrez-vous pas aſſez tôt ? Ah ! qu'il parte, repliqua durement le Roi, ce n'eſt pas ici la tendreſſe qu'il faut conſulter. Qu'il parte, l'un de nous deux doit ſortir de France.

La

La Reine mére craignit les ſuites de la violence du Roi : elle aimoit tendrement le Roi de Pologne. Elle l'alla trouver, & lui déclara enfin qu'il falloit partir. Hélas, s'écria triſtement ce Prince, en quels lieux me banniſſez-vous ? Que ferai-je dans ce climat barbare ? Je ne vous cache point ma foibleſſe, je n'y trouverai pas Madame de Condé. La Reine ne lui répondit à cela rien autre choſe, ſinon, qu'il falloit partir. Partez, mon fils, évitez un frére furieux : allez en Pologne, vous n'y ſerez pas long-tems.

Il ſe réſolut donc à partir, & il alla dire adieu à Madame de Condé. Madame de Guiſe étoit avec elle, mais elle ne fut pas capable de le contraindre. On me force, lui dit-il, de quitter tout ce que j'aime, pour aller commander à des peuples féroces. Je pars déſeſpéré, & vous augmentez mon déſeſpoir, car vous ne le partagez pas.

Je ne vous avois point encore entendu parler de la ſorte, répondit modeſtement Madame de Condé ; vous me permettrez, Sire, de n'y faire aucune réponſe. Je ne ſuis pas née pour cauſer le déſeſpoir de Votre Majeſté, j'en ſerois véritablement affligée ; mais elle ſçait bien

que mon devoir ne me permettra jamais de lui donner aucune eſpérance. Il m'en reſte pourtant encore, reprit le Roi perdant toute conſidération, & ſans ce peu qui me reſte, je ne conſerverois pas longtems une vie odieuſe. Il la ſalua après ce peu de mots avec un air un peu troublé, & alla donner les derniers ordres pour ſon départ.

Le Roi le preſſoit de la maniére du monde la plus dure, & reſſentit beaucoup de joie lorſque le jour en fut venu. Enfin le Roi de Pologne partit déſeſpéré de quitter Madame de Condé, & ne ſongeoit non plus à Mademoiſelle de Portien, que s'il ne l'avoit jamais connue.

*Fin de la premiére Partie.*

# LA PRINCESSE DE PORTIEN.

## *SECONDE PARTIE.*

LA jeuneſſe de Mademoiſelle de Portien, la rendit preſque malgré elle à la vie ; & Monſieur de Guiſe en reſſentit autant de joie, que s'il ſe fût agi de la ſienne propre. Il avoit ſans ceſſe été auprès de cette Princeſſe : & on l'avoit vû plus ou moins accablé, à meſure que le mal augmentoit ou diminuoit.

Mademoiſelle de Portien avoit remarqué ſes aſſiduités, les avoit attribuées à l'amitié dont elle croyoit que ce Prince l'honoroit. Elle avoit juſques-là eu pour lui

lui une eſtime que peu de gens pouvoient lui refuſer. Sa conduite fit naître dans ſon cœur beaucoup de reconnoiſſance : elle quitta enfin le lit. Monſieur de Guiſe s'en réjouït plus qu'elle : elle lui fit mille remerciemens de ſes bontés : elle ne cacha pas à Madame de Guiſe les ſentimens qu'elles lui avoient inſpirés ; mais elles avoient paru trop vives à cette Princeſſe. Les ſoins de Monſieur de Guiſe avoient à ſon gré paſſé les devoirs de l'amitié : Il lui ſembloit que ce Prince avoit plus d'égard pour Mademoiſelle de Portien, que pour elle-même. En effet, il ne ſentoit que de l'eſtime pour Madame de Guiſe, & il ne pouvoit avoir rien de plus pour elle que de la conſidération & de l'honnêteté.

Mademoiſelle de Portien recouvra la ſanté : mais ſon cœur n'en fut pas plus tranquille. Les cruelles circonſtances du mépris du Roi de Pologne, ſon oubli injurieux, ſon inſenſibilité, ſon indifférence ſur une maladie qu'il avoit cauſée, tout cela y reſtoit profondément gravé : & pour ſon malheur tout le mérite de ce jeune Prince paroiſſoit ſans ceſſe à ſes yeux : ainſi elle étoit pâle, languiſſante, & toujours occupée de ce fatal ſouvenir. Monſieur de Guiſe la ſurprit ſeule un jour dans

dans cette rêverie, étant lui-même dévoré d'une paſſion auſſi malheureuſe.

Vous ne ſerez point parfaitement rétablie, lui dit-il en l'abordant, que vous ne vous abandonniez à la joie; cependant je vous trouve preſque toujours triſte & inquiette. Mes malheurs, répondit Mademoiſelle de Portien, vous ſemblent-ils aſſez legers, pour leur pouvoir faire ſuccéder ſi facilement le plaiſir & l'allégreſſe? Eh! quels ſi grands malheurs, reprit Monſieur de Guiſe, vous ont condamnée à une triſteſſe éternelle? Vous ne les ignorez pas, répondit-elle, mais je veux bien que vous feigniez de m'en devoir le récit: Vous avez agi avec moi d'une maniére qui me défend d'avoir rien de ſecret pour vous. J'ai aimé le Roi de Pologne: Il m'a laiſſé croire qu'il m'aimoit: il m'a trahie: il m'a abandonnée de la plus effroyable maniére du monde.

Le Roi de Pologne, interrompit le Prince, ne ſe pique pas d'une grande conſtance, ni dans ſon amour, ni dans ſon amitié. Il m'a autrefois honoré de la ſienne: il me l'a ôtée avec légéreté; & après avoir vécu enſemble dans la plus étroite familiarité, il me témoignoit aſſez de froideur, lorſqu'il eſt parti pour la Pologne: mais, Mademoiſelle, il faut l'imi-

miter : j'ai retiré mon amitié preſque auſſitôt qu'il a retiré la ſienne. Ah ! Monſieur, dit tendrement Mademoiſelle de Portien, il n'en eſt pas ainſi en amour. Un ami eſt foiblement lié : un leger dépit le dégage : mais qui peut bannir une tendreſſe enracinée ? Quoi, Mademoiſelle, repliqua-t-il avec chagrin, vous aimeriez encore le Roi de Pologne, tout infidéle, tout ingrat qu'il eſt ? Hélas, répondit-elle, je n'oſe l'avouer, ou plutôt il n'y a peut-être que Monſieur de Guiſe à qui je le puiſſe avouer. Je l'aime en déteſtant ſon infidélité ; mon cœur eſt émû de tendreſſe & de colére. Je le hais, c'eſt aſſez vous dire que je n'ai pas ceſſé de l'aimer. Ne ſuis-je pas la perſonne du monde le plus à plaindre ? Et moi, interrompit le Duc de Guiſe avec une eſpéce de fureur, je ſuis le plus miſérable & le plus déſeſpéré de tous les hommes. C'eſt ce que vous venez de me dire qui eſt la ſource de mon déſeſpoir. Je vous aime à la fureur ; je vous ai aimée plutôt que ce Prince ingrat. Le reſpect que je devois à ſon amitié m'a impoſé ſilence, lorſque je pouvois parler. Un Roi injuſte m'a forcé à une alliance que je ne ſouhaitois point. Mon perfide ami m'a oublié, il vous a trahie. Je vous aime en-

co-

core. Je me flattois que vous ceſſeriez de l'aimer; & vous brulez pour lui d'une flamme violente? En voila aſſez pour m'ôter le peu de raiſon qui me reſte, & pour porter mes tranſports juſqu'à la fureur.

Ses yeux étincelloient véritablement de colére. Mademoiſelle de Portien étoit ſi étonnée, qu'elle demeuroit immobile ſur ſon ſiége, pendant que Monſieur de Guiſe ſe promenoit à grands pas dans la chambre. Il ſortit enfin ſans attendre une réponſe qu'il ſavoit bien ne pouvoir être avantageuſe pour lui.

Mademoiſelle de Portien fit alors réflexion ſur la conduite de ce Prince : Elle s'étonna de n'avoir pas plutôt reconnu une paſſion qui s'étoit tant de fois déclarée : elle en vit les ſuites chagrinantes : les perſécutions qu'elle alloit ſouffrir de ce Prince amoureux, la diviſion qui s'alloit mettre entre elle & Madame de Guiſe, avec laquelle elle avoit vécu juſques-là comme avec ſa ſœur.

Pour éviter tant de malheurs, elle crut qu'il étoit à propos de ſe retirer. La premiére fois qu'elle ſe trouva avec Madame de Guiſe, elle lui dit, qu'il y avoit aſſez long-tems qu'elle l'importunoit : qu'il étoit tems qu'elle ſe fit une maiſon & qu'elle demeurat chez elle : mê-

me que ſon amitié n'en ſeroit ni moins tendre ni moins aſſidue. Madame de Guiſe avertit Monſieur de Guiſe de la réſolution de Mademoiſelle de Portien. A peine ſe put-il déguiſer devant Madame de Guiſe. L'idée de ne plus voir Mademoiſelle de Portien l'accabla de la plus ſenſible douleur. Il réſolut de ne rien oublier pour la faire changer.

Madame de Guiſe ne s'étoit point trop oppoſée à la réſolution que Mademoiſelle de Portien avoit priſe de ſortir de chez elle : Quelque moderée qu'elle fût, il y avoit long-tems qu'elle s'appercevoit de l'inclination de Monſieur de Guiſe pour cette Princeſſe ; & elle n'avoit pû n'être pas ſuſceptible de jalouſie pour un mari qu'elle aimoit éperduëment.

Le parti que prenoit Mademoiſelle de Portien lui donna beaucoup à penſer. Elle ne ſçavoit, ſi la vertu ou la raiſon y avoient part : Quel qu'en fût le motif, elle l'approuvoit. Elle étoit occupée de de mille réflexions, un ſoir qu'elle ſe promenoit dans le jardin de l'Hôtel de Guiſe, lorſqu'en approchant doucement d'un cabinet aſſez couvert, elle apperçut au travers Mademoiſelle de Portien qui étoit ſeule avec Saveuſe. Saveuſe étoit une fille qu'elle lui avoit elle-même donnée,

mais

mais qu'elle croyoit être pour lors beaucoup plus dans les intérêts de ſa Maitreſſe que dans les ſiens. Elle ſe perſuada que ce pouvoit bien être là un rendez-vous que Mademoiſelle de Portien eût donné à Monſieur de Guiſe ; & elle ſe confirma dans ſa penſée, lorſqu'un moment après elle entendit venir quelqu'un par une porte du cabinet, oppoſée à l'endroit où elle étoit, & qu'elle reconnut que c'étoit en effet ce Prince.

Le hazard avoit pourtant produit ſeul cette rencontre que Monſieur de Guiſe ſouhaitoit avec tant d'ardeur. Il n'apperçut pas plutôt Mademoiſelle de Portien qu'il ſe jetta à ſes pieds. Je vous ai offenſée ; mais je ne me léverai point que vous ne m'en ayez accordé un généreux pardon. Si je vous ai tenu un diſcours trop hardi, ſongez que j'ai été emporté par une paſſion dont je n'ai plus été le maître. Hélas ! du premier moment que je vous ai vûë, je vous ai aimée. La plus reſpectueuſe tendreſſe du monde avoit même prévenu l'attache du Roi de Pologne : ſongez à la violence que je me ſuis faite pour m'impoſer ſilence durant un ſi long-tems, & ſi tant de reſpect ne doit pas faire oublier un peu de hardieſſe. Madame de Guiſe étoit pénétrée

trée de ce cruel discours. Elle apprenoit non seulement que son mari ne l'avoit jamais aimée ; mais encore qu'il l'avoit épousée, prévenu d'une violente passion. Elle écouta les suites de cette conversation toute tremblante & toute consternée.

Est-ce en continuant à offenser, répondit Mademoiselle de Portien à Monsieur de Guise, que l'on prétend mériter un pardon ? croyez-vous, Monsieur, que je ne doive pas trouver aussi étrange ce que vous venez de me dire, que ce que vous m'avez déja dit ? Que ni l'un ni l'autre ne vous déplaise, reprit-il, imposez-moi toute la peine que vous croyez qui m'est dûe : Mais ne pensez point au dessein que vous avez formé de quitter Madame de Guise.

Je ne le ferai pas, dit Mademoiselle de Portien, sans me causer à moi-même une véritable douleur. J'aime parfaitement Madame de Guise : je vous regardois comme mon ami : Il faut que je me prive de deux personnes qui me sont chéres ; mais il le faut.

Quoi, resterois-je exposée à vos persécutions ? outre que la bienséance ne me permet pas de demeurer chez un Prince qui a osé me déclarer qu'il m'aimoit, songez

juel cœur vous m'offrez ? Songez
ous êtes engagé pour jamais, que je
re encore pour un Prince perfide,
e ne me vaincrai jamais ſur une paſ-
ruelle née avec ma raiſon, & que
d tout cela ne ſeroit pas, j'ai tou-
regardé Madame de Guiſe comme
eur ; que je l'aime avec délicateſſe,
e mourrois, ſi je lui cauſois le cha-
affreux de la jalouſie. Ah ! interrom-
Monſieur de Guiſe, que vous me ſça-
bien étaler mes malheurs ; mais non,
ne ſerez point importunée de ma
on, Madame de Guiſe n'en concevra
t d'ombrage : Je me reſtraindrai au
ir de vous voir. Reſtez ici, vous ſe-
oujours la maitreſſe d'en ſortir ; mais
z-y, ajouta ce Prince avec un air un
violent, & ne me jettez pas dans un
ſpoir qui me feroit bien faire des ex-
agances.

Mademoiſelle de Portien s'apperçut de
aleur avec laquelle il avoit prononcé
derniers mots ; & elle ne jugea pas à
os d'achever de l'irriter. Souvenez-
s bien, lui dit-elle, de ce que vous
promettez, Monſieur, j'aurai cette
plaiſance pour votre foibleſſe. Si j'ai
de m'en repentir, ſoyez aſſûré que
e prendrai point d'autre parti pour
me

me ſauver de votre importunité, que d'en découvrir la cauſe à Madame de Guiſe.

Mademoiſelle de Portien ſe leva après ces paroles, & reprit le chemin de ſon appartement. Madame de Guiſe demeura aſſez ſatisfaite de la vertu de ſa belle-ſœur; mais ſon cœur fut toujours affligé de la cruelle penſée qu'elle n'avoit aucune part à celui de ſon mari.

Depuis ce tems-là, la Maiſon de Monſieur de Guiſe fut remplie de chagrin. Ce Prince continuellement gêné dans les honnêtetés qu'il faiſoit à Madame de Guiſe, n'avoit que le plaiſir de voir quelquefois Mademoiſelle de Portien. Madame de Guiſe avoit une triſteſſe languiſſante. Mademoiſelle de Portien crut bien en démêler la cauſe; mais elle ne lui donna point ſujet de l'augmenter. Au contraire, elle redoubloit ſa tendreſſe & ſes ſoins auprès d'elle.

Le Roi de Pologne étoit encore plus malheureux qu'eux. Il ſe regardoit dans ſon Royaume comme dans un affreux exil. Il avoit emporté avec lui le portrait de Madame de Condé. Il paſſoit la plus grande partie des jours & des nuits à le regarder. Il entretenoit dans ſon cœur un ſouvenir fatal; & pour rendre ſa douleur auſ-

ſi ſenſible qu'elle le pouvoit être, les Polonois vouloient lui faire épouſer la Princeſſe de Pologne ſœur de leur dernier Roi.

Sa vieilleſſe, ſa laideur, ſon eſprit ſi oppoſé à la délicateſſe de la belle Princeſſe de Condé, lui en inſpirérent tant d'horreur, qu'il fut un tems à laiſſer les affaires de ſon Etat à l'abandon. Il s'enfermoit avec deux ou trois François ; ſes confidens, dans ſon Palais. Les pleurs & les ſoupirs étoient ſon partage : On étoit quelquefois huit jours ſans le voir.

Cependant le Roi Charles IX. peu après ſon départ eut une maladie bien conſiderable. Les politiques s'imaginérent, que la promeſſe que la Reine mére avoit faite au Roi de Pologne, qu'il reviendroit bientôt en France, avoit beaucoup de part à cette maladie. Quoi qu'il en ſoit, toutes les marques d'une fin violente l'accompagnérent. Il jettoit le ſang par la bouche ; Il ſouffroit des tourmens horribles. Enfin ce Roi mourut à la fleur de ſon âge, laiſſant aux peuples un regret ſenſible de la perte d'un Prince, qui ſembloit être né le plus grand des hommes.

Comme le Roi ne laiſſa qu'une fille, le

le Roi de Pologne, étoit ſon héritier préſomptif. La Reine mére ſe hâta de lui envoyer des Couriers, avec ordre de ne point divulguer cette nouvelle, mais de ne l'apprendre qu'à lui-même. Il la reçut comme la nouvelle de la ſuprême félicité, & il reſſentit une joie, dont la grandeur ne peut être imaginée. Il tremble déja que la Pologne qui l'adoroit, ne s'oppoſe à ſon départ : Il hait l'affection qu'ils ont pour lui : Il ſe dérobe la nuit, & fuit comme un criminel, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé ſur les Terres de l'Empereur.

Toute la France attend ſon Roi avec impatience. Mademoiſelle de Portien n'apprend point ce bruit avec tranquillité. Elle aimoit toujours ce Prince : Sa tendreſſe dont ſa raiſon ni ſa vertu n'étoient point les maitreſſes, la flattoit toujours d'un retour. Elle ſouhaitoit comme les autres, mais par des raiſons plus vives, l'arrivée du Roi. Elle fut cruellement détrompée. Henri III. (c'étoit le nom de ce Prince) arriva dans ſon Royaume. Toute la Cour fut au devant de lui. Il mépriſa tous les honneurs qu'on lui rendit. Ses yeux, ſes penſées n'étoient tournées que vers Madame de Condé.

Ce

: qui lui étoit dû, à cauſe de ſa nou-
lle élévation, engageoit cette Prin-
ſſe à quelques complaiſances pour lui ;
ces complaiſances achevérent de por-
· ſa paſſion au comble de la fureur.

La Reine mére aveugle pour tout ce
i regardoit ſes plaiſirs, le flattoit d'a-
rd dans ſes deſſeins, & lui procuroit
lle occaſions de voir Madame de Con-
; mais cette Princeſſe, bien que ſenſi-
: au fond de ſon cœur à l'amour d'un
grand Prince, ne contribuoit point à
ntretenir. Je ne connoitrai jamais, lui
oit - elle un jour qu'il la preſſoit avec
dreſſe, d'autre paſſion que celle de
n devoir. Il eſt vrai que Monſieur de
ndé eſt abſent : il a peut-être peu d'at-
he pour moi ; mais il eſt mon époux :
us ne ſçauriez le devenir : je ne vous
ierai jamais : Quand je vous aimerois,
n'aurois point la foibleſſe de vous le
:.

Mademoiſelle de Portien ne pouvoit
: mieux vengée. A la fin l'amour du
i devint un déſeſpoir : Il réſolut de
ſſer les choſes à la derniére extrémité;
l'on travailla par ſon ordre à faire
ıpre le mariage d'entre Monſieur &
dame de Condé. Ce coup étonna tou-
la France : on en prévit les ſuites

funeſtes. On ſe reſſouvint qu'un ſemblable événement avoit perdu l'Angleterre. Une main habile y ſçut pourvoir.

Madame de Condé tomba en langueur : La beauté de cette Princeſſe s'affoiblit inſenſiblement. La maigreur & les ſuites d'une fiévre lente, la changérent entiérement. Le Roi au lieu d'en diminuer ſa tendreſſe, la ſentit augmenter, & ſe fit un mérite de lui faire connoitre, que ſon amour étoit indépendant des caprices de la nature. Il ne quittoit pas le chevet de ſon lit : Il la ſupplioit de contribuer à ſa guériſon ; Il l'y excitoit par l'offre de ſa Couronne : Il s'écrioit mille fois le jour, qu'il la ſacrifieroit volontiers pour la vie de Madame de Condé.

Les tranſports du Roi ne pûrent guérir un mal incurable. Madame de Condé ſe ſentoit mourir : & on lui annonça enfin qu'elle devoit s'y préparer. Le Roi fut plus accablé qu'elle de cette nouvelle. Ne faites rien d'indigne de vous, lui dit Madame de Condé avec ſa douceur ordinaire ; vous ſçavez bien, Sire, que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. Donnez à vos peuples une Reine, ſans qu'il vous en coûte un crime : vous ne m'auriez jamais fait conſentir à le partager



ger avec vous. C
fuſſe touchée de
ſeule m'a deffend
tôt l'aveu. Vou
qu'à ma mort, q
proche.

Le Roi oublia
ſon & à ſa dign
devant le lit d
prit ſa main av
plaintes n'avoi
racha d'auprès
pira le lendem
au-deſſus de ſo

Le Roi fit b
en prit un deu
Son Palais éto
ne vouloit êtr
jets : Les bou
autant de têtes
Prince autrefoi
ſenſé.

Il ſe conſo
inſenſiblement
ports du Roi
voient point g
tien : Lorſqu'e
péce de fureur
miére tendreſſ
le. Monſieur

avec vous. Ce n'eſt pas que je ne ſe touchée de vos ſoupirs. Ma vertu le m'a deffendu de vous en faire plu- l'aveu. Vous n'en êtes redevable à ma mort, que je ſens bien être fort che.

Le Roi oublia ce qu'il devoit à ſa rai- & à ſa dignité : Il ſe jetta à genoux ant le lit de Madame de Condé. Il t ſa main avec violence; ſes cris & ſes intes n'avoit point de bornes : on l'ar- ha d'auprès de la Princeſſe. Elle ex- a le lendemain avec une force d'eſprit deſſus de ſon ſexe.

Le Roi fit bien des extravagances. Il prit un deuil auſſi grand que bizarre. n Palais étoit tendu de drap noir. Il vouloit être entouré que de triſtes ob- s : Les boutons de ſon habit étoient tant de têtes de mort. On crut que ce nce autrefois ſi grand étoit devenu in- ſé.

Il ſe conſola enfin, & la Cour reprit enſiblement ſa premiére face. Les tranſ- rts du Roi pour Madame de Condé nâ- ient point guéri Mademoiſelle de Por- n : Lorſqu'elle le vit revenu de ſon eſ- ce de fureur, elle s'imagina que ſa pre- ére tendreſſe pourroit le ramener à el- Monſieur de Guiſe l'appréhendoit lui-

même. L'humeur volage du Roi les tira bientôt d'incertitude.

Il devint amoureux de Mademoiſelle de Vaudemont. Sa beauté & ſon humeur avoient aſſez de rapport avec celles de feuë Madame de Condé : On crut que cette idée avoit cauſé l'amour du Roi. Quoi qu'il en ſoit, le Comte de Vaudemont honoré par cette recherche, accepta avidement le Trône qu'on offrit à ſa fille.

Elle avoit été accordée au jeune Prince de Salins ; & l'inclination des deux amans avoit agi de concert avec le projet de Monſieur de Vaudemont ; mais il ne les conſulta pas, il ſacrifia Mademoiſelle de Vaudemont à ſon ambition. Elle monta ſur le Trône accablée de douleur & de triſteſſe ; & de quelque grandeur qu'elle fût enſuite environnée, elle regretta toujours le Prince de Salins. Ce jeune Prince parut lui-même à la Cour quelque tems après le mariage du Roi.

Le Roi s'aperçut que la Reine ne le voyoit pas indifféremment. Il perdit inſenſiblement la paſſion qu'il avoit euë pour elle, & ne garda que le dehors que tous les Princes ont accoutumé d'obſerver.

Le mariage du Roi ôta à Mademoiſelle

e Portien le peu d'eſpérance qui lui
ɔit, & la livra au dépit & à la dou-
: Mais au milieu de ſon chagrin, ſon
ır ne put ſe détacher du Roi, Elle tâ-
it cependant de cacher ſa foibleſſe,
e faire croire par ſes diſcours à Mon-
r & à Madame de Guiſe qu'elle n'a-
plus que de l'indifférence pour le

ſais Monſieur de Guiſe liſoit dans ſes
x tout ce qui ſe paſſoit au fond de
ame. Le Roi ne lui avoit rien témoi-
de l'ancienne amitié qu'il avoit au-
ɔis euë pour lui. De la froideur d'a-
l, enſuite tout ce que la jalouſie a de
violent, lui ôtérent inſenſiblement
u'il avoit ſenti autrefois pour le Roi.
ɔien qu'il ne pût s'empêcher d'avoir
joie parfaite de l'inconſtance du Roi,
elle lui avoit ôté un rival ſi redou-
:, il trouvoit au fond de ſon cœur
ıouvement de haine contre lui, d'a-
rendu malheureuſe la plus belle Prin-
de l'Europe : En effet, elle traî-
une vie languiſſante, & ne pouvoit
ier le Prince qui l'avoit traitée ſi in-
ement.
: Duc de Guiſe prévenu de cette hai-
ıiſſante, ne regarda plus le Roi avec
ıêmes yeux ; & ſon ambition la ſé-

condant à proportion, il ne ſongea qu'à s'aggrandir, ſe flattant quelquefois que ce n'étoit qu'en s'élevant qu'il pouvoit affoiblir la paſſion de Mademoiſelle de Portien pour le Roi. Dans cette vûë il donna l'eſſor à ſon ambition; & comme il étoit le plus grand, le plus heureux, & le plus vaillant Capitaine de l'Europe, que la fortune ſe mettoit de moitié avec lui dans toutes ſes entrepriſes, il fit beaucoup de chemin en peu de tems. Les guerres civiles contre les Calviniſtes lui en fournirent les occaſions. Mille victoires le ſignalérent en France. Il défit Monſieur de Thoré, à Dormans; & une bleſſure qu'il eut à la jouë & qui le fit ſurnommer le balaffré, le rendit réſpectable aux peuples, à qui elle ſervoit de témoignage de ſa valeur & de ſa hardieſſe. Son ambition devint bientôt criminelle: Il ſe forma un parti contre le Roi, dont il fut, pour ainſi dire, reconnu le Chef. C'étoit la Ligue: elle paroiſſoit avoir pour but l'extinction du Calviniſme, & n'en avoit en effet point d'autre que la diminution de l'autorité Royale.

La conduite du Roi facilitoit l'accroiſſement de ce parti. Les qualités héroïques qu'on avoit d'abord admirées en lui, la valeur, la vigilance, la libéralité, l'éloquen-

nce, ſembloient avoir fait place au
amour des plaiſirs. Le repos & la
uillité le charmoient. Ce n'étoit plus
and, cet illuſtre Duc d'Anjou. Il
inconſtant & inquiet : Il affectoit,
ne les Rois d'Orient, de paroître peu
ublic : Au milieu de ſon repos les
ultés l'effrayoient : ſans ceſſe entraî-
ar l'amour dont il avoit épuiſé les
rs, & n'amaſſant des tréſors que pour
rodiguer à ſes favoris.

Au contraire, le Duc de Guiſe étoit
reux, officieux, careſſant. Il ſem-
à la vérité mépriſer l'argent & le
ier à pleines mains : Cependant il
oit ne le diſtribuer qu'à propos & à
gens qui lui étoient utiles. Son train
magnifique, ſa table ouverte à tout
onde : Il paroiſſoit ſouvent en pu-
; il témoignoit dans les plus grands
gers une parfaite ſécurité : Patient à
frir les injures qu'il ne pouvoit punir,
nt à les pardonner, quand il étoit le
re de ſe venger ; hardi juſqu'à la
omption, & vaillant juſqu'à la témé-
: excité dans le péril même par la
re grandeur du péril.

irruption de 50000 Reiſtres en Fran-
n faveur des Calviniſtes acheva de le
lre adorable à tous les François. Il

les ſuivit & les harcela depuis la Lorraine juſqu'en Beauce. Il avoit les deux tiers moins d'hommes qu'eux ; cependant il les défit à Auneau ſi abſolument, que la France ſe vit délivrée de la terreur dont ils l'avoient remplie. Le Duc de Guiſe les vainquit encore dans deux ou trois rencontres ; & il revint à Paris couvert de lauriers, jouir des fruits de ſes victoires.

Toute la France retentiſſoit de cris de joie. L'on n'entendoit par-tout que les éloges de ce Prince ; & bien que le Roi eût vaillamment défendu le paſſage de la Loire contre ces fiers ennemis, on enſeveliſſoit ſes exploits dans l'oubli : on ne relevoit que ceux de Monſieur de Guiſe. Le Duc de Parme lui écrivit que lui ſeul en Europe pouvoit être appellé Général d'armée : Le Pape lui envoya une épée, comme au Défenſeur de la Religion.

Les Partiſans de la Ligue le comparoient à David ; & ſans oſer encore nommer le Roi Saül, ils s'écrioient que le Roi avoit tué mille Reiſtres, mais que Monſieur de Guiſe en avoit tué dix mille.

Cependant comme la haine du Roi & de Monſieur de Guiſe ne paroiſſoit point encore

e à découvert, & que les progrès
tte Campagne avoient été extréme-
avantageux à la France, toute la
étoit en joie. Il y avoit un cercle
ifique chez la Reine. Mademoiſelle
rtien y paroiſſoit avec éclat. Le Roi
ncontra un ſoir & en fut lui-même
. Il ſe plaça auprès de cette Prin-
; & l'occaſion s'étant préſentée de
ire quelques honnêtetés, il s'en ac-
a avec quelques marques d'empreſ-
nt. Mademoiſelle de Portien en fut
, & Monſieur de Guiſe extréme-
allarmé.

n événement fameux ſignala quel-
jours après la généroſité du Roi.
i, Roi de Portugal, mourut, &
d'avoir réglé ſa ſucceſſion, il laiſ-
n Royaume expoſé à la cupidité de
urs concurrens. Don Antonio, ne-
de Henry, & le Roi d'Eſpagne fi-
ſeuls du mouvement. Le premier eut
rd d'heureux ſuccès. Il fut procla-
oi & reconnu non ſeulement à Liſ-
e, mais encore aux Iſles Tercéres.
oi d'Eſpagne, qui prétendoit que ſa
ance n'étoit pas légitime, fit entrer
armées en Portugal, dont l'une
nandée par le Duc d'Alve défit le
eau Roi en deux batailles, & le con-

traignit d'abandonner ſes Etats. Il ſe ſauva dans un vaiſſeau avec lequel il aborda à Breſt.

Le Roi envoya au devant de lui Monſieur de Bellegarde. Il ordonna qu'on lui fit par toutes les Villes des entrées conformes au rang qu'il avoit tenu ; & le Roi d'Eſpagne ayant voulu faire des efforts auprès de lui, pour l'obliger à le chaſſer de ſes Etats, le Roi répondit avec fermeté, que ſon Royaume étoit l'aſile des Princes malheureux, & que ſi le Roi d'Eſpagne n'en étoit pas ſatisfait, il ſçauroit maintenir par ſes armes la ſureté inviolable de ſa Cour.

Le Roi de Portugal arriva à Paris. C'étoit un Prince fort bien fait, & qui étoit encore dans la fleur de ſon âge. Le Roi le reçut avec une bonté capable de lui faire oublier ſes malheurs. On lui fit goûter tous les plaiſirs de cette Cour voluptueuſe. Il n'y vit rien qui l'attachât ſi étroitement que Mademoiſelle de Portien. Il avoit appris que le Roi l'avoit aimée. Il s'apperçut que Monſieur de Guiſe l'aimoit. Tout cela ne l'empêcha pas d'abandonner ſon cœur à ſon panchant, mais il ne trouva pas Mademoiſelle de Portien diſpoſée à l'écouter. A peine s'apperçut-elle de ſa paſſion. Elle

le ne paroiſſoit que rarement à la C
Son cœur n'étoit pas fait pour rec
de nouvelles impreſſions ; les prem
n'étoient point encore effacées.

Le Roi avoit promis du ſecours au
de Portugal : En attendant qu'il fî
état, il n'oublia rien pour le diverti
ce fut pour lui faire voir toute la C
qu'il réſolut de donner le bal à Mad
d'Epernon.

Monſieur d'Epernon étoit Favor
Roi, & avoit tout le mérite d'un hon
homme.

Le Roi n'oublia rien pour rend
bal digne de la majeſté de ſa Cour
lui-même y voulut paroître avec t
la galanterie dont il étoit capable.

Toute la Cour s'y trouva, & mêm
Maiſon de Guiſe, bien-qu'elle fût
avec Monſieur d'Epernon. Il eſt vrai
Monſieur de Guiſe & Monſieur d'E
non étant extrémement généreux,
haine n'avoit rien de bas ; & ils ne
ſoient pas de ſe voir & de ſe parler.

Mademoiſelle de Portien y ſuivit
dame de Guiſe : elle s'étoit parée
qu'à ſon ordinaire, ſans qu'elle ſçû
le-même la cauſe de ſes ſoins : elle
pouvoit empêcher d'avoir de la joie
ler dans un lieu où le Roi étoit. Q

quefois le ſouvenir du dernier jour qu'elle avoit vû ce Prince, & qu'elle avoit crû lui voir quelque diſtinction pour elle, frappoit ſon idée ; mais un moment après elle éloignoit d'elle cette penſée, & ſe perſuadoit qu'elle conſerveroit un violent reſſentiment de la perfidie de ce Prince.

Le bal commença & eut bien-tôt tout l'éclat que pouvoit produire une ſi belle aſſemblée. Tout le monde avoit les yeux ſur Mademoiſelle de Portien. Sa beauté avoit ce jour-là je ne ſçai quoi d'animé qui la rehauſſoit de beaucoup. Elle étoit ſuperbement habillée. Le Roi de Portugal achevoit de ſe perdre auprès d'elle, & conſidérant la majeſté & la bonne mine du Roi & de Monſieur de Guiſe, il déſeſpéroit de jamais ſurmonter ces deux amans, & ſoupiroit de ſon amour infortuné.

Monſieur de Guiſe avoit fort bien remarqué ce qu'il y avoit d'extraordinaire dans la parure de Mademoiſelle de Portien, & ſe reſſouvenant de la jalouſie qu'il avoit euë du Roi, la derniére fois que ce Prince avoit vû cette Princeſſe, il en tira un très-mauvais augure. Mais lorſqu'il vit entrer le Roi couvert des plus riches pierreries, avec un air digne

en

en effet de la Couronne, il ſen
tre ſes ſoupçons.

En effet la vûe du Roi troubla
moiſelle de Portien : les regard
Prince tendres & animés ébranlé
cœur : elle craignit & elle ſouh
approche. Monſieur de Guiſe
tout ce qui ſe paſſoit en elle-mêm
Reine l'ayant pris pour danſer
prendre enſuite Mademoiſelle
tien, & en la conduiſant vers le
l'on commençoit à danſer : Je
lui dit-il, n'avoir plus de malheur
dre auprès de vous : mais, Mad
le, j'en prévois un, qui me fait
La Princeſſe ne lui répondit rie
paroles avoient tant de rapport
tat où elle ſe trouvoit pour lors
les augmentérent ſon trouble.
remarqua qu'elle danſa avec un
barraſſé.

Lors qu'elle eut ceſſé de danſ
prit le Roi : & en même tems,
ſage ſe couvrit d'une extrême
Ce Prince la remena à ſa place.
lieu de prendre une autre Da
danſer, il dit à Monſieur d'Epe
continuer le bal, & revint s'aſſ
près de la Princeſſe. Tout ce q
le Roi redoubloit ſon embarras.

ce la regarda avec un air charmant. Croyez-vous bien, Mademoiſelle, lui dit-il, que le Roi de Portugal a peu de part au deſſein de ce bal, & que c'eſt vous ſeule qui l'avez cauſé ? Je vous vois ſi peu ſouvent, qu'il n'a pas moins falu qu'une aſſemblée auſſi générale, pour vous tirer de votre retraite. Vous laiſſez trop connoître combien facilement vous oubliez vos amis.

Dès que le Roi avoit commencé de parler, il avoit pris une grande émotion à la Princeſſe. L'amour qu'elle avoit pour lui, & l'indignation que ſon infidélité lui avoit donnée, partageoient ſes ſentimens. Les derniéres paroles du Roi firent prendre le deſſus à ſon reſſentiment.

- Votre Majeſté, lui dit-elle avec dépit, a-t-elle accoûtumé de traiter ceux qui ſont en ce rang, ainſi qu'elle m'a traitée ; ou bien a-t-elle formé le deſſein de joindre la plaiſanterie à l'infidélité ? Je ne ſçai point me défendre foiblement, reprit le Roi, ni m'excuſer de mon changement pour Madame de Condé ſur des ſortiléges que toute la Cour lui a imputés ; j'aime mieux convenir de bonne foi que j'ai eu tort, & qu'il n'y avoit rien au monde qui me pût faire oublier Mademoiſelle de Portien. Auſſi n'ai-je formé

mé la réſolution de lui parler, qu
lui en témoigner mon repentir.
flatte d'un pardon ; & je prétens
riter par toute la tendreſſe & t
ſoumiſſion imaginable.

Le Roi ajoûta beaucoup de cho
paroiſſoient fort ſincéres : & il le
d'un air capable de perſuader. I
à-peine fini, & il en attendoit imp
ment la réponſe, lorſque Monſi
Guiſe vint bruſquement prendre
moiſelle de Portien pour danſer.
avoit guéres que ce Prince, capab
ler ainſi interrompre le Roi.

Tout le monde s'étoit apperç
parloit à Mademoiſelle de Portie
beaucoup d'attache. Monſieur de
en avoit une jalouſie ſi cuiſante
peine ſe pouvoit-il contenir. Au
que Monſieur d'Epernon, à qu
avoit commandé de continuer le
danſé avec Madame de Monpen
ſe fit prendre par cette Princeſſe
pria inſtamment de ſe mettre au
Mademoiſelle de Portien, & d'e
que le Roi ne lui parlat. Madame
penſier étoit ſœur de Monſieur
ſe : elle ſçavoit aſſez l'intérêt
frére prenoit en cette Princeſſe.
Comme elle adoroit juſqu'à

fauts, en même tems qu'il l'eut priſe pour danſer, elle ſe mit en ſa place, ne doutant pas que cette Princeſſe ne revint s'aſſeoir auprès d'elle.

Mademoiſelle de Portien ne ſçavoit ſi elle étoit bien aiſe ou fâchée que Monſieur de Guiſe fût venu l'arracher d'auprès du Roi : parce que ſa fierté combattoit toujours ſon amour : mais ce Prince la regardant avec des yeux pénétrés de douleur : C'eſt donc en vous faiſant des outrages, lui dit-il, qu'on peut eſpérer, Mademoiſelle, d'être écouté de vous. Ce reproche parut hardi à la Princeſſe : mais elle n'eut pas la force d'y répondre. Elle alla en effet s'aſſeoir auprès de Madame de Monpenſier, qui ne la quitta point le reſte du bal.

Le Roi s'aperçut de la jalouſie de Mr. de Guiſe : il y trouva & trop de hardieſſe envers lui, & trop de liberté avec Mademoiſelle de Portien. On lui avoit ſouvent dit qu'il en étoit amoureux. Il commença à s'en appercevoir : la jalouſie ſe joignant à pluſieurs raiſons d'Etat, il redoubla ſa haine pour ce Prince qu'il avoit autrefois tant aimé.

Le bal finit. Le Roi de Portugal reconduiſit Mademoiſelle de Portien dans le même carroſſe où étoient Monſieur & Ma-

Madame de Guiſe. Ce Roi s'éto
çu de tous les mouvemens de ſe
Il vouloit ſe détacher d'une pa
ne ſervoit qu'à le tourmenter ; é
toit bien qu'il n'en étoit plus l
Monſieur de Guiſe le reconc
Louvre, & ſe retira enſuite à
tel.

Il apprit que Madame de Guiſ
demoiſelle de Portien étoient c
leur appartement. Auſſi-tôt pou
ne ſçai quelle fureur qu'il ne
nir, il monta à celui de la Prin
*Portien.* Il heurta à ſa porte a
émotion extraordinaire ; & il e
*ce même air* après que Saveuſe
ouvert. Mademoiſelle de Portien
le même étoit aſſez troublée, fu
de le voir. Elle lui demanda ce
menoit dans ſa chambre ſeul
pareille heure. Je viens, Made
lui dit-il avec un ton égalemen
& timide, ſçavoir ſi je ſuis le
heureux de tous les hommes. J
reſpect que je vous dois ; mais
la premiére fois de ma vie, &
vez me pardonner, ſi prêt d'
le repos, je manque à quelque
ce. Vous m'aviez dit pluſieurs
demoiſelle, que vous n'aimie

Roi. Me trompiez-vous ? Vous trompiez-vous vous-même ? Me ſuis-je trompé aujourd'hui ? Je ſçavois bien que vous ne m'aimiez point, mais j'ignorois que vous aimaſſiez encore un Prince perfide & inconſtant.

Mademoiſelle de Portien, quoiqu'étonnée de la hardieſſe de Monſieur de Guiſe, ne laiſſa pas de trouver dans ſa conduite de la ſincérité & beaucoup d'amour. Tout cela joint à la répugnance que ſa raiſon lui donnoit contre le Roi, appaiſa le mouvement de colére qu'elle avoit d'abord reſſenti. Elle prit donc la parole avec aſſez de douceur. Ne faites rien, Monſieur, lui dit-elle, contre ce que vous vous devez à vous-même. Vous ne devez point être ici à l'heure qu'il eſt : n'augmentez point les ſujets de plainte que Madame de Guiſe a contre vous : retirez-vous, & calmez votre tranſport. Je vous ai toujours vû de l'amour pour moi : mais je ne vous en ai jamais fait eſpérer. Je vous ai promis de l'eſtime : croyez que je ne ferai jamais rien qui me rende indigne de la votre.

Monſieur de Guiſe voulut repliquer : mais elle prit auſſi-tôt un air plus fier, auquel il ne put réſiſter : il ſortit. Mademoiſelle de Portien paſſa la nuit dans une cru-

cruelle agitation. Elle ſe repréſenta mille fois l'inclination violente qui l'attachoit au Roi, l'infidélité de ce Prince, ſon retour qui ſembloit avoir quelque choſe de ſincére, l'auſtérité de ſa vertu qui lui défendoit d'écouter un Prince qui n'étoit plus à lui.

Monſieur de Guiſe ne goûta pas plus de repos : le ſouvenir de ce que le Roi venoit de faire, & de la maniére dont la Princeſſe l'avoit reçu, entretenoit ſa violence.

Les derniéres paroles de Mademoiſelle de Portien ſembloient enfermer un ſens avantageux pour lui. Il ne faiſoit que de ſe lever, lorſque Saveuſe entra dans ſa chambre, & lui apporta un billet de Mademoiſelle de Portien. Il fut ſurpris en le recevant : il connoiſſoit aſſez l'humeur de cette Princeſſe, pour être perſuadé que ce n'étoit pas une faveur. Il craignit d'apprendre en l'ouvrant quelque fâcheuſe circonſtance. Enfin il y trouva ces paroles.

*Je vous ai toujours recommandé, Monſieur, de ne point entretenir une paſſion à laquelle je ne puis jamais répondre ; & vous m'avez toujours fait voir que votre inclination étoit invincible. L'eſtime & la conſi-*

*dé-*

*dération que j'ai euës pour vous, m'ont empêchée de m'opposer aux ſuites de votre amour, que j'ai toujours trouvé véritablement accompagné de reſpect & de diſcrétion. Vous ne pouvez ignorer les raiſons qui m'ont deffendu de vous permettre l'eſpérance. Mais j'ai fait réflexion que vous auriez trop à ſouffrir, ſi votre cœur étoit agité en même tems de la jalouſie & de l'amour. Je vous donnerai l'exemple de vous vaincre: Cependant, ſouvenez-vous que je vous défens de me parler de l'un ni de l'autre, juſqu'à-ce que je vous aye expliqué plus clairement les ſentimens de mon cœur.*

MARIE DE CROY.

Monſieur de Guiſe après la lecture de ce billet, fut beaucoup plus tranquille qu'auparavant, parce qu'il avoit craint d'y rencontrer quelque choſe de plus fâcheux. Il réfléchit long-tems ſur le ſens de toutes les paroles qu'il avoit luës. Il ne les comprenoit pas bien; auſſi n'étoient-elles pas fort claires.

Il voyoit bien parmi tout cela, qu'on lui ordonnoit de ne plus aimer, & qu'on continuoit à lui défendre l'eſpérance. C'en eût été aſſez dans un autre tems pour l'accabler de douleur: mais depuis quel-

quelques jours, il étoit jaloux du Roi : On l'aſſuroit qu'on le délivreroit de cette jalouſie. Il ne pouvoit être ſenſible qu'à cette ſeule joie.

Le Roi paſſa la nuit bien plus agréablement. Il avoit crû voir dans les yeux de Mademoiſelle de Portien, un reſte de ſa premiére tendreſſe ; & découvrant dans cette Princeſſe mille charmes, que ſa propre inconſtance lui avoit cachés, il en étoit plus amoureux que dans le tems même qu'il n'étoit que Duc d'Anjou. A peine ſe fut-il habillé avec tout le ſoin d'un homme qui veut plaire, qu'il alla chez Monſieur de Guiſe. Il monta à l'appartement de Madame de Guiſe : & il la trouva avec Mademoiſelle de Portien. M. de Guiſe averti de l'arrivée du Roi, s'y rendit auſſi. Il parut chagrin de l'honneur que le Roi lui faiſoit. Mademoiſelle de Portien étoit extrêmement enjouée : elle recevoit avec gayeté les honnêtetés du Roi. Ce Prince les lui prodiguoit : leurs yeux ſe rencontroient ſans ceſſe : Monſieur de Guiſe oublioit la Lettre qu'il avoit reçue de Mademoiſelle de Portien, & étoit dans un véritable déſeſpoir.

Le Roi fit partie avec les Princeſſes d'aller ſe promener ce jour-là à Saint Cloud.

Cloud. Il ſortit enſuite de chez Monſieur de Guiſe, qui fut obligé de reconduire le Roi juſqu'au Louvre.

Lorſque Monſieur de Guiſe fut de retour chez lui, il tâcha de parler à Mademoiſelle de Portien; mais comme elle s'en doutoit, elle affecta de ne point quitter Madame de Guiſe, juſqu'à-ce qu'on montât en carroſſe pour Saint Cloud: depuis elle fit toujours en ſorte, qu'il ne pût avoir d'occaſion de lui parler: & lorſqu'elle ſe retiroit le ſoir dans ſon appartement, elle donnoit ordre dès le premier antichambre, qu'on dit qu'elle repoſoit.

Le Roi mena les Reines à Saint Cloud, & y traita la Cour avec la magnificence qui lui étoit naturelle. On vit là des arbres verds au milieu de l'hyver, des promenades exemtes des rigueurs de la ſaiſon, & le ſoir un bal où rien ne manquoit de tout ce que le luxe peut exiger. Le Roi par ſa belle humeur en inſpira à toute la Cour. Là il ne paroiſſoit pas que la France fût agitée d'aucune diviſion: & chacun ſembloit goûter les plaiſirs dans toute leur pureté. Monſieur de Guiſe étoit le ſeul qui n'avoit point de part à cette félicité publique: il voyoit le Roi & Mademoiſelle de Portien dans une par-

parfaite intelligence : il accuſoit cette Princeſſe de perfidie. On ne peut dire combien il reſſentoit de haine contre le Roi.

Ce Prince étoit animé par l'eſpérance que Mademoiſelle de Portien lui laiſſoit concevoir. Il avoit eu ſouvent des occaſions de lui parler ſans être entendu que d'elle ſeule. Il lui avoit juré qu'il l'aimeroit toute ſa vie : il lui avoit demandé pardon de ſon infidélité : il lui en avoit témoigné un repentir ſincére : il l'avoit ſuppliée d'exiger de lui tous les témoignages de ſa paſſion qu'elle pouvoit déſirer ; & il avoit accompagné ces proteſtations de tout l'agrément qu'il avoit accoûtumé de donner à ſes paroles, & des charmes inſéparables de ſa converſation.

Mademoiſelle de Portien avoit paru l'écouter avec bonté : elle avoit ſemblé ajoûter foi à tout ce qu'il lui avoit dit. Ses yeux même donnoient de tems en tems des marques de joie : & bien qu'elle n'eût point fait de réponſe avantageuſe au Roi, elle avoit reçu les témoignages de ſon amour avec des maniéres toutes ſemblables à celles qu'on employe pour ramener un amant infidéle.

Monſieur de Guiſe, qui y étoit le plus in-

intéreſſé, ne perdoit aucune de ſes démarches : mais elle l'évitoit avec un ſoin ſurprenant. Elle changea tout d'un coup de conduite ; elle qui menoit une vie extrêmement retirée, affecta de ſortir preſque tous les jours, d'aller dans tous les lieux où elle croyoit trouver le Roi. Madame de Guiſe agiſſoit comme de concert avec elle : elle ſe flattoit que Monſieur de Guiſe ceſſeroit d'aimer Mademoiſelle de Portien, ſi elle continuoit à le mépriſer en écoutant la paſſion du Roi. Durant quinze jours ce Prince la vit au bal, à la comédie, à toutes les parties que le Carnaval excite, & que le Roi faiſoit naître avec des ſoins qui irritoient Monſieur de Guiſe, & qui mettoient ſa patience à la derniére épreuve.

Un jour que Madame de Guiſe étoit ſortie, & que Mademoiſelle de Portien étoit ſeule à ſon appartement, Monſieur de Guiſe réſolut abſolument de la voir. D'un autre côté, la crainte de lui déplaire, & même de s'expoſer à de nouveaux refus, combattoient ſa réſolution: elle auroit peut-être été vaincue, lorſque Saveuſe ſortit de chez Mademoiſelle de Portien, & vint prier Monſieur de Guiſe de ſa part de la venir trouver dans ſa chambre. Ce Prince fut pénétré de ſur-

ſurpriſe & de joie. Il ne répondit pas un mot à Saveuſe ; & il la ſuivit juſques dans la chambre de Mademoiſelle de Portien, avec qui Saveuſe reſta.

Il la trouva aſſiſe dans un fauteuil auprès du feu, & il y avoit une chaiſe auprès d'elle apparemment deſtinée à Mr. de Guiſe. Ce Prince ne fut pas plutôt en préſence de Mademoiſelle de Portien qu'il ſe jetta à ſes pieds. Souffrez que je meure, Mademoiſelle, lui dit-il, ou que je ne ſois plus le témoin des bontés injuſtes que vous avez pour le Roi. Mademoiſelle de Portien lui commanda de ſe lever, & l'obligea de s'aſſeoir.

J'aurois lieu de me plaindre, lui dit-elle, du peu de confiance que vous avez euë en moi ; mais je veux bien attribuer votre impatience à vôtre amour, & vous la pardonner. Ecoutez-moi donc, Monſieur, tranquillement, & connoiſſez combien vôtre jalouſie a eu peu de fondement.

Ne doutez pas que je ne m'en ſois apperçuë ; mais j'avois mes deſſeins ; je les ai exécutés : je vous cacherois vainement le ſecret de ma vie : je vous en ai parfaitement inſtruit. J'ai aimé le Roi dès que j'ai commencé à connoître la raiſon : il y

a répondu d'abord avec toute la tendreſſe que je pouvois déſirer. Il m'a oubliée avec la même facilité ; il m'a préférée Madame de Condé. J'ai reſſenti cette injure mortelle avec toute la douleur dont une Princeſſe fiére & tendre peut être capable ; & ſon mépris m'a été ſenſible d'autant plus long-tems, que je n'ai pû m'en venger. Son inconſtance ou ſa bizarrerie m'en procure aujourd'hui l'occaſion : il m'a paru que ſes premiers feux ſe rallumoient, qu'il me regardoit avec des yeux favorables. J'ai ſécondé ſon deſſein, au lieu de m'y rendre contraire : j'ai échauffé ſes déſirs : j'ai bien voulu lui laiſſer croire que j'ajoûtois foi à ſes diſcours. Il m'aime ? je ne vous dirai point que je ne l'aime plus : je n'en ſçai peut-être rien moi-même ; mais il m'a fait autrefois un affront mortel, & je n'ai tâché de le ramener à moi, que pour lui faire ſentir que je ne lui avois jamais pardonné.

Je ſuis réſoluë de faire ſuccéder les plus cruels mépris aux eſpérances que je lui ai permiſes : j'ai bien voulu vous en avertir. Ces mépris ſeront ſans doute ſuivis de l'oubli : je prétens me vaincre & bannir de mon cœur le panchant que j'y ſens pour le Roi ; mais ne vous flattez pas, Monſieur, quand je ſerois aſſez heureuſe pour

pour l'oublier, qu'un autre y pût jamais trouver place. Je vous eſtime, je vous honore, mais je ne puis vous aimer. Il faut que de vôtre côté vous tâchiez auſſi à m'oublier : que le cœur de l'un & de l'autre jouiſſe enfin de quelque tranquillité.

Ne le croyez pas, Mademoiſelle, interrompit Monſieur de Guiſe, que je ceſſe jamais de vous aimer : mais pourquoi vous obſtinez-vous à me le défendre ? Vous ai-je aimée avec eſpérance ? vous ai-je importunée de mes déſirs ? les froideurs de vôtre cœur & vôtre prévention pour un autre, m'ont-ils jamais rebuté ? Permettez, permettez que je vous aime ; ne favoriſez plus ſeulement un Prince qui eſt indigne que vous l'aimiez, puiſqu'il a pû ceſſer une fois de vous aimer.

Mais quel eſt le but de votre amour, reprit Mademoiſelle de Portien ? n'êtes-vous pas attaché pour jamais à Madame de Guiſe ? Nous ſommes liées d'une amitié étroite : elle eſt la veuve de mon frére : elle connoit votre paſſion : pourquoi ne voulez-vous pas l'éteindre ? Ne me preſſez point inutilement, répondit Monſieur de Guiſe, vous ne me vaincrez jamais : haïſſez le Roi : accordez-moi votre amitié : ſouffrez que je vous aime :

c'eſt tout ce que je vous demande.

Je ne vous répons point de haïr le Roi, dit Mademoiſelle de Portien, ni je ne vous permets point de m'aimer : mais ſoyez ſûr que le Roi me trouvera autant oppoſée à ſes nouvelles ardeurs, que je lui paroiſſois favorable : pour mon amitié, elle eſt dûë à vôtre mérite ; & je vous l'accorderai de bon cœur, pourvû-que vous ne demandiez jamais d'amour. Je ne vous demanderai jamais que ce que vous voudrez m'accorder, reprit le Prince ; & cette amitié m'eſt ſi précieuſe, que je ſacrifierai ma vie pour la conſerver. Mademoiſelle de Portien ſe leva auſſi-tôt, & Monſieur de Guiſe ſe retira.

Ce Prince reçut de cette converſation, une joie & une tranquillité d'ame qui le changea entiérement. Cet éclairciſſement le rendit l'homme du monde le plus heureux ; & il ſe flattoit que Mademoiſelle de Portien viendroit un jour à l'aimer : cependant le Roi n'avoit jamais tant aimé Mademoiſelle de Portien ; & cherchant tous les jours de nouvelles occaſions pour la voir, il inventa lui-même un ballet, qui fut danſé dans la ſalle du Louvre par quatre hommes & quatre femmes, & tellement rempli de galanterie & de nouveauté, que les plus vieux Courtiſans ne ſe ſouve-

ſouvenoient pas d'avoir rien vû de pareil ſous le régne du Roi Henri II. qui avoit eu le génie de ces ſortes de divertiſmens.

Le Roi étoit l'un des quatre, & avec lui le Prince Dauphin, Monſieur de Rhetel & Monſieur de Nemours. La Reine menoit auſſi les Dames, & avoit choiſi pour danſer avec elle, Mademoiſelle de Nemours, Madame de Luxembourg, & par un excès de complaiſance pour le Roi, Mademoiſelle de Portien. Il n'y avoit point eu depuis long-tems un ſpectable plus ſuperbe, & il ne manquoit que Monſieur de Guiſe pour qu'il fût compoſé des Princes les mieux faits de la Cour. Le Roi s'étoit flatté d'y trouver pluſieurs momens où il pourroit entretenir Mademoiſelle de Portien, & avoit pour cet effet ménagé pluſieurs repas, où il devoit ſe trouver ſeul auprès d'elle : mais il fut bien ſurpris des maniéres qu'elle affecta avec lui : elle ne ſortit pas du reſpect le plus profond : elle feignit de n'entendre rien de tout ce qu'il lui diſoit : ſes regards étoient glacés, & ſes froideurs ſi outrées que le Roi en fut démonté.

Il n'eut plus cette grace ni cet air qui dans ces momens le diſtinguoient

des autres Princes : & pour comble d'infortune, Mademoiſelle de Portien, qui ce jour là avoit paru d'une beauté incomparable, alla joindre après le ballet Monſieur & Madame de Guiſe, & eut pour ce Duc des diſtinctions qui lui firent bien-tôt oublier le dépit que le Roi lui avoit fait, de ne le pas mettre de cette fête.

Le ballet finit, & le Roi vit ſortir Mademoiſelle de Portien avec toute la douleur d'un amant deſeſpéré. Il ne ſçavoit à quoi attribuer ce changement : il examina ſa conduite, & il ne ſe trouva coupable d'aucune choſe depuis qu'il étoit retourné à cette Princeſſe. Il y étoit véritablement retourné de bonne foi.

La Reine pour laquelle il avoit ſenti au commencement de ſon mariage une paſſion vive, ne lui inſpiroit plus que de l'eſtime ; & il regardoit comme le plus grand des malheurs de n'être pas aimé de Mademoiſelle de Portien. Le lendemain il alla à l'Hôtel de Guiſe, & il trouva Monſieur de Guiſe avec elle. La joie qui brilloit dans les yeux du Prince, & le froid que lui témoigna Mademoiſelle de Portien, fit entrevoir au Roi

Roi une partie de la vérité : il fut convaincu ce jour-là de la paſſion de Monſieur de Guiſe pour cette Princeſſe, & en tira ſur le champ la conſéquence, que ce Prince en étoit aimé. La jalouſie ſuccéda à la douleur, ou plutôt s'y joignit, & cauſa beaucoup d'altération dans l'eſprit du Roi.

Comme il brûloit d'impatience de parler à Mademoiſelle de Portien, il tâcha de s'en procurer le moyen, & tout d'un coup s'étant tourné vers Monſieur de Guiſe : J'avois promis à la Reine, lui dit-il, de dîner avec elle, & nous devions enſuite aller jouer chez Monſieur de Rets ; cependant Monſieur de Bellegarde m'a engagé à une partie, qui ne me permettra pas de me rendre au diner de la Reine. Je vous prie d'aller dégager ma parole : vous me ferez même plaiſir, ſi vous voulez dîner avec elle, & la conduire chez Monſieur de Rets. La Reine ma mére doit s'y trouver, & il y aura un fort gros jeu. Le Comte de Hohenloë ( c'étoit un Allemand qui paroiſſoit depuis peu à la Cour ) ne refuſe aucun parti. Monſieur de Guiſe ſe troubloit à meſure que le Roi lui parloit, parce qu'il étoit combattu du déſir de s'excuſer auprès du Roi, ce qui

ne pouvoit manquer de lui attirer quelque bruſquerie.

Il devinoit aiſément le deſſein du Roi; il connoiſſoit l'aſcendant de ce Prince ſur Mademoiſelle de Portien, & il trembloit à la ſeule penſée qu'elle alloit avoir une converſation avec lui : cependant ne trouvant aucune excuſe raiſonnable, & n'étant pas en état d'offenſer le Roi impunément, il partit, mais il laiſſa voir au Roi tout ſon deſeſpoir.

Le Roi reſta ſeul avec Mademoiſelle de Portien, ſi troublé, qu'il fut quelque tems à ſe remettre. Par où me ſuis-je attiré, lui dit-il enfin d'une voix foible, le traitement que vous me fîtes hier, Mademoiſelle, & que vous me faites encore aujourd'hui ? Suis-je devenu plus criminel ? Vous aurois-je offenſée ſans m'en être apperçû ? Expliquez-vous, & ne me laiſſez pas dans l'état du monde le plus cruel. Je ne ſuis point changée à votre égard, lui répondit la Princeſſe, & je ne croi pas avoir donné à Votre Majeſté aucun ſujet de ſe plaindre : mais vous-même aviez-vous reçû de moi quelque injure, lorſque vous me quittâtes pour Madame de Condé ? Je vous entens, reprit le Roi avec un air aſſez fier, mon exemple vous autoriſe à changer, & Mon-

Monſieur de Guiſe profitera de mon inconſtance.

Je ne comprens pas bien ce que veut dire Votre Majeſté, ajouta Mademoiſelle de Portien, d'une maniére aſſez séche : Je lui ai déja dit, que je n'avois point changé de conduite à ſon égard, & je n'ai apporté l'exemple de Madame de Condé, que pour faire voir à Votre Majeſté, quand je ſerois capable de n'avoir pas la même conduite, que cela pourroit arriver, ſans qu'on en eût de fort bonnes raiſons. Aviez-vous oublié, repliqua le Roi, depuis un mois que je vous vois avec aſſiduité, que j'avois autrefois aimé Madame de Condé? Que ſignifie ce nouveau reproche ? Vous ne m'entendez que trop, Mademoiſelle : J'ajouterai qu'il eſt quelquefois dangereux d'imiter toutes les circonſtances : Mais puis-je vous parler à cœur ouvert? & de votre côté..... Je n'ai point d'autre ſecret à dire à Votre Majeſté, interrompit Mademoiſelle de Portien, & je la ſupplie de ne m'en point dire ; car je me ſuis repentie de les avoir entendus dans un tems où je pouvois les entendre, & préſentement cela m'eſt défendu.

Madame de Guiſe arriva ſur ces entrefaites, & le Roi ne voulut pas con-

tinuer devant elle une converſation qui l'aigriſſoit. Il quitta les Princeſſes dans un véritable déſeſpoir : Il demeura perſuadé que Mademoiſelle de Portien aimoit Monſieur de Guiſe. La haine qu'il commençoit de reſſentir contre ce Prince, redoubla ; & s'étant mêlée à l'intérêt d'Etat, qui déja l'avoit éloigné de ce Prince, il vint à le haïr autant qu'il l'avoit aimé autrefois.

Le Roi de Portugal convaincu que Mademoiſelle de Portien aimoit le Roi, & qu'elle étoit aimée de Monſieur de Guiſe, avoit ceſſé de la voir ſans ceſſer pourtant de l'aimer. Il avoit travaillé avec application à l'armement que le Roi lui avoit fait préparer à Breſt. Le Roi lui donna le Maréchal de Strozzi pour commander cette flotte. Elle étoit compoſée de trente gros vaiſſeaux & de dix mille hommes de combat.

Le Roi de Portugal ſe flattoit avec ce ſecours, de remonter encore une fois ſur le Trône. Lorſqu'il fut prêt de partir, il vint prendre congé de Mademoiſelle de Portien. Elle ne s'attendoit pas à un pareil adieu. Je me ſuis apperçû, lui dit-il avec une timidité reſpectueuſe, que je vous ai ſouvent importunée : Peut-être n'avez-vous pas démêlé la cauſe de mon

mon importunité. J'oſe vous la découvrir, Mademoiſelle, dans l'état où je ſuis. Je vai reconquerir un Royaume, ou mourir. Si je réuſſis, l'amour d'un Roi qui vous offrira ſon Trône, n'aura rien de honteux pour vous; ſi j'y péris, ma mort effacera le ſouvenir que vous pourrez avoir d'une flamme déſagréable. Après cela, je ne vous dirai point que je vous aime, vous n'en pouvez douter; mais je vous prierai de ne rien répondre de fâcheux à un Prince, qui peut-être vous parle pour la derniére fois de ſa vie.

Mademoiſelle de Portien fut étonnée de la déclaration du Roi de Portugal: Elle ne lui répondit rien de poſitif; elle lui ſouhaita un heureux ſuccès, le remercia de ſa généroſité, & s'excuſa d'y répondre ſur la néceſſité qu'il auroit d'élever ſur le Trône une Princeſſe qui pût l'y ſoutenir. Ce Roi partit le lendemain pour Breſt, & s'embarqua quelques jours après avec Monſieur de Strozzi.

Cependant Monſieur de Guiſe s'eſtimoit le plus heureux de tous les hommes. Le déſeſpoir du Roi dont il voyoit tant de marques, lui donnoit une joie ſenſible. Mademoiſelle de Portien lui avoit raconté la converſation qu'elle avoit euë avec ce Prince. Il s'établiſſoit entr'eux

une eſpéce de confidence qui avoit bien des charmes pour Monſieur de Guiſe. Il étoit tous les jours avec une Princeſſe qu'il adoroit : elle permettoit qu'il l'en aſſurât quelquefois : & bien qu'elle parût fort éloignée de répondre à ſa paſſion, il ſe flattoit de ſurmonter ſa répugnance.

Il tâchoit de ſe rendre agréable aux yeux de cette Princeſſe ; il avoit pour elle tous les ſoins des Amans les plus tendres : & il ne ſe pouvoit pas que tous ces empreſſemens, joints au reſpect qu'il gardoit ſans ceſſe auprès d'elle, ne fiſſent dans ſon cœur une profonde impreſſion. Madame de Guiſe commença à ſe perſuader que Mademoiſelle de Portien ne ſe défendoit plus avec tant de ſévérité contre Monſieur de Guiſe.

La conduite de Mademoiſelle de Portien n'affoiblit point la paſſion du Roi. Il fit encore quelques efforts pour lui parler, & la ramener à lui : mais il reconnut avec douleur, qu'elle le fuïoit avec une obſtination invincible. Les égards qu'elle témoignoit pour Monſieur de Guiſe, & qu'elle affectoit quelquefois de faire paroître aux yeux du Roi, & les regards paſſionnés de Monſieur de Guiſe, firent bien-tôt paſſer en fu-

reur

reur le deſeſpoir du Roi : c
il ne put haïr Mademoiſelle de
& toute ſa haine ſe tourna co

mant- Cour s'apperçut de l'éloi
La Roi & Monſieur de Guiſ
que le Pour l'autre : leurs ennem
l'un les irritérent encore ; &
muns ſion, où ils ſe trouvéren
diſpo uvoit pas que leur animo
ſe pr bien-tôt d'une maniére fu
clatât

*Fin de la ſeconde Partie.*

# LA PRINCESSE DE PORTIEN.

## *TROISIEME PARTIE.*

LE Duc de Joyeuſe avoit été tué à la bataille de Coutras, & avoit laiſſé vacans la charge d'Amiral & le Gouvernement de Normandie. Monſieur de Guiſe avoit demandé au Roi la charge d'Amiral pour le Maréchal de Briſſac, qui étoit étroitement attaché aux intérêts de la maiſon de Lorraine; mais qui d'ailleurs avoit beaucoup de naiſſance & de mérite.

Le Roi voyoit bien qu'il auroit beaucoup

de peine à refuſer cette g
ces de Monſieur de Briſſac,
la demande de Monſieur de
il ne pouvoit ſe réſoudre
ſiſſant un Partiſan de la Lig
ſe paſſa dans cette incertitu
ouſie du Roi le détermina,
d'avoir cette occaſion de
ſieur de Guiſe : non-ſeul
de donner cette charge à M
riſſac, mais encore il cher
mplir, le plus mortel en
ſieur de Guiſe, c'étoit Monſi
n. Le Roi le fit recevoir
ur deſeſpérer ſon rival, il
ncore le Gouvernement
ie, quoique Monſieur d'
t pluſieurs autres, & qu'il
les bienfaits du Roi.

Monſieur de Guiſe en reſſe
ur qu'il eût fait éclater, ſi
ant, il n'eût crû pouvoir
lus ſûrement. Il reconnut f
a jalouſie du Roi lui avo
diſgrace. Il alla trouver M
de Portien pour ſe plaind
ler avec elle. Elle le reçut a
nté qu'à ſon ordinaire.
chagrin qu'il recevoit à ſo
faiſoit partager ſa douleur à

ſion

ceſſe. Ces maniéres firent oublier à Mr. de Guiſe cet affront. Il s'eſtima heureux qu'il lui eût procuré cet avantage : il ne réſolut pas moins de s'en venger : il réunit ſes amis : il renouvella ſes intelligences avec les Puiſſances étrangéres ; & il ſentoit que de jour en jour, il devenoit & plus amoureux & plus ambitieux.

Le printems qui approchoit l'obligea de quitter Paris. Il prit congé de Mademoiſelle de Portien, la conjura de perſévérer dans les ſentimens qu'elle avoit pour le Roi, & dans l'amitié qu'elle lui avoit promiſe. Il lui jura qu'il l'aimeroit éternellement, & qu'il feroit en ſorte de rendre ſa paſſion légitime. Mademoiſelle de Portien ne comprit pas le ſens de ces derniéres paroles : cependant Monſieur de Guiſe partit, & ſe rendit à Nanci, où tous les Princes de ſa Maiſon devoient ſe rendre, pour recevoir ſes ordres.

Le lendemain qu'il fut parti, Saveuſe vint trouver Mademoiſelle de Portien. Cette fille étoit la confidente de Madame de Guiſe & de Mademoiſelle de Portien ; mais Monſieur de Guiſe l'avoit entiérement miſe dans ſes intérêts. Madame de Guiſe s'en étoit apperçue, & avoit vécu

eu avec elle d'une maniére plus réſervée. Saveuſe s'étoit entiérement attachée à Mademoiſelle de Portien. En entrant dans la chambre de Monſieur de Guiſe, elle avoit trouvé ſur ſa table ſes tablettes qu'il avoit apparemment oubliées : la curioſité les lui fit ouvrir ; mais elle y trouva des choſes ſi importantes pour Mademoiſelle de Portien, qu'elle courut trouver cette Princeſſe, & lui porta ces tablettes.

Mademoiſelle de Portien fit quelque difficulté de les prendre. Elle crut que c'étoit quelque galanterie de Monſieur de Guiſe ; mais Saveuſe l'ayant aſſurée du contraire, elle les examina.

Elles pouvoient bien paſſer pour un préſent de ce Prince magnifique. La couverture en étoit d'or pur. D'un côté, on voyoit gravé au naturel, François Duc de Guiſe, pére de Monſieur de Guiſe : de l'autre côté, on avoit gravé au milieu la bataille de Dreux gagnée par cet invincible Prince, & aux quatre coins les quatre célébres Villes de Metz, de Calais, de Thionville & d'Orléans, dont il avoit fait ou ſoutenu les ſiéges. L'un des quatre auroit ſuffi pour immortaliſer un Prince. Il avoit défendu Metz contre Charles-Quint qui l'aſſiégeoit avec cent

cent mil'e hommes. Il avoit pris Calais ; la ſeule ville qui reſtoit en France aux Anglois. Thionville avoit auſſi été ſa conquête : enfin Orléans étoit ſur le point de la devenir, lorſqu'un parricide affreux l'enleva à ſa patrie.

Les tablettes ſe fermoient avec deux agraffes de diamans : Mademoiſelle de Portien les ouvrit ; mais quel fut ſon étonnement, lorſque ſur le revers du portrait de feu Monſieur de Guiſe, elle trouva le ſien, peint avec les plus vives couleurs, & ſi parfaitement reſſemblant, que perſonne ne l'eût pû méconnoitre ! Sa ſurpriſe redoubla infiniment, lorſqu'elle remarqua qu'on lui avoit mis ſur la tête une Couronne Royale. Cette Couronne paroiſſoit d'une main moins habile : & au commencement de la premiére feuille des tablettes, elle lut ces mots, qu'elle reconnut pour être écrits de la main de Monſieur de Guiſe.

*Marie de Croy Reine de France.*

El.e ne comprit pas ce qu'ils pouvoient ſignifier. Une ſecrette frayeur s'empara de ſon ame ; elle tourna en tremblant ces tablettes, où elle trouva des choſes ſi terribles. A la ſeconde feuille, elle lut ce qui ſuit, toujours écrit de la main de Monſieur de Guiſe.

Gé-

*Genéalogie de Henry de Lorraine Duc de Guiſe, iſſu de mâle en mâle de Charles Duc de Lorraine fils de Louis IV. Roi de France.*

*Déciſions des Juriſconſultes de Strasbourg, qui prouvent qu'après le ſixiéme degré, il n'y a plus de parenté.*

*Application de cette déciſion à Meſſieurs de Bourbon & au Roi.*

*Ces trois piéces ſont dans une caſſette de mon cabinet.*

La Princeſſe lut ce qui ſuit dans la quatriéme. *Comparaiſon de Childeric III. & de Charles de Lorraine avec Henri III. Roi de France. Excommunication du Roi de Navarre & du Prince de Condé.*

*Ligue faite pour le ſoutien de la Religion Catholique, où ont ſigné....*

*Traité fait avec Sa Majeſté Catholique, qui doit me fournir 500000 livres par mois deux ans durant.*

*Ces Originaux ſont dans la même caſſette.*

Cinquiéme feuille.

*Noms des ſeize Capitaines de Paris, & ce qu'on peut aſſembler de monde en huit jours.*

Sixiéme feuille.

*Genéalogie des Maiſons de Lorraine & de Cléves, par leſquelles on connoît que Monſieur,*

*ſieur & Madame de Guiſe ſont parens du trois au quatriéme degré.*

*Déciſions de la Cour de Rome, qui diſſolvent les mariages faits du trois au quatriéme degré.*

*Monſieur le Cardinal d'Oſſat aura ſoin de cette diſſolution.*

*Généalogie de la maiſon de Croy.*

*Exemples des mariages diſſous pour cauſe de parenté entre Rois ou Princes ſouverains au nombre de cent quatre.*

*Tout cela eſt dans ma caſſette.*

Voilà tout ce que contenoient ces tablettes. Mademoiſelle de Portien en reſta ſi effrayée, qu'elle fut long-tems ſans dire un ſeul mot à Saveuſe qui n'étoit guéres moins étonnée qu'elle. La Princeſſe voyoit que Monſieur de Guiſe formoit trois projets également criminels. Le premier, de détroner le Roi pour ſe mettre en ſa place. Le ſecond, de répudier Madame de Guiſe. Le troiſiéme, de l'épouſer elle-même: tant de choſes ſe préſentoient à ſon imagination, que ſa raiſon n'avoit pas le tems de les diſcerner.

Sa paſſion pour le Roi, qu'elle croyoit ne plus aimer, & dont ſon cœur cependant conſervoit un tendre ſouvenir, lui donna d'abord de la frayeur, pour la

gran=

grandeur du péril qu'il couroit : enſuite elle eſt flattée par la fortune qui l'attend. Sa vertu ſurmonte ces deux idées : elle blâme dans ſon cœur le deſſein de Mr. de Guiſe ; mais elle n'en réſout pas moins de garder fidélement ſon ſecret. Pour l'eſpérance du Trône, elle la rejette comme un crime, & le reſte du panchant qu'elle conſervoit pour le Roi, ne lui ſervit pas peu à prendre une réſolution digne de ſa naiſſance. Elle fut long-tems cruellement agitée : elle ſe remit enfin, & chaſſa bien loin d'elle la penſée de porter une Couronne qu'elle ne peut acquérir ſans commettre un crime qui lui paroit épouvantable.

Monſieur de Guiſe en arrivant à Nancy, s'aperçut qu'il avoit perdu ſes tablettes. Il frémit en le reconnoiſſant. S'il les avoit laiſſées chez lui, Madame de Guiſe devoit les avoir trouvées ; quel effet euſſent-elles produit dans ſon cœur ? Si le hazard les lui avoit ôtées, elles pouvoient être parvenues juſqu'au Roi : quelles ſuites devoit-il en attendre ? Dans cette inquiétude mortelle, il fit prendre la poſte au Chevalier d'Aumale : & il lui donna ordre de n'oublier aucun endroit de l'Hôtel de Guiſe pour les chercher : non pas même les lieux les plus ſe-

ſecrets, où Madame de Guiſe pouvoit les avoir miſes. Il les lui dépeignit d'une maniére à les reconnoitre aiſément; & il lui confia cette partie de ſes ſecrets qui regardoit Mademoiſelle de Portien: car il n'ignoroit preſque pas ces autres.

Cette Princeſſe ſe doutoit bien de la crainte où Monſieur de Guiſe ſe trouveroit: auſſi avoit-elle fait partir un courier exprès pour l'avertir que ſes tablettes étoient entre ſes mains. Il arriva comme le Chevalier d'Aumale alloit partir. La lettre que Monſieur de Guiſe reçut de cette Princeſſe empêcha le Chevalier de partir. Voici ce qu'elle lui écrivoit.

*Saveuſe m'a remis entre les mains, Monſieur, des tablettes qui vous appartiennent. Comme leur perte pourroit vous inquiéter, j'ai crû que je devois vous en donner avis: je vous les aurois envoyées, ſi j'euſſe crû qu'elles ſe puſſent confier en d'autres mains que les vôtres: au reſte, ſi elles ſont ſérieuſes, ce que je ne ſouhaite pas, il me ſemble que vous portez trop loin votre vengeance; & je vous prie très-humblement d'y faire réflexion. Pour l'autre projet, je ne veux point l'enviſager. Si ſans conſulter mon honneur & le votre, vous avez été capable de le former, ne ſoyez pas étonné, ſi je vous dis,*

*dis, que je ne vous dois plus ni amitié ni eſtime. Si vous faites quelque cas de l'une & de l'autre, éloignez de votre penſée un deſſein honteux à vôtre gloire. Je mourrois plutôt que d'y entrer en aucune maniére.*

## MARIE DE CROY.

Monſieur de Guiſe reçut moins de joie d'avoir recouvert ſes tablettes, qu'il ne reſſentit de douleur de la lettre de Mademoiſelle de Portien. Il étoit vrai que ſon ambition & ſon amour étant parvenues juſqu'à une violence qui lui ôtoit une partie de ſa raiſon, il avoit réſolu de ſatisfaire l'une & l'autre en détrônant le Roi, & en répudiant Madame de Guiſe: quelque difficiles que paruſſent ces deux projets, Monſieur de Guiſe étoit comme aſſuré de les ſurmonter.

Il étoit à la tête d'un parti qui l'aſſuroit de tous les Catholiques; & les traités cités dans ſes tablettes lui devoient fournir de l'argent & des hommes autant qu'il en auroit beſoin. Il étoit le plus grand Capitaine de l'Europe, eſtimé des gens de guerre, idolâtre des peuples. Le Roi, par ſon malheur, autant que par ſa

ſa faute, leur étoit devenu odieux. Ils l'accuſoient de fauſſe dévotion, & il n'avoit point d'enfans qui fuſſent le ſoutien de ſa puiſſance.

Le Roi de Navarre étoit Calviniſte : le Pape l'avoit excommunié. Les Catholiques le regardoient avec horreur. Ils croyoient que le Roi le favoriſoit. Une partie de l'effroyable haine qu'ils portoient au Roi de Navarre, étoit paſſée au Roi. Ainſi Monſieur de Guiſe ſe flattoit de ne pas trouver de grands obſtacles à détrôner le Roi, & il étoit ſûr, lorſqu'il régneroit, de faire bien-tôt diſſoudre ſon mariage avec Madame de Guiſe, dont il deſtinoit la place à Mademoiſelle de Portien.

Il récrivit à cette Princeſſe ; il la ſupplia de ſuſpendre ſon reſſentiment juſqu'à ſon retour ; il l'aſſura qu'il n'y avoit pas dans ſes deſſeins tant d'injuſtice qu'elle ſe l'étoit imaginé, & que ſi elle vouloit ſe ſouvenir ſans ceſſe de l'injure mortelle que le Roi lui avoit faite, elle n'auroit pas tant de facilité à ôter ſon eſtime & ſon amitié à un Prince qui l'adoroit.

Cependant il continua de prendre à Nancy ſes derniéres meſures pour commencer l'année prochaine à exécuter ſes am-

ambitieux deſſeins, & le Duc de Bouillon étant mort dans ce tems-là, ſa ville de Sedan lui parut une place dont il ſe devoit aſſurer, pour introduire les Allemans en France. Il fit donc valoir quelques prétentions qu'il avoit ſur les États de ce Prince; en peu de jours, il ſe rendit le maitre des principales villes.

Les ſeize Capitaines qu'il avoit mis dans Paris, lui acqueroient de jour en jour un nombre prodigieux de créatures. Le Roi fut informé de leurs brigues, ſans ſçavoir poſitivement que Mr. de Guiſe fût l'ame de leurs entrepriſes. Il réſolut de punir ces rebelles, & il fit venir des troupes pour ſoutenir ſon autorité.

Tout Paris fut émû de leur approche. Les Partiſans de Monſieur de Guiſe prévirent le deſſein du Roi : ils le mandérent à Monſieur de Guiſe, & que cette Ville puiſſante, qui ſemble donner le branle au reſte du Royaume, alloit lui échaper, s'il ne venoit lui-même la défendre. Ce Prince fut ſurpris d'une nouvelle ſi fâcheuſe.

Il n'étoit point en état de commencer la guerre, & il voyoit ſes meſures rompues ; cependant comme il lui étoit de la derniére importance de conſerver

Paris, il en prit auſſi-tôt le chemin. Il étoit accompagné ſeulement de quatre à cinq cens Gentilshommes ; mais il donna des ordres ſecrets à deux mille hommes de ſon parti, de ſe rendre dans cette Ville, par des chemins différens, à petites troupes, & avec des habits ordinaires.

Le Roi ſçut la marche de Monſieur de Guiſe, & s'imagina qu'il vouloit s'oppoſer au deſſein qu'il avoit de réduire les Pariſiens. Il lui envoya Monſieur de Belliévre lui défendre d'entrer dans Paris. Monſieur de Guiſe fut fort embarraſſé : il prévit combien ſa lenteur lui alloit attirer de malheurs : cependant il répondit à Belliévre qu'il avoit des affaires à communiquer à Sa Majeſté, qui ne lui permettoient pas de ſuſpendre ſa marche : qu'il retournat trouver le Roi, & que ſi Sa Majeſté perſiſtoit dans la même réſolution, il lui en donnat avis le lendemain. Monſieur de Guiſe prévoyoit ce qui arriva. Le Roi commanda à Belliévre de défendre plus expreſſément au Prince de venir à Paris : mais ce Miniſtre mit ſes Lettres à la poſte. Monſieur de Guiſe feignit de ne les avoir pas reçues, & partit de Soiſſons où il étoit, avec ſept Gentilshommes ſeulement.

Le

Le Roi avoit choiſi le lendemain pour faire entrer ſes troupes dans Paris. Cette Ville étoit remplie de frayeur & de crainte : chacun croyoit déja la voir teinte de ſang, chacun ſe croyoit du nombre des proſcrits. L'arrivée de Monſieur de Guiſe en changea entiérement la face : cette nouvelle ſe répandit d'un bout à l'autre de la Ville en un inſtant. L'air retentit de cris de joie : tout le monde s'empreſſe à voir celui qu'ils appellent leur libérateur.

La majeſté du triomphe n'eut jamais l'agrément de l'entrée de Monſieur de Guiſe dans Paris. Il fut obligé de mettre pied à terre ; & il marcha au milieu de ſes amis avec un air plein de confiance, mais éloigné de l'orgueil. Le peuple battoit des mains : les plus emportés ſe mettoient à genoux devant lui, & crioient : Vive Guiſe. Une Demoiſelle qui le voyoit paſſer d'une fenêtre où elle étoit, lui cria en tendant les mains : *Généreux Prince, puiſque tu es ici, nous ſommes tous ſauvés.* Lui de ſon côté ſemble répondre aux marques de leur tendreſſe. Il ſalue celui-ci : Il regarde cet autre favorablement : Des yeux, des mains, de la tête, il ſatisfait tout le monde.

Au bruit de ces acclamations, il arrive à l'Hôtel de Guiſe. Madame de Guiſe étoit à Joinville depuis quelques jours avec Madame de Nemours. Une légére indiſpoſition avoit retenu Mademoiſelle de Portien à Paris. L'abſence de Madame de Guiſe ne déplut pas au Prince. Il alla ſaluer Mademoiſelle de Portien, qui étoit ſeule avec Saveuſe.

Comment faut-il que je m'adreſſe à vous, lui dit ce Prince en la regardant avec une tendreſſe infinie? Eſt-ce comme un homme que vous n'eſtimez plus? Eſt-ce comme un malheureux à qui même le Trône ſeroit inutile pour gagner votre cœur? Vous êtes le maitre de ma réponſe, lui répondit Mademoiſelle de Portien; ſi vous faites quelque cas de mon eſtime, il ne tient qu'à vous de la conſerver. Ah! Mademoiſelle, reprit Monſieur de Guiſe, à quel prix la mettez-vous? Ne puis-je la garder ſans vous perdre? Mon cœur doit-il ſouhaiter ſans ceſſe? Serois-je ſi malheureux du côté de l'amour, quand mon ambition eſt ſur le point d'être remplie? Je le vois bien, Mademoiſelle, vous aimez encore le Roi. Si vous ne l'aimiez, pourriez-vous refuſer la main d'un Prince qui vous adore, pour qui vous avez de l'a-

mi-

mitié, & qui ne ſouhaite la grandeur que pour la partager avec vous ? Que trouvez-vous de ſi extraordinaire dans la diſſolution de mon mariage ? Eſt-ce la premiére fois qu'on a deſuni deux cœurs mal aſſortis ? Madame de Guiſe..... N'en parlons plus, Monſieur ; ſi vous voulez que je continue à vous voir, interrompit Mademoiſelle de Portien, ôtez-vous de l'eſprit ce deſſein bizarre. Madame de Guiſe eſt ma belle-ſœur, c'eſt mon amie ; quand elle n'auroit pas ces deux qualités, jamais je n'accepterois une place remplie par une autre, & qu'on ne peut lui ôter ſans crime. Ne le croyez pas, Mademoiſelle, reprit Monſieur de Guiſe, qu'il y ait du crime ; ſouffrez.... Je ſçai qu'il y en a, interrompit encore Mademoiſelle de Portien, toute votre éloquence ne me perſuadera pas le contraire. Ne m'en parlez jamais, Monſieur, ou vous m'obligerez à faire un aveu à Madame de Guiſe, qui ſeul pourroit me mettre en repos de votre pourſuite. Déja mon cœur s'aigrit, notre amitié s'altére ; ſi vous m'aimez, contentez-vous-en, & ne me rendez pas odieux un Prince qui mérite d'être eſtimé de toute la terre. Elle lui tendit la main en diſant ces paroles, avec beaucoup de bonté.

Mr. de Guiſe la baiſa avec tranſport : Aidez-moi donc à me vaincre, Mademoiſelle, lui dit-il ; que votre vertu ſoutienne la mienne : Que la tendreſſe de votre amitié flatte un peu ma paſſion : ſongez qu'on ne peut pas d'abord quitter une eſpérance qu'on avoit conçue comme la ſeule félicité de ſa vie. J'y conſens, Monſieur, répondit Mademoiſelle de Portien, ayez pour Madame de Guiſe tous les égards dûs à ſon mérite & au rang qu'elle tient auprès de vous : je vous en tiendrai compte, cet effort eſt digne de vous.

Ils parlérent enſuite des troupes qui étoient aux portes de Paris, & que le Roi vouloit y faire entrer. Monſieur de Guiſe lui avoua qu'il étoit réſolu de s'y oppoſer, qu'il alloit trouver le Roi, & qu'il ſe flattoit de l'en empêcher par ſes raiſons. Mademoiſelle de Portien lui dit qu'elle le trouvoit bien hardi d'aller au Louvre après les défenſes que tout le monde ſçavoit bien que le Roi lui avoit faites d'entrer à Paris.

Là-deſſus elle lui parla du deſſein qu'il avoit de détrôner ce Prince : elle le pria d'en bien peſer & l'injuſtice & les difficultés. Elle ne s'y arrêta pas fort longtems, parce qu'elle s'aperçut que Monſieur

ſieur de Guiſe s'irritoit, & qu'il attribuoit ce qu'elle lui diſoit à l'inclination qu'elle avoit pour le Roi. Elle le quitta donc, afin de ménager ſon eſprit ſur lequel elle crut avoir aſſez gagné.

Monſieur de Guiſe mangea à la hâte, & monta en carroſſe pour aller au Louvre. La Reine mére lui avoit mandé de la prendre. Il fut donc trouver cette Princeſſe. Elle monta en chaiſe : Monſieur de Guiſe marchoit à côté d'elle à pied, & le chapeau ſous le bras. Ses carroſſes & ceux de la Reine ſuivoient. Tout le peuple avoit les yeux ſur ce Prince, & marquoit ſa joie & ſon emportement par des cris qui retentiſſoient juſqu'au Louvre.

Le Roi avoit été frappé juſqu'au vif lorſqu'on lui avoit appris que Monſieur de Guiſe étoit arrivé à Paris malgré ſes ordres. On ne pouvoit pas être plus mal diſpoſé à ſon égard que l'étoit ce Prince, jaloux de Monſieur de Guiſe juſqu'à la fureur : ayant reçu depuis quelques jours de nouvelles rigueurs de Mademoiſelle de Portien : cherchant les occaſions d'abaiſſer ſon rival, il vient ſe livrer entre ſes mains, coupable du crime irrémiſſible d'avoir déſobéi à ſon Roi.

Auſſi le Roi ne conſultant que ſa fu-

reur, aſſembla ſon conſeil en tumulte, pour délibérer ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette occaſion. Belliévre y expoſa les ordres qu'il avoit porté lui-même à Monſieur de Guiſe, qu'il lui avoit réitérés par deux lettres écrites coup ſur coup.

Le Duc d'Epernon, homme ſévére & ennemi de Monſieur de Guiſe, conclut le premier qu'il falloit l'arrêter : & le Roi approuvant ſon avis, entraina tout le monde dans ce ſentiment. L'ordre en fut donné à du Guaſt Capitaine des Gardes, à un certain ſignal que le Roi devoit donner, & le Roi lui commanda de le tuer, s'il faiſoit réſiſtance : mais on n'avoit pas pris garde en tenant ce conſeil dans une chambre joignant la ſalle du Louvre, que cette ſalle étoit remplie de Princes & de Princeſſes. La Princeſſe de Lorraine attachée aux intérêts de Monſieur de Guiſe, avoit vû le Roi altéré. Elle ſe coula adroitement proche le lieu du Conſeil, & en entendit aſſez pour trembler du deſtin de ce Prince.

La Reine mére & Monſieur de Guiſe entrérent au Louvre. Lorſque Monſieur de Guiſe fut paſſé, on voulut refermer la porte. Saint Paul, Capitaine des Gardes du Prince, frémiſſant du danger que ſon

ſon Maitre alloit courir, met ſon épée entre la porte, & la pouſſant avec violence, entre dans la cour du Louvre, ſuivi de quelques Gentilshommes & de vingt des Gardes du Duc, en diſant avec aſſez de hardieſſe : *La ſcéne ne ſe jouera pas ſans nous.*

Monſieur de Guiſe ſuit la Reine, & entre dans la ſalle. La Reine l'y laiſſe, & va trouver le Roi. Alors la Princeſſe de Lorraine aborde Monſieur de Guiſe, & lui apprend ce qu'elle a entendu. Ce Prince la remercie avec ſa civilité ordinaire, & s'enflammant par la grandeur du péril, il retrouſſe ſon manteau ſur le bras gauche, & met la main droite ſur ſon épée, réſolu de vendre chérement ſa vie, & même d'aller droit attaquer le Roi. S. Paul s'étoit gliſſé dans la ſalle; M. de Guiſe lui fait ſigne de l'œil de s'approcher.

Peu après le Roi vient, ſuivi de la Reine mére, de Monſieur d'Epernon, de Belliévre, de du Guaſt, & de cinquante de ſes gardes. Il aborde Mr. de Guiſe avec un air furieux : ce Prince le ſalue profondément. Comment, lui dit le Roi, avez-vous oſé au préjudice de mes ordres, venir dans une ville dont je vous avois défendu l'entrée ? Monſieur

de Guiſe lui répondit avec une fermeté modeſte, que ces ordres dont il lui parloit, lui étoient inconnus. Belliévre, reprit le Roi, ne vous les a-t-il pas portés ?

Il eſt vrai, Sire, dit Monſieur de Guiſe, qu'il me les a expoſés à Soiſſons; mais je le priai de faire de très-humbles remontrances à votre Majeſté, ſur ce que j'avois à lui communiquer; & il me promit ſi votre Majeſté perſiſtoit dans les mêmes ſentimens, de me le faire ſçavoir le lendemain. Là-deſſus Belliévre prend la parole, lui demande s'il ne lui a pas écrit deux fois ? Monſieur de Guiſe aſſure qu'il n'a reçu aucune lettre : la conteſtation dura quelque tems entr'eux.

Pendant ce tems-là le Roi chancelle, & ne ſçait ce qu'il doit faire. Il voit bien à travers les défenſes de Monſieur de Guiſe, qu'il eſt coupable. Il le hait. Il ſçait qu'il aime Mademoiſelle de Portien : il l'en croit aimé : du Guaſt attend l'ordre fatal. D'un autre côté, les réponſes ſoumiſes de Monſieur de Guiſe, l'incertitude de ſon crime, l'idée d'une guerre effroyable que ſa mort va exciter, le ſouvenir d'une amitié tendre dont il l'a autrefois honoré, ſuſpendent ſa co-

lére

lére & calment ſon reſſentiment.

Sur ces entrefaites, on vient avertir la Reine mére, que le peuple ayant appris que la vie de Monſieur de Guiſe étoit expoſée, s'aſſembloit dans les rues, & éclatoit en menaces: que Saint Paul à un certain ſignal devoit être appuyé de trente amis de Monſieur de Guiſe. Cette Princeſſe qui voit le Roi balancer, & qui craint les ſuites d'un coup ſi furieux, tire le Roi à part, lui donne avis de ce qu'elle vient d'apprendre, & achéve de l'appaiſer.

Le Roi prend un air plus ſerein, & reçoit les excuſes de Monſieur de Guiſe. Il le méne dans les Tuilleries, où il lui confie le deſſein qu'il a de faire ſortir de Paris les étrangers qui le rempliſſent. Mr. de Guiſe tâche de l'en détourner; mais ſongeant ſans ceſſe que ſa vie eſt à la diſpoſition du Roi, il ne s'y oppoſe que foiblement. Le Roi l'exhorte à y contribuer avec lui, & le congédie.

Lorſque Monſieur de Guiſe fut ſorti du Louvre, il s'étonna de ſon imprudence; & moins ſenſible au repentir du Roi qu'irrité des préparatifs de ſa mort, il en médita une furieuſe vengeance. Il courut à l'Hôtel de Guiſe, & abordant Mademoiſelle de Portien: Vous aviez

raiſon, Mademoiſelle, lui dit-il, de me ſolliciter pour le Roi. Le perfide avoit donné l'ordre pour m'aſſaſſiner : je ne dois ma vie qu'à l'amour du peuple. Sans doute que par ma mort, on vouloit ſe défaire d'un rival d'amour, plutôt que d'ambition ; peut-être êtes-vous fâchée que le hazard ne vous ait pas délivrée d'un amant importun. Mademoiſelle de Portien s'irrita du diſcours de Monſieur de Guiſe ; il étoit dur, & lorſque la premiére chaleur de ce Prince fut paſſée, il lui en demanda pardon.

Cependant Mademoiſelle de Portien lui voulut faire remarquer, qu'il regardoit l'action du Roi d'un mauvais côté ; que ce Prince avoit eu un juſte ſujet de s'offenſer ; & que Monſieur de Guiſe étoit redevable de ſa vie à ſa bonté : il ne put gouter ces raiſons ; & il joignit au déſir de s'élever, celui de ſa vengeance.

Le lendemain à peine le jour paroiſſoit que le Roi fit entrer dans Paris les compagnies des gardes Suiſſes & Françoiſes pour arrêter dans les maiſons ſuſpectes les étrangers & les gens de guerre, qu'il ſçavoit bien qui s'y étoient coulés : Monſieur de Guiſe avoit prévu toutes ces démarches. Ses émiſſaires avoient

voient fait entendre aux principaux Bourgeois, que le moment étoit venu qu'on les alloit ſacrifier au parti Calviniſte, détruire la Religion Catholique, & perdre les Princes de la Maiſon de Lorraine. Auſſi-tôt les plus zélés prennent feu.

Au ſeul nom de Monſieur de Guiſe chacun s'arme, & s'oppoſe aux recherches des Commiſſaires du Roi. Monſieur de Guiſe lui-même ſuivi d'une foule prodigieuſe de Nobleſſe, ſe trouve à la tête d'un corps de deux mille hommes, invincible par ſon Chef & par ſon courage. Le menu peuple apprend que ce Prince eſt dans ſes intérêts: il ſe ſouléve d'un commun accord, tend les chaînes, & barricade les ruës. Monſieur de Guiſe voit avec tranſport que les efforts du peuple ſont au-deſſus de ſes eſpérances: il ſe retire à l'Hôtel de Guiſe, & laiſſe à Monſieur de Briſſac la conduite de l'entrepriſe.

Jamais on ne vit tant de valeur d'un côté, ni tant de frayeur de l'autre. Les troupes du Roi ſont repouſſées & battuës par-tout. Les Suiſſes qui avoient percé juſqu'à la Cité, ſont preſque tous aſſommés: Le reſte ſe jette à genoux; crie miſericorde, vive Guiſe; le brave Saint

Saint Paul enferme huit compagnies des gardes au milieu de ſes troupes. Les barricades ſe pouſſent de ruë en ruë. Monſieur de Briſſac, à qui le Roi avoit reproché qu'il n'étoit bon ni ſur terre ni ſur mer, lui mande inſolemment qu'il a trouvé ſon élément, qu'il eſt bon ſur un pavé. Le reſpect dû à la Majeſté Royale ſe perd & s'évanouït. Monſieur de Briſſac inveſtit le Louvre par trois côtés. Les barricades s'étendent juſqu'à 50 pas du Louvre. Un bourgeois fait reculer la premiére ſentinelle.

Le bruit court d'un bout de Paris à l'autre, que le Louvre eſt inveſti, que le Roi ne peut échaper. Il parvient juſqu'aux oreilles de Mademoiſelle de Portien. Alors cette Princeſſe, qui croyoit depuis long-tems ne plus aimer ce Prince, ſe ſent pénétrée de douleur & de crainte du danger qui le menace. Elle ſe flatte que la pitié y a part elle ſeule; mais les mouvemens de ſon cœur lui font ſentir qu'elle eſt excitée par une paſſion plus forte. Elle apprend que Monſieur de Guiſe eſt dans la cour de ſon Hôtel. Elle a envie de lui parler : elle s'aproche de la fenêtre, & le voit en effet qui marche à grands pas comme un homme agité, & méditant un grand projet.

Sur

Sur ces entrefaites elle voit arrive Monſieur de Briſſac. Ses yeux étince oient de joie. Vous êtes le Maître du Roi & du Louvre, Monſieur, lui dit-il, donnez vos derniers ordres. Huit Compagnies des Gardes ſont enfermées par Saint Paul : Je me charge, ajouta-t-il en baiſſant ſa voix, de vous répondre de la perſonne du Roi. Il continua de lui parler tout bas. Dans ce moment Mademoiſelle de Portien envoye prier Monſieur de Guiſe de venir lui parler. Un moment plus tard l'eût manqué.

Il obéït aveuglément, & vint trouver cette Princeſſe avec cette ſoumiſſion qu'il lui avoit toujours témoignée : Eh bien, Monſieur, lui dit-elle, avec un air aſſez fier, vous allez aſſiéger le Roi dans ſon Louvre : Vous allez vous aſſurer de lui : peut-être faire ſervir ſa mort au ſuperbe deſſein que vous avez conçû: Rien ne vous arrête-t-il dans ce moment ? Rien, Mademoiſelle, lui répondit Monſieur de Guiſe, que la cruelle penſée, que vous refuſez ce Trône où je vais monter ; & que ma joie ſera combattuë ſans ceſſe par la douleur de ne pouvoir être unie à vous. Moi, reprit la Princeſſe, je voudrois de la main d'un perfide, qui va la tremper dans le ſang de ſon Roi, qui

qui uſurpe la Couronne d'un Prince ſon ami, ſon parent, ſon bienfaiteur, ſon Roi enfin, & un Roi qui ne porte pas ce nom indignement? Je n'ai jamais douté, dit Monſieur de Guiſe, que vous n'aimaſſiez le Roi.

Vous m'avez voulu faire croire en vain, que votre ardeur étoit refroidie: Cependant il vous a trahie; & moi qui n'ai jamais ceſſé de vous aimer, voilà ma récompenſe. Pour répondre cependant en peu de mots à vos reproches, ce Roi, mon bienfaiteur, donna hier l'ordre de ma mort; & vous connoîtrez par la ſuite, qui de nous deux doit porter la Couronne plus juſtement & plus dignement.

Vous ſuivez trop facilement de méchans conſeils, ajouta la Princeſſe; craignez qu'il ne vous ſoit plus aiſé de perdre un Prince ſurpris, que de gagner un grand Royaume: Pour l'eſtime & de vos amis & des gens de bien, je vois bien, Monſieur, que vous n'y prétendez plus.

Après une telle perfidie, permettez que je retire la mienne: & même que je vous évite la vûë d'une Princeſſe, qui ne peut que blâmer une action ſi injuſte. Je ſuis originaire de Flandres, je m'y en retourne: Puiſſai-je être partie d'hier!

Adieu,

u, Monſieur, ſouvenez-vous ſeu-
nt, que la gloire & la vertu doivent
plus recommandables à un grand
ce, qu'une Couronne. Elle le vou-
quitter après ces mots : Mais M. de
ſe l'arrêtant : Que me dites-vous ?
emoiſelle, s'écria-t-il : vous voulez
unir ſi cruellement ? Vous vous in-
ſez juſques-là pour mon rival ? Ah !
s ne partirez point. Uſerez-vous auſ-
violence à mon égard, reprit fiére-
t Mademoiſelle de Portien ? Et ſuis-
i votre priſonniére ?

Monſieur de Guiſe fut terraſſé de ces
les. Ah ! Mademoiſelle, lui dit-il,
renez-vous pour un barbare ? Ou-
z-vous que je vous adore ? Si vous
mez, dit Mademoiſelle de Portien,
je le connoiſſe aujourd'hui ; Sauvez
oi, n'attentez ni ſur ſes jours ni ſur
berté. Que je ſauve mon rival ? re-
ua Monſieur de Guiſe. Ne fera-ce
t pour vous que je le ſauverai ? Non,
y puis conſentir. Quoi ! dois-je tout
pour vous, & ne ferez-vous rien
r moi ? Hélas, répondit Mademoi-
de Portien avec un ſoupir, le pre-
r auquel Monſieur de Guiſe eût eu
, je ne puis rien faire pour vous ?
N'ai-je pas aſſez fait de ne plus aimer

un

un Prince que j'adorois & qui étoit revenu à moi de bonne foi ? Vous pouvez m'aimer, ajouta Monſieur de Guiſe ; aimez-moi & diſpoſez de ma vie. Je vous le promets, répondit Mademoiſelle de Portien ; une action ſi héroïque va faire naître dans mon cœur de la reconnoiſſance.

Je ſerai ſenſible à tant de ſervices : Mais, Monſieur, ne me demandez rien de plus : Madame de Guiſe eſt liée à vous pour jamais, ne parlez point d'un divorce qui m'outrage. Eh bien, reprit Monſieur de Guiſe, il faut donc ſe rendre ? Diſpoſez du Roi & du Royaume : Vous me tromperez : L'amour du Roi vous fait faire une promeſſe que vous ne tiendrez point.

Je la tiendrai, interrompit Mademoiſelle de Portien, j'oublierai le Roi, je n'aimerai que vous, je ne vous quitterai jamais. Raccommodez-vous avec ce Prince, laiſſez le régner le reſte de ſa vie : Si vous avez des prétentions ſur la Couronne de France, à la bonne heure : Aſſurez-vous-les : Faites que ſa ſucceſſion vous appartienne. Diſpoſez tout pour monter ſur le Trône après ſa mort ; mais ne l'avancez pas. C'eſt la derniére penſée que je donnerai à ce Prince.

Votre

gloire y eſt autant intéreſſée que

nſieur de Guiſe lui obéit, & avec
ement de tout l'Univers, il alla
r les Compagnies des Gardes que
'aul tenoit inveſties, & il les ren-
u Roi. En même tems il écrivit à
ıe mére, qu'il n'étoit point l'au-
la révolte des Pariſiens ; & qu'il
plioit de parler au Roi en leur
, offrant de faire ceſſer le déſordre.
s la frayeur étoit ſi grande au Lou-
& il étoit ſi facile à Monſieur de
de s'en rendre maître, qu'on n'a-
ucune foi à ſa Lettre.
Roi crut qu'il vouloit l'amuſer ; &
mbla ſon Conſeil aſſez à la hâte.
us braves excitoient le Roi à ſe
de la force, & à entrer dans Pa-
ec ce qu'il avoit de gens de guer-
épée d'une main, & le flambeau de
: Mais les plus ſages remontrérent
que pouvoit une poignée de Sol-
léja battus & étonnés, contre cin-
à ſoixante mille hommes. Ils ajou-
que la perſonne du Roi étoit en
oſition du Duc de Guiſe ; & qu'il
oit point de tems à perdre, ſi on
it la mettre en ſureté.
rſqu'on eut ouvert les yeux au Roi
ſur

ſur le péril qu'il couroit, la crainte de tomber entre les mains du Duc de Guiſe, qu'il avoit voulu faire mourir le jour d'auparavant, lui fit précipiter ſon départ: Il ſe ſauva à la hâte dans le jardin, ſuivi de quelques Seigneurs & de peu de ſoldats. De-là il ſe rendit aux Feuillans, & paſſa à côté de la Porte de Neſle.

Ce fut un ſpectacle bien ſurprenant que de voir ce Roi juſques-là toûjours ſuivi d'une Cour pompeuſe, fuïr à cheval de la Ville Capitale de ſon Royaume, au milieu de quelques ſoldats étonnés, ſans officiers, & dans le plus grand déſordre du monde. A la Porte de Neſle il fut reconnu par un corps d'Arquebuſiers que les Rebelles y avoient mis. Ces inſolens firent une décharge ſur le Roi; & la populace en vint juſqu'à ce point d'effronterie, de le ſuivre avec des cris d'indignation & de fureur.

La vîteſſe du cheval du Roi l'empêcha de tomber entre les mains de ces furieux, & il arriva enfin à Saint Cloud. Là ſe tournant vers Paris avec des yeux enflammés: *Superbe Ville*, s'écria-t-il, *jamais je ne rentrerai dans tes murs que par la bréche.* Il ſe rendit le lendemain à Chartres: cependant Monſieur de Guiſe reſta le maître de Paris; & cette grande

ſe trouva dans un auſſi profond
que ſi elle n'eût point chaſſé ſon
on propre Palais.
uerre civile ſuivit ce fatal évé-
, & elle découvrit la foibleſſe &
ance du Roi ; plus des deux tiers
ance ſe déclara pour Monſieur
e. Le Roi ignoroit quelle pro-
la fortune lui avoit deſtinée. C'é-
demoiſelle de Portien. Elle preſ-
nſieur de Guiſe de lui tenir ſa
de jour en jour elle lui témoi-
nouvelles bontés. Ce qu'il avoit
r elle, s'il n'avoit pû introduire
our dans ſon cœur, y avoit fait
ne reconnoiſſance ſi forte, qu'el-
choit beaucoup de cette paſſion.
les affaires de la Ligue floriſſoient
ge, Monſieur de Guiſe conſentit
. Le Roi fut obligé d'oublier le
outrage des barricades ; le nom
jeſté de Roi lui reſta ; mais la plus
partie de l'autorité paſſa à Mon-
Guiſe. Le Roi le nomma Gé-
ne ; on donna à ſon parti des Vil-
ûreté, & les Etats généraux fu-
nvoqués à Blois, où Monſieur
avoit ſa partie faite, pour faire
le Roi de Navarre inhabile à
au Roi.

*Fin de la troiſiéme Partie.*

# LA PRINCESSE DE PORTIEN.

## *QUATRIEME PARTIE.*

IL s'agiſſoit de régler l'entrevûë du Roi & de Monſieur de Guiſe. Chaque parti craignoit leur reſſentiment ; cependant comme le Roi étoit à Chartres, il paroiſſoit à propos que le Duc de Guiſe l'y allât trouver. Ce Prince n'en fit aucune difficulté ; comme il ſe réconcilioit de bonne foi avec le Roi, il ſe perſuada que ce Prince en faiſoit de même. Il alla donc à Chartres.

Il eſt vrai qu'il y fut ſuivi de toute la No-

e de ſon parti, & d'une ſi prodi-
quantité d'amis, que le Roi n'eût
'inſulter impunément. Monſieur
e ne ſe trompoit pas. Le Roi lui
ardonné; l'amour du repos plus
lui que la vengeance, & ſa pro-
néroſité, lui avoient fait prendre
éſolution.

t le monde reconnut bien qu'ils
ent ſincérement. Monſieur de Gui-
rda le Roi avec un air noble &
tout enſemble; il le ſalua profon-
t.

Roi avec un viſage riant embraſſa
eur de Guiſe : Il l'aſſura qu'il n'a-
en ſur le cœur contre lui : Il lui
de s'abandonner deſormais à ſes
ls : Il le combla de careſſes & de
its. Monſieur de Guiſe de ſon côté
u Roi une obéiſſance éternelle, &
rla avec une entiére ſoumiſſion. La
ſe rendit à Chartres où les plai-
ſuivirent : Mais la vûë de Ma-
iſelle de Portien ralluma les feux du

péril où il avoit été depuis qu'il ne
t vûë, de perdre la vie & l'Empi-
avoit empêché de donner ſes pen-
ſon amour. Il en ſentit le retour
douleur, parce que cette Princeſſe
parut

parut extrêmement éloignée de lui, & entiérement attachée à ſon rival. La jalouſie ſe mit encore entre eux ; leur haine ſe réveilla. Elle les accompagna à Blois, où le Roi & toute la Cour ſe tranſportérent, à cauſe des Etats généraux, dont l'ouverture étoit marquée au 15 de Septembre.

Encore que ces Etats fuſſent de la derniére importance pour le Roi, puiſqu'on y avoit pris des meſures infaillibles pour rabaiſſer ſon autorité, & aſſurer ſa ſucceſſion à Monſieur de Guiſe, il ſe trouva occupé tout entier de ſa paſſion. Les froideurs de Mademoiſelle de Portien, qui ſembloient aller juſqu'au mépris, ne lui laiſſoient pas aſſez de liberté d'eſprit, pour prendre ſoin de ſes affaires ; il étoit tourmenté de toutes les fureurs de la jalouſie. Il tenta pluſieurs fois de parler à cette Princeſſe en particulier ; mais il n'y put jamais réuſſir : il ne la vit qu'en public, toujours fiére, toujours avec lui dans une froideur qui le glaçoit.

Il ne doutoit pas que Monſieur de Guiſe ne fût la cauſe du changement de Mademoiſelle de Portien : Il ignoroit cependant le ſecret de leur intelligence. Il bruloit de le ſçavoir. Il en cherchoit depuis long-tems les moyens : Il s'en étoit expliqué



pliqué au Baron
homme qui par
Cour, & qui av
d'eſprit. Il s'étoi
aſſiduité qui av
avoit été le tém
que l'amour de
lui avoit donné
Il n'aimoit p
Guiſe, de qui
été reçû comm
autant pour ſati
ce, que pour re
qu'il gagna un
ſieur de Guiſe.
également d'e
Monſieur de
par une ſuite
pour tout le
mécontent ,
ment, & comm
livres : C'en fu
viteur infidell
De Lux l
ſoit d'une aff
Roi & Mon
même perſon
couvrir le
ſes Lettres
de lui faire t

Baron de Lux, jeune Gentil-
ui paroiſſoit depuis peu à la
qui avoit autant d'adreſſe que
l s'étoit attaché au Roi avec une
qui avoit plu à ce Prince: Il
le témoin de tous les chagrins
our de Mademoiſelle de Portien
donnés.

imoit pas d'ailleurs Monſieur de
le qui il prétendoit n'avoir pas
comme il devoit l'être; & ce fut
our ſatisfaire ſa propre vengean-
pour remplir la curioſité du Roi,
gna un Valet de chambre de Mon-
Guiſe. Ce Domeſtique manquoit
nt d'eſprit & de conduite, &
ur de Guiſe ne l'avoit gardé que
ſuite de cette bonté qu'il avoit
ut le monde. De Lux le trouva
ent, fomenta ſon mécontente-
commença par lui donner 10000
C'en fut aſſez pour gagner ce Ser-
infidelle.

Lux lui fit entendre qu'il s'agiſ-
une affaire de galanterie; que le
Monſieur de Guiſe aimoient la
perſonne, & que s'il pouvoit dé-
r le lieu où ce Prince mettoit
ettres, & les dérober, on offroit
faire tenir 100000 livres, en quel-

le Ville de l'Europe il voudroit choiſir.

Le Valet de chambre accepta avidement la propoſition : Il s'attacha à obſerver dans quel endroit de ſon cabinet Monſieur de Guiſe mettoit ſes lettres ; & ayant remarqué qu'un jour qu'il en reçut une d'un homme inconnu, il l'avoit miſe en une petite caſſette qui étoit ſous ſon lit, il revint trouver de Lux, & lui promit de lui apporter cette caſſette un certain jour. Ce jour-là ce Valet de chambre ſe trouva aſſiduëment au coucher du Prince, & ſes compagnons l'ayant malheureuſement laiſſé ſeul, il prit la caſſette comme Monſieur de Guiſe commençoit à dormir ; & par un eſcalier dérobé, il la porta droit à la chambre du Roi, qui étoit logé dans le Château auſſi-bien que Monſieur de Guiſe, mais dans l'appartement du Roi Louis XII.

Le Roi attendoit avec impatience l'arrivée de ce valet de chambre. Son cœur fut agité d'un mouvement extraordinaire, lorſqu'il lui remit cette caſſette entre les mains : par une négligence inſupportable, elle n'étoit point fermée à clef. Le Roi l'ouvrit avec précipitation.

Ces magnifiques tablettes lui frapérent la

ië ; il examina peu le déhors, & il va au dedans ce portrait ſuperbe de emoiſelle de Portien, couronnée en ıe de France. Il le regarda avec in- ation : mais de quels mouvemens de re, de fureur & de rage ſe trouva-t- ınſporté, lorſqu'il lut les funeſtes pro- que l'amour & l'ambition avoient fait :r à Monſieur de Guiſe ? Ils étoient ouvantables, que le Roi n'y ajouta ne foi. Il les prit pour des inven- ; d'un eſprit ambitieux, mais chime- e. La ſuite le détrompa bien cruelle- t; il trouva dans la caſſette tous les inaux, dont les tablettes n'avoient fait n extrait.

e Roi vit des choſes qui le firent fré- : le Duc de Guiſe lui parut le plus de de tous les hommes. Il ne douta que Mademoiſelle de Portien ne fût :oncert avec lui pour un projet qui ›it la couronner. Il fut long-tems avoir la force de parler : à la fin rom- le ſilence avec un air terrible : Traî- s'écria-t-il, ſont-ce-là les ſuites de : réconciliation qui paroiſſoit ſi ſincé- Après que tu m'as chaſſé indignement ı ville Capitale de mes Etats, tu brû- ncore de l'ardeur de régner, & tu ne . l'éteindre que dans mon ſang ? les

honneurs & les bienfaits ne la peuvent aſſouvir ? il ne te manque plus que le vain nom de Roi : tu l'eſtimes aſſez, pour l'acheter aux dépens de ton honneur. Et vous, perfide Princeſſe, indigne de mon affection, le ſcélerat vous a donc corrompuë ? il doit vous couronner ? vôtre honneur a été le prix de ce Trône imaginaire ?

Il ſe promenoit à grands pas, & n'étoit occupé que de ſa douleur. Monſieur d'Epernon & le Maréchal d'Aumont étoient arrivés depuis qu'il avoit commencé de ſe plaindre, ſans qu'il s'en fût apperçû. Enfin il ſortit un peu de cette violente douleur. Il regarda ſes amis. Tenez, leur dit-il, voilà le ſalaire des bienfaits des Rois. Il leur fit enſuite examiner tous ces papiers, qu'ils lûrent avec frémiſſement. Il leur demanda leur avis. Ils convinrent tous qu'il ſe falloit défaire d'un Prince ſi criminel ; mais comme ſon appartement étoit rempli de plus de cinq cens Gentils-hommes, & que Blois renfermoit plus de dix mille de ſes créatures, ils jugérent à propos de n'y pas employer la violence, mais de l'attirer avec adreſſe : pour cet effet, on ordonna au valet de Chambre que de Lux avoit d'abord enfermé dans un cabinet éloigné de la



la chambre du
endroit la caſſ
On lui don
Londres pour
on lui promit
mille livres, s
remettre là c
Monſieur de
vrit. Ce ma
fois ſa vie
rentra aſſez
de Guiſe.
Ce Prin
comme on
chambre en
tin qu'à ſon
de l'éveille
ſette ſous
Prince : air
de Guiſe,
ſes gens, fi
projet de ce
Le ſoir d
Guiſe alla
ſieur de G
de Madem
l'un avec l
fidence ; ſc
agi ſur le c
que la conf

ımbre du Roi, de reporter au même
›it la caſſette.
ı lui donna des billets de change ſur
lres pour cinquante mille livres, &
ıi promit pour les autres cinquante
livres, s'il étoit aſſez heureux pour
tre là caſſette dans la chambre de
ieur de Guiſe ſans qu'on le décou-
Ce malheureux riſqua une ſeconde
à vie pour achever ſa fortune : il
ı aſſez heureuſement chez Monſieur
ıiſe.
: Prince ſe levoit aſſez matin,
ıe on étoit en hyver, le valet de
›re entra dans ſa chambre plus ma-
'à ſon ordinaire. Il s'étoit chargé
:veiller : il remit auparavant la caſ-
ſous le lit, puis tira le rideau du
: : ainſi la négligence de Monſieur
iſe, & la confiance qu'il avoit en
ns, firent exécuter ſi facilement un
de cette importance.
ſoir de ce jour même, Madame de
alla ſeule chez la Reine ; & Mon-
le Guiſe entra dans l'appartement
demoiſelle de Portien. Ils étoient
ec l'autre dans la plus étroite con-
; ſoit que la reconnoiſſance eût
le cœur de cette Princeſſe ; ſoit
conſtance de Monſieur de Guiſe

l'eût vaincuë. Elle reſſentoit en le voyant cette agitation qu'il lui avoit autrefois demandée avec tant d'empreſſement : elle obligeoit ce Prince à vivre avec elle dans les régles de la plus auſtére ſageſſe : c'étoit plutôt une amitié épurée, que ce que l'on appelle amour ; mais cette amitié étoit vive, tendre, animée. Elle l'obligeoit d'avoir de grands égards pour Madame de Guiſe : enfin cette Princeſſe mettoit un frein à l'humeur bouillante de Monſieur de Guiſe : elle régloit ſon ambition, & moderoit le cours de ſon emportement.

Il lui apprit que les Etats ſuivoient ſes ſeules impreſſions ; qu'il avoit fait mettre à la tête de leurs cahiers, que le Roi de Navarre ſeroit déclaré inhabile à ſuccéder au Roi. Cette déclaration, ajouta-t-il, m'applanit le chemin du Trône : vous refuſez, Mademoiſelle, de vous y aſſeoir avec moi, vous n'en régnerez pas moins. Je ne m'applaudirai de mon autorité, que pour vous en faire hommage. La ſanté du Roi eſt chancelante : il vivra, puiſque vous l'avez ordonné : mais je n'oublierai rien pour lui ſuccéder. Ne régnez-vous pas déja, lui répondit Mademoiſelle de Portien ? toute la France fléchit ſous vos loix : on s'accoutume déja

vous obéïr. Mais, Monſieur, qu'a-
- vous fait de ces tablettes que je
; ai renduës ? vôtre intérêt m'obli-
le vous les demander. Vôtre im-
ence les a compoſées. Songez que
e gloire & ma vertu y ſont intéreſ-

onſieur de Guiſe lui avoua qu'il les
: encore : il les lui donna ce ſoir mê-
Elle en brûla tous les feuillets, &
la couronne qu'il avoit miſe ſur ſon
ait.

:pendant le Roi ne conſultant plus
a rage & ſon deſeſpoir, aſſembla
onſeil ſecret, pour y réſoudre la
re dont il feroit mourir Monſieur
uiſe.

onſieur d'Epernon & le Maréchal
nont lui conſeillérent de le faire ar-
, de ſoûtenir toûjours le caractére
i, & de lui faire faire ſon procès
es formes. Rambouillet & Beauvais
s répondirent qu'on ne pouvoit ſui-
premier conſeil, ſans expoſer la
chie à un renverſement général.
nandérent fiérement où ſeroient les
qui procéderoient contre M. de
dans un tems où toute la France
orrompuë, ſi le crime n'étoit pas
& s'il y manquoit quelque preu-

ve ? Ils finirent en disant, qu'il falloit commencer par tuer le Duc de Guise, & que son Procès suivroit sa mort.

Le Roi n'étoit guére en état d'abandonner sa vengeance aux longueurs d'une chicane, dont le projet recevoit de grandes difficultés. Il se déclara pour le second parti, & ne suivant que les transports de sa fureur, il s'enferma avec deux ou trois de ses plus confidens serviteurs, & y marqua le second jour d'après celui-là, pour le jour de la mort de son ennemi.

Quelque secret que le Roi eût eu dessein d'apporter à sa résolution, l'ayant communiquée à son Conseil, elle ne fut pas long-tems sans se répandre dans sa Cour. La Princesse de Lorraine en apprit quelques particularités ; & aussi-tôt elle en donna avis à Monsieur de Guise. Il est incroyable le nombre de gens qui vinrent trouver ce Prince, & qui l'assurérent que le Roi avoit de funestes desseins contre lui.

Mais le nombre de ces gens, auxquels il n'y avoit nulle apparence qu'on eût confié ce secret, les différentes circonstances qu'ils lui rapportérent, le pouvoir excessif où il étoit monté, qui faisoit fléchir la Cour devant lui, le nombre prodi-



digieux d'amis
d'y détruire la
fond secret q
dans ses négo
ce qui ne lui
se sur la vie d
d'un tel aveug
les avertissem
prit pour les
Navarre, qu
Cour. Il plai
firma dans le
entreprise.

Dans le t
il paroissoit
qu'à l'ordina
faire passer
jouement. E
dans un ass
soit d'un ma
ta le nombr
il plaisanta s
ces timides

Il étoit l'
à table. Ma
de Guise,
Mademoise
vêque de
ce. En pre
billet desc

ux d'amis qu'il avoit à Blois capables
étruire la puiſſance du Roi, le pro-
ſecret qu'il croyoit avoir employé
ſes négociations : enfin ſa conſcien-
ui ne lui reprochoit aucune entrepri-
: la vie du Roi : tout cela le frapa
tel aveuglement, qu'il mépriſa tous
vertiſſemens qui lui vinrent. Il les
pour les derniers efforts du Roi de
ırre, qui tâchoit à l'éloigner de la
'. Il plaignit ſa foibleſſe, & ſe con-
dans le deſſein de pouſſer à bout ſon
:priſe.

ans le train heureux de ſes affaires ;
roiſſoit à ſes amis beaucoup plus gai
l'ordinaire ; & même il tâchoit à
paſſer en eux une partie de ſon en-
ment. Eux au contraire ſe trouvoient
un aſſoupiſſement qui leur paroiſ-
d'un mauvais augure. Il leur racon-
: nombre d'avis qu'il avoit reçus, &
ıiſanta ſur l'air différent avec lequel
imides amis s'étoient expliqués.

étoit l'heure du dîner, & l'on ſe mit
ole. Madame de Guiſe, le Cardinal
Guiſe, frére de Monſieur de Guiſe,
lemoiſelle de Portien, & l'Arche-
ue de Tours dinoient avec ce Prin-
En prenant ſa ſerviette, il trouva un
t deſſous : Nouvel avis, dit-il au

Cardinal en ſouriant. En même tems, il l'ouvrit, & y lut ces mots : *Si vous ne vous ſauvez, on vous jouera un mauvais tour.* Toute la compagnie ne répondit point à l'enjouement de Monſieur de Guiſe. Il l'en railla, & s'étant fait apporter une écritoire, il écrivit au deſſous de l'avis ces deux mots : *On n'oſeroit.* Il le jetta enſuite ſous la table, & continua en dinant à plaiſanter ſur l'étonnement que tout le monde faiſoit voir.

Après diné Monſieur de Chiverni vint voir Monſieur de Guiſe. Les Princeſſes ſe retirérent, & l'on parla de quelques affaires qui devoient être traitées le lendemain au Conſeil : Chiverni dit que c'étoit le dernier jour du Conſeil, parce qu'en effet les fêtes de Noël approchoient, & que le Roi avoit promis de les expédier.

Cette viſite de Chiverni fut un coup de l'adreſſe du Roi, qui fit ſçavoir à Monſieur de Guiſe par une voie non ſuſpecte, qu'on termineroit le lendemain des affaires où ce Prince prenoit beaucoup de part, afin qu'il ne manquat pas de ſe trouver au Conſeil. En effet Monſieur de Guiſe réſolut d'y aller du matin, & le dit à Monſieur le Cardinal

&

Archevêque de Tours, qui pro-
de s'y rendre.

ſque Monſieur de Chiverni fut
, le Cardinal dit à Monſieur de Gui-
ue la diligence du Roi lui étoit ſuf-
; & que s'il l'en vouloit croire, il
t point au Conſeil le lendemain.
ſieur de Guiſe répondit en riant,
voit été gagné par ſes ennemis, s'il
aitoit comme eux, que les affaires
'y devoient traiter s'y terminaſſent
ır avantage ? Monſieur de Lyon fut
entiment de Monſieur de Guiſe. Le
inal n'oſa pas inſiſter.

onſieur de Guiſe ſoupa chez le Duc
beuf. En arrivant chez lui, Saveu-
: pria de la part de Mademoiſelle de
ien de monter à ſa chambre. Il trou-
ette Princeſſe allarmée : Calmez mon
i, Monſieur, lui dit-elle, & n'al-
oint chez le Roi : quelque ami in-
e vous a trahi. Ce Prince ſçait peut-
vos premiers deſſeins, & il ignore
econds. Il y a huit jours que nous
'avons vû : il eſt irrité contre moi :
ous croit la cauſe de mes froideurs :
ez point chez le Roi, je vous en
ure. Que ne dois-je point, Made-
elle, répondit Monſieur de Guiſe,
otre crainte obligeante ? que me peut-

il arriver de fâcheux, puiſque vous vous intéreſſez pour moi ? Banniſſez votre appréhenſion : depuis que j'ai vaincu le Roi dans votre cœur, il ne m'eſt plus redoutable : votre pitié lui laiſſe le Trône, demain je l'aſſure à ma poſtérité.

Au reſte, s'il faut parler ſérieuſement, je crois ne devoir rien craindre de lui : il m'a paru à Chartres parfaitement réconcilié. Si je l'ai trouvé ici plus froid, la jalouſie nourrit cette froideur : je ne le crois point capable d'un grand crime. Je ne ſçai, Monſieur, quelle ſecrette frayeur me tourmente, reprit Mademoiſelle de Portien : je n'ai point de raiſon pour trembler, cependant je tremble : ne pouvez-vous différer ce Conſeil à un autre jour ? Je ne le puis, Mademoiſelle, répondit le Duc de Guiſe, ſans perdre le fruit des plus longues & des plus heureuſes négociations, & même ſans m'expoſer à tout perdre.

Vous le connoitrez par cette Lettre du Roi d'Eſpagne, que j'ai reçue. Il lut en même tems à Mademoiſelle de Portien ce qu'elle contenoit.

*J'apprens, mon Couſin, que vous perſiſtez dans la réſolution de n'entreprendre rien contre la perſonne du Roi mon frére,*



*re, & je vous*
*ce que je vous*
*tement. De vo*
*Je compte qu'a*
*dre la Declar*
*Bearn une ſuc*
*c'eſt en la ſup*
*mée entrera*
*baſſe Navarr*
*Vous toucher*
*néceſſaires à*

Mademo
ritablemer
tre, la né
ſieur de
jour ſuiv
rien pou
Monſieur
damner
reuſe qu
mon am
moiſelle
Guiſe,
que ch
cela qu
comme
Lai

*y je vous loue de votre généroſité. Tout e je vous ai promis s'exécutera exac- nt. De votre côté ne manquez à rien. mpte qu'avant Noël, vous ferez ren- a Déclaration qui ôtera au Prince de n une ſucceſſion qui vous eſt deſtinée : en la ſuppoſant rendue, que mon ar- entrera dès le mois de Janvier dans la Navarre, pour affoiblir votre ennemi. toucherez quand vous voudrez les fonds ſſaires à votre entrepriſe.*

MOI LE ROI.

Mademoiſelle de Portien reconnut vé- blement par la lecture de cette Let- , la néceſſité qu'il y avoit que Mon- r de Guiſe ſe trouvat au Conſeil le r ſuivant : ainſi elle ne lui dit plus ı pour l'en diſſuader. Allez donc, nſieur, lui dit-elle, je veux bien con- nner ma timidité ; & je m'eſtime heu- ſe qu'elle vous ſerve de preuve de n amitié. Vous me la devez, Made- iſelle, cette amitié, répondit Mr. de iſe, ou plutôt vous me devez quel- : choſe de plus, puiſqu'il n'y a que a qui puiſſe répondre à une paſſion nme la mienne.

Laiſſons, reprit Mademoiſelle de Portien,

tien, un nom qui me choque : je ſouhaite de vous voir : j'appréhende de vous perdre : je vous eſtime & je vous admire: mon cœur s'émeut en vous voyant : vous ſeul l'occupez : N'êtes-vous pas ſatisfait de ſes ſentimens ? Oui, Mademoiſelle, s'écria Monſieur de Guiſe, il ne manque rien à mon bonheur ; & j'eſtime plus ces ſentimens que la Couronne de l'Univers.

Je les aurai toute ma vie pour vous ; ajouta cette Princeſſe, & je ſuis fâchée que vous ne ſoyez plus en état de m'attacher plus étroitement à votre deſtinée. Monſieur de Guiſe fut tranſporté de joie : il prit la main à la Princeſſe, & la baiſa mille fois : elle le fit enfin ſortir ; mais ſon cœur ſembloit le retenir. Elle le vit aller le plus loin qu'elle put ; & lorſqu'elle l'eut perdu de vûe, une ſecrette & inconnue douleur lui fit verſer un torrent de larmes.

Monſieur de Guiſe ſe retira à ſon appartement : on lui rendit cinq billets, qui tous lui donnoient avis, que le Roi projettoit quelque exécution funeſte contre lui : ce Prince fut fatigué de l'importunité de tant d'avis ; il les jetta au feu de dépit ; & s'étant couché, le ſouvenir des bontés de Mademoiſelle de Portien

ıe fit endormir agréablement.

Roi étoit bien éloigné de paſſer la ſi tranquillement. Plus le moment ›choit qui devoit aſſouvir ſa ven-ce, plus il ſe trouvoit rempli d'irré-ion & de crainte. Ce n'étoit pas ›cence de Monſieur de Guiſe, qui ›attoit ſa paſſion, il le croyoit le traître & le plus perfide de tous les mes; mais il enviſageoit les ſuites ı mort, & il en prévoyoit de fu-ɛs.

a puiſſance formidable de ſon parti, t il auroit à ſoutenir la fureur, allar-: ſon ame, accoutumée à tout ſacri-au repos & au plaiſir. Il avoit quel-ſois la foibleſſe de penſer à Made-ſelle de Portien. Quelle haine s'al-·il attirer? Comment ſoutiendroit-il regards de cette Princeſſe après avoir né la mort à ſon amant? Quelque-la lâcheté d'un aſſaſſinat lui faiſoit ıte; mais il ne reſtoit pas long-tems s cette diſpoſition.

-'infidéle, s'écrioit-il! Il attend donc mort pour monter ſur le Trône? Il reſpecté ni ſon Roi ni ſon ami? L'hon-ır que j'ai fait à ſa niéce en la couron-ıt Reine, ne l'a point arrêté. Il brule ıne ambition ſacrilége, il eſt altéré de

mon

mon ſang : il m'a ôté le cœur d'une Princeſſe que j'adorois, il l'a corrompue en lui offrant mon Empire & ma vie : ils comptent les momens que je reſpire. Va donc, traitre, va régner aux enfers ; tu as trop abuſé de ma facilité.

Il paſſa la plus grande partie de la nuit dans ces violens tranſports. Sur les deux heures après minuit il ſe coucha ; mais les bouillons de ſa colére l'agitant avec trop de fureur, il ſe leva, & reſta juſqu'à quatre heures à ſe promener en robe de chambre. Alors il donna les derniers ordres pour la mort de Monſieur de Guiſe.

Dès le commencement des Etats, craignant quelque conſpiration, il avoit fait bâtir autour de ſa chambre des cellules pour y placer ſes gardes. De ſa chambre à côté droit, on entroit dans ſon cabinet par une allée qui conduiſoit à la porte : & à côté gauche de ſa chambre, étoit une galerie par laquelle on pouvoit venir de la ſalle dans la chambre du Roi. Depuis deux jours le Roi avoit condamné la porte de ſon cabinet, & avoit fait faire une autre entrée ſi étroite, qu'on n'y pouvoit paſſer que de côté.

Le Roi alla lui-même ſuivi d'un Page,

& tenant une bougie à la main,
ndre 21 des 45 gardes qui étoient
jours auprès de ſa perſonne : ces qua-
te-cinq étoient une garde nouvelle,
e Monſieur d'Epernon avoit introdui-
our la ſureté du Roi.
ls étoient choiſis parmi les plus bra-
ſoldats de France, & l'Europe n'au-
t pû trouver leurs pareils en valeur,
adreſſe, en intrépidité : ſur-tout ils
ient dévoués au Roi, juſqu'à affron-
une mort certaine au moindre de ſes
rès. Ils n'avoient rien à déſirer de
Prince pour la libéralité & la confian-
Il ne faloit pas des hommes moins
dis, pour attenter ſur la vie d'un
nce qui paſſoit pour un ſecond Ale-
dre.
Lognac étoit leur Capitaine. C'étoit
Seigneur de Guyenne, que le Roi
it fait premier Gentilhomme de ſa
ambre, & que des intérêts particu-
s rendoient encore ennemi de Mon-
r de Guiſe. Le Roi conduiſit chacun
ces 21 ſoldats dans une des cellules
ſa chambre, & les y enferma à clef.
les ſix heures on vint lui dire que les
tre cens Suiſſes de ſes gardes & deux
npagnies des gardes Françoiſes s'é-
nt rendues dans la Cour du Châ-
teau,

teau. Alors le Roi tira les 21 des 45 de leurs cellules, & les rangea dans ſa chambre.

Il leur dit en peu de mots, que le Duc de Guiſe abuſant du pouvoir qu'il lui avoit confié, & tournant contre lui-même les bien-faits dont il l'avoit comblé, conſpiroit contre ſa vie : qu'il n'avoit pas de moindre objet pour ſon ambition que le Trône ; mais que ſi leur fidélité ne le trompoit point, ſon inſolence auroit un autre prix. Il leur ordonna, lorſqu'il paroitroit, de le tuer : & il diſtribua à 11 d'entr'eux des poignards à deux tranchans, qu'il leur fit cacher ſous leurs caſaques : il laiſſa ceux-là dans ſa chambre, & il mit les dix autres à l'entrée de ſon cabinet. On n'y pouvoit aller qu'en levant la tapiſſerie.

Lognac étoit avec eux, & ils avoient tous l'épée nue à la main. Jamais on n'avoit pris tant de précautions pour la mort d'un ſeul homme. Le Roi entra enſuite dans ſon cabinet ; mais ſi agité, que ſon étonnement lui avoit changé le viſage.

Sur les huit heures, Monſieur de Guiſe s'éveilla. Un de ſes valets de chambre lui dit que le Roi l'avoit envoyé demander, & qu'il y avoit près de deux heures

heures que Monſieur le Cardinal & Mr. de Tours étoient au Conſeil. Monſieur de Guiſe s'habilla auſſi-tôt avec aſſez de précipitation, & alla au Louvre, ſuivi ſeulement d'un Page. A peine fut-il entré, qu'on ferme les portes du Château. Il monte l'eſcalier, & il arrive dans la ſalle où étoit le Conſeil. Là tout d'un coup ſes yeux s'ouvrent, il ſe voit ſeul au milieu de ſes ennemis, & n'apperçoit que des viſages ſéveres, que des créatures du Roi.

L'obſcurité du jour qui étoit fort ſombre, bien qu'il fût plus de huit heures & demie, contribue à augmenter ſa frayeur : tant d'avis qu'il a reçus & qu'il a mépriſés, lui repaſſent devant les yeux. Il lui prend une ſueur froide dont il eſt tranſi : il demande du feu ; & pendant qu'on lui en allume, il envoye ſon Page chercher un mouchoir.

Le Page rencontre Mademoiſelle de Portien qui alloit faire un dernier effort auprès de Monſieur de Guiſe. Monſieur de Retel, ami de cette Princeſſe, & qui ſçavoit l'intérêt qu'elle prenoit à ce Prince, venoit de lui écrire des circonſtances terribles de la réſolution du Roi. Elle n'eut pas plutôt appris du Page ce qu'il demandoit, qu'elle écrivit ſur un mor-

morceau de papier ces mots : *Sauvez-vous, ou vous êtes mort.* Elle le noua dans un coin du mouchoir, & ordonna au Page de ſe hâter de le porter à ſon Maître. Ce fut inutilement : perſonne ne ſortoit plus du Louvre, ni n'y entroit.

Une foibleſſe ſuccéda à la ſueur de Monſieur de Guiſe. Un Page du Roi lui apporta des brugnons confits. Peu après Revole, valet de chambre du Roi, lui vient dire que le Roi eſt dans ſon cabinet, & qu'il le demande. Alors Monſieur de Guiſe bannit ces vaines terreurs qui ſont venues le ſaiſir : il s'arme d'un courage invincible, & ſuit Revole. Il gratte à la porte de la chambre du Roi : l'Huiſſier ouvre, le Prince entre : on referme la porte. Les onze des quarante-cinq le ſaluent profondément, & le conduiſent comme par honneur juſqu'à la porte du cabinet du Roi ; & tout prêt de lever la tapiſſerie, quatre d'entr'eux tirent leurs poignards, ſe jettent ſur ce Prince, & l'en frapent, l'un dans la gorge, l'autre dans les jambes, celui-ci au dos, cet autre au côté.

Il eſt certain que ſi ce Prince eût pû ſeulement tirer ſon épée, il auroit fait une longue réſiſtance ; mais un des quarante-

rante-cinq ſe jetta d'abord deſſus. Malgré cela, Monſieur de Guiſe les écarte, les traine, les ſecoue, & ſans jetter un ſeul cri de foibleſſe, fait tout ce qu'une valeur déſeſpérée peut entreprendre: mais le nombre des aſſaſſins, & leurs coups redoublent. Il en reçoit pluſieurs de mortels: en vain traine-t-il ces aſſaſſins d'un bout de la chambre à l'autre, il va tomber aux pieds du lit du Roi. Il s'écrie: *Roi perfide*! & meurt quelques momens après.

Cependant Lognac étoit ſorti du cabinet, & le Roi ayant appris qu'il étoit mort, en ſortit lui-même. Il vit ce redoutable rival nageant dans ſon ſang: ſa contenance étoit encore fiére. Le Roi aſſouvit ſes yeux de ce ſpectacle: Voilà, dit-il en lui-même, ce ſuperbe Monarque; voila l'époux de Mademoiſelle de Portien.

Les ſuites de cette mort ſanglante que le Roi avoit prévûes, paſſérent encore ſon imagination. Tout Blois ſe trouva dans une conſternation, un tumulte & un déſordre épouvantable; tout retentiſſoit de cris, de lamentations. Le Roi avoit donné des ordres pour arrêter toute la famille de Monſieur de Guiſe. Et en effet Monſieur le Cardinal, Monſieur de

de Tours, Monſieur de Joinville, Monſieur de Nemours, & pluſieurs autres amis ou parens de ce Prince furent arrêtés. Pluſieurs ſe ſauvérent; Madame de Guiſe & Mademoiſelle de Portien furent de ce nombre.

Bien qu'après les avis que Mademoiſelle de Portien avoit reçus, elle dût s'attendre à cette funeſte nouvelle, cependant elle s'y trouva ſi ſenſible, que ſa conſtance ne fut pas capable de la ſupporter. Son cœur fut d'abord ſaiſi, tous ſes ſens perdirent leur uſage, elle s'évanouït. Madame de Guiſe étoit en un état peu différent. Elle adoroit ce Prince, & avoit ſouffert avec une conſtance héroïque la paſſion qu'elle lui avoit reconnue pour Mademoiſelle de Portien.

Le Comte de Villars, ami de Monſieur de Guiſe, ne fut point ſi accablé en apprenant la mort du Duc, qu'il ne ſongeat auſſi-tôt à le venger. Il vint pour cet effet chez Madame de Guiſe; il la trouva avec Mademoiſelle de Portien, & il les fit mettre dans un carroſſe qu'il avoit tout prêt, avec lequel il s'éloigna de Blois, & arriva peu de jours après à Paris.

La vengeance du Roi ne s'éteignit pas

pas dans le ſang de Monſieur de Guiſe ; il y ajoûta la mort de Monſieur le Cardinal : puis il fit brûler leurs corps, & jetter leurs cendres au vent. Cette conduite acheva de mettre le feu dans le Royaume. L'ombre de Monſieur de Guiſe le fit révolter ſi abſolument, qu'il n'en demeura pas la ſixiéme partie fidéle au Roi. Paris ſe répandit en injures & en invectives effroyables ; il s'alluma la plus affreuſe guerre civile, dont l'Europe ait conſervé la mémoire. Monſieur de Mayenne, frére de Monſieur de Guiſe, ſe déclara ſon vengeur. La France fut un théatre de ſang & d'horreur.

Le Roi fut obligé d'implorer le ſecours du Roi de Navarre qu'il avoit juſques-là traité en ennemi. Ce ſecours fut ſi puiſſant, qu'il rendit le Roi maitre de la campagne, & qu'il ſe diſpoſa d'aſſiéger Paris, la tête & le centre de la rébellion. Madame de Guiſe & Mademoiſelle de Portien s'y étoient retirées. La derniére vivoit dans la retraite & dans la ſolitude. La mort de Monſieur de Guiſe étoit ſans ceſſe préſente à ſa mémoire : ſes bontés, ſa tendreſſe touchoient encore ſon cœur. Elle ſe reprochoit quelquefois de n'avoir pas inſtruit le Roi de l'innocence de ſes deſſeins.

Elle

Elle apprit qu'il alloit aſſiéger Paris. L'idée de tomber entre ſes mains lui parut une diſgrace affreuſe : elle diſpoſa tout pour ſon départ ; elle réſolut de ſe retirer aux Pays-Bas. La mort de Monſieur de Guiſe lui avoit rendu le Roi odieux. Elle prit congé de Madame de Guiſe, & partit pour Bruxelles. Elle ordonna à un Gentilhomme d'aller trouver le Roi, & de lui rendre une lettre qu'elle lui écrivoit. Lorſqu'elle fut arrivée à Bruxelles, elle ſe condamna à une éternelle ſolitude. Jamais l'image de Mr. de Guiſe ne put ſortir de ſa mémoire.

Cependant le Roi aſſiégea Paris, & prit ſon quartier à Saint Cloud. Son armée étoit fort puiſſante ; & il eſpéroit de réduire en peu de jours cette orgueilleuſe ville. Il ſe flattoit d'y rencontrer Mademoiſelle de Portien. Il n'eût pas moins eſtimé cette conquête que celle de ſon Royaume. Il ſongeoit aux moyens de l'appaiſer : & il étoit des momens où il eſpéroit qu'elle ſe trouveroit innocente des projets ambitieux de Monſieur de Guiſe.

Un jour qu'il étoit profondément occupé de ſes penſées en ſe promenant dans le jardin de ſaint Cloud, il crut voir dans un enfoncement un homme qui l'obſer-

ſervoit. Il s'aprocha pour connoître s'il ſe trompoit. En s'avançant il ſe ſentit ſaiſi de frayeur ; & lorſqu'il fut dans une diſtance raiſonnable, les traits, la taille, & l'habillement de Monſieur de Guiſe lui frappérent l'imagination. Il lui ſembla qu'il le voyoit. Il recula quelques pas en arriére : mais cette figure avançant à meſure, le confirma dans la penſée que c'étoit l'ombre de Monſieur de Guiſe. Ses ſens furent glacés à cette vûe : Il ſembloit que cette ombre tenoit un poignard à la main ; & le Roi crut le reconnoître pour un de ceux qu'il avoit diſtribués aux quarante-cinq.

Il jetta un cri ; alors l'ombre s'aprochant, le regarda d'un œil foudroyant, & lui dit : *Tu mourras ainſi.* Elle diſparut à ces mots, & les cris du Roi attirérent Monſieur d'Epernon, qui trouva le Roi à demi évanouï. Ce Prince lui raconta ce qu'il croyoit avoir vû, & lui avoua qu'il lui en reſtoit au fond du cœur une frayeur qu'il ne pouvoit vaincre.

Le lendemain le Gentilhomme de Mademoiſelle de Portien lui apporta la lettre qu'elle lui écrivoit. Le Roi la reçut avec étonnement, & l'ayant ouverte, voici ce qu'il y trouva.

*Vous ſerez ſurpris ſans doute, lorſque vous recevrez cette lettre; mais ce ſera la derniére fois que vous entendrez parler de moi. Je fuis de votre Royaume, dont vous avez banni la tranquillité en banniſſant la Juſtice: Vous voyez bien que je veux parler de la mort de Monſieur de Guiſe. Vous l'avez immolé à vos ſoupçons: Je ne ſçai ſi c'eſt à votre jalouſie, ou à votre politique: quelque fondement qu'ils ayent eu, ils n'en étoient pas moins injuſtes. Il m'a aimée, je n'en diſconviendrai pas; & ſon amour fait ma gloire: mais je n'y ai répondu que conformément à ma vertu & à ma naiſſance: cependant ſi j'avois dû aimer quelqu'un, c'eût été ce généreux Prince. Il a commencé à m'aimer avant que je connuſſe l'amour: & ni les mépris, ni une autre paſſion dont j'ai été prévenue, n'ont jamais pû le rebuter. Pour vous, qui vous êtes ſignalé à mon égard par votre inconſtance, jugez quelle difference il y a eu entre ſa tendreſſe & la votre: cependant mon cœur, qui ne ſe laiſſoit pas gouverner par la raiſon, panchoit de votre côté plutôt que du ſien: vous avez dû vous en appercevoir, ingrat que vous êtes. Si j'ai paru m'attacher à lui dans la ſuite, c'eſt que j'étois plus ſure au fonds de m'en défendre, & toute éloignée que vous étiez de moi,*

*vous*

*vous étiez peut-être encore le plus fort. Pour les deſſeins de Monſieur de Guiſe, ils n'étoient point criminels : votre vie lui a toujours été ſacrée ; & je ſçai ſurement, qu'il a été une occaſion, où il vous a laiſſé le Trône & le jour. Vous l'en avez dignement récompenſé : vous avez crû de légéres apparences, que vous n'avez pas pris la peine d'approfondir. Il y aura preſſe à ſe faire aimer de vous, puiſque vous traitez ainſi vos Maîtreſſes & vos amis. Votre cruauté ne vous en a plus laiſſé. Pour moi, je ne veux être au rang ni des uns ni des autres ; & je ne vous aurois pas écrit cette lettre, ſi je n'euſſe crû devoir l'éclairciſſement que je vous donne, à la mémoire du plus grand & du plus généreux Prince du monde.*

## MARIE DE CROY.

Les reproches de cette Lettre touchérent vivement le Roi. Il fit chercher le Gentilhomme pour ſçavoir de lui où étoit Mademoiſelle de Portien, & peut-être pour lui écrire ; mais on ne le trouva plus. Sa fuite le laiſſa dans un chagrin & une inquiétude mortelle. Pourquoi, s'écria-t-il, m'êtes-vous venu troubler ? Je vous croyois ingrate & cri-

minelle ? Je croyois Monſieur de Guiſe perfide & ambitieux ? Vous m'aſſurez que vous m'avez toujours aimé, & qu'il n'a jamais conſpiré contre ma vie : bien plus je la lui dois, ſi je veux vous en croire. Ah ! que ne me laiſſiez-vous dans mon ignorance ? je ne me reprocherois pas une injuſtice ſi effroyable : mais que dis-je ? reprenoit ce Prince troublé : n'ai-je pas lû les Traités criminels dont le moindre eſt digne du ſupplice ? Ah Dieu ! s'il s'étoit repenti, quels remords ne ſentirai-je point ? Puiſſai-je ne l'éclaircir jamais !

Il paſſa tout le jour dans ces inquiétudes. On venoit en vain lui apprendre que la réduction de Paris étoit infaillible : il y paroiſſoit indifférent. La nuit fut encore plus triſte pour lui. Il ne fut occupé que de Monſieur de Guiſe. Les premiéres années de ſa vie, qu'il avoit paſſées avec lui, dans la plus étroite amitié, rappelloient ſa tendreſſe pour ce Prince.

La généroſité avec laquelle il avoit dégagé ſes Gardes aux barricades, cette paix qu'il avoit faite avec tant de facilité, lorſque la Ligue étoit triomphante, enfin la bonne foi avec laquelle il s'étoit venu livrer entre ſes mains dans le Château

teau de Blois, tout cela ſembloit lui ouvrir les yeux, lui montrer l'innocence de ce Prince.

Il ſe leva le matin dans ces tranſports, réſolu à quelque prix que ce fût, de ſçavoir où étoit Mademoiſelle de Portien, & de s'inſtruire plus particuliérement de la conduite de cet infortuné Prince. L'amour y agiſſoit bien de moitié, pour revoir cette charmante Princeſſe. Malgré lui, il fut obligé de donner quelques momens au ſoin de ſes affaires : on lui dit qu'il y avoit un Religieux qui vouloit lui parler, & qui avoit quelque choſe à lui propoſer de la part de Monſieur de Harlay, premier Préſident, & ſecret Serviteur du Roi. Le Roi le fit entrer.

Ce Religieux ne voulut lui parler qu'en ſecret ; la Gueſle, Procureur Général, lui dit de parler haut, & qu'il n'y avoit là que des ſerviteurs du Roi : mais le Moine s'étant opiniâtré à ne rien dire, le Roi fit retirer la Gueſle & Monſieur de Bellegarde. Alors le Moine s'approcha, & tirant de ſa manche un coûteau à deux tranchans, il l'enfonça dans le ventre du Roi. Ce Prince infortuné fit un cri, & ayant retiré le coûteau, il en frappa l'aſſaſſin, qui fut auſſi-tôt mis en piéces par quelques-uns des Gardes du Roi.

Sa Majeſté ſe trouva bleſſée à mort, & ſe prépara à mourir avec conſtance. Le ſouvenir de la mort de Monſieur de Guiſe lui cauſa les plus cuiſans repentirs. Il mourut le lendemain, & le malheureux Duc de Guiſe ſe trouva vengé dans l'année même de ſa mort.

Mademoiſelle de Portien apprit peu de jours après la mort du Roi. Toute prévenue qu'elle étoit de ſon crime, elle ne put s'empêcher d'y être ſenſible : elle paſſa le reſte de ſa vie dans la douleur & dans l'affliction, auxquelles les ſuites d'une paſſion malheureuſe l'avoient de bonne heure accoutumée.

LES

LES

# AMOURS

DE

# HENRI IV,

ROI DE FRANCE,

*Avec ſes Lettres Galantes*

A LA DUCHESSE DE BEAUFORT

ET

A LA MARQUISE DE VERNEUIL.

# AVERTISSEMENT.

*DEs perſonnes de conſidération nous ayant communiqué une partie des Lettres que Henri IV. écrivit en divers tems, à la Ducheſſe de Beaufort, & à la Marquiſe de Verneuil; & qu'ils nous diſent avoir tirées de gens, dont le crédit ne permet pas de douter que ces Piéces ne ſoient originales; nous avons cru faire plaiſir aux curieux de les ajoûter ici. Deux raiſons nous ont déterminés à ne les pas inſérer dans le Corps de cet Ouvrage. L'une, qu'elles ſont en trop grand nombre, pour pouvoir les faire entrer toutes dans une Hiſtoire galante auſſi courte que celle-ci. L'autre, que la Langue de ce tems-là étant bien différente de celle d'aujourd'hui, cela auroit fait un mélange bizarre, & ces Lettres n'auroient plus eu la grace du bon vieux tems, ſi on les eût habillées à la mo-*

*derne. On les donne donc toutes, telles qu'on les a reçues, & dans le même ordre, qu'il auroit été difficile de changer, parce qu'il y en a pluſieurs ſans datte, & que celles qui ſont dattées ne le ſont que du jour & du mois.*

LES

# LES AMOURS DE HENRI IV.

CEux, qui ont lû l'Hiſtoire de France avec quelque attention, & qui ont conſidéré l'état où fut cette Monarchie ſous Henri ſecond, & celui où elle tomba ſous ſes Succeſſeurs juſques à Henri IV., demeureront facilement d'accord, que les Princes ſe diſtinguent moins par leur naiſſance illuſtre, que par leur ſageſſe & par leur bonne conduite. Sans cela leurs noms ne ſervent dans l'Hiſtoire qu'à remplir une généalogie : rien ne reſte de leur mémoire à la poſtérité, que le jour de leur naiſſance & celui de leur mort ; & l'on ne parle de leur régne, que pour déplorer les malheurs qui y ſont arrivés. C'eſt pourtant des bonnes ou des mauvaiſes qualités des Sou-

verains que dépend le bonheur ou le malheur des Sujets.

Les factions qui s'étoient formées ſous le régne de Henri II. commencérent à paroître ſous celui de François II. Prince jeune & imbécille, & trouvérent, pour ſe fortifier, les différens partis de la Religion. On vit d'un côté les Princes du ſang & le Connêtable, & de l'autre les Princes de la Maiſon de Guiſe. Catherine de Médicis, femme ambitieuſe & méchante, étoit tantôt d'un parti, tantôt de l'autre, & tâchoit de maintenir ſon autorité à la faveur des diviſions publiques, d'où s'enſuivit une infinité de déſordres, qui dégénérérent en une ſanglante guerre ſous le régne de Charles IX. Le Duc de Guiſe, toujours puiſſant, fit faire pluſieurs maſſacres de ceux qu'on appelloit Novateurs, qui prirent les armes pour leur défenſe. Ce que la force ouverte n'avoit pû faire, ſe fit par la perfidie & par la trahiſon. On trouva moyen d'attirer à la Cour les chefs des Huguenots : on les maſſacra tous à Paris le jour de la Saint Barthelemi, qui ſera la honte éternelle de la France. Henri III., de retour de Pologne pour prendre poſſeſſion de la Couronne, augmenta le déſordre au lieu

de

de le diminuer, renonce pour ainſi dire à la qualité de Roi, pour devenir chef de parti, & eſt enfin la victime des fureurs de la Ligue.

Henri IV., à qui la Couronne venoit de droit, eut une infinité d'obſtacles à ſurmonter avant que d'y parvenir ; & ce ne fut que par ſa valeur & par ſa prudence, qu'il aplanit des difficultés qui paroiſſoient inſurmontables. On peut dire de ſon régne ce qu'on a dit de celui d'Auguſte, que le commencement fut plein de troubles, que la ſuite en fut ſanglante, & que la fin en auroit été belle & glorieuſe, ſi une main parricide n'eût pas anticipé ſa mort.

Le but qu'on ſe propoſe ici, eſt de donner une idée générale de ſa vie & de ſes amours, & de n'entrer dans ſes exploits militaires, qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour la liaiſon & pour l'ordre des faits. Commençons par ſon portrait, que nous bornerons à ce qui regarde le corps, parce que nous aurons occaſion de parler ailleurs des qualités de l'ame.

Il étoit d'une taille médiocre, diſpos & agile, endurci au travail & à la fatigue. Il avoit le corps bien formé ; ſon tempéramment étoit fort & robuſte. Il jouït d'une ſanté parfaite, & n'eut d'autre

tre incommodité que la goutte, dont il fut attaqué ſur la fin de ſa vie. Néanmoins, ſes douleurs n'étoient pas longues, & ne lui laiſſoient aucune foibleſſe. Il avoit le front large, les yeux vifs & aſſurés, le nés aquilin, le teint vermeil. Son viſage n'étoit pas des mieux faits; mais il avoit en récompenſe quelque choſe de doux & de majeſtueux, & avec cela une mine guerriére. Ses cheveux & ſes ſourcils étoient bruns & épais. Il portoit la barbe large & les cheveux courts, & commença à griſonner dès l'âge de trente-cinq ans. Il avoit accoûtumé de dire à ceux qui s'étonnoient de le voir blanchir ſi jeune, que c'étoit *le vent de ſes adverſités qui avoit donné là.*

Il n'y a perſonne qui ne ſçache qu'il a été le premier Roi de la race des Bourbons, & qu'il étoit fils d'Antoine de Bourbon Duc de Vendôme, Roi de Navarre, & de Jeanne d'Albret, héritiére de ce Royaume-là. Antoine deſcendoit en ligne droite & maſculine de Robert Comte de Clermont, cinquiéme fils du Roi Saint-Louis.

Jeanne d'Albret femme d'Antoine étoit fille & héritiére de Henri d'Albret Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois

ſœur

ſœur de François I., & veuve du Duc d'Alençon. Henri d'Albret étoit fils de Jean d'Albret Roi de Navarre, par le moyen de ſa femme Catherine de Foix, ſœur du Roi Phoebus, qui mourut ſans enfans. Car il faut remarquer que le Royaume de Navarre entra par mariage dans la maiſon de Foix, comme il entra depuis dans celle d'Albret, & enſuite dans celle de Bourbon.

Antoine de Bourbon Duc de Vendôme, & Jeanne d'Albret ſe mariérent à Moulins l'an mille cinq cens quarante-ſept. Les trois ou quatre premiéres années de leur mariage ils eurent deux fils, qui moururent tous deux au berceau d'une maniére aſſez ſinguliére. La Gouvernante du premier l'étouffa la nuit à la mammelle; & l'autre perdit la vie par l'imprudence d'une Nourrice; car un jour qu'elle en jouoit avec un Gentilhomme, & qu'ils ſe le donnoient alternativement, ils le laiſſérent tomber. Il languit pendant quelque tems, & puis enfin mourut.

La Princeſſe de Navarre étoit avec ſon époux au Camp en Picardie lorſqu'elle ſe ſentit groſſe de notre Henri. Elle partit de Compiegne, traverſant toute la France, & en dix-huit ou dix-neuf jours

jours de tems, elle arriva à Pau, où elle accoucha heureuſement *. On remarqua que l'enfant nâquit ſans pleurer ni ſans crier, contre le cours ordinaire de la nature. Ceux qui ne parlent des Rois que pour les diviniſer, ont dit depuis, qu'il n'étoit pas juſte qu'un Prince, qui devoit faire la joie de toute la France, vint au monde comme les autres, au milieu de cris & de gémiſſemens.

Il ne fut pas plutôt né, qu'Henri Roi de Navarre ſon Grand-Pére l'emporta dans le pan de ſa robe, lui frota les lévres d'une gouſſe d'ail, & lui fit ſucer quelques goutes de vin, afin de lui rendre, diſoit-il, le tempérament plus mâle & plus vigoureux.

Il fut d'abord fort difficile à élever; car il eut ſept ou huit Nourrices l'une après l'autre. Il n'eut pas plutôt quitté la mammelle, que le Roi Henri ſon grand-Pére lui donna pour Gouvernante Suſanne de Bourbon, femme de Jean d'Albret, Baronne de Mioſſens, qui l'éleva dans le château de Coaraſſe en Bearn, ſitué entre les montagnes. Ce grand-Pére voulut qu'on l'élevat tout autrement

* *Le 13. Décembre 1553.*

ment qu'on n'éléve d'ordinaire les perſonnes de cette qualité. Il ne voulut pas non plus, qu'on l'habillat richement, ni qu'on lui donnat de ces babioles dont on amuſe ordinairement les enfans ; & diſoit pour raiſon, que ces bagatelles inſpirent de la vanité, & donnent de l'orgueil, au lieu d'élever le cœur à la généroſité. Il voulut donc qu'on le nourrit & qu'on l'habillat comme les enfans du Païs, & même qu'on l'accoûtumat à grimper les rochers ; & tout cela, pour le faire à la fatigue, & lui donner par maniére de dire une nouvelle trempe, qui rendit ſon corps plus dur & plus robuſte. Sage précaution, & qui lui ſervit beaucoup dans les fatigues & dans les ſouffrances qu'il lui falut eſſuyer, lorſqu'il fut queſtion de reconquérir le Royaume que le droit de ſa naiſſance lui donnoit.

La premiére connoiſſance que l'âge lui donna, fut pour pleurer la mort de ſon Pére, qui fut tué au ſiége de Rouen *. Ce déplaiſir en amena pluſieurs autres. Il ſe vit dans le péril de toutes parts, ſes amis diſgraciés, lui banni de la Cour, ſes ſerviteurs perſécutés, & ſes ennemis con-

* *En* 1562.

conjurant ſa perte de tous côtés.

Etant à la Cour de France, il fut mis ſous la direction d'un nommé la Gaucherie, qui lui apprit quelques ſentences morales. Quelque tems après, la Reine ſa mére, l'ayant fait revenir à Pau, lui donna pour ſecond précepteur Florent Chrêtien, vieux Domeſtique de la maiſon de Vendôme, homme de bonne converſation, & ſçavant dans les belles Lettres.

Sa mére, généreuſe & habile femme, lui donna de beaux ſentimens pour la Morale & pour la Politique, & l'éleva dans la Religion Proteſtante dont elle faiſoit profeſſion. Il n'avoit que quinze ans, lorſqu'elle le mena à la Rochelle, où il fut déclaré chef des Huguenots. Après pluſieurs batailles ſanglantes, la Cour fit enfin la paix avec les Huguenots. Cependant Charles IX., ayant ſenti qu'il n'étoit pas poſſible de venir à bout des Huguenots par la force ouverte, ſe réſolut de le faire par d'autres moyens plus faciles, mais auſſi bien plus méchans. On commença donc à careſſer leurs chefs, & à leur faire eſpérer qu'on alloit faire la guerre aux Eſpagnols. Et pour les mieux duper, Charles IX. offrit au Roi de Navarre, car c'eſt ainſi qu'Henri IV. s'appelloit alors, ſa ſœur Marguerite en mariage. La

La propoſition fut acceptée : la Reine de Navarre vint à Paris, & y mourut quelques jours après. On crut que les gens du Florentin furent cauſe de ſa mort. Cette Princeſſe, qui avoit l'eſprit & le courage au-deſſus de ſon ſexe, & ſon ame toute virile, n'étoit point ſujette aux foibleſſes & aux défauts des autres femmes. Ces fatales nôces, qui étoient le prélude de l'action la plus exécrable & la plus ſanglante qui ſe ſoit jamais faite, ſe firent avec toutes les réjouiſſances imaginables, pendant que Catherine de Medicis & les Princes de la Maiſon de Guiſe concertoient les moyens d'exécuter leur terrible deſſein. Le jour fatal de la St. Barthelemi étant enfin venu, l'on fit égorger tous les Huguenots qui étoient venus à la fête. Le Roi de Navarre fut arrêté, auſſi-bien que le Prince de Condé, & l'on mit en délibération ſi l'on devoit les traiter comme les autres. Cependant ils en furent quittes pour la peur, & demeurérent comme priſonniers à la Cour, juſqu'au retour de Henri III., qui avoit été couronné Roi de Pologne, & qui les mit en liberté quelque tems après ſon avénement au Trône.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il

qu'il ne ſera pas mal à propos de dire un mot de l'état de la Cour d'alors. Les écrivains les plus ſages & les plus modérés conviennent, qu'il n'y en eut jamais de plus vicieuſe & de plus corrompue. L'impiété, l'athéiſme, la magie, même les infamies les plus horribles, la lâcheté la plus noire, la perfidie, les empriſonnemens, & les aſſaſſinats, y régnoient au ſouverain degré, pour parler comme un célébre Archevêque.

La Reine Catherine, qui haïſſoit mortellement le Roi de Navarre, lui tendit pluſieurs piéges, dont il ſe tira avec adreſſe: mais comme elle connoiſſoit ſon foible, & qu'elle ſçavoit qu'il n'étoit pas à l'épreuve du beau ſexe, elle le prit du côté de la galanterie, & lui oppoſa certaines demoiſelles, aux charmes deſquelles il ne fut que trop ſenſible. Cette Princeſſe, qui n'avoit que ſon ambition en tête, & qui ne comptoit pour rien la pudeur & la religion, avoit toujours un eſcadron volant, s'il m'eſt permis de parler ainſi, compoſé des plus belles femmes de la Cour, dont elle ſe ſervoit à toutes mains, pour amuſer les Princes & les Seigneurs, & pour découvrir leurs plus ſecrettes penſées.

Madame de Sauve, veuve du Secretai-

taire d'Etat, qui paſſoit pour une des plus belles femmes de la Cour, fut celle que la Reine Catherine découpla au Roi de Navarre, pour diſſiper les ennuis de ſa priſon. Comme cette femme avoit ſervi la Reine mére en pluſieurs occaſions importantes, il eſt bon de reprendre ſon Hiſtoire de plus haut. Le Roi avoit aimé la Princeſſe de Condé avant que d'aller en Pologne, & l'abſence ne détruiſit point l'amour qu'il avoit eu pour elle : il ſçavoit que cette Princeſſe étoit pleine de vertu ; & déſeſpérant d'en rien obtenir que par les voies légitimes, il ſe réſolut de faire caſſer ſon mariage, & de l'épouſer. La Reine mére, ayant appris le deſſein du Roi, en fut fort allarmée, & craignit que la Princeſſe de Condé, femme ambitieuſe, & d'un génie élevé, ne s'emparat de l'eſprit du Roi, & ne ruinat l'autorité qu'elle s'étoit acquiſe dans les Conſeils. Pour éviter ce coup, elle fit agir toutes les Dames de la Cour les plus charmantes, & les plus capables de donner de l'amour à ſon fils, & ſur tout Madame de Sauve. Le Roi ſe rendit amoureux de cette derniére ; mais comme elle avoit déja pris parti avec le Roi de Navarre, l'engagement ne fut pas réciproque. Les fréquentes viſites qu'elle

qu'elle rendit à ce Prince pendant ſa détention, lui firent connoître ſon mérite, & lui inſpirérent de l'amour ; le Prince, de ſon côté, ne fut pas inſenſible, & fit en cette occaſion ce qu'un galant homme devoit faire.

Comme les vices qu'on contracte dans la jeuneſſe durent ordinairement autant que la vie, la paſſion des femmes fut toujours le foible du Roi de Navarre. Auſſi fut-ce la ſeule mauvaiſe inclination qu'il acquit dans une Cour ſi corrompue. Car ſon courage fut toujours ferme, & ſon ame à l'épreuve de l'extrême corruption d'alors.

Madame de Sauve fut cauſe que le Roi de Navarre demeura plus long-tems à la Cour qu'il n'auroit fait. Mais enfin le dépit en quelque maniére fit ce que la raiſon & l'intérêt n'avoient pas été capables de faire. Le Duc de Guiſe devint amoureux de cette belle, & elle y répondit ſi bien, qu'elle bannit inſenſiblement de ſon cœur la tendreſſe qu'elle avoit euë pour le Roi de Navarre. Ce contre-tems, & les vaines promeſſes qu'on lui faiſoit depuis long-tems de lui donner la Lieutenance générale, l'obligérent à ſe ſauver de Senlis, où il étoit allé ſous prétexte d'une partie de chaſſe.

Pen-

Pendant que le Roi de Navarre va à Poiſſi, & de-là à Alençon, & qu'il ſe rend en Guïenne à grandes journées, revenons à la Reine Marguerite. Marguerite de Valois, Princeſſe d'une vie fort déréglée, & en un mot digne fille d'une telle mére, aimoit fort les bons Muſiciens, parce qu'elle avoit l'oreille fine & délicate; & les gens ſçavans & éloquens, parce qu'elle avoit l'eſprit beau, & l'entretien fort agréable : libérale au reſte juſqu'à la prodigalité, pompeuſe & magnifique, empruntant de tous côtés, & ne payant rien. Les exemples de la Cour, joints avec ſon naturel porté à la volupté & au libertinage, en firent un prodige d'impureté. Elle avoit eu pluſieurs intrigues amoureuſes avant que d'être mariée. Le Duc de Guiſe l'aimoit, mais il avoit le déplaiſir de n'en être pas aimé. Elle aimoit le brave & illuſtre Buſſi d'Amboiſe, & n'en étoit pas aimée: cependant, elle ne ſe rebutoit point. Buſſi en avoit toujours quelque œillade favorable : elle ne pouvoit le voir ſans rougir, & il remarquoit avec regret, qu'elle prenoit plaiſir à l'entretenir. Et comme il ſe connoiſſoit en amour, il étoit perſuadé qu'elle ſeroit un jour capable d'en avoir beaucoup : il fuyoit

fuyoit tant qu'il pouvoit la rencontre de ſes yeux, & fort ſouvent il s'éloignoit d'elle. Buſſi, cependant, n'étoit pas homme à reculer : auſſi n'auroit-il pas tant fait le rencheri, s'il n'eût pas été amoureux de la Maréchale de Saint-André, à laquelle il s'étoit entiérement donné.

Nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions parler de toutes les intrigues amoureuſes de cette Princeſſe. On en jugera mieux par le Manifeſte du Roi ſon époux, que nous donnerons dans la ſuite, que par tout ce qu'on en pourroit dire. Paſſons à la paix qui ſe conclut alors, & diſons que Catherine de Médicis fit un voyage en Guienne ſous prétexte de faire exécuter le traité, & de mener ſa fille au Roi de Navarre ſon époux ; mais c'étoit en effet pour jetter la diviſion dans le parti Huguenot. Le Roi de Navarre tenoit alors ſa petite Cour à Nerac, parce que les gens de ſa ſuite ayant fait quelques inſolences à un Bal, les habitans d'Agen avoient changé de parti, & livré leur ville au Maréchal de Biron.

La perte d'Agen fut bien-tôt ſuivie de celle de la Réole : & comme l'amour fut cauſe de cette derniére auſſi-bien que de la premiére, voyons un peu comment

ment la choſe ſe paſſa. Uſſac, vieux Capitaine Huguenot, & laid au ſouverain degré, étoit Gouverneur de la Réole. La Reine mére avoit mené à ſon ordinaire bon nombre de Demoiſelles, autant humaines qu'elles étoient belles. Uſſac, tout laid qu'il étoit, ſe mit ſur les rangs, & devint éperdument amoureux d'une de ces Déeſſes. Les jeunes courtiſans, qui ne croyoient pas qu'un homme fait comme ce vieux Officier dût être ſenſible aux attraits du beau ſexe, voulurent le railler ſur ſon âge & ſur ſon amour. Le Roi, au lieu de leur impoſer ſilence, ſe mit de la partie; & comme il avoit beaucoup d'eſprit, il lâcha quelques traits de raillerie contre ce vieillard amoureux. Il n'y a point de paſſion qui rende un cœur plus ſenſible que l'amour, auſſi le bon-homme ne put ſouffrir la raillerie de ſon Maitre : ſon reſſentiment alla ſi loin, que, ſans conſulter, ni ſon honneur, ni ſa religion; il partit ſur le champ, & livra la Réole à Duras, qui avoit quitté le Roi de Navarre quelque tems auparavant par un motif de jalouſie.

Le Roi de Navarre & la Reine Marguerite n'étoient pas trop contens l'un de l'autre. Marguerite, qui aimoit le

grand éclat de la Cour de France, où elle nageoit en pleine eau, s'il faut ainſi dire, regardoit la Guienne comme le lieu de ſon éxil. Le Roi, de ſon côté, qui la connoiſſoit à fond, n'eût pas été fâché de ſon éloignement. Mais voyant après tout qu'il n'y avoit point de reméde, il prit patience, & lui laiſſa une entiére liberté. Il s'accommodoit au tems, & à l'état de ſes affaires, & profitoit du mieux qu'il pouvoit de ſes intrigues & de ſon crédit. Il n'en reçut pas un petit avantage dans la conférence qu'il eut à Nérac avec la Reine-Mére; car tandis qu'elle penſoit l'éblouïr par les charmes des belles filles qu'elle avoit avec elle, & par l'éloquence de Pibrac, la Reine Marguerite, qui trouvoit tous moyens honnêtes, pourvu qu'elle ſe vengeat de ſon frére, dont elle n'étoit nullement contente, lui oppoſa les mêmes artifices, gagna les Gentilshommes de la ſuite de ſa mére par les attraits de ſes filles, & fit ſi bien valoir les ſiens, qu'elle charma le pauvre Pibrac, qui n'agiſſoit que par ſes ordres, & par conſéquent contre les intentions de ſa mére; d'autant plus trompée en cela, qu'elle croyoit la ſageſſe de Pibrac à toute épreuve, ou du moins incapable d'al-

d'aller faire naufrage contre un écueil de cette nature.

On n'entendoit parler à la Cour du Roi de Navarre, que d'intrigues, d'amourettes, & d'entrepriſes ; & pour tout dire en un mot, la Reine Marguerite étoit l'eſprit de cette Cour-là. Le Roi ſon frére, qui l'avoit priſe en haine, donna avis au Prince ſon époux de ſa mauvaiſe vie, & des bruits honteux qui couroient d'elle & du Vicomte de Turenne. Mais ayant plus d'égard à la néceſſité de ſes affaires qu'à toute autre choſe, il ſe contenta de faire voir la Lettre à l'un & à l'autre, & n'épargna ni priéres, ni careſſes, pour retenir Turenne, qui faiſoit ſemblant de vouloir ſe retirer. Cette femme donc outrée de dépit, & ne ſongeant qu'aux moyens de ſe venger ; moyens qu'elle avoit ſouvent vû pratiquer à la Reine ſa mére, inſtruiſit les Dames de ſa ſuite, & leur apprit comment il falloit faire, pour captiver les braves qui étoient auprès de ſon époux. Ses conſeils furent ſi heureux, & ſes Dames ſi diſpoſées à en profiter, que ſon mari même ſe trouva pris aux charmes de la belle Foſſeuſe, qui ne pratiqua que trop bien les leçons de ſa Maitreſſe.

La Reine-mére & les Guiſes preſſoient le Roi d'un côté de redemander les villes de ſureté, parce qu'ils vouloient rompre la paix : la Reine Marguerite de l'autre, qui n'étoit pas fâchée de la guerre ; faiſoit agir & agiſſoit elle-même auprès du Roi ſon époux, pour le réſoudre à ne les pas rendre, & à chercher ſon ſalut dans ſa défenſe. Tout cela aboutit enfin à une guerre, qu'on appella *la Guerre des amoureux.*

Ceux qui avoient allumé la guerre, furent les Médiateurs de la Paix, qui fit plus de mal que toutes les guerres précédentes. La Cour des deux Rois, & les deux Rois mêmes, ſe plongérent dans les voluptés. Il eſt vrai, que le Roi de Navarre n'étoit pas ſi fort occupé des plaiſirs, qu'il ne penſat quelquefois à ſes affaires. Les vieux Capitaines de ſon Parti, qui lui parloient avec beaucoup de liberté, le réveilloient de tems en tems. Mais pour Henri III., il ſe plongea tout à fait dans la molleſſe ; & il ſembloit qu'il n'avoit ni cœur ni mouvement.

La Reine Marguerite, qui s'ennuyoit en Province, où elle avoit demeuré quelques années, revint enfin à la Cour ; & comme on perd difficilement les vieilles ha-

habitudes, elle ne put s'empêcher de faire à ſon ordinaire des brouilleries & des malices. Le Roi ayant envoyé un courier en Italie, avec quelques dépêches; il fut tué en chemin, & ſes papiers lui furent enlevés. Marguerite fut ſoupçonnée d'avoir fait faire le coup, & le Roi réſolut de s'en venger en la diffamant, puiſqu'elle tâchoit de le diffamer lui-même. Pour cet effet, il prit ſon tems, & la cenſura publiquement de ſes familiarités, pour ne dire rien de pis, avec Jaques de Harlai-Chanvallon; lui reprocha d'avoir dans ſa confidence des Dames fort débauchées; & lui donna ordre quelques jours après, d'aller retrouver ſon mari. Elle obéit à cet ordre; mais elle ne fut pas plutôt partie, qu'il la fit ſuivre par un Capitaine aux Gardes, qui viſita ſa litiére, lui abattit ſon maſque, & ſe ſaiſit de trois ou quatre de ſes domeſtiques, qui furent amenés au Roi avec deux de ſes Dames. Ils furent interrogés ſéparément ſur la vie & ſur les actions de la Reine Marguerite, & enſuite envoyés à la Baſtille. Le Roi de Navarre fit quelques difficultés de recevoir ſa femme après un tel affront. Il vouloit qu'on la punit ſi elle étoit coupable, ou qu'on lui fit réparation ſi elle ne l'étoit pas:

mais comme le plus fort a toujours raiſon, il fut pour le coup obligé de la reprendre.

Ils ne furent pas long-tems enſemble. Il étoit difficile que la Reine Marguerite ſe contint dans les bornes du devoir. Je ne ſçai ſi le Roi de Navarre, ne pouvant ſouffrir le déréglement de ſon Epouſe, lui en parla avec trop de chaleur, ou ſi cette Princeſſe fut bien aiſe de lui faire une querelle, pour avoir occaſion de ſe retirer en quelque lieu de liberté, où elle pût donner l'eſſor à ſes paſſions ſans que perſonne y trouvât à redire: ce qu'il y a de certain eſt, qu'elle leva le maſque, & ſe révolta hautement contre lui. Mais comme elle agiſſoit de ſon mouvement, & que la Cour n'y avoit point de part, il en fut quitte en la chaſſant. Elle ſe retira en Auvergne, & choiſit pour ſa demeure le château d'Uſſon, qu'elle fit fortifier, & où elle demeura juſqu'à ce que ſon mari la rappella, pour la faire conſentir à la diſſolution de ſon mariage. Ce fut là qu'elle s'abandonna à toute ſorte de gens ſans diſtinction, comme on le verra par le Manifeſte du Roi ſon Epoux; & c'eſt là auſſi que nous la laiſſerons, pour aller voir ce qui ſe paſſa en Guienne.

Le Roi Henri III. y ayant fait un voya-

ge, & le Roi de Navarre l'étant allé voir à Bourdeaux, y fit connoiſſance avec la Comteſſe de Guiche, veuve de Philibert Comte de Grammont qui fut tué en Picardie au ſiége de la Fére. Cette Dame lui parut charmante, auſſi lui rendit-il pluſieurs viſites pendant le ſéjour qu'il fit dans cette Province, & elle ne contribua pas peu à le conſoler de l'infidélité de Madame de Sauve. La Comteſſe répondit à ſon amour, & lui en donna pluſieurs preuves tant qu'il demeura à Bourdeaux. Ils convinrent enſemble d'entretenir un commerce réglé de Lettres qui paſſeroient par les mains du Marquis de Parabere, qu'il avoit pris à ſon ſervice, & dont la ſœur étoit auprès de la Comteſſe. Il ne faut pas demander ſi cette belle accepta le parti, & ſi les paquets allérent réguliérement.

Cependant, les partis étoient en armes. La guerre avoit ſon tems pour venger les haines particuliéres, & l'amour le ſien pour donner des plaiſirs. Ces amuſemens, qui pouvoient être funeſtes au Roi de Navarre, lui furent quelquefois avantageux. Le Duc de Mayenne, qui étoit en Gaſcogne, informé que le Roi alloit voir ſouvent la Comteſſe de Guiche, crut qu'il ne ſeroit pas difficile de le ſurprendre. Pour cet effet,

fet, il diſtribua ſa Cavalerie, & fit occuper les lieux par leſquels il croyoit qu'il devoit paſſer. Mais ſoit que le Roi de Navarre fût averti de tous ces mouvemens, ou qu'on ne fit pas bonne garde, le Duc de Mayenne perdit inutilement près de deux mois à cette belle expédition, & donna le tems à pluſieurs villes de ſonger à leur défenſe. Ce ne fut pas la même choſe après la bataille de Coutras; car le Roi de Navarre, ayant défait les troupes de Joyeuſe, au lieu de pouſſer ſa pointe, & d'aller après ſa victoire, donner bataille à l'armée étrangére qui venoit au ſecours de la Ligue, il laiſſa ſéparer la ſienne, quelques remontrances que pût lui faire le Prince de Condé, ne retint que cinq cens Chevaux; & ſe faiſant accompagner par le Comte de Soiſſons, il alla voir la Comteſſe de Guiche, & ſacrifia les affaires de ſon parti au violent amour qu'il avoit pour cette Dame. Ce ſeroit ici le lieu de moraliſer, & de remarquer combien l'amour a fait faire de fautes aux plus grands Capitaines: Mais comme les Hiſtoires ſont pleines de ces ſortes de remarques, & qu'on n'a pas beſoin ici de matiéres ſi ſérieuſes, il vaut mieux dire un mot d'une circonſtance conſidérable, qui précéda la bataille dont on vient de parler,

ler, & qui marque la bonté du cœur de ce Prince.

Pendant le ſéjour qu'il fit à la Rochelle, il débaucha la fille d'un Officier; ce qui avoit deshonoré ſa famille, & fort ſcandaliſé les Rochelois. Les armées étant prêtes à donner, un Miniſtre, après avoir fait la priere, lui remontra publiquement, que Dieu ne pouvoit bénir ſes armes, ſi préalablement il ne ſe repentoit du péché qu'il avoit commis en cette occaſion, & s'il ne reparoit par une ſatisfaction publique le ſcandale qu'il avoit donné. Il écouta cette remontrance avec attention, demanda pardon à Dieu de ſa faute, & pria ceux qui étoient préſens, de vouloir être les témoins de ſa repentance, & d'aſſûrer le Pére de la fille, que ſi Dieu lui faiſoit la grace de vivre, il repareroit autant qu'il ſeroit poſſible l'affront qu'il lui avoit fait. S'il s'en acquita bien ou mal, c'eſt ce que je ne ſçaurois dire au juſte: ce qu'il y a de ſûr, eſt que cette ſoumiſſion fit un très-bon effet, & ne contribua pas peu à encourager les ſiens, qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer l'équité avec laquelle ce Prince offroit de faire raiſon à ſes inférieurs.

On a dit de Henri VIII, Roi d'Angleterre, qu'il a paſſé toute ſa vie à ſe marier

rier & à ſe démarier. On pourroit dire de Henri IV. qu'il a paſſé toute ſa vie à courir de Maitreſſe en Maîtreſſe; car à la réſerve de la Ducheſſe de Beaufort & de la Marquiſe de Verneuil, la paſſion qu'il a eue pour les autres n'a été qu'un feu paſſager. Cependant, la Comteſſe de Guiche fut celle de ſes Maitreſſes, qui contribua le plus à l'avancement de ſes afaires. Elle fit la guerre à ſes dépens, & lui envoya des ſecours conſidérables d'hommes & d'argent. On dit qu'il lui avoit donné une promeſſe de mariage, écrite & ſignée de ſon ſang. Mais comme l'amour, que les yeux ont fait naître, s'affoiblit d'ordinaire dès qu'ils ne remarquent plus les mêmes charmes, la Comteſſe étant devenuë groſſe & graſſe, & par deſſus tout cela fort haute en couleur, il s'en dégouta, & chercha les moyens de ſe délaſſer ailleurs.

Je ne ſçaurois m'empêcher de dire un mot de la raillerie que le Duc d'Orléans faiſoit au Comte de Grammont. Il lui diſoit, qu'il étoit ſon frére, puiſque Henri IV. ſon Pére avoit couché avec ſa Mére. Le Comte répondit, qu'il étoit vrai que ce Prince avoit couché avec la Comteſſe de Guiche ſa mére, mais qu'il y avoit une buche entre deux : de ſorte que, quand le Duc d'Orléans parloit de Gram-

Grammont il l'appelloit ſon frére Buche.
Laiſſon l'amour pour quelque tems,
pour voir la ſituation d'eſprit où étoit
alors Hen i III. Il étoit extrémement
las de la guerre ; c'étoit à ſes dé-
pens qu'e le ſe faiſoit. Il avoit une aver-
ſion égale pour les Huguenots, & pour
les Princes de la Maiſon de Guiſe, & n'ai-
moit que ſes favoris. La Ligue d'un côté
ſe croyoit aſſez puiſſante, & le Roi de
Navarre aſſez fort, pour ſe défendre, &
pour traverſer ſes deſſeins. Catherine de
Médicis, qui avoit ſes vûës particuliéres,
promit au Roi de trouver moyen de cal-
mer tous ces orages. Pour cet effet, elle
eut une Conférence avec le Roi de Na-
varre au Chateau de Saint-Brix près de
Coignac, dont elle ne tira pas grand fruit.
Elle s'étoit fait accompagner, ſelon ſa
louable coutume, par un nombre de bel-
les femmes de la Cour ; mais perſonne ne
donna dans le panneau, l'expérience ayant
rendu tout le monde ſage. Catherine, fort
mal ſatisfaite de ſa négociation, deman-
da au Roi de Navarre, ſur la fin de la Con-
férence, Que voulez-vous donc, Mon-
ſieur ? Il n'y a rien là qui m'accommode,
Madame, répondit-il, en regardant les fil-
les qu'elle avoit amenées.

Les malheurs de la guerre n'empêché-

rent pas que la Cour de France ne paſsât l'hiver en feſtins, & autres réjouiſſances. Catherine de Médicis, qui ne ſongeoit qu'à ſes deſſeins ambitieux, & ne ſe mettoit guére en peine des troubles de l'Etat, avoit établi des danſes généralement par-tout, dans l'eſpérance d'amuſer ſes enfans, & les autres Grands de la Cour par ces vains divertiſſemens. Elle étoit trop habile en tout ce qui peut corrompre, pour ne pas ſçavoir qu'il n'y a rien qui diſſipe davantage l'eſprit, & qui abaiſſe plus l'ame, que ces divertiſſemens continuels, où les Dames étaloient toûjours ce qu'elles avoient de plus charmant. La Cour du Roi de Navarre, qui étoit alors à la Rochelle, s'enfloit comme la Grenouille d'Eſope, & faiſoit de ſon mieux, pour n'être pas inférieure à l'autre dans ces magnifiques divertiſſemens. Et comme il n'eſt rien qui faſſe plus d'impreſſion ſur les Peuples, que l'exemple du Souverain, le Bal, les Maſcarades, & les autres réjouiſſances, occupoient tout le Royaume.

L'indolence & l'inaction de Henri III donnérent de grands avantages à la Ligue. La mort du Duc & du Cardinal de Guiſe firent éclater les Ligueurs. Le Roi, ne ſçachant de quel côté ſe tourner, eut recours

cours au Roi de Navarre. Ces deux
ces, qui n'étoient pas éloignés, &
défioient également l'un de l'autre.
rent & s'ofrirent un ſecours mutuel
avoir conclu un traité de tréve p
an. Henri III. étoit alors à Tou
jours dans l'oiſiveté & dans la n
lance, parce qu'il ſe flatoit toujo
quelque accommodement avec la
Le Roi de Navarre l'y vint voir, é
couragea par tant de motifs d'hon
de crainte, qu'il l'obligea de remo
cheval. Deux bonnes nouvelles,
vinrent fort à propos, achevéren
ranimer. L'une fut la défaite de Sa
& l'autre le gain de la bataille de
Les troupes de la Ligue avoient
cette ville, dont la Garniſon étoit
mais compoſée de gens d'importanc
a plûpart. Gilles des Urſins, Se
'Armentiéres, força les retranch
s aſſiégeans, & ſe jetta dans la
ec quelques troupes : ce petit f
ouragea la Garniſon, & les affi
mençant à faire tirer leurs Bate
quis d'Humiéres, qui n'avoit alo
ans, & qui depuis ſon entrée
ce avoit déja ſoutenu deux a
le ſentiment du Gouverneu

voya dire au Commandant des Ligueurs, qu'il pouvoit s'empêcher de ſe donner la peine de battre ſes murailles; & que s'il vouloit lui promettre de venir à l'aſſaut en brave homme, il les feroit abattre lui-même. Cette réſolution dut étonner la Ligue. Les aſſiégés profitérent de l'occaſion, firent une ſortie de deux cens chevaux, & après avoir enfoncé les gardes, une partie rentra dans la ville, & le reſte alla faire avancer le ſecours que le Duc de Longueville leur avoit promis. Il vint en effet, & chargea les aſſiégeans ſi à propos, que ce Camp Bourgeois ne fit qu'une très-foible réſiſtance.

Le Roi de Navarre commençoit à oublier la Comteſſe de Guiche, lorſque, paſſant en Normandie, il vit Antoinette de Pons, Marquiſe de Guercheville, veuve de Henri de Silly, Comte de la Roche-Guïon, duquel elle avoit des enfans. Il en fut charmé, & eut pour elle une paſſion ſi violente, qu'il oublia tout à fait la Comteſſe. Outre que la Marquiſe avoit de la beauté & de la jeuneſſe, elle étoit d'une converſation agréable: elle avoit été élevée à la Cour de Henri III. la plus galante & la plus polie de ce tems-là, & avoit toute la délicateſſe qui fait ordinairement diſtinguer les perſonnes du premier rang;

rang; au lieu que la Comteſſe, pour
quelle il eut néanmoins toujours de l
time, étoit une Provinciale, qui n'é
jamais venuë à la Cour: pour la naiſſ
ce, elle étoit aſſez égale entr'elles. Le
trouva plus de réſiſtance dans le cœu
la Marquiſe, qu'il ne s'étoit imaginé.
le avoit autant de vertu que de beau
& ne voulut jamais lui rien accorder.
comme la vertu a quelque choſe de vé
rable chez les perſonnes même les
corrompuës, le Roi, qui ſans doute a
de grandes qualités, lui ſçut bon gré
ſa ſageſſe, & en demeura ſi charmé, q
eut deſſein de l'épouſer. L'abſence le g
rit de cette paſſion, comme elle l'a
guéri de pluſieurs autres, & la vûë d'
autre belle ne lui donna pas le tem
ſe chagriner de la cruauté de la Marq
ni de ſe ſouvenir des facilités qu'il a
rouvé auprès de la Comteſſe.

Les deux Rois étoient occupés au
de Paris, qui étoit le centre de la
e. Marie de Beauvilliers fille du C
le Saint-Agnan, Abbeſſe de Montm
fit demander au Roi de Navarre
egarde, qu'il lui accorda le plus o
ment du monde. Quelques jo
elle vint l'en remercier, & lu
ompliment de ſi bonne grace,
tr

trouvant en elle de la beauté & de l'agrément, il crut qu'il ſeroit dommage qu'une perſonne ſi bien faite finit ſes jours dans le Couvent. Cette charmante Abeſſe, que les auſtérités du Cloître n'avoient pas renduë intraitable, ſe fit un ſecret plaiſir de remarquer, que ſous des habits ſi déſavantageux ſa beauté n'avoit pas laiſſé de fraper le Roi. Il n'étoit pas homme à étouffer ſa paſſion naiſſante, & à demeurer à moitié chemin. Il parle donc, il eſt écouté, & a la joie de s'apercevoir que ſes avances ne ſeroient pas inutiles.

Sur ces entrefaites, Henri III. ayant été ſacrifié au ſaint zéle & à la Ligue par la main parricide de Jaques Clément, Moine Jacobin, le Roi de Navarre, que nous appellerons à l'avenir Henri IV. fut obligé de lever le ſiége. La douleur de la mort du Roi, le mauvais état de ſes affaires, & les obſtacles qu'il prévoyoit à ſe mettre en poſſeſſion d'une ſi riche ſucceſſion, ne l'empêchérent pas de ſonger à ſa Maîtreſſe. Il la fit conduire à Senlis, ville de ſon obéiſſance, & la traita ſi bien, qu'elle en eut de la reconnoiſſance. Comme elle avoit été forcée à ſe renfermer dans un Cloître, & que certains intérêts de famille, dont elle n'avoit pas été la maîtreſſe, l'avoient con-

condamnée à un genre de vie ſi opp
à ſon inclination, elle fut ravie de
voir aimée d'un Prince, qui pou
lui rendre la liberté. Ainſi les affa
de la guerre ne l'empêchoient pas de
ger à l'amour, & d'aller chercher
Maitreſſes juſques dans les Monaſté
avec autant de loiſir & de tranqui
d'eſprit, que s'il eût été en paiſible
ſeſſion de la Couronne. Quoiqu'il
de puiſſans ennemis en tête, il a
néanmoins de grands avantages. Il vo
que le Duc de Mayenne étoit le
réſoudre, & plus lent encore à ex
ter, négligent à profiter de ſes ava
ges, peſant de corps, grand man
& grand buveur. Ses Officiers &
meſtiques n'étoient pas plus diligens
lui. Ceux qui avoient l'adminiſtratio
ſes finances, étoient mauvais ménag
Il manquoit toujours d'argent, lorſ
aloit en avoir. Sa lenteur glaçoit
us échaufés; ſa gravité, ou pour m
re, ſon orgueil, rebutoit ſes plus
amis, & ſes défiances continu
outoient & choquoient ceux qui
nt lui rendre les ſervices les plus
ans. Ainſi, il n'eſt pas étonnant
oi eût le tems de ſe délaſſer de
de la guerre, entre les bra

l'amour. A ſon exemple, la plûpart de ſes Officiers, qui n'avoient point d'occupation, ne ſongeoient qu'à faire de ces ſortes de conquêtes où il y a plus de plaiſir que de gloire ; & ceux qui n'en purent faire de cette eſpéce, profitérent du voiſinage de Paris, achetérent des filles de joie, qui en infectérent une partie. De ſorte, que ſi ce ſiége eût duré plus long-tems, Paris eût été, ſelon les apparences, auſſi fatal à Henri IV, que Capoue le fut à Annibal.

Quelque attaché que fût le Roi auprès de la belle Abbeſſe, il n'oublia pas pour cela Madame de Guercheville. Son mérite lui étoit connu : comme elle avoit perdu ſon cœur, il voulut l'en conſoler en lui donnant un époux en la perſonne dùquel il pût faire connoître par les faveurs le cas qu'il faiſoit de ſa vertu. Il fit choix de Charles du Pleſſis Seigneur de Liancourt, Comte de Beaumont, premier Ecuyer & Gouverneur de Paris. Il écrivit à la Marquiſe en faveur de ce Seigneur, comme il avoit écrit pour lui-même quelque tems auparavant. Cette ſage Dame, qui avoit écouté le Roi ſans faire tort à ſa vertu & ſans s'attirer aucuns reproches, accepta franchement la propoſition, & conſerva la réputation qu'el-

qu'elle s'étoit acquiſe dans l'eſprit du Roi. Il lui en donna des preuves quelque tems après ; car s'étant marié à Marie de Médicis, il la fit Dame d'honneur de cette Princeſſe.

Ce Prince, qui faiſoit des conquêtes par-tout, étoit ſouvent lui-même la conquête de l'Amour. Après avoir viſité pluſieurs villes, il vint enfin à Mantes, où toutes les Dames s'étant réfugiées, formoient une eſpéce de Cour. Il ſe fit beaucoup de plaiſir d'y voir ſi belle compagnie ; mais ſur-tout, il fut ravi de voir pluſieurs perſonnes de qualité, dont une partie des parens avoit été à ſon ſervice, & dont il avoit connu l'autre partie à la Cour des Rois ſes prédéceſſeurs : & comme il étoit extrêmement galant, il les traita le plus honnêtement du monde, & elles de leur côté lui rendirent tout le reſpect qui lui étoit dû.

Le Roi, parlant un ſoir à ſon petit coucher de la beauté des Dames, n'oublia pas l'Abbeſſe qu'il préféra à toutes les autres. Roger Duc de Bellegarde, grand Ecuyer de France, & autrefois favori de Henri III., qui étoit de la converſation, lui dit qu'il changeroit de ſentiment, s'il avoit vû Mademoiſelle d'Etrées. Il lui en dit tant de bien, &

lui

lui en fit un portrait ſi magnifique, qu'il lui fit venir l'envie de la voir. Cette belle, qui par parenthéſe étoit en commerce de galanterie avec Bellegarde, n'étoit pas alors à Mantes. Quelque bonne envie qu'eût le Roi de la connoître & de l'aller voir, il lui ſurvint des affaires qui l'empêchérent d'exécuter ſon deſſein : & étant alors parti pour Senlis, il ſe rendit auprès de l'Abeſſe, la divertit du mieux qu'il lui fut poſſible, pour le peu de ſéjour qu'il y fit, & perdit l'envie de Mademoiſelle d'Etrées.

Après avoir viſité pluſieurs autres places, il revint enfin à Mantes, où le Duc de Bellegarde lui demanda permiſſion d'aller à Cœuvres, qui eſt une maiſon ſituée entre Soiſſons & Laon, où étoit alors Gabrielle d'Etrées, qu'il aimoit paſſionnément. Il avoit quitté pour elle Madame d'Humiéres, qui lui avoit rendu mille ſervices durant la maladie qu'il avoit eue à Mantes, & lui avoit ſacrifié l'Amiral de Villars, qui avoit fait ce qu'il avoit pû pour s'en faire aimer. Le Roi refuſa au Duc la permiſſion de faire ce voyage, à moins qu'il ne fût de la partie. Ce fut alors que Bellegarde ſentit la faute qu'il avoit faite ; mais il n'y avoit pas moyen de s'en dédire. Ne pou-

pouvant donc diſputer contre ſon Maître, il fit le voyage avec lui, & en rapporta le déplaiſir de voir qu'il trouvoit Mademoiſelle d'Etrées plus belle qu'il n'avoit crû. En effet, Bellegarde fut par ſon indiſcrétion l'inſtrument de ſes propres malheurs; car il n'eut plus la liberté de voir ſa Maitreſſe, & hazarda l'amitié de ſon Maitre, & ſa propre fortune.

Gabrielle d'Etrées étoit fille de Jean Antoine d'Etrées Marquis de Cœuvres, & de Françoiſe Babou de la Bourdaiſiére. C'étoit la plus belle perſonne de la Cour, auſſi le Roi en fut-il charmé. Il la fit venir à Mantes. Elle y fit une nouvelle conquête, & captiva Henri d'Orléans Duc de Longueville, qu'elle enleva à Madame d'Humiéres. Ce Prince, qui avoit voulu la conſoler de la perte du Duc de Bellegarde, qui étoit l'un des Cavaliers de la Cour le mieux fait, ne fut ni plus conſtant ni plus fidéle. Mademoiſelle d'Etrées lui ravit ſa liberté, & il n'y eut point de devoirs qu'il ne lui rendit pour s'en faire aimer, pendant que le Roi étoit occupé à achever de détruire le Parti de la Ligue. Son abſence qui fut longue, ne diminua rien de l'amour qu'il avoit pour Mademoiſel-

le

le d'Etrées ; au contraire, à ſon retour il eut de nouveaux attachemens pour elle, & déclara d'un ton de Maitre, qu'il ne vouloit partager ce cœur avec perſonne. Le Duc de Longueville en fut affligé ; mais Bellegarde le fut encore davantage : les eſpérances du premier pouvoient être ſans fondement ; mais l'autre étoit obligé de renoncer à un cœur dont il étoit déja en poſſeſſion. Il falut pourtant payer d'obéiſſance ; au moins Bellegarde promit au Roi tout ce qu'il voulut. La ſuite fera voir s'il s'en acquitta bien ou mal. Cependant, Bellegarde s'en plaignit à ſa Maîtreſſe de la maniére du monde la plus touchante : cette belle, de ſon côté, ne manqua pas de prendre part à ſon affliction. Comme les femmes ſont plus violentes que les hommes dans leurs paſſions, Mademoiſelle d'Etrées n'eut garde d'être auſſi modérée que Bellegarde. Elle en vint à l'emportement, & dit au Roi avec une extrême chaleur, qu'elle ne prétendoit pas être gênée dans ſes inclinations ; que la violence n'attireroit que ſon mépris & ſa haine, ſi on l'empêchoit d'épouſer un homme dont ſes parens approuvoient la recherche. Son chagrin alla même ſi loin, qu'elle partit de Mantes ſans prendre congé du Roi, &

& s'en retourna en Picardie.

Cette réſiſtance rendit le Roi plus amoureux. Il étoit également affligé de ſa colére & de ſon départ, & réſolut de faire les derniéres ſoumiſſions pour faire ſa paix avec cette belle. La difficulté étoit de la voir; car il ne pouvoit aller à Cœuvres ſans beaucoup de riſque. Il faloit faire ſept lieues en pays ennemi, traverſer un grand bois, & paſſer à la vûe de deux garniſons de la Ligue : de ſe faire accompagner, c'étoit rendre ſa paſſion publique, & chagriner ſa Maîtreſſe tout de nouveau. D'y aller ſeul, c'étoit trop s'expoſer, parce que la Campagne étoit couverte de troupes : de demander conſeil, il n'y avoit pas d'apparence, auſſi étoit-ce un conſeil que perſonne ne pouvoit lui donner. Ces difficultés le déſeſpéroient : & comme les déſirs les plus modérés deviennent violens par les obſtacles qu'ils rencontrent, le Roi, qui n'étoit déja que trop amoureux, ſe réſolut à tout riſquer. Il monta donc à cheval avec quelques Officiers de confiance, & fit quatre lieuës avec eux. Comme il fut à trois lieuës de la maiſon de ſa Maîtreſſe, il renvoya ſa compagnie, mit pied à terre, s'habilla en païſan, ſe chargea d'un ſac plein de paille, & acheva

ſon

ſon voyage à pied avec ſon ſac ſur le corps. Il n'y avoit rien qu'il ne fit, lorſqu'il étoit bien amoureux. Il avoit quelquefois des déſirs qui ne lui duroient qu'une nuit : mais lorſqu'il trouvoit des beautés qui le frapoient au cœur, il aimoit juſqu'à la folie, & dans ces violens tranſports il ne paroiſſoit rien moins que Henri le Grand. La Fable nous apprend, qu'Hercule prit la quenouille, & fila pour plaire à la belle Omphale. L'avanture du ſac de paille & de l'habit de païſan eſt quelque choſe de plus bas encore. La Marquiſe de Verneuil l'a vû plus d'une fois à ſes genoux eſſuyer ſes dédains & ſes injures.

Ce bizarre voyage lui réuſſit fort mal. Mademoiſelle d'Etrées étoit avec Madame de Villars ſa ſœur à la fenêtre d'une galerie, d'où l'on découvroit toute la campagne. Elle vit venir cet illuſtre païſan ; & comme elle ne s'attendoit pas à une avanture ſi extraordinaire, elle le prit effectivement pour ce qu'il paroiſſoit. Le Roi ne fut pas plutôt entré dans la cour du Château, qu'il ſe défit de ſon ſac ; & ſans faire demander perſonne, il monta dans la galerie où il avoit vû ſa Maîtreſſe. Il ne faut pas demander ſi Mademoiſelle d'Etrées fut ſurpriſe de le voir

voir dans un équipage ſi peu convenable à ſa dignité ; & au lieu de lui tenir compte de ce qu'il avoit hazardé pour elle, les civilités qu'il lui fit en l'abordant n'empêchérent pas qu'elle ne le reçût d'un air mépriſant. Elle ne demeura qu'un moment avec lui, encore ne fut-ce que pour lui dire, qu'il étoit ſi mal qu'elle ne pouvoit ſouffrir ſa préſence : tant il eſt vrai, que l'averſion empoiſonne toutes choſes, & même celles dont il ſemble qu'on devroit tenir le plus de compte. Tout déplait en ceux qu'on n'aime pas, & tout plaît au contraire en ceux qu'on aime. Je ſuis sûr, que ſi Bellegarde avoit fait la même choſe pour elle, il n'en auroit pas été reçu de cette maniére. En un mot, elle lui dit durement, qu'il allat changer d'habit, & le quitta fort bruſquement, laiſſant à ſa ſœur le ſoin de ſupléer à ſon peu de civilité.

L'abſence du Roi mit tout le monde en peine : on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu ; & quand on auroit publié ſa cavalcade, perſonne n'auroit pû le croire. Il ne put jamais rien obtenir de Mademoiſelle d'Etrées, auſſi ne fut-il pas longtems à Cœuvres : il revint à ſon armée, & raſſura tout par ſa préſence. On voyoit écrit ſur ſon viſage en gros caractéres

le mauvais ſuccès de ſon voyage ; & ſon affliction paroiſſoit ſi grande, qu'on eût dit qu'il avoit perdu la moitié de ſon Royaume. Etant enfin revenu de ſon abattement, il reprit à l'ordinaire le ſoin de ſes affaires ; mais toute ingrate qu'étoit Mademoiſelle d'Etrées, il ne pouvoit pas s'empêcher de ſonger à elle. Il ne pouvoit pas s'imaginer, qu'une ſi belle perſonne pût pouſſer la cruauté juſqu'au bout, & il ne déſeſpéroit pas de lui faire entendre raiſon. Il n'étoit queſtion que de voir cette belle, & de la voir ſans courir tant de riſque. Il fit donc ſçavoir à ſon pére, qui étoit Gouverneur de l'Iſle de France, qu'il lui deſtinoit une place dans ſon Conſeil, & lui ordonna d'en venir prendre poſſeſſion, & pour cet effet de ſe rendre à Mantes avec toute ſa famille.

La ſuite fit voir, que le Roi avoit bien jugé, & qu'il n'y a guéres de belles à l'épreuve d'un Prince amoureux : en effet, l'élévation de Monſieur d'Etrées, & les bien-faits qu'il recevoit tous les jours du Roi, rendirent Mademoiſelle d'Etrées plus humaine, & l'obligérent à mieux traiter un Prince ſi libéral. Malheureuſement, il n'avoit guéres le tems d'en profiter, & de gouter le plaiſir d'un ſi agréable changement. Car,

étant obligé d'être à tout moment à cheval, ou pour exécuter quelque deſſein contre les ennemis, ou pour s'oppoſer aux leurs, cette cruelle néceſſité l'arrachoit d'auprès de cette belle.

Mademoiſelle d'Etrées, qui ne vouloit rien perdre, & qui regardoit la pluralité d'Amans comme la marque d'un grand mérite, & comme un avantage qui met la beauté en réputation, fit toujours l'amour avec Bellegarde pendant que le Roi fut abſent, & ne laiſſa pas d'écouter le Duc de Longueville, de lui écrire, & d'en recevoir des lettres : mais ce Prince n'eut pas plutôt mis ordre à ſes affaires, qu'il écarta tous ſes rivaux, & ne voulut partager avec perſonne un cœur dont il ſe croyoit ſeul digne.

Le Duc de Longueville fut le plus réſigné, & n'eut pas trop de répugnance à ſacrifier ſon amour à ſa fortune. Il fit les premiers pas, & pria ſa Maîtreſſe de finir un commerce qui leur pouvoit être également fatal : il la pria de lui rendre ſes lettres, & lui promit de lui rapporter les ſiennes. Mademoiſelle d'Etrées n'eut pas la moindre peine à rompre une intrigue, qui dans le fond ne lui étoit pas fort chére, & l'on convint du jour où l'on devoit rendre les lettres de part

& d'autre. Elle fut de fort bonne foi ; & rendit tout ce qu'elle avoit ; mais le Duc ne fut pas ſi ſincére, & retint les plus tendres, eſpérant de la mettre par ce moyen dans une eſpéce de dépendance. Elle fut fort indignée de cette ſupercherie, & réſolut de s'en venger. Elle n'y réuſſit que trop bien, & lui rendit de ſi mauvais offices auprès du Roi, que le Duc, qui alloit tous les jours de dignité en dignité, s'engagea dans une ligue criminelle, & fut tué d'un coup de mouſquet, en faiſant ſon entrée à Dourlens, par un ſoldat de la garniſon, qui fit une décharge pour lui faire honneur. On parla de cette mort avec l'incertitude & la varieté dont on parle d'ordinaire de la mort des perſonnes diſtinguées. Quelques-uns dirent, que c'étoit un effet de la vengeance de Mademoiſelle d'Etrées, & paſſérent même juſqu'à avancer, qu'elle avoit fait faire le coup ; & à dire vrai, il y avoit bien de l'apparence.

Quoique le Roi fût fort ménager, ou qu'il eût, pour mieux dire, le péché originel de la Maiſon de Bourbon, je veux dire l'avarice, ce n'étoit pas avec ſes Maîtreſſes ; car il n'avoit rien de réſervé pour elles. Il lui étoit important

que

le Marquis de Cœuvres demeurat à
Cour, auſſi n'épargnoit-il rien pour
retenir. Le bon-homme, qui ſçavoit
ſa femme lui avoit fourni une pepi-
:e de filles mal ſages, comme il s'en
it expliqué en ſecret à un de ſes amis,
n'ayant pas grand ſujet de croire que
demoiſelle d'Etrées fût la ſeule Lu-
:ce de ſa Maiſon, regardoit les bien-
ts qu'il recevoit du Roi, comme un
élude de l'illuſtre naufrage que ſa fille
oit faire. La Marquiſe ſa femme n'a-
ıit pas déja trop bonne réputation, ou
utôt elle en avoit une fort mauvaiſe.
lle s'étoit réfugiée en Auvergne, ſui-
e du Marquis d'Allégre, avec lequel
le vivoit dans un concubinage public,
ns ſe mettre en peine du ſcandale qu'el-
: cauſoit. Le bon homme, qui avoit de
honneur, ne vouloit pas qu'on l'accu-
ıt d'avoir été la cauſe du déréglement
e Mademoiſelle d'Etrées ; & pour ſe
iſpenſer du ſoin de veiller ſur ſa con-
luite, il réſolut de la marier. Il jetta les
/eux ſur Nicolas Dumerſal, Seigneur de
Liancourt, Gentilhomme illuſtre par ſa
naiſſance & par ſes grands biens ; mais
au reſte, auſſi mal fait de corps que d'eſ-
prit.

Mademoiſelle d'Etrées connoiſſoit le

perſonnage, & eût pû faire, au beſoin, le catalogue de ſes infirmités : cependant, elle ne laiſſa pas de conſentir au mariage, dans l'eſpérance de ſe mettre à couvert par-là des ſoins trop importuns de ſon pére. D'ailleurs, elle avoit fait promettre au Roi, qu'il ne laiſſeroit pas conſommer le mariage. Elle fit valoir ſa fidélité auprès de ce Prince, lui proteſta qu'elle ne lui ſeroit infidéle qu'à l'extrémité, & le fit jurer de venir à ſon ſecours le jour de ſes nôces, & de la mettre en lieu où elle ne verroit ſon mari que quand il lui plairoit. Le Roi, qui n'oublioit jamais les affaires de l'amour, ſe ſouvint bien de ſon engagement ; mais il lui fut impoſſible de ſe trouver au rendez-vous. La nouvelle mariée cependant voyoit arriver l'heure fatale où elle devoit être livrée au monſtre qu'on lui avoit choiſi pour époux ; & ne voyant point paroître ſon amant, pour la délivrer d'un péril qu'elle craignoit autant que la mort, elle peſta dans l'ame contre ſa négligence, réſolut de s'en venger, & ranima toute ſa vigueur pour ſoutenir courageuſement toutes les attaques qu'on pourroit lui donner. Elle vit bien, qu'elle ne devoit chercher de ſecours que dans ſa réſolution ; auſſi fut-

elle

ferme, qu'elle vint à bout de
; empreſſemens de ſon mari, qui
. jamais l'obliger à ſe coucher;
es priéres qu'il lui en fit. Le len-
ı, il l'emmena chez lui, eſpérant
n viendroit mieux à bout dans un
ù il ſeroit le maitre : mais cette
ıtion ne lui réuſſit point ; car elle
accompagner par tout ce qu'elle
de parens à la nôce, & ne voulut
es laiſſer partir, que ſon Amant ne
enu à ſon ſecours.

: Roi, qui comptoit les momens, &
peſtoit peut-être de ſon côté contre
oins auxquels ſa Coûronne l'enga-
ıt, arrive enfin à la ville prochaine,
ıde à Liancourt de le venir trouver;
:e mari commode fut aſſez bon pour
:ner ſa femme avec lui, eſpérant tirer
:lque avantage pour ſa fortune de l'a-
ur que le Roi avoit pour elle. Il ne
pas plutôt arrivé, que le Roi partit
ur aller aſſiéger Chartres. Je ne ſçai
que devint Monſieur de Liancourt ;
ais pour Madame, elle ſuivit le Roi,
. ſe fit accompagner par ſa ſœur, &
ar une de ſes couſines. Le ſiége fut long,
: le Roi eut le tems de faire venir au
Camp Eliſabeth de Babou, femme de
François d'Eſcoubleau Marquis de Sour-

dis, tante de Gabrielle d'Etrées, pour lui ſervir de Gouvernante. Cette femme, ruſée & habile en tout ce qui s'apelloit galanterie, donna de ſi bonnes leçons à ſa niéce, qu'elle ſe rendit entiérement Maitreſſe de l'eſprit du Roi par ſes complaiſances, & obtint pour le Marquis de Sourdis le Gouvernement de Chartres, après que la place eut été priſe; Gouvernement qu'il avoit eu autrefois, & dont il avoit été dépouillé par la Ligue.

Le Roi, avant ſon commerce galant avec Mademoiſelle d'Etrées, avoit fait propoſer à la Reine Marguerite, ſa femme, de conſentir à la diſſolution de leur mariage, moyennant certaines conditions; & cette Princeſſe ne s'en éloignoit pas. Mais il fut le premier à faire naitre des obſtacles pour retarder la concluſion du traité, parce qu'il aimoit paſſionnément Mademoiſelle d'Etrées, & qu'il craignoit qu'étant libre, ſes ſujets ne le preſſaſſent de ſe remarier. Il l'auroit bien voulu, pourvu que c'eût été avec ſa Maitreſſe; mais la choſe ne ſe pouvoit, parce qu'elle avoit déja un mari. D'ailleurs, il avoit peur de la chagriner, s'il lui en faiſoit la propoſition; de ſorte qu'ils ne ſe parloient que d'amour ſans nôces.

Ce-

endant, comme le Roi ſouhaitoit
ement d'avoir un fils qui lui ſuc-
il eut deſſein de marier Madame
ine de Navarre. Cette Princeſſe
igée de quarante ans, plus agréa-
ıe belle, un peu boiteuſe, & aſſez
ielle. Elle aimoit les belles Lettres,
ıvoit beaucoup pour une femme. Le
e de Soiſſons en avoit été autrefois
reux, & le Roi avoit eu quelque
e de la lui donner. On dit même
lui en avoit fait faire la propoſi-
, & que ce fut pour cela que le Com-
ıitta le parti de la Ligue, & ſe ren-
ıuprès du Roi. Mais le Roi ayant eu
, que le Comte de Soiſſons agiſſoit
:oncert avec ſes ennemis, que ſon
ein étoit d'épouſer ſa ſœur, & puis
rentrer dans les intérêts de la Ligue,
nariage fut retardé; de ſorte que le
trouvant vraiſemblables les avis qu'il
it reçus, & le Comte ne pouvant
ffrir des longueurs qui le déſoloient,
ſe quittérent enfin fort mal ſatisfaits
ı de l'autre.

La Comteſſe de Guiche, fâchée de ce
e le Roi, non-ſeulement ne l'aimoit
ıs, mais même ſe faiſoit une eſpéce
honte de l'avoir aimée, parce qu'elle
oit fort laide, ne manqua pas de pro-

fiter de l'occaſion, pour ſe venger d'un outrage que le beau ſexe ne pardonne jamais, & fit enſorte que ces amans ſe virent, ſe firent de nouvelles proteſtations d'amour, & s'entredonnérent des promeſſes de mariage, réſolus de ſe marier auſſi-tôt que l'occaſion s'en préſenteroit, ſans ſe mettre en peine du conſentement du Roi. Le ſiége de Rouen s'étant fait quelque tems après, ils crurent que la conjoncture étoit favorable pour l'exécution de leurs deſſeins. Il y eut des relais diſpoſés de diſtance en diſtance; & le Comte, ſous prétexte de faire un voyage à Nogent, ſe rendit en Béarn avec toute la diligence poſſible: mais ils ne furent, ni aſſez fins, ni aſſez ſecrets. Le Roi fut averti de toutes leurs démarches; & quelque diligence que fit le Comte, l'Officier du Roi fut plutôt arrivé que lui, de ſorte qu'il trouva des oppoſitions par-tout, & fut contraint de s'en retourner ſans rien faire. Le Comte, qui étoit un jeune homme tout plein de cœur, ne pouvoit ſouffrir l'affront qu'on lui avoit fait; auſſi chercha-t-il les moyens de s'en venger, & penſa replonger le Roi & le Royaume dans les premiers malheurs.

Le Roi, pour ne courir pas le même riſ-

que, fit venir la Princeſſe à la Cour, l'alla recevoir ſur les bords de la Loi-, où il lui préſenta le Duc de Mont-nſier, qu'il lui deſtinoit pour époux. lle le reçut fort mal, ſoit qu'elle ne trouvat pas à ſon gré, ſoit qu'ayant ja donné ſon cœur au Comte de Soiſ-ns, elle n'eût rien à donner au Duc Montpenſier. Cependant elle arriva Dieppe, & y trouva Madame Gabrielle ar c'eſt ainſi qu'on appelloit Made-oiſelle d'Etrées depuis ſon mariage.) lle la trouva belle, & digne en un ot de l'amour de ſon frére; ce qui ne qu'augmenter l'envie qu'elle avoit déja ntre elle. Madame Gabrielle eut be-in de tout ſon courage, pour ſoutenir hauteur avec laquelle Madame la trai-; mais enfin ſa conſtance étant à bout, le pria le Roi de les ſéparer, après lui avoir fait ſes plaintes. Le Roi, qui ouloit contenter ſa Maitreſſe, ſans dé-bliger ſa ſœur, laiſſa celle-ci à Dieppe, mena l'autre à tous les voyages qu'il oit obligé de faire.

Madame Gabrielle, qui ne quittoit eſque plus le Roi, profita ſi bien des nſeils de la Marquiſe de Sourdis ſa nte, qui fut depuis Maitreſſe du Chan-lier de Chiverny, qu'elle prit une

grande connoiſſance des affaires, & fit voir tant de pénétration & de jugement dans les matiéres mêmes les plus délicates & les plus importantes, qu'elle ſe procura par ce moyen l'entrée du Conſeil. Le Chancelier ne contribua pas peu à lui procurer cet avantage. Il s'en étoit rendu amoureux, & n'avoit pû s'empêcher de le lui faire connoitre; tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus puiſſant que l'exemple du Souverain. Le Roi, qui eût voulu que tout le monde eût été amoureux comme lui, n'étoit pas fâché, à ſon intérêt près, qu'un homme de cette gravité fût atteint du même mal. Auſſi n'en avoit-il aucune inquiétude, parce qu'il comptoit que le Chancelier devoit ſe faire aſſez de juſtice, pour ſentir que ſes charmes n'étoient pas aſſez grands, pour engager Madame Gabrielle à trouver bon qu'il l'entretint de ſon glorieux martyre. Il le ſentit en effet ſi bien, qu'il borna tous ſes ſoins à ſe rendre néceſſaire, & à lui procurer les moyens de ſatisfaire ſon ambition.

Mais comme il n'y a point de bonheur durable, & que les plaiſirs les plus doux ſont détrempés de quelques peines, la joie de Madame Gabrielle fut interrompue par la nouvelle qu'elle reçut de la mort

rt de ſa mére, maſſacrée par le peu-
d'Iſſoire en Auvergne, qui s'étoit
tiné contre le Marquis d'Allégre ſon
ant. Cette femme, comme on a déja
, vivoit d'une maniére fort ſcanda-
ſe, auſſi mourut-elle comme elle avoit
:u. On trouva même après ſa mort des
rques de ſes débauches, que la pudeur
pêche de particulariſer.

Madame Gabrielle étoit trop habile à
ûter les plaiſirs, pour ne pas ſçavoir
)dérer le chagrin qu'elle eut de la mort
ſa mére: auſſi s'en conſola-t-elle avec
Duc de Bellegarde, qu'elle aimoit
ujours, & avec lequel elle entrete-
)it un commerce ſecret, ſans que le Roi
it la convaincre d'infidélité. Ce n'eſt
s qu'il ne la ſoupçonnat; mais elle lui
ſoit tant de careſſes, & tant de pro-
ſtations de fidélité, qu'elle diſſipoit tous
s ſoupçons. Il ne s'en falut cependant
: rien, que ſes précautions ne fuſſent
utiles. Le hazard penſa la découvrir;
ais l'amour la tira d'affaire. Le Roi écri-
t à Madame Gabrielle de le venir trou-
:r. Elle obéit, comme vous pouvez
oire. Un deſſein qu'il avoit en tête,
qu'il vouloit exécuter, l'obligea à par-
de grand matin. Il laiſſa Madame Ga-
ielle au lit, ſous prétexte qu'elle ſe

trou-

trouvoit incommodée. Bellegarde cependant fit courir le bruit, qu'il s'en retournoit à Mantes. Mais ce n'étoit que pour mieux jouer ſon rôle. Le Roi ne fut pas plutôt parti, que la Rouſſe, confidente de Madame Gabrielle, & dont le Duc de Sully fait un ſi vilain portrait, introduiſit Bellegarde dans un cabinet dont elle ſeule avoit la clef, d'où elle le fit ſortir auſſi-tôt que ſa Maitreſſe ſe fût défaite de certains fâcheux qui étoient alors dans ſa chambre.

A peine avoient-ils commencé à ſe prodiguer les plus tendres careſſes, & à ſe mettre en état de gouter ce que l'Amour a de plus doux, que le Roi ayant trouvé des obſtacles à l'exécution de ſon deſſein, revint, & les jetta par ſon retour dans un grand embarras. Au premier avis qu'on eut d'un contretems ſi peu attendu, la fidéle Rouſſe, qui ne manquoit jamais au beſoin à ſa bonne Maitreſſe, remit le Duc dans ſon cabinet, ſitué de maniére que la porte donnoit ſur la ruelle, & les fenêtres ſur le jardin. Le Roi ne fut pas plutôt entré qu'il demanda des confitures. Et comme il ſçavoit, que la Rouſſe les tenoit enfermées dans ce cabinet, il en demanda la clef. Cette habile confidente, qui s'étoit

t miſe en ſentinelle, ou pour voir que le Duc deviendroit, ou pour lui nner le tems par ſon abſence de ſon- r aux moyens de ſe ſauver, ſervit d'ex- ſe à Madame Gabrielle, qui peſtoit ntre cette fille, qu'elle diſoit avoir ourdiment emporté la clef de ce cabi- :t. Le Roi dont l'imagination étoit dé- frapée, crut que tout cela étoit de )mmande, & ſe mit en devoir d'enfon- :r la porte, quelques priéres que pût i faire Madame Gabrielle, qui le ſu- ioit d'épargner ſa tête, qui ſouffroit eaucoup d'un ſi grand bruit. Bellegar- e, voyant qu'il étoit perdu s'il ne riſ- uoit le tout pour le tout, ouvre la fe- être, & ſaute dans le jardin. Quoique a cabriole fût un peu extraordinaire, il ut le bonheur de ne ſe faire aucun mal. i l'humidité du terrain le ſauva, ou ſi e fut ſon agilité naturelle, c'eſt ce qu'il 'importe guéres de ſçavoir. Il ſuffit de lire, que l'amour eut ſoin de ſa con- ervation, & qu'il ſe retira ſain & ſauf. a Rouſſe, qui étoit en faction, n'eut as plutôt vû faire le ſaut, qu'elle re- int toute échaufée, & s'excuſa, en di- ant qu'elle n'avoit pas cru que ſa pré- ence fût néceſſaire. Elle ouvre enfin e cabinet, & donne au Roi les confitu- es qu'il demandoit. Ce

Ce Prince, ſurpris au dernier point de n'y trouver perſonne, ſe défioit de ſes propres yeux, & croyoit que Bellegarde avoit comme les gens d'Enée le ſecret de ſe rendre inviſible. Madame Gabrielle, qui n'avoit encore rien dit, devint plus hardie lorſqu'elle vit ſon étonnement, & lui fit mille injurieux reproches. Je vois bien, Sire, dit-elle en ſoupirant profondément, que votre amour commence à ſe laſſer. Epargnez-vous la peine de me faire une querelle, qui vous donne occaſion de me quitter. Je ſuis réſolue de vous prévenir, & de me retirer auprès de mon époux. La confiance doit être réciproque en amour ; & puiſque vous ne m'aimez pas aſſez pour être aſſuré de ma fidélité, je dois au moins être aſſez généreuſe pour mettre votre eſprit en repos par une promte retraite.

Que vous me faites d'injuſtice, ma chére enfant ! répondit alors le Roi. Ne ſçavez-vous pas qu'un peu de jalouſie eſt la marque aſſurée de l'amour le plus épuré, & le plus violent ? Si je vous eſtimois & vous aimois moins, je n'aurois pas tant de peur de vous perdre. Mais, enfin, puiſque mon procédé vous offenſe, je vous promets de n'être plus jaloux.

mérite toute votre colére, ma
fant ; mais enfin, je ne ſuis pas
de grace, puiſque je reconnois
e à vos pieds.
eſt bien foible quand on aime,
Madame Gabrielle. Hé ! faut-il
mouvemens de mon cœur vous
ſi favorables ? Vous méritez tout
eſſentiment, & je n'en ſçaurois
Tout mon dépit ſe diſſipe à la
re apparence d'une converſation
ur. Mais au moins ſouvenèz-vous
tre promeſſe, lui dit-elle, en lui
t de ces regards pleins de langueur
loquence, qui diſent ſi bien ce que
uche ne ſçauroit exprimer. Ce Prin-
t effectivement tant de peur qu'elle
utat la menace qu'elle lui avoit faite,
fut long-tems ſans oſer lui marquer
oindre ſoupçon.
La Cour étoit dans cette diſpoſition,
que la Ducheſſe de Guiſe, qui étoit
reurée à Paris avec les Chefs de la
ue, fit demander un paſſeport pour
r paſſer quelque tems à une de ſes ter-
. Ce paſſeport lui fut non ſeulement
ordé de la meilleure grace du monde,
is elle fut encore priée de paſſer par la
lle où le Roi étoit. Mademoiſelle de
uiſe fut fort aiſe de ce voyage, moins
pour

pour contenter ſa curioſité, défaut aſſez ordinaire au beau Sexe, que pour ſatisfaire deux paſſions auſſi oppoſées que le ſont l'amour & la haine : car elle aimoit Bellegarde, & haïſſoit Madame Gabrielle, dont elle ſçavoit qu'il étoit aimé. De ſorte qu'elle ne vouloit voir l'un, qu'afin de le rengager, & l'autre, pour chercher les moyens de s'en venger.

Pendant que Paris fut aſſiégé, il y eut ſouvent des tréves, durant leſquelles tous les braves ſe rendoient ſur le bord du foſſé pour entrer en converſation avec les Dames, qui pour cet effet ſe tranſportoient ſur le rempart. Anne d'Anglure Seigneur de Givry, qui avoit été élevé, pour ainſi dire, avec Mademoiſelle de Guiſe, l'aimoit paſſionnément, & prenoit ſoin de le lui faire connoitre par ſes déférences continuelles. Elle ne répondit pas à ſon amour, parce qu'elle viſoit plus haut, comme nous dirons tout à l'heure. Elle lui avoit pourtant donné quelques eſpérances, & même on dit qu'elle lui avoit promis de l'épouſer. Givry, le Cavalier le mieux fait, & le plus accompli, qui fût à la Cour, ſoit pour ſa bravoure, ſoit pour les connoiſſances qu'il avoit des belles Lettres, ſoit pour l'eſprit & pour la galanterie, fut ſi touché de ſon infidélité

il s'abandonna bientôt après à ſon
r, & chercha par-tout une mort
ſe, qui finit tout enſemble, & ſa
ſes peines. Le ſiége de Laon lui
ver ce qu'il cherchoit; auſſi ſe jet-
ſi ſouvent dans le péril, qu'il y de-
comme il le ſouhaitoit.

différence, que Mademoiſelle de
avoit pour Givry, venoit des pré-
ns, qu'elle avoit ſur le cœur du Roi,
voit demandé ſon portrait, & qui
gnoit être diſpoſé à l'épouſer, en cas
e mariage pût obliger les Chefs de
gue à rentrer ſous ſon obéiſſance.
ſi magnifique eſpérance rempliſſoit
gueil une Ame, qui n'en étoit pas dé-
al pourvuë, & lui faiſoit mépriſer tout
ui n'approchoit pas du Trône. Mais,
ne fut pas long-tems ſans rabattre de
e fierté. Un des amis de Bellegarde,
ant un jour ſollicité de ſe trouver au
marqué pour la converſation avec les
mes, il y fut enfin entrainé par une
éce de violence. Il y vit Mademoiſel-
de Guiſe, & la trouva ſi charmante,
e ſes yeux & ſon cœur furent également
tisfaits. Cette Princeſſe, qui n'étoit pas
ovice en l'art de galantiſer, ſe fit une
ie maligne du fracas, qu'elle s'aperçut
ue ſes attraits avoient fait dans le cœur

de

de ce Cavalier. Et comme nous expliquons toûjours à nôtre avantage ce qui flate nôtre vanité, elle s'en retourna avec la ſecréte joie d'avoir fait une conquête. Elle eut depuis occaſion de le voir, & après l'avoir bien examiné, elle le trouva fort à ſon gré, & fort digne d'être aimé : ſi bien qu'elle croyoit, qu'il ne lui ſeroit pas difficile de ſe conſoler des grandeurs qu'on lui avoit fait eſpérer, pourvû qu'elle paſſât le reſte de ſa vie avec un homme, pour qui elle ſentoit déja quelque choſe de ſi tendre.

On avoit répandu dans le public, que Bellegarde avoit eu part à la mort du Duc de Guiſe, qui fut tué aux Etats de Blois quelques années après la Saint Barthelemi. Madame de Guiſe, à laquelle ces rapports avoient été faits, ſe fit montrer Bellegarde comme un homme qu'elle devoit haïr, & fit tout ce qu'elle put pour cela; mais il lui fut impoſſible d'obliger ſon cœur à ſuivre les mouvemens de ſon eſprit. L'amour, & le devoir ſe trouvérent alors aux priſes ; mais le devoir ne fut pas le plus fort. Elle eut beau ranimer ſon reſſentiment, & rappeller la mémoire de ſon Epoux, le vivant l'emporta ſur le mort, & elle ſentit avec une eſpéce de confuſion, qu'elle avoit pour le vivant des ſenti-

; bien oppoſés. Ainſi la mére
e ne purent s'empêcher d'aimer
nne, que mille raiſons de bien-
evoient leur rendre odieuſe. Ma-
le de Guiſe, qui avoit démêlé
mens de ſa mére, fut bien-tôt
cuë qu'elle auroit à diſputer avec
œur de Bellegarde, ce qui lui fit
la réſolution de combattre ſa paſ-
ſſante, ou du moins de la diſſimu-
Mademoiſelle de Guiſe avoit des
pour ſe ménager, Bellegarde n'en
as moins. Il étoit trop ſage, pour
le certain pour l'incertain. Il ré-
lonc de ſon côté d'étoufer les ſen-
; de tendreſſe qu'il ſentoit pour Ma-
ſelle de Guiſe, ou d'en faire au
; un grand miſtére, de peur que Ma-
Gabrielle, qui l'avoit élevé & qui
itenoit, n'employât tout ſon crédit
le ruiner, ſi ſon infidélité venoit à
nnoiſſance.

l étoit bien informé, que cette Prin-
; n'ignoroit pas les bruits, qui avoient
u à ſon déſavantage au ſujet du meur-
le Blois; & ne pouvant ſouffrir, qu'el-
e regardât comme complice de la mort
ſon Pére, quoiqu'il ne ſongeât plus
en faire aimer, il fit agir ſes amis, &
pria de dire de ſa part à Madame & à
Made-

Mademoiſelle de Guiſe, qu'il étoit tout-à-fait innocent de la mort du Duc. Comme on croit aiſément ce qu'on ſouhaite, ſes excuſes furent ſi favorablement reçûes, que la Ducheſſe ne ſe contenta pas de dire à ceux qui en parlérent, qu'elle n'avoit jamais crû ces calomnies, mais même défendit à ſa fille d'accuſer Bellegarde à l'avenir de la mort de ſon Pére. La fille étoit pour le moins auſſi facile à perſuader que la mére : jugez par-là de la peine qu'elle eut d'obéir à un ordre ſi doux. En un mot, elles apprirent toutes deux par expérience, qu'il n'y a point de crime, quelque grand qu'il ſoit, que l'amour ne puiſſe expier.

Bellegarde ne ſe trouva pas peu embarraſſé des honnêtetés de la Ducheſſe. Il ne ſçavoit quel parti prendre, & étoit également combatu d'eſpérance & de crainte. Lorſqu'il ſe repréſentoit de quelle maniére Mademoiſelle de Guiſe avoit répondu à ſes regards paſſionnés, par d'autres qui ne l'étoient pas moins, il concluoit qu'il pourroit s'en faire aimer : d'un autre côté, lorſqu'il conſidéroit, que ce ſeroit la derniére des ingratitudes de manquer de fidélité à une perſonne qui lui ſacrifioit un grand Roi, il ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre. La raiſon, l'ambition, la

ui faiſoient condamner ſon in-
cependant, après tout, il ne
onſentir à éteindre une paſſion,
nnoit de ſi belles eſpérances; &
ir bien conſulté, il ne voulut
ni avec l'une, ni avec l'autre,
les ſervir toutes deux. Sur ce
il devoit chercher les moyens de
la Ducheſſe de Guiſe, & en habi-
ne il faloit profiter de la bonne
, que la fille avoit pour lui. Il
galement bien pour l'une & pour
Il leur envoyoit ſouvent des let-
des meſſages, & n'en recevoit que
onſes agréables.

Duc de Guiſe s'étant alors ſauvé du
au de Tours, où il avoit demeuré
nier depuis la mort de ſon frére, Bel-
de, qui le connoiſſoit très-particu-
ment, l'envoya complimenter par un
npette, qu'il chargea de deux lettres
les Princeſſes. Le Trompette, qui
oit pas mal habile, joua parfaitement
ſon rôle, & trouva moyen de don-
à Mademoiſelle de Guiſe la lettre
il avoit pour elle, ſans que perſonne
n aperçût. Elle étoit ſi obſervée, qu'el-
ne put lui parler. Elle ſe contenta de
faire connoitre par des ſignes obli-
ans, qu'elle la recevoit avec plaiſir.

Quelle

Quelle joïe pour Bellegarde d'aprendre par le retour de ſon homme une ſi agréable nouvelle !

Voilà l'état où étoient ces trois perſonnes, lorſque Madame de Guiſe envoya demander au Roi le paſſeport dont on a parlé. Bellegarde, apprenant que la Ducheſſe étoit partie pour Mantes, conſeilla au Roi d'envoyer au devant d'elle, & en obtint la commiſſion. Il ſeroit difficile de dire ce qui ſe paſſa dans cette entrevûë : ils ſe parlérent en particulier ; & comme tout le monde a été ſecret, perſonne n'en a rien ſçû. Il y a pourtant apparence, que la Ducheſſe ne manqua pas l'occaſion d'expliquer à Bellegarde ce qu'elle penſoit pour lui, & que Mademoiſelle de Guiſe rendit avec uſure les regards tendres & paſſionnés que ce Duc jettoit de ſon côté. La Ducheſſe ne pouvoit ſe laſſer de loüer la beauté de Madame Gabrielle ; & plus elle la voyoit, plus elle la trouvoit aimable. Mademoiſelle de Guiſe ne fit pas la même choſe ; car quoi qu'elle fût convaincuë qu'on ne lui donnoit rien de trop, elle ne pouvoit ſe réſoudre de louer des charmes, qui lui enlevoient un cœur ſur lequel elle avoit fait de grands deſſeins. Madame Gabrielle de ſon côté faiſoit un fort bon uſage de ſes yeux,



yeux ; car les portant
de, tantôt ſur Mad
elle avoit peine à m
pit qu'elle avoit de
ceſſe ſi charmante.
deux rivales, & tou
elles eurent beſoin
pour ſe contenir da
vilité réciproque qu'
demoiſelle de Guiſ
juſqu'au bout : s'ét
cle ſur le ſoir, e
qu'elle apperçut d
près avoir examiné
me Gabrielle, qu'
le qu'on l'avoit
ſa répondre, de
Madame Gabrielle
gnée.

Le Roi, qui ſe
& qui ſçavoit que
aimoit Bellegarde
cer, qu'il ne faiſo
la complaiſance p
lui dérober la paſſ
fille. Ce jugement
bons effets pour
guérit de ſa jalouſi
le, qu'il aima plus
noncer au deſſein

ortant tantôt ſur Bellegar-
· Mademoiſelle de Guiſe ,
ıe à moderer le ſecret dé-
oit de trouver cette Prin-
ante. En un mot, toutes
& toutes deux honnêtes ,
eſoin de toute leur ſageſſe
nir dans les bornes de la ci-
ue qu'elles ſe devoient. Ma-
ė Guiſe ne put la ſoutenir
: : s'étant trouvée au cer-
ɔir , elle dit à Bellegarde ,
ç ût derriére ſa chaiſe , a-
aminé quelque tems Mada-
, qu'elle n'étoit pas ſi bel-
voit publié. Ce Duc n'o-
, de peur d'être entendu de
ɔrielle , qui n'étoit pas éloi-

ui ſe connoiſſoit en amour ,
ıt que la Ducheſſe de Guiſe
garde , conclut ſans balan-
e faiſoit ſemblant d'avoir de
nce pour la mére , que pour
la paſſion qu'il avoit pour la
gement du Roi produiſit deux
pour Bellegarde ; car il le
jalouſie pour Madame Gabriel-
na plus que jamais , & le fit re-
leſſein qu'il avoit eu pour Ma-

demoiſelle de Guiſe. Bellegarde avoit beſoin de l'un & de l'autre, pour pouvoir continuer ſurement ſon intrigue avec ſes deux Maîtreſſes. Le bonheur de ce Cavalier eût été complet, s'il avoit pû diſſiper auſſi aiſément les ſoupçons jaloux de Madame Gabrielle que ceux du Roi; mais elle étoit trop habile, pour prendre le change, & pour ne pas examiner de près toutes les actions de ſon Amant : auſſi le fit-elle avec tant d'exactitude, qu'elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir des ſoins qu'il rendoit à Mademoiſelle de Guiſe. Elle étoit fort aiſe que le Roi donnât dans le panneau ; mais elle avoit tant de dépit de l'attachement de Bellegarde, qu'elle ne pouvoit gouter le plaiſir que lui auroit donné la crédulité de Sa Majeſté, ſi ſon eſprit eût été plus tranquille.

Si Madame Gabrielle étoit fine & pénétrante, Mademoiſelle de Guiſe ne le fut pas moins. Elle s'aperçut des inquiétudes de ſa rivale : & ſoit qu'elle fût bien aiſe de poſſéder ſeule Bellegarde, ou qu'elle fût aſſez vaine pour n'être pas fâchée qu'on ſentit que ſes charmes étoient à craindre, elle n'eut plus aucun ménagement, & même elle affecta aux yeux de Madame Gabrielle de donner à Bellegarde



de toutes les ma
voient porter ſa
gré. Elle ſe faiſ
pouvant rien ga
pher au moins
levé une ſi belle
ne lui faire aucu
préſaille, & de l
qu'elle lui avoit
La Ducheſſe de
jour à la Cour,
eût obtenu la ne
pour la maiſon
paſſer l'été. Et c
tent ſans quartie
charmes, Madam
donner à Madem
tât qu'elle avoit
Amant, & eut u
mande, qui lui ſ
au départ, ni la
part des Grands
gnérent fort loi
penſer ſi Bellega
fut pas plutôt d
Madame Gabriel
de ce qui s'étoit
tant de froideur
d'inquiétude. N
ceſſe, Madame

s marques d'amour, qui pou-
:r ſa jalouſie au ſouverain de-
faiſoit un ſenſible plaiſir, ne
a gagner ſur le Roi, de triom-
ins de celle qui lui avoit en-
elle conquête ; & elle croyoit
aucune injuſtice d'uſer de re-
: de lui ôter Bellegarde, puiſ-
avoit ôté le Roi.
lle de Guiſe ne demeura qu'un
our, & partit auſſi-tôt qu'elle
la neutralité qu'elle demandoit
iſon où elle ſe propoſoit de
. Et comme les Dames ſe trai-
uartier lorſqu'il s'agit de leurs
Madame Gabrielle ne put par-
Mademoiſelle de Guiſe l'atten-
avoit fait ſur le cœur de ſon
: eut une indiſpoſition de com-
ui lui ſervit d'excuſe de ne voir
ni la mére, ni la fille. La plû-
rands de la Cour les accompa-
ort loin ; je vous donne à pen-
Bellegarde fut du nombre. Il ne
lutôt de retour, qu'il alla voir
Gabrielle, & lui rendre compte
s'étoit paſſé : elle le reçut avec
roideur, qu'il en eut beaucoup
ide. Ne voyoit-il plus la Prin-
adame Gabrielle s'emparoit en-

core de ſon cœur, & il craignoit ſi fort de la perdre pour l'intérêt de ſa fortune, qu'il maudit cent fois ſon imprudence & ſa legéreté. Si Bellegarde étoit dans l'agitation, la Ducheſſe de Guiſe n'y étoit pas moins. Elle ne pouvoit vivre ſans ce Cavalier : cependant, il lui étoit difficile de le voir à l'aiſe tant que la guerre dureroit. Elle réſolut donc de lever cet obſtacle, & porta le Duc de Guiſe ſon fils à traiter avec le Roi, auquel elle en donna avis par un Courier qu'elle lui dépêcha. C'eſt ainſi que les Dames étoient le Thermomêtre des grandes affaires, qui ne hauſſoient ou ne baiſſoient qu'à proportion que l'amour les pouſſoit. Le Roi ravi de faire rentrer ſes ſujets dans le devoir par la douceur, & ſur-tout ce jeune Prince qu'il eſtimoit, & qui avoit beaucoup de crédit dans le parti de la Ligue, accepta la propoſition : & Bellegarde eut ordre d'aller négocier avec la Ducheſſe. Madame Gabrielle ne fut point du tout contente du choix que Sa Majeſté avoit fait. Elle fit tout ce qu'elle put pour faire nommer un autre Miniſtre, & diſoit pour raiſon que Bellegarde étoit jeune & ſans expérience, que cet emploi ne lui convenoit point, qu'il y réuſſiroit mal, & que ſa perſonne ne ſeroit pas ſi agréable au fils



fils qu'à la mére.
haitoit rien tant
ſelle de Guiſe, en
ſe maintenir. Le
qui occupoit alor
le Conſeil, en pa
le choix qu'il avo
être fort éloquen
jeſté en faveur de
ſenti que Mada
que par un mo
toit cela même,
ſons de ſa Maitre
goût.

Le Duc de Bel
ſa négociation n
qu'il s'en étoit pr
*Paris, qui* affoibli
ti de la Ligue, fi
put ſe réſoudre
Guiſe les conditio
legarde ne ſe re
comme il étoit fo
vers, qui avoit to
ſoit tout ce qu'il
Duc de Guiſe un
Tout le monde fu
de affaire ſe termi
& d'une maniére
Il vint ſaluer le R

ére. Bellegarde, qui ne ſou-
:ant que de revoir Mademoi-
e, employa tous ſes amis pour
. Le Duc de Nevers même,
: alors la premiére place dans
en parla au Roi, & applaudit
'il avoit fait. Il ne falloit pas
>quent pour perſuader Sa Ma-
eur de Bellegarde. Elle avoit
Madame Gabrielle n'agiſſoit
n motif de jalouſie; & c'é-
ıême, qui faiſoit que les rai-
Maitreſſe n'étoient pas de ſon

de Bellegarde partit enfin, &
ation n'eut pas tout le ſuccès
étoit promis. La réduction de
affoibliſſoit extrémement le par-
ligue, fut cauſe que le Roi ne
ſoudre à accorder au Duc de
conditions qu'il demandoit. Bel-
ne ſe rebuta pas pour cela; &
l étoit ſoutenu par le Duc de Ne-
i avoit tout pouvoir, & qui fai-
ce qu'il vouloit, il fit faire au
Guiſe un parti fort avantageux.
monde fut ſurpris, qu'une ſi gran-
·e ſe terminât en ſi peu de tems,
e maniére ſi avantageuſe au Duc.
ſaluer le Roi à Mantes; enſuite il

rendit ſes devoirs à Madame, qui le trouva fort à ſon gré, & crut qu'il étoit préferable au Comte de Soiſſons.

Bellegarde ayant fait l'accommodement du Duc de Guiſe, Madame Gabrielle voulut ſe faire honneur de celui du Duc du Maine, dont elle eſpéroit ſe ſervir pour le deſſein qu'elle avoit d'épouſer le Roi. Elle tournoit alors toutes ſes penſées de ce côté-là, & ce grand deſſein étoit la maîtreſſe roue de tous ſes mouvemens. C'étoit dans cette vûë, qu'elle avoit travaillé à le convertir : & comme il n'y a point de raiſons que l'éclat d'une Couronne, & les ſollicitations d'une Maîtreſſe qu'on adore, ne faſſent trouver excellentes, elle eut le bonheur d'y réuſſir. Elle fit donc négocier auprès du Duc, qui lui promit d'employer tout ſon crédit pour l'élever ſur le Trône; elle diſpoſa les choſes pour une Tréve générale, & s'empara ſi bien de l'eſprit du Préſident Jeannin, qui négocioit cet accommodement par ordre du Roi, qu'à la recommandation de cette Dame, il paſſa pluſieurs articles qui auroient été fort conteſtés ſans cela.

A propos de la converſion du Roi, il ne ſera pas mal à propos d'inſerer ici la Lettre, qu'il écrivit quelques jours aupa-



auparavant à Mad
d'original, auſſi n

*Mon Cœur, j'a*
*ne heure, & fus*
*juſqu'à mon couche*
*ve, & qu'elle doit*
*Pour moi je ſuis à*
*Saint Thomas. J'*
*à parler aux Evê*
*vous envoyai hier*
*envoye cinquante*
*autant de Cuiraſſie*
*de vous voir dema*
*vous faire plus lo*
*manche, que je ſe*
*l'heure, que je vo*
*suns ſur les bras,*
*Denys, autant qu*
*Bon-jour, mon Cœu*
*ne heure; car il n*
*un an que je ne v*
*million de fois les*
*ge, & la bouche de*
*23. de Juillet.*

Reprenons le fi
diſons, que le Roi
aller faire le ſiége
jours après ſon dé

ant à Madame Gabrielle. Elle eſt
ial, auſſi n'y changera-t-on rien.

*Cœur, j'arrivai hier au ſoir de bon-*
*, & fus importuné de Dieu-gard*
*mon coucher. Nous croyons la Tré-*
*qu'elle doit ſe conclure aujourd'hui.*
*ui je ſuis à l'endroit des Ligueux de*
*homas. J'ai commencé, ce matin,*
*aux Evêques. Outre ceux, que je*
*voyai hier pour eſcorte, je vous en*
*inquante aujourd'hui, qui valent*
*e Cuiraſſiers. L'eſpérance, que j'ai*
*voir demain retient ma plume de*
*re plus long diſcours. Ce ſera Di-*
*que je ferai le ſaut périlleux. A*
*que je vous écris, j'ai cent impor-*
*es bras, qui me font haïr Saint*
*autant que vous haïſſez Mantes.*
*mon Cœur: venez demain de bon-*
*; car il me ſemble déja qu'il y a*
*e je ne vous ai vûe. Je baiſe un*
*fois les belles mains de mon An-*
*bouche de ma chére Maitreſſe. Ce*
*illet.*

ions le fil de notre Hiſtoire, &
ie le Roi partit de Mantes pour
le ſiége de Laon. Quelques
s ſon départ, Madame Gabriel-

le accoucha de Céſar, qui porta le titre de Monſieur, & qui fut fait depuis Duc de Vendôme. Le Roi en eut une joie extrême, & fit ſa chére Maîtreſſe Marquiſe de Beaufort. Quoiqu'il lui fût impoſſible de l'aimer plus qu'il faiſoit, il en fit néanmoins beaucoup plus de cas, & eut pour elle plus de reſpect qu'auparavant, voulant auſſi que les autres l'imitaſſent en cela.

La Marquiſe de Beaufort, car c'eſt ainſi que nous l'appellerons à l'avenir, ſoutenue de quelques Grands de la Cour, avoit fait déclarer la guerre aux Eſpagnols, eſpérant de conquérir la Franche-Comté pour ſon fils. Cette entrepriſe fut malheureuſe en tout. Les intelligences ſur leſquelles on avoit compté n'aboutirent à rien : & le Roi de retour à Paris, penſa être tué dans la chambre de Madame de Beaufort par un étudiant des Jéſuites, qui lui donna un coup de couteau à la lévre inférieure ; mais heureuſement il en fut quitte pour une dent. Cet attentat fut ſuivi du fameux Arrêt du Parlement de Paris contre les Jéſuites, *qui furent bannis du Royaume comme perturbateurs du repos public, & corrupteurs de la jeuneſſe.*

La Marquiſe de Beaufort, que l'at-

ten-

tentat de Jean C
mée, & qui cr
ſeſpéré ne renve
tes ſes eſpérance
cation à diſpoſer
ſouhaitoit de to
deux grands ob
falloit faire rom
& même le ſien.
ſoit difficile, &
le commença. I
ſentement de la
lui en fit faire l
Miniſtres ne re
leur négociation
voit ſe réſoudre
dont elle avoit
voir poſſédée pa
ſi inférieur au ſie
fort fut fort affl
cès ; mais elle s'
garde, qui en
jamais, & qui p
ſes & ſes aſſidu
Dame.

Madame ſœur
Guiſe, ne faiſoi
leur amour. Q
raccommodé ave
il ne laiſſoit pa

de Jean Chaſtel avoit fort allar-
& qui craignoit que quelque dé-
ne renverſat d'un ſeul coup tou-
eſpérances, travailloit avec appli-
à diſpoſer le Roi au mariage qu'il
oit de tout ſon cœur. Il y avoit
grands obſtacles à ſurmonter. Il
faire rompre le mariage du Roi,
ne le ſien. Le premier lui paroiſ-
ficile, & ce fut auſſi par-là qu'el-
nença. Il s'agiſſoit d'avoir le con-
ent de la Reine Marguerite. Elle
fit faire la propoſition; mais ſes
es ne revinrent pas ſatisfaits de
gociation: cette Princeſſe ne pou-
réſoudre à abandonner une place
le avoit été la Maitreſſe, pour la
ſſédée par une perſonne d'un rang
eur au ſien. La Marquiſe de Beau-
: fort affligée de ce mauvais ſuc-
ais elle s'en conſola avec Belle-
qui en devint plus paſſionné que
& qui proportionnoit ſes careſ-
ſes aſſiduités au crédit de cette

me ſœur du Roi, & le Duc de
ne faiſoient plus un miſtére de
our. Quoique Bellegarde ſe fût
nodé avec Madame de Beaufort,
iſſoit pas de voir à l'ordinaire

Mademoiſelle de Guiſe. Ses viſites étoient ſi fréquentes, que le frére de cette Princeſſe commençoit à le trouver mauvais. Il accuſoit Bellegarde de témérité, & n'étoit pas moins téméraire que Bellegarde. Il s'en ouvrit à ſa ſœur d'une maniére ſi dure & ſi déſobligeante, que Bellegarde fut obligé de ſonger aux moyens de le mettre hors d'état de le traverſer. Il fit entendre au Duc de Nevers, qui ne pouvoit lui rien refuſer, que la recherche que Monſieur de Guiſe faiſoit de Madame ſans la permiſſion des puiſſances, bleſſoit leur autorité. Il fit enfin ſi beau & ſi bien, qu'il fit reléguer le Duc de Guiſe en Provence, ſous prétexte de l'en faire Gouverneur. La Marquiſe de Beaufort demanda ce Gouvernement pour le Prince, & l'obtint ſans peine. Il eut ordre de partir inceſſamment, & n'eut preſque pas le tems de prendre congé de Madame.

Cette Princeſſe étoit au déſeſpoir de la perte de ſon Amant; & comme elle ne ſçavoit d'où lui venoit le coup, elle s'en prenoit à tout le monde. Elle mit tout en œuvre pour découvrir ſes ennemis; mais n'en pouvant venir à bout, elle attribua ce coup à la cruauté de ſa deſtinée, & ſe conſola enfin par la conquê-



quête qu'elle
garet de la Va
n'étoit, ni ſi j
le Duc de Guiſ
s'en contenter
un commerce d
qu'à ſon mariag
de Charles D
conclu à Monc
avoit donnée à
mariage avoit
diverſes difficul
gion. Les deux
mécontentes d
parens à des int
ſentimens de l
vécurent-ils pas
ſix mois après l
ce fort bigot, fi
cognitò, pour
Pape, & diſper
fondé ſur les
Confeſſeur avo
Le Pape lui refu
na l'abſolution
tourner jamais
re, mais de la
pas ſe faire Cat
ce fut aſſez ſim
promettre tout

quête qu'elle fit de Jean Louis de Nogaret de la Valette Duc d'Epernon. Il n'étoit, ni ſi jeune, ni ſi bien fait, que le Duc de Guiſe. Elle ne laiſſa pas de s'en contenter, & d'entretenir avec lui un commerce de galanterie, qui dura juſqu'à ſon mariage avec le Duc de Bar fils de Charles Duc de Lorraine, qui fut conclu à Monceaux, terre que le Roi avoit donnée à Madame de Beaufort. Ce mariage avoit trainé deux ans à cauſe de diverſes difficultés ſur le fait de la Religion. Les deux parties étoient également mécontentes d'être ſacrifiées par leurs parens à des intérêts d'Etat, contre les ſentimens de leur conſcience. Auſſi ne furent-ils pas trop bien enſemble: car mois après leur mariage, le Duc, Prince fort bigot, fit un voyage à Rome, incognitò, pour demander l'abſolution au Pape, & diſpenſe pour l'avenir; & cela ſur les vains ſcrupules dont ſon Confeſſeur avoit allarmé ſa conſcience. Le Pape lui refuſa la diſpenſe, & lui donna abſolution, à condition de ne revoir jamais avec Catherine de Navarre, mais de la répudier ſi elle ne vouloit ſe faire Catholique. Ce pauvre Prince aſſez ſimple & aſſez bigot, pour être tout ce qu'on voulut, pour-

vû qu'on le reçût ſecrettement à la paix de l'Egliſe, en attendant qu'il pût l'être publiquement. Ainſi cette infortunée Princeſſe demeura veuve au milieu de ſon mariage.

Avant que nous ſortions de Monceaux, il faut dire un mot de la maladie du Roi, qui ſuivit de près la concluſion du mariage de Madame Catherine. Ce Prince avoit commencé de faire une diette, lorſqu'il tomba malade d'une rétention d'urine, accompagnée d'une groſſe fiévre, & de défaillances de cœur. Le mal fut violent, & l'on craignit pour ſa vie; mais enfin ce ne fut rien, & le Roi fut ſur pied deux ou trois jours après. Madame de Beaufort, qui s'étoit vûe ſur le bord du précipice, le ſollicitoit continuellement de l'épouſer, & l'en ſollicitoit d'autant plus preſſamment, que les ſoins qu'elle avoit eus pour lui, & la tendreſſe qu'elle lui avoit témoignée en cette occaſion, ſembloient l'obliger à lui tenir parole. Le Roi étoit réſolu de la contenter, & à la vérité les Hiſtoriens lui rendent témoignage, qu'aux inconvéniens près elle n'étoit pas indigne de cet honneur.

La ſolemnité des nôces de Madame avec le Duc de Bar étant faite, cette Prin-



Princeſſe alla qu
Etats de ſon ép
plaiſir à la Ma
ſe vit par-là d
avoit de rendr
Princeſſe, plut
déférences qui
çues.

Retournons
trainoit encore
ſon parti délab
aſſiégé Cambrai
de ſecourir cett
elle fut priſe av
te de cette ville
grin qu'il eut
gens de guerr
pouſſérent ſa p
la mortification
armée, que le
dre Cambrai, p
ſecourir lorſqu'il
à Laon avec ſa
ſe dédommager
une autre Place
ſa Maitreſſe.

*Mon Menon,*
*vous m'avez écri*
*don. S'il ſe fait*

eſſe a Ila quelque tems après dans les
de ſon époux. Son départ fit grand
à la Marquiſe de Beaufort, qui
par là délivrée du chagrin qu'elle
de endre à la naiſſance de cette
ſſe plutôt qu'à ſa perſonne, des
nces qui étoient ſouvent mal re-

ournons au Duc du Maine, qui
encore les miſérables reſtes de
rti délabré. Les Eſpagnols ayant
Cambrai, le Roi ſe mit en état
urir cette importante Place; mais
priſe avant qu'il arrivat. La per-
ette ville ne fut pas le ſeul cha-
'il eut en cette occaſion. Les
guerre naturellement inſolens,
nt ſa patience à bout, & il eut
ſication d'entendre dire à ſon
que le Roi avoit bien voulu per-
brai, puiſqu'au lieu de le venir
lor qu'il falloit, il s'étoit amuſé
ve ſa Maitreſſe. Le Roi, pour
ımager de cette perte, aſſiége
: l lace, & écrit cette Lettre à
ſſe

*Ter on, j'ai reçu la votre, que*
*ez écrite par l'Avocat Courvar-*
*e fait quelque choſe pour lui ce*
*ſera*

*ſera à votre conſidération : je vous en parle avec incertitude, parce qu'en telles affaires je prens conſeil de Monſieur le Chancelier, qui en a plus de connoiſſance que moi. Quant au mariage de la Bourdaiſiére, ſi elle eût eu à en mourir, j'euſſe été l'homicide. Je ſuis toujours en peine de Vitry, les champs ſont bien plus gais que la ville, vous le trouverez ainſi quand nous ſerons enſemble. Bon-jour, mon tout, je te baiſe un million de fois.*

Il partit le lendemain pour aller voir ſa Maitreſſe, & laiſſa la conduite du ſiége à ſes Généraux. Il y revint néanmoins quelques jours après avec le Duc du Maine. Madame de Beaufort, qui avoit commencé ſon accommodement, y mit la main, & l'emporta ſur pluſieurs autres qui étoient d'avis qu'il ne lui falloit faire aucun quartier, puiſqu'il avoit tant attendu. Elle lui fit faire un parti fort avantageux ; car outre qu'elle étoit naturellement généreuſe, elle étoit bien aiſe de ſe faire des amis, tant parce qu'aſpirant à devenir Reine, elle en avoit beſoin pour faire caſſer le mariage de la Reine Marguerite, que parce qu'elle vouloit s'aſſurer d'un protecteur, en cas que le Roi vint à lui manquer. Et comme elle

pouvoit rien eſpérer, ni des Princes
ng, ni des Huguenots qui n'avoient
auc[illegible]p de ſujet de l'aimer, ni des
ues ; elle n'oublioit rien pour le
en[illegible]rement dans ſes intérêts.
ſque le ſoldat s'eſt une fois donné
rté de parler avec peu de reſpect
ions de ſon Souverain, il croit
droit de le faire toujours, & ſur-
and il ſe voit apuyé de quelque
ne de conſidération. L'inſolence
nbrai en produiſit une autre quel-
ns après, qui chagrina d'autant
Roi, qu'il ſe vit contraint de cé-
la néceſſité de la conjoncture.
ayant été ſurpris par les Eſpa-
le Conſeil du Roi fut d'avis qu'il
reprendre avant que les enne-
ent le tems de s'y fortifier. Le
t pour cette expédition avec tou-
ur. Madame de Beaufort même
oyage, & prit ſon quartier au-
celui du Roi. Les ſoldats, qui
it ſur cette femme tous les mau-
ès murmurérent hautement de
l'avoit fait venir là. Le Maré-
Bi[illegible]on même, ſans conſidérer
[illegible]rien de plus dangereux que
les plaiſirs de ſon Souverain,
lo[illegible]nner la liberté de lui faire
con-

connoitre ſon foible, lui en fit de grands reproches; de ſorte que Sa Majeſté, ne pouvant ou n'oſant reprimer ces inſolens, fut obligée de faire retirer ſa Maitreſſe, & d'ôter ce ſujet de ſcandale de devant les yeux de ſon armée. On étoit alors en France bien plus délicat, qu'on ne l'eſt en ces derniers tems.

Nous avons dit, que le départ de Madame fut un grand ſujet de joie pour la Marquiſe de Beaufort. Bellegarde ſçut bien profiter de ce moment de bonne humeur où la Marquiſe ſe trouvoit alors, pour la diſpoſer à faire amitié avec Mademoiſelle de Guiſe. Comme il craignoit que l'amour qu'il avoit pour celle-ci ne lui fit enfin perdre l'autre, il prit le parti de les mettre bien enſemble; & même il ménagea ſi bien ſon ancienne Maitreſſe, qu'il lui fit comprendre, que le ſeul moyen de guérir le Roi de ſa jalouſie, dont il donnoit de tems en tems des marques, étoit qu'elle trouvat bon qu'il ſe mariat à Mademoiſelle de Guiſe. Celle-ci, qui ſentoit bien qu'elle pouvoit tirer de grands avantages de ce raccommodement, puiſque toutes les graces paſſoient alors par le canal de Madame de Beaufort, en fit volontiers toutes les avances. Ces deux Dames furent depuis ſi bien

ien unies, qu'on les voyoit toujours nſemble, & qu'elles affectoient d'être abillées de la même maniére, & de por-r les mêmes garnitures. Le Roi fut la ape de cette réconciliation; car il de-eura convaincu, que Bellegarde n'é-it en aucun commerce avec la Mar-iiſe. Un accident imprévu le détrom-, & le rejetta dans ſa premiére jalou-. La Marquiſe avoit reçu un billet de llegarde: la Rouſſe, occupée d'une tite incommodité qu'avoit alors ſa Mai-ſſe, l'oublia ſur ſa toilette. Le Roi, i avoit grand ſoin de ſa Maitreſſe, voya de grand matin chez elle Be-ghen, ſon premier valet de chambre, ir ſçavoir l'état de ſa ſanté. Berin-n, étant dans la chambre de Mada-de Beaufort, jette les yeux ſur ce et, s'en ſaiſit, & le porte à ſon Mai-Le Roi, qui avoit fort bonne opi-n de tout ce qu'il aimoit, ne ſçavoit u'il en devoit croire: cependant il na ordre à Beringhen d'obſerver ces Amans. Il s'acquita ſi bien de ſa niſſion, qu'ayant vû entrer Belle-e dans la chambre de la Marquiſe, d'abord en avertir le Roi, qui com-a ſur le champ à Charles de Choi-Marquis de Pralin, Capitaine des Gar-

Gardes, & depuis Maréchal de France, d'aller tuer ce Cavalier entre les bras de ſon infidéle.

Pralin, qui aimoit fort ces deux Amans, fut au déſeſpoir d'un ordre de cette nature. Il eût donné toutes choſes pour en être diſpenſé; mais il n'y avoit pas ſeulement moyen de faire ſemblant d'avoir cette envie. Il obéit donc, & obéit ſi mal, que le coupable eut le tems de ſe ſauver. En paſſant par la ſalle des Gardes, il ſe fit ſuivre par cinq ou ſix; mais il fit tant de bruit, & prit un ſi long détour, qu'étant entré, il ne trouva que Madame de Beaufort, à laquelle il apprit naturellement le ſujet de ſon voyage. Elle vit bien, qu'il n'avoit pas voulu la ſurprendre; elle l'en remercia, & lui promit de ſe ſouvenir du bon ſervice qu'il lui avoit rendu. Auſſi ne l'oublia-t-elle pas; car à ſa recommandation, & à celle de Mademoiſelle de Guiſe, autant intéreſſée que la Marquiſe à la conſervation de Bellegarde, Pralin devint bien-tôt après Maréchal, & l'un des plus puiſſans hommes de la Cour. La Marquiſe de Beaufort ſe plaignit encore au Roi, lui reprocha ſes injuſtes ſoupçons, & le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur ſes promeſſes & ſur ſon amitié. Il lui

lui montra pour ſe juſtifier, la Lettre que Beringhen lui avoit donnée. Elle jura, qu'elle en ignoroit le contenu, & qu'elle ne l'avoit pas lûe. En un mot, il lui fut facile de ſe juſtifier, parce qu'on étoit tout diſpoſé à la trouver innocente, & qu'on eût été bien fâché de la convaincre. Cependant, l'eſprit du Roi n'étoit pas content, la Lettre l'embarraſſoit, & répandoit de tems en tems certains nuages de défiance, dont il ne ſe pouvoit entiérement débarraſſer. En un mot, il falut, pour le mettre en repos, que la Marquiſe conſentit à la retraite de Bellegarde, qui eut ordre de quitter la Cour, & de n'y revenir qu'il ne fût marié, & accompagné de ſa femme.

Le Duc obéit : & pour n'être pas long-tems éloigné du centre des plaiſirs, il ſe maria à Anne de Beuil, fille d'Honoré de Beuil, Sieur de Fontaine, qui fut tué au ſiége de Saint-Malo, après que cette Ville ſe fut déclarée pour la Ligue. Il revint à Paris avec ſon épouſe, & y trouva une nouvelle beauté qui ne faiſoit que d'arriver à la Cour : c'étoit Louïſe de Budos, fille de Jaques de Budos, Vicomte de Portes, & de Catherine de Clermont. Cette beauté, qui s'étoit mariée depuis peu au Connétable

de

de Montmorenci, étoit la terreur de tout ce qu'il y avoit de femmes galantes. Auſſi n'y eut-il guéres d'Amans, dont la fidélité fût à l'épreuve de ſes charmes ; mais elle avoit tant de fierté, qu'elle regardoit avec le même mépris la jalouſie de ſes ſemblables & l'amour des Courtiſans. Le Roi fut auſſi ſenſible que les autres aux attraits de cette merveille, à laquelle il rendit de fréquentes viſites, ſans ſe mettre en peine s'il chagrinoit, ou non, Madame de Beaufort. La Connêtable, ſelon la bonne coutume de ſon ſexe, ſe félicitoit du chagrin qu'elle cauſoit à la Marquiſe ; & n'ayant aucun deſſein de profiter des aſſiduités de Sa Majeſté, elle s'en divertiſſoit avec le Maréchal de Biron, auquel elle avoit donné toute ſon affection. Elle ne jouït pas long-tems ni des avantages de ſa beauté, ni de la joie maligne qu'elle ſe faiſoit des inquiétudes de la Marquiſe. Elle mourut en couche, & Madame de Beaufort ſe vit délivrée par ſa mort d'une ſi redoutable rivale. La Connétable laiſſa deux enfans, tous deux fort jeunes ; l'un étoit Henri II. du nom, Duc de Montmorenci, qui fut depuis Pair & Maréchal de France, & mourut à Toulouſe ſur l'échafaut l'an 1632. ; & l'autre Charlot-

lotte Marguerite de Montmorenci, qui hérita des charmes de ſa mére, & fut mariée à Henri de Bourbon, premier Prince du ſang. Cette fille fit encore plus de fraças que ſa mére, & mit toute la Cour en combuſtion. Nous en parlerons en ſon lieu. Achevons l'Hiſtoire de Madame de Beaufort.

Pendant que tout cela ſe faiſoit, la Marquiſe de Beaufort accoucha de Catherine Henriette, légitimée de France, qui épouſa en 1619. Charles de Lorraine Duc d'Elbœuf. Ce fut alors qu'elle fit diſſoudre ſon mariage, & peu de tems après elle accoucha d'Alexandre de Vendôme, nommé communément le Grand-Prieur de France, qui mourut priſonnier au Château de Vincennes, où Louis XIII. le fit enfermer. La Marquiſe, ſe voyant alors libre par la diſſolution de ſon mariage, tourna tous ſes ſoins & toute ſon induſtrie à ſe mettre la Couronne ſur la tête. Le Roi, plus amoureux que jamais, & tout joyeux des enfans qu'elle lui avoit donnés, fit tout ce qui dépendoit de lui pour la ſatisfaire, & il en étoit tellement entêté, qu'il chaſſa de la Cour Nicolas de Neuville Seigneur de Villeroy, Secretaire d'Etat, pour s'être donné la liberté de lui remontrer en bon

bon & fidéle ſerviteur, les inconvéniens où il s'expoſoit par un ſemblable mariage. Il ſçavoit, qu'il ne lui ſeroit pas difficile d'y faire conſentir la Reine Marguerite, de ſorte que, ne s'agiſſant plus que d'avoir l'approbation de la Cour de Rome, il l'envoya ſolliciter par Nicolas Brulard Seigneur de Sillery, auquel il donna la qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire. Sillery étoit alors Préſident au Parlement de Paris. Ce Miniſtre étoit fort habile, & outre le zèle qu'il avoit pour les intérêts de ſon Maitre, il devoit une partie de ſa fortune à la Marquiſe de Beaufort, qui, pour mieux l'encourager à lui rendre cet important ſervice, lui promettoit la charge de Chancelier, qu'elle lui fit donner en effet, ſans ſe mettre en peine des intérêts de Chiverny, intime ami de ſa ſœur, pour laquelle elle croyoit avoir aſſez fait en obtenant un Chapeau de Cardinal pour ſon fils ainé.

Avant que de parler du ſuccès de la négociation de ce Miniſtre, il ne ſera pas mal à propos de faire voir ſur quels fondemens le Roi demandoit la diſſolution de ſon mariage. Et pour cet effet, l'on ne ſçauroit mieux faire, que d'inſérer ici le Manifeſte qu'il fit publier, où l'on

l'on verra la Reine Marguerite dépeinte de toutes ſes couleurs, & ſes impudicités ſi bien particulariſées, qu'on demeurera d'accord, que nous avons eu raiſon de renvoyer ici ſon caractére & ſes amours, dont nous n'avons parlé exprès qu'en paſſant.

# MANIFESTE

## DE

# HENRI IV,

## *ſur ſon Divorce d'avec Marguerite de Valois.*

LEs Tirans, & ceux qui ne ſe ſoucient pas d'être haïs pourvû qu'ils ſoient craints, diſent d'ordinaire, que les Rois qui font la Loi, ſont au-deſſus de la Loi, & que leur bon plaiſir doit être la régle de tout. Je déteſte une maxime ſi tirannique. Celui qui fait les Loix doit les faire obſerver par ſon exemple: plus un Prince eſt grand, plus il doit être équitable. Sa véritable gloire conſiſte dans la douceur & dans l'affection de ſes ſujets. Il eſt vrai, que j'ai été contraint de

de conquérir par les armes le Royaume, que le droit de ma naiſſance me donnoit. Mais toute la Terre m'eſt témoin, que j'ai pardonné à plus d'ennemis que je n'ai vengé d'outrages. Les perturbateurs de l'Etat, auſſi-bien que mes ennemis particuliers, ont reſſenti les effets de ma clémence. Cependant après tout cela j'apprens, que non-ſeulement les Etrangers, mais même pluſieurs François peu affectionnés à mon ſervice, trouvent mauvais, qu'après vingt-huit ans de mariage je me ſois ſéparé de la ſœur des Rois mes prédéceſſeurs, ſous prétexte de la parenté qui eſt entre nous. Les uns m'appellent voluptueux, les autres Athée, & tous enſemble ingrat. Je croyois pouvoir me diſpenſer d'entretenir le public de l'endroit le plus chagrinant de ma vie, que j'avois condamné pour mon repos à un éternel ſilence. Mais puiſqu'il s'agit de mon honneur, & qu'une cruelle néceſſité m'oblige à repaſſer pour ma juſtification ſur des faits ſi déſagréables, je veux bien éclaircir ceux qui ſe ſont laiſſés abuſer, & confondre en même tems la malice de mes ennemis cachés, en expoſant aux yeux de toute la terre les véritables cauſes du Divorce que je demande. Dans le rang où

où Dieu m'a élevé, il ne ſuffit pas que ma vie ſoit ſans reproche, il faut éviter encore qu'elle ne ſoit ſoupçonnée, & tirer enfin le rideau ſous lequel j'avois voulu cacher les déſordres de ma famille.

On dit que le Ciel envoye des avertiſſemens à ceux qui ſont nés pour commander aux autres, des malheurs qui doivent leur arriver. Si la pluye de ſang, qui tomba à Rome avant la bataille de Cannes, fut un préſage de la perte que la République y devoit faire, le ſang qui fut répandu le jour de mes nôces, fut auſſi le triſte préſage des cruels déplaiſirs, que devoit me cauſer cette fatale union. Je ne profitai pas de ce mauvais augure, & je n'y fis aucune réflexion, non plus qu'aux paroles du Roi Charles IX. frére de cette impudique, qui, la connoiſſant mieux que moi, dit plaiſamment, *qu'il ne donnoit pas ſa Margot ſeulement pour femme au Roi de Navarre, mais à tous les Huguenots de ſon Royaume.* J'y donnai un ſens bien différent du ſien, & je crus qu'il la regardoit comme un nœud qui devoit à l'avenir attacher inviolablement tous les Huguenots à ſon ſervice. Le tems ne

m'a que trop bien dévelopé le miſtére de cet oracle. J'avois ſi peu pratiqué cette Princeſſe, que je ne ſçavois pas que dès l'âge d'onze ans elle avoit commencé d'être ſenſible à l'amour, & qu'Entragues & Charrins ſe vantoient tous deux d'en avoir obtenu dès lors les premiéres faveurs. Je ne ſçai ſi la généreuſe émulation de diſputer cette conquête, ou l'excès du plaiſir firent aller Entragues au-delà de ſes forces ; mais il eſt certain, que les efforts qu'elle lui fit faire, le mirent ſur le bord du tombeau, & l'obligérent à quitter la partie, pour prendre une femme moins belle, mais plus modérée & plus ſage.

Le Prince de Martigues remplit la place que d'Entragues venoit de quitter ; car s'étant défaite de Charrins qu'elle n'aimoit plus, il demeura ſeul le maitre de ſon cœur. Ce Prince, aſſez vain de ſon naturel, fit ſi peu de miſtére de ſa bonne fortune, que leur intrigue, connue de toute la Cour, éclata juſqu'à l'armée, & paſſant de l'un à l'autre, fut la riche matiére des plaiſanteries de toute l'Infanterie, dont Martigues étoit Colonel. Cet Amant indiſcret portoit, aux occaſions les plus périlleuſes, une écharpe en broderie, & un petit chien qu'elle lui avoit

avoit donné, qu'il conſerva juſqu'à la mort comme un gage de ſon amitié. La perte de ce favori lui fit répandre des larmes, que le Roi tâcha d'eſſuyer en la mariant avec le Roi de Portugal : mais le Duc de Guiſe, qui formoit dès lors le parti de la Ligue, & qui prétendoit en l'épouſant donner quelque couleur à ſes injuſtes & ambitieux deſſeins, traverſa ce mariage par le moyen du Cardinal de Lorraine ſon oncle, qui avoit été envoyé en Eſpagne, pour complimenter le Roi Catholique ſur la mort d'Eliſabeth de France ſon épouſe. Le Duc, cependant, gagna le cœur de cette Princeſſe par les bons offices de Madame de Carnavalet. Elle ajouta à ſes autres crimes l'inceſte qu'elle commit avec les Ducs d'Anjou & d'Alençon ſes fréres ; & ce fut eux, qui interrompirent ſon commerce avec le Duc de Guiſe. Voilà comment elle avoit débuté avant notre Mariage. Jugez ſi je n'avois pas beſoin d'une grande vigueur, pour emporter la bague à la premiére courſe.

Nous ne fumes pas plutôt mariés, que ceux qui avoient pû prétendre à ſon alliance s'éloignérent, & l'obligérent par leur retraite à ſe borner à des galanteries moins publiques. La Ducheſſe de Ne-

vers, ſa bonne amie, & qui aimoit Coconas, l'engagea à favoriſer la Molle, confident de leur intrigue, pour lui épargner le chagrin de garder les manteaux pendant qu'ils étoient enſemble. Elles ne jouïrent pas long-tems de leurs amans: ils ſe trouvérent complices de la Conſpiration des Maréchaux de Montmorenci & de Coſſé, & laiſſérent leurs têtes ſur un échafaut. Ces charitables Dames ne laiſſérent pas long-tems expoſés à la vûe du peuple les triſtes reſtes de leurs malheureux Amans; elles enlevérent leurs têtes elles-mêmes, les mirent dans leur carroſſe, & les portérent enſuite dans la Chapelle de Saint Martin au-deſſous de Montmartre; & après les avoir mouillées de leurs larmes, elles les enterrérent de leurs propres mains.

La Reine fut ſi touchée de la mort tragique de la Molle, qu'elle fit pitié à Saint-Luc. Ce Cavalier pour l'en conſoler vint ſouvent la voir à Nerac, à la faveur de la nuit, traveſti de pluſieurs maniéres: mais comme il diſparoiſſoit le jour, ſon abſence ramenoit ſon chagrin. Pour y ſuppléer, elle eut recours à Buſſi: mais elle ne trouva pas ſon compte avec lui: & l'on dit qu'il n'étoit pas ſi brave dans les ruelles, qu'à la tête d'un Camp

Camp volant, parce qu'il étoit incommodé d'une colique, qui le prenoit d'ordinaire au commencement du plaiſir.

La différence de parti ne l'empêcha pas d'écouter le Duc du Maine, bon compagnon, gros & gras, & voluptueux, & en un mot d'auſſi bon appetit qu'elle. Cette conformité d'humeurs fit long-tems durer leur commerce, malgré la concurrence de Madame de Vitry, qui fit tout ce qu'elle put pour le traverſer. Le Duc eut néanmoins l'imprudence d'écrire un jour à ſa Rivale, qu'il préféroit le Soleil à la Lune, ce qui vouloit dire en bon François, Madame de Vitry à la Reine de Navarre, parce que ma chaſte épouſe ſe faiſoit appeller Diane: mais la paix ſe fit, & la Lune éclipſa le Soleil.

Ce ſacrifice ne guérit point Diane de ſon humeur inconſtante: auſſi n'étoit-il pas juſte qu'elle eût de la fidélité pour un homme qui s'éloignoit d'elle, pour faire la guerre au parti que l'honneur & le devoir l'obligeoient d'embraſſer. Les Huguenots auroient eu même ſujet de ſe plaindre, ſi elle n'avoit trouvé perſonne parmi eux digne de l'occuper pendant quelques jours. Le Vicomte de Turenne fut le premier qui ſe mit ſur les rangs.

Il étoit de bonne taille, il avoit bonne mine, & ſon extérieur la charma d'abord ; mais elle ne trouva pas dans le particulier ce qu'il promettoit en public : auſſi lui donna-t-elle ſon congé, parce, diſoit-elle, qu'il reſſembloit aux nuages vuides, qui n'ont rien de beau que l'apparence. Cet Amant déſeſpéré vouloit aller ſe pendre dans quelque terre inconnue, & je ne ſçai ce qui en ſeroit arrivé, ſi, pour l'intérêt de notre parti, je ne l'euſſe obligé à le rappeller. Elle eut de la peine à s'y réſoudre, parce que ſa vanité lui faiſoit eſpérer que le Viçomte auroit le deſtin de l'Amant d'Anaxarete, & qu'il lui fâchoit de ſe voir dérober la gloire d'avoir fait pendre un homme de ce mérite.

Elle me vendit cher cette complaiſance ; car il fallut que je ſouffriſſe celle qu'elle avoit pour Clermont d'Amboiſe, qui l'embraſſoit ſouvent en deshabillé ſur la porte de ſa chambre, tandis que le ſoir, pour lui donner le tems de ſe mettre au lit, je jouois ou me promenois dans ma Sale avec mes Officiers. On ne peut pas être plus commode, & je connois plus d'une coquette, qui achéteroit au poids de l'or un mari de ce caractére. Cependant afin qu'on ne m'accuſe pas de dé-

débiter une morale ſi ſinguliére, pour apprivoiſer les maris jaloux & profiter de leur facilité, je veux bien expliquer les raiſons qui m'obligérent à tenir une telle conduite. J'étois un Roi ſans Royaume, & Chef d'un parti qu'il falloit maintenir, le plus ſouvent ſans troupes, & ſans argent pour en avoir; & quand je voyois l'orage prêt à fondre ſur moi, je n'avois pour le conjurer d'autre moyen que la ſoumiſſion. Cette bonne Dame, telle qu'elle eſt, ne m'étoit pas inutile; ſa conſidération fléchiſſoit ſa mére & ſes fréres, aigris contre moi. D'un autre côté, ſa beauté m'attiroit quantité de braves, que ſa facilité retenoit à mon ſervice; & elle auroit cru faire tort aux intérêts de notre parti, ſi elle en avoit rebuté quelqu'un par un excès de ſévérité. Jugez après cela, ſi je n'avois pas beſoin de la ménager, quoiqu'avec ſes autres minauderies elle amuſat tous ceux qui lui en conſoient. Il y en eut pourtant qui furent l'objet de ſa raillerie, & je fus honoré de la confidence de leur ridicule paſſion. Le vieux fou de Pibrac fut de ce nombre: l'Amour le fit ſon Chancelier, & il brigua cette charge, pour avoir le privilége de lui écrire les belles Lettres que ſa tendreſſe

lui dictoit, & dont la perfide ſe divertiſſoit avec moi dans le particulier. Elle avoit fait tirer ſon horoſcope, & on lui avoit dit que depuis le 21. juſqu'au 28. de Mars 1580. elle mourroit de ma main, & que je l'immolerois à mon honneur outragé; mais ma prudence, ou l'eſpérance de me ſéparer un jour d'elle, rendirent la prédiction vaine, & corrigérent la malignité de ſon étoile. Nous continuames à vivre comme auparavant; je fus toujours indulgent, & elle toujours voluptueuſe. Elle chercha même de nouveaux ragouts à ſa volupté, fit mettre à ſon lit des draps de tafetas noir, & illuminer ſa chambre de plus de mille bougies. Ce fut alors, qu'elle devint féconde, & qu'elle mit au monde ce fruit de ſon libertinage, qui, élevé ſous un nom emprunté, promet d'enchérir un jour ſur les heureux talens de ſa mére. Ces rafinemens l'avoient rendue ſi délicate, qu'elle ne pouvoit plus me ſouffrir. Lorſque revenant de la chaſſe, le viſage poudreux & baigné de ſueur, je me couchois auprès d'elle, elle faiſoit changer ſes draps d'abord que j'etois ſorti, quoique ſouvent je n'y euſſe pas demeuré un quart d'heure. Elle mépriſoit, non-ſeulement ma perſonne, mais même ma naiſ-

naiſſance, qu'elle croyoit fort inférieure à la ſienne, & ne pouvoit s'empêcher de le témoigner à mes parens. Je la priai un jour de trouver bon, que Madame de Thoiras, qui étoit un peu ma parente, mangeat à ſa table ; elle me répondit, qu'il falloit donc auparavant que je trouvaſſe bon, qu'elle lui lavat les pieds dans un baſſin plein d'eau, voulant dire par-là, qu'elle étoit ſi pauvre, qu'on pouvoit la mettre au nombre de ceux qu'on choiſit pour faire la Céne ; comme ſi elle n'avoit pas eu à Florence cent Marchands qui lui étoient plus proches de vingt degrés, qu'aucun allié des illuſtres Maiſons de Foix & d'Albret, ne l'étoit de celle de Bourbon. Mais il lui arriva depuis des avantures, qui l'humiliérent beaucoup.

Après qu'elle eut été chaſſée honteuſement de Paris, d'où un Capitaine des Gardes du Corps eut ordre de la faire ſortir, & qu'on eut fouillé juſques dans ſa litiére pour voir qui l'accompagnoit, & ſi Meſdames de Duras & de Bethune Secretaires de ſon cabinet, à qui l'on avoit défendu de la ſuivre, n'y étoient pas, elle garda plus de meſures, de peur d'être traitée avec plus d'ignominie. Comme ſa retenue étoit forcée, auſſi ne du-

ra-t-elle qu'autant que le ſouvenir de l'affront. Elle retomba dans ſon premier déréglement, & n'eut plus aucun ménagement. Elle me quitta ſans rien dire ; & s'en alla à Agen, ville contraire à mon parti, où elle tint ſa Cour galante, & continua ſes débauches avec plus de liberté. Sa mauvaiſe conduite ſcandaliſa ſi fort les habitans, qu'ils la chaſſérent honteuſement, & l'obligérent à partir avec tant de précipitation, qu'à peine eut-elle le tems de monter en croupe derriére ſon Amant. Ses filles, qui n'avoient pû trouver aſſez de chevaux de louage, ſuivirent comme elles purent, les unes ſans maſque, les autres ſans tablier, pluſieurs à demi nues, & toutes avec tant de déſordre, qu'on les eût plutôt priſes pour une troupe d'Egyptiennes, que pour les filles d'honneur d'une grande Reine. Elles furent accompagnées par quelques Officiers, les uns à cheval ſans bottes, & les autres à pied, ſous les ordres de Lignerac, qui les mena à Carlat dans les Montagnes d'Auvergne, où Marcé ſon frére étoit Gouverneur : place forte à la vérité, mais qui reſſembloit mieux à une caverne de voleurs, qu'à un lieu propre à loger une Princeſſe, fille, ſœur, & femme de Roi.

Je

Je ne ſçaurois repaſſer ſur tant d'indignités, ſans rougir, & ſur-tout quand je ſonge que l'Hiſtoire ne manque jamais de faire revivre les actions des Grands, quelque ſoin qu'on prenne de les étouffer. Quelle honte lorſqu'après vingt ſiécles, un ſiécle moins vicieux apprendra, que celui-ci a produit ce monſtre d'impudicité, qui, ſans reſpect du Sang Royal dont il étoit deſcendu, a enchéri ſur les vices des plus fameuſes débauchées de l'Antiquité !

J'eſpérois avant cette derniére avanture, que ſon inconſtance naturelle la dégouteroit d'une débauche où elle n'avoit trouvé aucune oppoſition, puiſque rien n'eſt ſi propre à exciter le déſir que les obſtacles qu'on rencontre, & qu'en récompenſe de l'indulgence avec laquelle j'avois ſouffert toutes ſes infidélités, elle ceſſeroit de me deshonorer : mais l'expérience m'a fait voir, qu'après qu'on s'eſt une fois habitué au vice, on trahit ſans remords les plus juſtes devoirs. Cette obſtination à violer avec tant de ſcandale tous les droits du mariage, m'a fait enfin réſoudre à rompre le lien qui nous uniſſoit. Dieu, qui m'a fait la grace de me délivrer de cette impudique, ſçait combien j'aurois ſouhaité, que les rai-

ſons de notre divorce ſecret euſſent pû s'expliquer avec des paroles plus douces. Ce même Dieu m'eſt témoin, que ce n'eſt qu'à regret,& parce que j'y ſuis forcé, que je mets au jour des faits que je voudrois condamner de tout mon cœur à un éternel ſilence; mais je dois cette déclaration à mon honneur, pour me mettre à couvert des traits de la calomnie, & des mécontentemens du public; d'autant mieux que je n'avancerai rien qui ne ſoit connu de toute la France.

Le Roi ſon frére, apprenant ſa fuite & les plaintes que j'en faiſois, m'écrivit, que ſi je l'avois cru, & que j'euſſe traité ſa ſœur en ſortant de Paris comme elle le méritoit, je me ſerois épargné ce chagrin, & n'aurois pas la tête rompue de ſes extravagances. Il dit même tout haut à ſon dîner, que la Reine de Navarre ne s'étoit pas contentée de ſe proſtituer aux Cadets de Gaſcogne, qu'elle étoit allée trouver les Muletiers & les Chaudronniers d'Auvergne. Cette prédiction ne fut que trop véritable: elle n'eut guéres plus de délicateſſe dans le choix de ſes favoris, après qu'elle fut arrivée à Carlat, où elle demeura longtems, non-ſeulement ſans lit de parade, mais auſſi ſans chemiſe. Comme elle n'aimoit

moit pas l'abſtinence, & qu'elle ne ſçavoit à quel Saint ſe vouer, elle jetta les yeux ſur ſon Cuiſinier, & lui fit part de ſes faveurs, en attendant Duras qu'elle avoit envoyé en Eſpagne pour en faire venir de l'argent, quoique la femme de cet Envoyé vantat tous les jours à la Reine la conſtance & la fidélité de ſon époux, pour l'empêcher, s'il eût été poſſible, d'entrer dans un ſi honteux engagement. Il eſt vrai, que la miſére & la pauvreté de la Reine avoient fait déſerter tous ſes autres Amans, & que Saint-Vincent s'en étoit retourné chez lui, pour éviter la groſſe dépenſe qu'il lui eût falu faire, s'il avoit entrepris de nourrir toute la maiſon.

La Reine de Navarre étoit trop délicate, pour s'accommoder long-tems d'un Amant qui ſentoit toujours la graiſſe: mais comme il lui en falloit un, elle prit en ſa place Aubiac, ſon Ecuyer, qui n'auroit jamais eſpéré avec ſon poil roux, ſa peau truitée, & ſon nés teint en écarlate, de devenir un jour l'Amant d'une fille de France. Cependant il y parvint, & Madame de Marcé, qui étoit venue faire la Cour un peu trop matin, ſurprit ces deux Amans au lit. Cet officieux empreſſement lui couta la mort de ſon ma-

ri,

ri, dont la Reine ſe défit adroitement par un breuvage préparé à la mode du païs de ſa Mére. Elle crut, qu'après avoir empoiſonné le Gouverneur, il ne lui ſeroit pas difficile, avec le ſecours des troupes que Roras, couſin d'Aubiac, étoit allé lever en Gaſcogne, de ſe rendre Maitreſſe de la Place, & d'en chaſſer ceux qui l'avoient généreuſement reçûe pendant ſa diſgrace: mais elle ſe trompa; car elle ne tira de ſon crime aucun avantage.

Duras de retour d'Eſpagne, chagrin qu'un autre eût pris ſa place, ne donna point d'argent, & dit qu'il avoit employé en gans parfumés, en chevaux, & autres curioſités du païs d'où il venoit, ce que cette nouvelle Amazone avoit deſtiné pour me faire la guerre. D'ailleurs, le ſecours Gaſcon ayant été découvert, & la garde renforcée, on lui conſeilla de chercher un autre gîte; ce que la peur d'un nouvel affront lui fit exécuter ſur le champ. Elle partit de Carlat dans le même équipage & avec le même déſordre qu'elle y étoit arrivée, & fit tant par ſes journées qu'elle ſe rendit à une des Maiſons de la Reine ſa mére. A peine eut-elle mis pied à terre, qu'elle fut aſſiégée par le Marquis de Cavillac, à qui le Roi

en

en avoit donné la commiſſion. Elle y fut priſe avec ſon Amant, qu'on trouva caché ſous un tas d'ordures, ſans barbe & ſans cheveux, elle-même les lui ayant coupés avec ſes ciſeaux, pour le mieux déguiſer. Elle ne s'étoit néanmoins réſolue de le ſauver par cette voie, qu'après avoir tenté inutilement de lui donner du courage, & l'avoir exhorté d'éviter par la mort l'ignominie qui lui étoit préparée, offrant de lui en montrer l'exemple, pourvû qu'il eût aſſez de réſolution pour la ſuivre. Je ne doute point, que ceux qui liront ce Manifeſte ne ſoient touchés de compaſſion, lorſqu'ils apprendront à quelles extremités ſe voit réduite cette Princeſſe, indigne rejetton de ces fameux Héros qui ont ſi glorieuſement étendu les bornes de ce fameux Royaume, & humilié l'orgueil de ſes voiſins. Je n'ai pas moins de chagrin de voir ainſi leur mémoire offenſée, & leur réputation flétrie, par cette ennemie de la vertu : mais il faut s'en conſoler, puiſqu'il n'eſt point de race, quelque illuſtre qu'elle puiſſe être, qui n'ait quelque endroit défectueux, ni de ſource ſi pure, qui dans une longue courſe ne mêle de la boue au criſtal de ſes eaux. Finiſſons cette triſte morale, & voyons comme elle ſe tira du précipice où elle s'étoit jettée.

Elle

Elle avoit des maniéres flateuſes, dont il étoit difficile de ſe défendre, quand elle vouloit s'en ſervir : elle fit tant d'avances à Cavillac, qu'il ne put s'empêcher d'y être ſenſible ; il préféra un plaiſir paſſager à la fidélité qu'il devoit à ſon Maître ; il ſe laiſſa prendre à celle qu'il avoit priſe ; il ſacrifia l'intérêt de ſa fortune aux douceurs de l'amour ; & ſe laiſſant aveugler à la jalouſie, il fit faire le procès à Aubiac par Lugoli. Ce malheureux, qui n'étoit coupable d'autre crime que d'avoir répondu comme lui aux careſſes de cette Circé, fut pendu à Argueperce, & témoigna juſqu'au bout tant de conſtance pour ſon infidéle Maîtreſſe, qu'au lieu de ſonger à ſon ſalut, il baiſa juſqu'au dernier moment de ſa vie un manchon de velours bleu, qui étoit le ſeul reſte qu'il eût alors des faveurs de cette impudique. Il ſemble que le malheureux Aubiac eût eu quelque preſſentiment de ſa deſtinée ; car la premiére fois qu'il vit cette Reine, il fut ſi charmé de ſa beauté, qu'il dit au Commandant du Régiment de Saint-Luc, qui étoit auprès de lui, Ah ! l'aimable perſonne ! Si je pouvois paſſer une nuit avec elle, je ne regretterois pas ma vie, duſſai-je être pendu le lendemain. Il n'y a pas plaiſir de rencontrer ſi juſte. Ces

ſortes

ſortes de ſouhaits ſont à craindre ; & je m'étonne, que ceux qui comme lui ont été favoriſés de cette Princeſſe, n'ayent quelque attention à ſon infortune. Ils ont apparemment compté ſur le Proverbe, qui dit que les Gibets ſont pour les malheureux, & non pour les coupables.

Cavillac s'étant donc défait d'un Rival qu'il immola plutôt à ſa jalouſie qu'à ma juſte vengeance, n'oublia rien pour plaire à ſa nouvelle Maîtreſſe. Cet illuſtre Galant, auſſi mal propre que moi, avant que l'Amour l'eût métamorphoſé, commença dès lors à conſulter ſon miroir, & à ſe ſervir de tous les ajuſtemens qui pouvoient donner quelque avantage à ſa petite taille. Mais il eut beau ſe parer, il ne put jamais fixer l'humeur inconſtante de ſa Reine. Elle n'eut de complaiſance pour lui, qu'autant qu'il en faloit pour l'humaniſer, afin que ſe croyant aimé, il la laiſſât Maîtreſſe abſolue dans Uſſon. Pour venir à bout de ſon deſſein, elle lui reprocha, qu'il ſe défioit de ſon mérite, qu'il n'avoit guéres de délicateſſe de ne lui laiſſer pas ſuivre ſon panchant ſans contrainte ; ajoutant, qu'elle vivroit avec lui plus librement, ſi elle le voyoit perſuadé qu'il ne devoit ſes careſſes qu'à l'ar-

deur

deur de ſa paſſion. Cavillac ſe laiſſa ſéduire par ces flateuſes eſpérances ; mais à peine eut-il fait ſortir de la Ville la Garniſon qu'il y avoit miſe, & permis à la Reine de la remplacer par une autre qui fût à ſa dévotion, qu'elle l'envoya à Saint-Cirque cueillir ſes pommes, & ne voulut plus entendre parler de lui. Après qu'elle ſe fut fortifiée d'un ſecours qu'elle fit venir d'Orleans, elle lâcha la bride à ſes plaiſirs déréglés, & prit pour modéle la Nanna de l'Aretin, & profita ſi bien de ſes inſtructions, qu'elle auroit pû donner des leçons à la femme de Joconde, & à celle du Roi de Lombardie. Il eſt vrai que, craignant de ſe donner un Maître, elle ſe réduiſit à ſes Secretaires, à ſes Chantres, & à quelques petits ſoi-diſans nobles, dont la race auſſi peu connuë que le nom, même à leurs voiſins, ne mérite pas de trouver place ici.

Je ne ſçaurois pourtant paſſer ſous ſilence le célébre Pomini, fils d'un Chaudronnier d'Auvergne, qu'elle tira de l'Egliſe Cathédrale où il étoit enfant de Chœur. Il s'acquit par ſa belle voix la dignité d'un de ſes Muſiciens, & paſſant de la Chapelle à la Chambre, & de la Chambre au Cabinet, il parvint enfin à la charge

charge de Secretaire, où il a long-tems tenu diverſes parties, & fait des dépêches ſur des matiéres bien différentes. C'eſt celui de tous ſes Amans qu'elle a le plus tendrement aimé. C'eſt de lui dont elle diſoit, qu'il changeoit de corps, de voix, de viſage, de poil, comme il lui plaiſoit, & qu'il avoit audience à huis clos quand il vouloit. C'eſt pour lui qu'elle fit faire les lits de ſes Dames ſi élevés, qu'on pouvoit voir tout ce qui étoit deſſous ſans ſe baiſſer; & cela, afin qu'il ne pût s'y cacher: c'eſt lui qu'elle cherchoit ſi ſouvent la nuit à tâtons derriére la tapiſſerie: c'eſt enfin pour lui qu'elle fit ces couplets de chanſon qu'on a tant chantés à la Cour.

*A ces bois, ces prés, & ces antres*
*Offrons les yeux, les pleurs, les ſons,*
*La plume, les vœux, les chanſons,*
*D'un Poéte, d'un Amant, d'un Chantre, &c.*

Aujourd'hui, cependant, ce n'eſt plus cela; c'eſt au contraire un méchant homme, qui met toute ſa maiſon en déſordre, & qui ne fait que trop connoitre qu'on n'a plus les mêmes yeux, quand on n'a pas le même cœur.

J'ai

J'ai peut-être été trop long ſur le détail de ces intrigues. Mais comme ce Manifeſte durera apparemment pluſieurs ſiécles, j'ai cru que je devois apprendre à la Poſtérité ce que je n'ai pas voulu dire au Saint-Pére, & au Cardinal de Joyeuſe, commis par Sa Sainteté pour m'entendre ſur les cauſes de notre Divorce; eſtimant, qu'il étoit de la modeſtie de ne pas ſalir leur imagination par le récit de tant d'impuretés. J'ai eu la diſcrétion de ne rien répondre ſur les vingt-deux articles contenus dans mon Interrogatoire, qui pût donner la moindre atteinte à l'honneur de cette ingrate. Il eſt vrai, qu'étant interrogé ſi j'avois conſommé le mariage, je ne pus m'empêcher de répondre, que nous étions ſi jeunes quand nous nous mariâmes, & tous deux ſi avides des plaiſirs de l'amour, que nous n'avions pas cru devoir nous refuſer ceux que les Loix permettoient. Si je me ſuis éloigné dans ce Manifeſte de l'exacte vérité, je m'en rapporte à ſes Amis, ſi tant eſt que ſa mauvaiſe vie lui en ait encore laiſſé quelqu'un: & je leur permets de dire, ſi j'ai ajoûté ou diminué quelque choſe; car j'aime beaucoup mieux omettre quelques circonſtances, que rapporter toutes ſes foibleſſes. C'eſt à mon ſens le véritable nom qu'il faut

faut donner à ſes jalouſies & à ſes derniéres fureurs amoureuſes, qui ont commencé par Bonnivet, & ont toujours continué depuis ſur le même pied. Qui eût pû ſoupçonner de tant de baſſeſſe la fille d'un des plus grands & des plus ſages Rois de la terre? Cependant, de Reine elle eſt devenue Ducheſſe, & de femme légitime du Roi de France, Amante paſſionnée de ſes plus bas Officiers. Quoiqu'elle ne garde plus aucune meſure lorſqu'il s'agit de contenter ſes déſirs, elle croit éblouir les yeux en profanant le plus auguſte miſtére de notre Religion. Elle s'approche trois fois la ſemaine de la Sainte Table, avec une bouche auſſi fardée que l'eſt ſon cœur, avec un viſage plein de blanc & de rouge, & la gorge découverte juſqu'aux épaules.

On attribua à quelque charme l'entêtement qu'elle eut pour Pomini, parce qu'on lui voyoit porter ordinairement entre la chair & la chemiſe une bourſe de ſoie bleuë penduë au cou, qui renfermoit une boête d'argent, ſur laquelle on voyoit gravés pluſieurs caractéres inconnus. Elle l'ouvrit en préſence de quelques-uns de ſes amis, qui virent d'un côté ſon portrait, & de l'autre celui de ſon Chaudronnier. Elle leur dit la larme à l'œil, qu'elle

le s'étoit engagée à ne l'ouvrir qu'en certain tems, & à la conſerver juſqu'à la mort. Ce n'eſt pas d'aujourdhui que l'on attribuë à des cauſes ſurnaturelles les choſes extraordinaires dont on ne peut démêler les véritables cauſes. On a dit la même choſe de la Ducheſſe de Valentinois. On diſoit de ſon tems, qu'elle ne devoit qu'à la Magie le grand aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit du Roi Henri II. Pére de la Reine de Navarre : perſonne ne le ſçait mieux que cette impudique. Il n'eſt point de meilleur juge que la conſcience; elle nous éveille & nous fait ſentir des remords lorſque nous paroiſſons enſevelis dans une profonde Létargie. C'eſt ainſi qu'encore que cette Princeſſe fût renfermée dans Uſſon, où elle ne voyoit approcher d'elle que des gens d'un rang inférieur au ſien, & qui ne devoient, ce ſemble, la regarder qu'en tremblant, elle ne pouvoit entendre touſſer, rire, ou parler en ſa préſence, qu'elle ne s'imaginât qu'on railloit d'elle. J'en ſuis défait, Dieu merci, & je ſuis encore homme à lui en dire deux mots, ſi elle en valoit la peine.

Il ſembloit que le déſordre de ſa vie paſſée fût effacé de la mémoire des hommes; l'âge, le tems, & ſa priſon volontaire

taire avoient empêché ſes intrigues d'éclater ; ſa longue habitude au mal avoit laſſé les langues les plus médiſantes, qui ne répandent leur venin que ſur ce qui a le charme de la nouveauté. Une abſence de dix années avoit preſque fait oublier ſon nom aux plus grands du Royaume ; mais pour couronner une ſi belle vie, & donner la derniére main à ſon portrait qui n'étoit qu'ébauché, elle a voulu que Paris & toute la Cour fuſſent le Théatre ſur lequel ſe devoit jouër le dernier acte de la Piéce, qu'elle promet d'écrire elle-même & d'en régaler le public. Elle avoit eu dans ſa jeuneſſe aſſez de commerce avec la Nobleſſe & le Tiers-Etat. Mais afin que le Clergé n'eût pas ſujet de ſe plaindre, elle alla deſcendre chez l'Evêque de Sens. Sur quoi l'on fit ce quatrain.

*Comme Reine elle devoit être*
*Au Louvre, ſuperbe Maiſon ;*
*Mais, puiſqu'elle eſt P.... n'a-t-elle pas raiſon*
*D'aller droit à l'Hôtel d'un Prêtre ?*

S'il lui reſte encore quelque ſentiment d'honneur, je ne doute pas qu'elle n'ait l'ame cruellement bourrelée, lorſqu'elle jette

jette les yeux vers le Louvre, & qu'elle ſonge que ſa mauvaiſe conduite lui a fait perdre le droit que ſa naiſſance lui donnoit d'y loger. Une plus chaſte qu'elle ne pourroit regarder ſans rougir ce ſuperbe Palais.

Les ſix premiéres ſemaines qu'elle paſſa à Paris & au bois de Boulogne, ſa conduite fut honnête en apparence, & l'on ne vit approcher d'elle aucun Amant. Mais, au bout de ce tems-là, elle ſe laſſa de cette contrainte, & envoya chercher en Provence, pour la conſoler de l'abſence de Pomini, un valet qu'elle avoit annobli dans Uſſon depuis quelques années avec ſix aunes d'étoffe. L'éloignement de ſon Muſicien lui avoit paru ſi ſenſible, que quand il fut de retour, pour ſe récompenſer des chagrins que ſon abſence lui avoit cauſés, elle demeuroit quelquefois huit jours enfermée avec lui, ſans ſe laiſſer voir qu'à Madame de Chatillon, qui faiſant ſentinelle à la porte, eſſayoit de cacher ce qui donnoit lieu à la Cour, & à la Ville, de blâmer ſa conduite. Cet Amant, fils d'un Charpentier d'Arles, autrefois Laquais de Garnier, un des Maîtres de ma Chapelle, lui étoit devenu ſi cher, que pour en conſerver la mémoire ſous une allégorie dont perſonne qu'eux n'en-

n'entendoit le miſtére, elle fit remplir ſes tapiſſeries de palmiers. Bien lui prit d'avoir eu cette précaution, car deux mois après que ſon favori fut arrivé à Paris, le jeune Vernon le tua à la portiére de ſon caroſſe. Le déplaiſir qu'elle eut de cette mort lui rendit odieux l'hôtel où elle avoit gouté tant de plaiſirs avec le mort. Auſſi, pour en effacer l'idée, elle abandonna le quartier de Saint-Antoine, & vint au fauxbourg Saint-Germain. Elle employa tous les Poëtes, à célébrer par leurs vers cet illuſtre défunt. Elle le pleura long-tems, quoique l'éloquent Bajomont, aſſiſté de ſon camarade le Maire, tâchât de l'en conſoler par des raiſons plus fortes que celles qu'il auroit pû tirer de Sénéque.

Tout trouve des Hiſtoriens : ces actions héroïques mêmes n'en manqueront pas ; & je ſuis perſuadé, que ceux qui les liront admireront ſon obſtination au vice, que ni l'âge, ni la diminution des charmes, ni les affronts qu'elle a reçus, n'ont pû vaincre. Ils demeureront auſſi d'accord qu'une ſi belle vie doit être enrégitrée au Temple de Paphos, pour ſervir de modéle à celles qui voudront s'enrôler dans le célébre Corps des filles de Cypris. Ceux qui, pour s'attirer quelques

libéralités lui ont dédié des livres, & fait ſon panégirique, ont beau lui donner des vertus qu'elle n'a jamais euës : une longue tradition, qui ſe conſervera parmi eux de pére en fils pendant pluſieurs ſiécles, leur donnera un démenti, & les convaincra d'une baſſe flaterie auſſi-bien que d'une lâche impoſture, outre le reproche qu'ils ont à craindre de ceux qui après leur mort liront leurs écrits. Ils ne doivent pendant leur vie attendre aucune récompenſe de leur travail, puiſque perſonne ne s'eſt jamais loué de ſes bienfaits, & que tout le monde ſe plaint de ſon ingratitude : ſes Amans les plus favoriſés ne ſe ſont jamais enrichis de ſes préſens, & l'on voit les priſons pleines de ceux qu'elle a ruinés. On lui a vû quelquefois prodiguer des aumônes, mais jamais payer une dette de bon cœur. Elle a toûjours eu ſi peu de ſentiment de Religion, qu'elle n'a jamais été au Sermon ſans dormir, à Vêpres ſans parler, ni à la Meſſe qu'accompagnée d'un Galant. Elle donne à mes dépens la dîme de ſes rentes, & de ſes penſions aux Monaſtéres les plus proches ; mais elle retient les gages de ſes Officiers, & le prix des marchandiſes qu'on lui a fournies pendant toute l'année pour l'entretien de ſa maiſon. Elle ne cherche

cherche que l'apparence & la vanité, n'a dans le cœur aucun ſentiment d'honneur & de piété.

Je croyois finir ce Manifeſte par la peinture de ſes inclinations; mais Bajomont m'arrête, & m'oblige à lui donner un coup de pinceau. Cet homme le plus grand ſot qui ait jamais paru à la Cour, y fut introduit par Madame d'Anglure, inſtruit par Madame Roland, & achevé de polir par le Maire. Elle en a fait ſon idole, quoiqu'il eût été ſoufleté par de Lone, fils d'un Procureur de Bourdeaux; & elle a pris ſoin de ſa fortune, pour l'empêcher d'aller finir ſes jours à l'Hôpital. Je n'entrerai point dans le détail de leurs amours. Comme on n'y verroit rien que de bas & d'indigne d'une Reine, un reſte de conſidération pour elle m'oblige à tirer le rideau, & à finir cette Hiſtoire, qui n'eſt déja que trop longue & trop ennuyeuſe. Je me contente de prier Dieu de leur toucher le cœur, & de répandre ſur eux ſa grace efficace, ſans laquelle il n'y a pas lieu d'eſpérer leur converſion, & de voir *ſortir* la Princeſſe de l'aveuglement où elle eſt.

Vous voyez par ce Manifeſte, qu'on ne pouvoit pas refuſer au Roi le divorce qu'il demandoit. Cependant, comme tout eſt fort long à la Cour de Rome, & que la Marquiſe de Beaufort attendoit avec une extrême impatience le dénouëment de cette affaire, le Roi, pour la conſoler, la fit Ducheſſe de Beaufort. Quelque tems après elle devint groſſe pour la quatriéme fois. Le Roi l'en aima davantage, & n'en eut que plus d'impatience d'en faire ſa légitime épouſe. Auſſi écrivit-il à Sillery d'une maniére fort preſſante d'expédier au plutôt l'affaire dont il étoit chargé.

La grandeur enfle d'ordinaire les gens. Ce ne fut pas ainſi de la Ducheſſe; car le Roi n'eut pas plutôt érigé en Duché & Pairie la Terre qui portoit ſon nom, qu'elle devint ſi populaire, ſi honnête, & ſi obligeante, que ceux qui ne vouloient pas l'aimer ne pouvoient ſe réſoudre à la haïr. Elle commandoit à tout le monde avec une extrême douceur, & rendoit ſervice à tous ceux qui avoient beſoin de ſon crédit. Le Roi fit alors un voyage en Picardie, & tomba malade en chemin; ce qui obligea ſa chére Ducheſſe de lui écrire la Lettre ſuivante.

*Je meurs de peur, raſſurez-moi, en me diſant*

*diſant comme ſe porte le plus brave monde : je crains que ſon mal ne ſoit gran puiſqu'autre choſe ne devroit me priver ſa préſence. Di-m'en des nouvelles, m Cavalier ; puiſque tu ſçais combien le moi dre de tes maux m'eſt mortel. Quoiqu'aujou d'hui j'aye reçu deux fois de vos nouvelles je ne ſçaurois dormir ſans vous envoyer mil le bons-ſoirs : car je ne ſuis pas douée d'u ne ladre conſtance : je ſuis la Princeſſ Conſtante, & ſenſible pour tout ce qui vou touche, inſenſible à tout ce qui reſte au monde*

Cette lettre eſt d'original auſſi-bien que les précédentes : c'eſt pourquoi on n'a voulu y rien changer. On verra par ces échantillons la maniére d'écrire d'alors, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſes beautés ; mais ce ſont des beautés, que nous ne ſentons pas aujourd'hui, parce que nous ſommes accoutumés à un autre uſage. C'eſt ce qu'il y a de cruel dans la plupart des Langues vivantes, & ſur-tout dans la Françoiſe, qu'on a gâtée ſans contredit à force de rafinemens. Une année voit naître & mourir, s'il faut ainſi dire, la même façon de parler, & il n'y a preſque perſonne qui ait conſervé le bon goût de l'antiquité. L'amour n'eſt pas ſujet à tant de variations ; il produit toujours les mêmes effets, & ceux qui ſont ſous ſon em-

pire ont tous la même tendreſſe, exprimée à la vérité différemment, ſelon les divers tems, comme on verra par la Réponſe du Roi.

## REPONSE DE HENRI IV.

### A LA

## DUCHESSE DE BEAUFORT.

*Mon Cœur. J'ai reçu ce matin à mon réveil de vos nouvelles : cela me rend cette journée plus heureuſe. Je n'en ai pas eu du côté de Saint Paul depuis que je vous ai quittée. Je ne manquerai point de me ramentevoir deux fois ce jour aux bonnes graces de mes chéres amours, pour l'amour de qui je me conſerve plus que je n'ai jamais fait. Vous verrez demain Céſar, de quoi je vous porte bien envie. Aimez toujours votre cher ſujet, qui juſqu'au tombeau n'aimera que vous. Sur cette vérité je finis, vous baiſant un million de fois auſſi tendrement que hier au matin. A Peronne ce 26. de Mai.*

Le Traité de Vervins étoit alors fort avancé. Les deux partis étoient également

ment las de la guerre, & chacun avoit ſes raiſons de faire la paix. Quoique le parti de la Ligue fût entiérement ruiné, le Duc de Mercœur reculoit à faire ſon accommodement. Il s'étoit jetté entre les bras des Eſpagnols, dans l'eſpérance qu'il ſeroit compris dans le Traité, en qualité de leur allié. Il avoit fait un puiſſant parti en Bretagne, où il s'étoit flatté de ſe faire Souverain : mais la plupart des places dont il étoit en poſſeſſion ayant été priſes auſſi-tôt qu'attaquées, il vit bien qu'il ne devoit chercher ſon ſalut que dans la clémence du vainqueur : il eut recours au crédit de la Ducheſſe de Beaufort, qui promit de lui procurer un parti avantageux, s'il vouloit marier ſa fille unique à ſon fils ainé qu'on nommoit ordinairement Céſar-Monſieur. Le Duc de Mercœur ne rejettoit pas tout-à-fait cette propoſition ; mais Marie de Luxembourg-Martigues ſon Epouſe, Princeſſe fiére & ambitieuſe, ne pouvoit y conſentir, parce qu'elle aſpiroit à une plus haute Alliance. Le Duc cependant, ſe trouvant preſſé, s'aviſa, pour donner le change à la Ducheſſe de Beaufort, d'envoyer ſa femme à la Cour, avec ordre d'offrir leur fille au Roi, pour en diſpoſer en faveur de qui il voudroit.

Comme le Duc de Mercœur ſçavoit que les Dames avoient beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de Sa Majeſté, il avoit fort bonne opinion du voyage de ſa femme : mais la Ducheſſe de Beaufort, qui ſentit le coup, & qui vit leur but, fut auſſi fine qu'eux ; car au lieu de travailler avec empreſſement à leur rendre ſervice, elle leur fit connoître, qu'ils ne pouvoient ſe tirer d'affaire, que par ſa ſeule interceſſion. La Ducheſſe de Mercœur donc, continuant ſon chemin arriva aux portes d'Angers, & n'y fut pas reçûe auſſi favorablement qu'elle ſe l'étoit promis ; car elle ne put entrer dans la ville, & fut contrainte de ſe retirer au Pont de Sé. Cette diſgrace imprévûe abatit ſa fierté : elle ſe ſoumit aux volontés de Madame de Beaufort : on la fit venir du pont de Sé, & le Roi, toujours ſenſible aux larmes du beau ſexe, & toujours prêt à faire tout ce que ſa Maîtreſſe vouloit, n'eut rien à refuſer à la Ducheſſe de Mercœur, qui obtint pour le Duc ſon époux des conditions, non-ſeulement fort avantageuſes, mais même fort glorieuſes.

Peu de jours après ce Traité, Céſar Duc de Vendôme, légitimé de France, & la fille unique du Duc de Mercœur, fu-

furent fiancés. Le contrat de Maria
fut paſſé dans le château d'Angers,
le Duc de Mercœur étoit venu rend
ſes hommages au Roi. La cérémonie d
Fiançailles fut faite par le Cardinal
Joyeuſe, avec autant de pompe &
magnificence, que ſi c'eût été un fils
France.

Cependant, Sillery preſſoit vivemen
à Rome, ſuivant ſes ordres, la diſſolu
tion du mariage du Roi, & y trouvo
plus de difficultés qu'il n'avoit cru; ca
la Reine Marguerite, perſuadée que ſo
mariage ne ſeroit pas plutôt caſſé, qu
le Roi épouſeroit la Ducheſſe de Beau
fort, faiſoit dire au Pape, qu'elle n
conſentiroit jamais ſur ce pied-là au Di
vorce prétendu. Le Pape, d'un autre cô
té, qui vouloit ſe faire valoir, faiſoi
naître tous les jours de nouvelles diffi
cultés: il ne voyoit pas, diſoit-il, qu'i
pût en conſcience légitimer des enfan
nés en adultére: d'ailleurs, il prévoyoi
que ce Divorce produiroit de grand
troubles pour la ſucceſſion, & ne pou
voit ſe réſoudre à lâcher la Bulle tan
attendue. Cependant les Ambaſſadeurs
du Roi le preſſoient extrémement, &
repréſentoient à ſa Sainteté, que leu
Maitre ſeroit peut-être contraint d'en

uſer comme Philippe le Bel, c'eſt-à-dire, de faire faire le procès à la Reine Marguerite pour cauſe d'adultére.

La mort de la Ducheſſe de Beaufort; arrivée quelque tems après, applanit toutes ces difficultés, & rendit un bon ſervice au Roi & au Royaume. Bien des gens ne pouvoient croire, que le Roi pût être capable de faire une action qui lui auroit indubitablement attiré le mépris & l'averſion de ſon peuple. Cependant, les ſages, qui n'ignoroient, ni les appas, ni l'artifice de cette femme, étoient dans des allarmes continuelles. Elle avoit gagné tous les courtiſans à force de préſens & de careſſes; on craignoit les funeſtes effets de la flaterie, mais plus encore le foible du Roi, que la Ducheſſe de Beaufort connoiſſoit mieux que perſonne. On le regardoit comme un grand Prince à la vérité; mais on ſçavoit auſſi, qu'il avoit trop de tendreſſe pour les Dames, & que tout maître qu'il étoit de ſes autres paſſions, il étoit eſclave de l'amour.

Depuis que Madame de Beaufort avoit eſpéré de monter ſur le trône, elle avoit entiérement changé de conduite, & paroiſſoit ſi modeſte, que le Roi ſe repentit plus d'une fois de l'avoir crue infidéle.

déle. Mais comme ce n'étoit pas aſſez, que le Roi fût perſuadé de la probité & de la bonne-foi de la Ducheſſe de Beaufort, ſi le Public ne l'étoit auſſi, cette femme réſolut pour cet effet de venir à Paris, & d'y faire ſes dévotions de Pâques. Sa Majeſté avoit paſſé le Carême à Fontainebleau, d'où elle partit le Dimanche des Rameaux pour Melun, où la Ducheſſe fit préparer un bateau, réſoluc d'achever ſon voyage par eau. Comme il y a certains vieux maux, qui, par un renouvellement de douleur, font ſentir au patient les approches d'un changement de tems, auſſi les cœurs tendres & amoureux ont ſouvent des preſſentimens ſecrets des malheurs qui vont leur arriver. La Ducheſſe, comme ſi elle eût deviné ſa deſtinée, eut beaucoup de peine à quitter le Roi, & lui recommanda ſes enfans la larme à l'œil.

Elle s'embarqua à Melun le mardi ſaint, & arriva à Paris d'aſſez bonne heure. Le Roi l'avoit priée de loger chez Sebaſtien Zamet, riche partiſan, qui ſe diſoit riche de dix-ſept cens mille écus de bien. Le Roi aimoit cet homme, & l'appelloit Baſtien par familiarité. Son hôte prit un ſoin particulier de la bien traiter, & de lui donner des viandes qu'il ſçavoit être

le plus à ſon goût. Le lendemain ; elle ſe rendit au petit Saint-Antoine pour y entendre les ténébres : Madame & Mademoiſelle de Guiſe, la Maréchale de Rets & ſes filles, l'y accompagnérent. Elle y alla en litiére, & toutes les autres Dames en carroſſe. Un Capitaine des Gardes du Corps fut toujours à ſa litiére, & la conduiſit à une chapelle qu'on lui avoit deſtinée, pour la dérober à la vûe du peuple, & pour empêcher que la foule ne l'embarraſſat. Cette Sainte n'étoit pas ſi occupée des choſes du Ciel, qu'elle ne ſongeat à celles de la terre : elle fit voir à Mademoiſelle de Guiſe des Lettres qu'elle venoit de recevoir de Rome, par leſquelles on lui apprenoit que l'affaire qui lui tenoit tant au cœur, ſeroit bien-tôt terminée. Elle lui en fit voir deux autres qu'elle avoit reçues du Roi le même jour, où il y avoit tant de marques de tendreſſe & d'impatience de la voir Reine, qu'elle avoit tout ſujet d'être contente. Ce Prince lui donnoit avis, qu'il envoyoit à Rome du Frêne, Secretaire d'Etat, qu'elle regardoit comme une de ſes créatures. Il avoit épouſé une de ſes proches parentes ; de ſorte qu'elle étoit aſſurée qu'il n'oublieroit rien pour vaincre la lenteur de ſa Sainteté. Le

Le ſervice étant fait, elle retourna chez Zamet. Les uns diſent qu'elle tomba en défaillance à l'Egliſe, & qu'on la rapporta chez Zamet, où ayant quelque relâche, & ſe promenant dans le jardin, elle ſe ſentit frapée d'une apopléxie au cerveau, & que ſes douleurs devenues moins violentes, elle ſe fit porter chez Madame de Sourdis ſa ſœur, près de Saint-Germain de l'Auxerrois, comme ſi la maiſon de Zamet eût été la cauſe de ſon mal. Elle pria Mademoiſelle de Guiſe de vouloir l'accompagner. Cependant, Madame de Beaufort prit les devans, & lorſque Mademoiſelle de Guiſe arriva, elle trouva que la Ducheſſe ſe faiſoit deshabiller, & qu'elle ſe plaignoit d'un violent mal de tête. A peine fut-elle au lit qu'elle retomba en convulſion, d'où elle ne revint qu'à force de remédes. Après qu'elle fut revenue, elle vouloit écrire au Roi; mais une autre convulſion qui ſurvint, l'empêcha d'achever ſa Lettre. Lorſque celle-ci fut paſſée, on lui préſenta une Lettre du Roi, qu'elle ne put lire, parce qu'elle retomba d'abord dans ſes mouvemens convulſifs, qui ne finirent qu'avec ſa vie. La violence de ſes douleurs la fit accoucher le Jeudi d'un enfant mort, & le Samedi au ma-

matin elle mourut, ſans que la connoiſſance lui fût revenue autant qu'on put juger.

On parla de cette mort, avec la diverſité dont on parle d'ordinaire de celle des Grands. Le Pape crut que c'étoit un effet de ſes priéres. D'autres dirent, que le Diable l'avoit miſe en cet état, parce qu'elle s'étoit donnée à lui pour poſſéder ſeule les bonnes graces de Sa Majeſté. D'autres deſcendoient dans le détail, & diſoient, que le dernier ſoir de ſa vie, elle avoit commandé à Mademoiſelle de la Bretonniére, l'une de ſes confidentes qui couchoit ordinairement dans ſa chambre, de ne pas s'allarmer ſi durant la nuit elle entendoit du bruit, & de ne point quitter ſon lit : qu'effectivement pendant la nuit cette fille entendit un bruit épouvantable, & ſemblable à celui que font des gens qui ſe battent à outrance; que ſuivant l'ordre de ſa Maitreſſe, elle demeura tranquille, & trouva le lendemain qu'on avoit tordu le cou à Madame de Beaufort. Quoi qu'il en ſoit, elle parut après ſa mort ſi hideuſe, & le viſage ſi défiguré, qu'on ne pouvoit la regarder qu'avec horreur. Et ce fut peut-être cela, qui donna occaſion à ſes ennemis de publier, que le Dia-

Diable l'avoit ainſi maltraitée. On dit la même choſe de la Connêtable de Montmorenci, qui mourut cette année-là, avec les mêmes ſymptomes. On ajoûtoit, pour embellir ces Contes, que la Ducheſſe ſçavoit long-tems à l'avance quelle devoit être ſa fin; & qu'un jour qu'elle ſe promenoit aux Thuileries, elle y avoit trouvé un célébre Magicien, qui diſoit la bonne avanture à pluſieurs Dames de la Cour; qu'elle avoit eu envie de ſçavoir quelle ſeroit ſa deſtinée, & qu'elle l'avoit fort preſſé de le lui dire; que le Magicien s'en étant excuſé longtems, & lui ayant dit que ſa fortune étoit ſi grande qu'elle n'avoit plus rien à ſouhaiter, elle avoit continué de le preſſer de lui dire au moins comment elle finiroit ſes jours; & qu'enfin cet homme ainſi pouſſé lui avoit répondu, qu'elle prît ſon miroir de poche, & qu'elle y verroit de quoi ſatisfaire ſa curioſité: que la Ducheſſe l'ayant fait, elle y avoit vû le Démon qui la prenoit à la gorge, & en avoit été tellement effrayée, qu'elle s'étoit évanouïe entre les bras d'une de ſes filles qui la ſuivoit. Mais les gens ſages ne donnérent point dans ces viſions.

Le Roi, qui étoit toujours à Fontai-

ne-

nebleau, avoit bien appris qu'elle étoit malade ; mais comme il croyoit que c'étoit un effet de ſa groſſeſſe, il ne ſe preſſa point de venir. Le troiſiéme Courier, qui lui apporta la nouvelle de la continuation de ſon mal, l'obligea de partir. Mais comme on ne jugeoit pas à propos qu'il vint à Paris dans cette conjoncture, la Varenne alla trouver le Maréchal d'Ornano, qui étoit au ſermon à Saint Germain de l'Auxerrois, lui apprit que la Ducheſſe venoit de rendre le dernier ſoupir, & le pria d'aller au devant du Roi pour l'empêcher de venir à Paris. Le Maréchal pria le Marquis de Baſſompierre, qui étoit avec lui, de l'accompagner. Ils partirent ſans perdre de tems, & trouvérent Sa Majeſté au-delà de la Sauſſaye près de Ville-Juif, qui venoit à toute bride ſur des coureurs.

Ce Prince n'eut pas plutôt apperçu le Maréchal, qu'il crut que la Ducheſſe étoit morte. Sa douleur fut auſſi violente, que l'avoit été ſon amour. Il pleura, il cria, & ſe plaignit d'une maniére qui fit bien voir, que les grands Princes ont leurs foibleſſes comme les autres hommes. On l'emporta dans l'Abbaye de la Sauſſaye : on fit venir un carroſſe, & on le ramena à Fontainebleau, où il arriva

de jour, & trouva dans ſon appartement la plûpart des Seigneurs de la Cour, qui y étoient accourus au bruit de cette nouvelle.

Le Roi étant entré dans ſa chambre, pria tout le monde de s'en retourner à Paris, & de prier pour ſa conſolation. Il ne retint que Bellegarde, le Comte de Lude, Termes, Caſtelnau, La-Chaloſſe, Monglas, & Fronteval. Baſſompierre ſe retiroit auſſi; mais il le fit reſter, pour lui dire des particularités de la mort de ſa Maitreſſe, auprès de laquelle il avoit été un des derniers. Pendant cinq ou ſix jours, le Roi ne fut viſible qu'à ceux qu'il avoit retenus, & à quelques Ambaſſadeurs, dont il ne put pas s'empêcher de recevoir les complimens de condoléance; encore s'en retournérent-ils d'abord qu'ils eurent eu audience.

Comme il n'y a point de douleur ſi forte que le tems n'affoibliſſe, & que le Roi n'étoit pas d'ailleurs de ces ames foibles, qui ſe plaiſent à perpétuer leurs regrets & leurs larmes, on commença de s'apercevoir que ſon affliction diminuoit. Le Duc de Rets, qui lui avoit laiſſé faire toutes ſes doléances ſans rien dire, ſe ſervit de l'occaſion, & lui dit preſque en riant, qu'il avoit plus de ſu-

jet

jet de ſe réjouïr que de s'affliger ; & que s'il conſidéroit ce qu'il alloit faire, ſi la mort de la Ducheſſe ne fût pas arrivée à point nommé, il demeureroit d'accord, qu'il avoit de grandes graces à rendre à Dieu. Cette vérité dite à propos fit un bon effet ; car le Roi après avoir long-tems rêvé, avoua franchement que le Duc avoit raiſon : ſi bien que l'on vit en un moment ſuccéder la joie à la triſteſſe.

La Reine Marguerite, qui, comme nous avons dit, s'oppoſoit à la diſſolution de ſon mariage, n'eut pas plutôt appris la mort de la Ducheſſe, qu'elle fut la premiére à la ſolliciter. Elle fit préſenter une Requête au Roi, demandant permiſſion de s'adreſſer au Pape pour cet effet. Le Roi le lui permit. Le Pape ayant égard à la demande de l'un & de l'autre, nomma le Cardinal de Joyeuſe & autres Prélats, pour juger l'affaire ſur les lieux, & pour caſſer ce mariage, ſi l'expoſé des deux parties étoit véritable. Les informations requiſes étant faites, le mariage fut déclaré nul, & non valablement contracté, pour parler comme l'original ; & il fut permis aux parties de ſe marier ailleurs. Le Pape confirma d'autant plus volontiers

cette

cette Sentence, qu'on lui faiſoit eſpérer que Sa Majeſté épouſeroit quelqu'une de ſes parentes.

Le Roi, dont le cœur étoit alors ſans emploi, ne pouvoit s'empêcher de ſonger ſouvent à Madame de Beaufort, & de renouveller ſes regrets. Ses Favoris, qui le connoiſſoient, & qui ſçavoient qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour le tirer de ſon chagrin, que de le mettre aux priſes avec une nouvelle beauté, qui pût le conſoler de celle qu'il venoit de perdre, l'engagérent à une partie de chaſſe auprès de Malherbe, Château apartenant au Marquis d'Entragues.

Avant que d'aller plus loin, je croi qu'il ne ſera pas mal-à-propos de faire ici une Digreſſion, pour ſervir à la Généalogie de Mademoiſelle d'Entragues. Après que Catherine de Médicis eut fait déclarer Charles IX. Majeur au Parlement de Roüen, toutes les Dames de la Cour travaillérent à l'envi pour lui donner de l'amour; mais la chaſſe, & les autres exercices violens, étoient mieux ſon affaire que la galanterie. Cependant, Madame de Montpenſier le daubant un jour ſur ſon indifférence, il lui dit en jurant ſelon ſa coûtume, que s'il ſe mettoit une

une fois à faire le coquet, il donneroit tant d'exercice aux Dames, qu'elles ſe repentiroient d'avoir réveillé le Lion dormant. En effet, il pouſſa depuis la fleurette à droite & à gauche, ſans pourtant s'engager dans aucune intrigue amoureuſe. Quelque tems après la Cour fut à Orléans, où le Roi remarqua une jeune fille, qui s'étoit trouvée à ſon dîner. Il la trouva fort belle, demanda ſon nom, & apprit, qu'elle s'appelloit Marie Touchet, fille d'un Apoticaire de la ville. La Tour, Maître de la Garderobe, eut ordre de lui parler, & de faire enſorte qu'elle le vint trouver dans ſa chambre. La Belle ne fut point cruelle : & la nuit ſuivante, elle alla voir le Roi ſous la conduite de la Tour. Sa Majeſté en obtint tout ce qu'il voulut, quoiqu'elle fût déja engagée avec Monluc, qu'elle aima toujours depuis. Mademoiſelle Touchet ſuivit la Cour, & ſe trouva groſſe quelque tems après. Elle accoucha d'un garçon, qui fut nommé Charles, du nom de ſon pére, & fut depuis Comte d'Auvergne. Le commerce de Monluc & d'elle continuoit toujours, & ils s'écrivoient ſouvent. Le Roi ayant été averti qu'elle avoit dans ſa bourſe un des billets de ſon amant, invita pluſieurs Dames

mes à ſouper, ſans oublier ſon infidéle. La Chambre, Capitaine d'une troupe d'Egyptiens, eut ordre d'amener avec lui une douzaine des plus habiles Coupeurs de Bourſe qu'il y eût, de faire couper pendant le régal celles de toutes les Dames, & de lui apporter fidélement le tout à ſon coucher. La Chambre remplit parfaitement bien ſes devoirs, & toutes les bourſes furent coupées, & portées au Roi. Le Billet fut trouvé, & montré le lendemain à Mademoiſelle Touchet. Elle voulut le déſavouer, parce qu'il étoit ſans ſuſcription : mais enfin il falut paſſer condamnation, & demander pardon de ſa faute. Elle l'obtint, à condition de rompre tout commerce avec Monluc. Et pour lui faire mieux oublier ce Cavalier, le Roi la maria avec Balzac d'Entragues, Gouverneur d'Orléans. Et c'eſt de ce mariage dont eſt deſcendue Mademoiſelle d'Entragues, dont nous allons parler maintenant.

D'Entragues avoit deux filles, toutes deux belles, & d'un eſprit au-deſſus du commun ; mais ſur-tout l'aînée, qui s'appelloit Henriette de Balzac. Madame d'Entragues, qui, comme on a dit, avoit vû le loup, ayant appris qu'on avoit fait deſſein d'embarquer le Roi avec une de

de ſes filles, crut qu'en bonne & ſage mére elle devoit faire les premiers pas. Elle envoya donc prier le Roi de venir ſe délaſſer chez elle au retour de la chaſſe dont on a déja parlé. Ce Prince, prévenu à l'avance en faveur de Mademoiſelle d'Entragues, par les choſes que la renommée avoit publiée de ſa beauté, fut bien aiſe de profiter de l'occaſion, & donna volontiers dans le piége qu'on tendoit à ſa liberté. Il trouva Mademoiſelle d'Entragues beaucoup au-deſſus du bien qu'on lui en avoit dit, & même beaucoup plus aimable qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Et ne pouvant ſe réſoudre à s'éloigner ſi-tôt d'une belle dont il étoit charmé, il fit quelque ſéjour à Malherbe. Pendant qu'il y fut, les deux Déeſſes mangérent toujours à ſa table, & ne couchérent pas loin de ſon apartement. Cette petite Cour alla au Hallier, & Madame d'Entragues au Chenaut. Le Roi l'alla voir tous les jours, & avoit le plaiſir d'y entretenir ſa nouvelle Maîtreſſe, qui, par les conſeils de ſa mére, jouoit ſon rôle en perfection; ſon enjouement, ſon eſprit, & ſes maniéres engageantes, charmant de plus en plus Sa Majeſté.

La Marquiſe d'Entragues s'en étant re-

retournée à Paris, le Roi partit pour Orléans, où il arriva la veille de Saint Jean. La Maréchale de la Châtre, qu'il y trouva avec ſes deux filles, ne purent, toutes belles qu'elles étoient, le retenir que deux jours. Il ſe rendit en poſte à Paris, & pour être à bonne portée de Mademoiſelle d'Entragues, logée à l'hôtel de Lyon, il alla deſcendre à celui de Gondi. Ses parens, qui vouloient profiter de l'occaſion, l'obſervoient de fort près, de peur que la jouiſſance n'éteignît la paſſion du Roi. Ils traitérent même aſſez mal le Comte de Lude, que le Roi envoyoit ſouvent faire des complimens à ſa Maitreſſe. Le Marquis d'Entragues ne ſe contenta pas de quereller ce Comte, il lui dit même fort bruſquement, qu'il le prioit de ne revenir plus chez lui, puiſqu'il n'y venoit que pour deshonorer ſa maiſon. Mademoiſelle d'Entragues, qui avoit de l'eſprit & de l'adreſſe, ſeconda parfaitement bien l'intention de ſes parens, & aſſaiſonna ſi bien ſon refus & ſa modeſtie, que ſes difficultés ne ſervoient qu'à rendre le Roi plus amoureux. Elle fit ſi bien que ce Prince, qui n'étoit pas prodigue de ſon naturel, lui envoya cent mille écus tout d'un coup. Elle les accepta, comme vous pou-

pouvez croire, témoigna même à ce Prince beaucoup d'inclination, & s'excuſa de ne pouvoir répondre comme elle ſouhaiteroit à l'honneur qu'il lui faiſoit, à cauſe de ſes parens, qui l'obſervoient de ſi près, qu'à peine pouvoit-elle avoir la liberté de lui parler. Elle le pria de faire enſorte de les rendre plus traitables, & lui promit d'y travailler de ſon côté, étant au déſeſpoir de leur ſévérité. Après l'avoir fait languir quelque tems, elle lui dit qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raiſon ſur un point ſi délicat, à moins que, pour mettre leur conſcience en repos, & leur honneur à couvert, Sa Majeſté ne voulût lui donner une promeſſe de mariage; que ſon intention n'étoit point de ſe ſervir d'un tel écrit; & que quand même elle voudroit s'en prévaloir, elle n'ignoroit pas qu'il n'y auroit point d'Official, qui oſât faire citer un homme qui avoit cinquante mille hommes à ſon commandement. Mais que puiſque ces bonnes gens le déſiroient ainſi, il ne devoit point faire difficulté de leur donner cette ſatisfaction, qui les guériroit de tous leurs ſcrupules; qu'il ne devoit avoir aucune répugnance à cela, puiſqu'il ne lui en couteroit qu'un petit morceau de papier, en échange de

la

la choſe la plus précieuſe qu'elle eût au monde. Enfin elle le tourna de tant de côtés, qu'elle lui fit promettre de lui donner un écrit, par lequel il s'obligeroit de l'épouſer dans un an, en cas que dans ce tems-là elle lui donnat un fils.

Le Roi, ayant fait cette promeſſe, prit le Duc de Sully, le mena dans la premiére galerie de Fontainebleau, & lui montra la promeſſe en queſtion écrite de ſa propre main, le priant de lui en dire ſon avis. Sully, au lieu de répondre, la déchira en deux. Le Roi, ſurpris d'une telle hardieſſe, lui dit tout en colére, *Je crois que vous êtes fou, Sully ?* Je voudrois l'être ſeul, Sire, répondit Sully. Le Roi, que ſa paſſion n'empêchoit pas tellement de raiſonner, qu'il ne ſentît que Sully avoit raiſon, ne repliqua pas un mot, & entra dans un Cabinet pour en faire une autre.

Le Marquis d'Entragues, qui vouloit jouer la Comédie juſqu'au bout, après avoir querellé le Comte de Lude comme on vient de dire, avoit fait atteler ſon carroſſe, & mené ſa fille à Marcouſſis. Le Roi, ne pouvant demeurer où ſa belle n'étoit pas, partit quelques jours après en poſte, & ſe rendit à Marcouſſis. Sa Majeſté n'y fut pas long-

tems, & revint à Paris en toute diligence.

Il y avoit déja du tems, que ce commerce allarmoit les Miniſtres: comme ils voyoient que Mademoiſelle d'Entragues n'avoit pas moins d'ambition que la Ducheſſe de Beaufort, ils craignoient qu'il ne lui prit envie de l'épouſer; de ſorte qu'ils le ſuplioient inſtamment de ne conſulter en ſe mariant que le bien de ſon Etat, & lui propoſérent en même tems Marie de Médicis fille du grand Duc, dont il agréa la recherche, & donna ordre à Sillery de négocier cette affaire auprès du Pape. Pendant cette négociation, on fit tout ce qu'on put pour le détacher de Mademoiſelle d'Entragues, qui diſputoit encore le terrain pied à pied. Il n'en avoit encore obtenu que de légéres faveurs, ſoit parce qu'il n'eût pas encore délivré la promeſſe, ſoit qu'il n'eût pas trouvé l'occaſion de la pouſſer à bout, ſoit enfin qu'elle voulût ſe faire valoir par la difficulté, & le rendre plus amoureux à force de réſiſtance. Quelque occupé qu'il fût de Mademoiſelle d'Entragues, on l'engagea de paſſer une nuit chez Zamet avec Mademoiſelle de la Glandée, qui n'étoit pas d'une vertu ſi farouche. Mais il n'eut pas le tems de

jouïr

jouïr paiſiblement du plaiſir, car il ne fut pas plutôt au lit, qu'il entendit un cliquetis d'épées. Il appella d'abord, & Baſſompierre vint à lui. Il lui demanda la cauſe de ce démêlé, & apprit de lui, que les combattans étoient Bellegarde & le Prince de Joinville, qu'on a depuis nommé Duc de Chevreuſe; que le ſujet de la querelle étoit, que Joinville prétendoit que Bellegarde eût fait quelques contes au Roi, de lui & de Mademoiſelle d'Entragues; que ſur cela, ils avoient mis l'épée à la main; que Joinville avoit un coup dans ſes feſſes, & que le Vidame du Mans, qui les avoit voulu ſéparer, avoit été dangereuſement bleſſé. Le Roi ſe leva en robe de chambre, prit ſon épée, & paſſa le degré, précédé de Baſſompierre qui portoit la bougie. Il ne trouva que Pralin, qui venoit de faire fermer les portes; car les Auteurs de la querelle s'étoient déja retirés. Il ſe mit en groſſe colére, & manda la nuit même au premier Préſident de le venir trouver le lendemain, avec le Parlement. Ce célébre Corps y vint à neuf heures, reçut ordre d'informer de ce combat, & de faire bonne & courte juſtice. Il y eut des Commiſſaires nommés pour faire les informations, & pour recevoir les dépo-

poſitions des témoins. Madame & Mademoiſelle de Guiſe, à qui les intérêts de Bellegarde étoient plus précieux que ceux de Joinville, en ayant eu avis, firent tout ce qu'elles purent pour arrêter cette procédure, & firent ſi bien qu'elles obtinrent une ſurſéance de Sa Majeſté, & que le Connêtable eut le tems de pacifier ce différend.

Quelque tems après, le Roi fit un ſecond voyage à Blois, & au retour paſſa par Chenonceaux pour y voir la Reine Louïſe. Il y vit en même tems Mademoiſelle de la Bourdaiſiére, qui fit quelque impreſſion ſur ſon cœur. Mademoiſelle d'Entragues, qui avoit eu la promeſſe de Mariage qu'elle ſouhaitoit, & qui n'ignoroit pas ce qu'on faiſoit pour la traverſer, craignant que le Roi ne lui échapat, réſolut de changer de conduite, & d'être à l'avenir plus humaine. La premiére viſite que le Roi lui rendit, la mit à la raiſon : ce Prince eut toute liberté ; ſa paſſion trouva de quoi ſe ſatisfaire, & tout le monde fut content. Il l'alla voir ſouvent à Malherbe, & la fit loger à l'hôtel d'Archand. Il revint à Paris ſur la fin de l'Automne. Mademoiſelle d'Entragues ſe trouva groſſe, & alla faire ſes couches à Monceaux, où le Roi

Roi la conduiſit, lui proteſtant tout de nouveau, qu'il l'aimoit aſſez pour l'épouſer. Elle ſouhaitoit fort, que le Roi ſe trouvat à ſes couches, parce qu'en cas qu'elle eût un garçon, elle auroit ſujet de le ſommer de tenir ſa parole. Il étoit preſque réſolu de lui donner cette ſatisfaction : mais heureuſement, la foudre étant tombée dans ſa chambre après un grand coup de tonnerre, lui fit tant de peur, qu'elle ſe bleſſa, & on lui tira du corps un enfant mort. Elle en fut longtems malade ; mais enfin, le ſoin qu'on en eut, & les remédes qu'on lui donna, la tirérent d'affaire. Le Roi ne la quitta preſque point pendant ce tems là, & il voulut voir l'effet de tous les remédes. Lorſqu'elle fut en état d'être vûe, elle apprit qu'on négocioit à Rome le mariage de Sa Majeſté avec Marie de Médicis. Elle en fut au déſeſpoir, & traita ſon Amant ſi mal, qu'un autre s'en ſeroit rebuté ; mais bien loin qu'un procédé ſi dur affoiblit la paſſion de ce Prince, il ne fit au contraire que la rendre plus violente ; car il la combla de nouveaux bienfaits, & la fit Marquiſe de Verneuil : c'eſt le nom que nous lui donnerons à l'avenir.

Le Roi étoit aſſez foible quand il aimoit,

moit, & ſur ce pied-là je ne ſçai s'il faut croire qu'il eût intention d'épouſer la Marquiſe de Verneuil, comme il lui avoit promis. Quoi qu'il en ſoit, Sillery, & le Cardinal d'Oſſat, pouſſérent ſi loin la recherche de Marie de Médicis, qu'il n'y eut plus moyen de s'en dédire. Il envoya donc à Rome Alincour, fils de Villeroi, ſous prétexte de remercier le Pape de la bonne juſtice qu'il lui avoit rendue dans l'affaire de ſon mariage avec la Reine Marguerite, mais en effet pour lui communiquer celui qu'il vouloit contracter dans la Maiſon de Médicis. Après ce compliment, Alincour avoit ordre de ſuplier Sa Sainteté, de trouver bon que Sillery & lui, allaſſent voir la Princeſſe à Florence, où ils devoient négocier cette affaire, qui étoit bien plus avancée qu'on ne le diſoit au Pape.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer le déplaiſir qu'eut la Marquiſe de Verneuil de voir toutes ſes eſpérances échouées. Elle ſe trouva la dupe de ſes artifices; elle avoit compté ſur la Couronne, elle s'en voyoit privée par ce cruel mariage; & ſi elle avoit eu cinquante mille hommes à ſon commandement, elle étoit aſſez fiére, pour ſe mettre en état de ſe faire faire juſtice. Elle diſſimula pourtant ſon reſ-

reſſentiment ; mais le Comte d'Auvergne, ſon frére uterin, méchant de ſon naturel, réſolut de s'en venger ; & pour cet effet il s'embarqua dans la Conſpiration de Biron, dont on peut voir le détail dans les Hiſtoriens, & de laquelle nous aurons peut-être encore occaſion de parler.

Pendant que le Roi travailloit à conſoler ſa maitreſſe, & à diſſiper ſes chagrins & ſa colére, le Duc de Savoie arriva à la Cour. Ce voyage avoit été concerté du vivant de la Ducheſſe de Beaufort, dont il eſpéroit de ſe ſervir utilement à terminer l'affaire du Marquiſat de Saluces. La mort de la Ducheſſe rompit les meſures de ce Duc. Il auroit bien voulu ſe diſpenſer du voyage ; mais il avoit fait trop d'avances pour pouvoir reculer. Le Roi le reçut autant bien qu'il pouvoit eſpérer. Et comme il ſçavoit le crédit qu'avoient les Dames dans une Cour auſſi galante que celle de France, il régala les plus belles de magnifiques préſens. Il en fit auſſi de grands aux confidens du Roi ; ce qui fut le prélude de la Conſpiration de Biron. Cependant, il fut la dupe de ſa fineſſe, & s'en retourna comme il étoit venu. Le Roi fit marcher ſes troupes vers les fron-

Frontiéres de Savoie, & ſe rendit lui même à Lyon, à deſſein de ſe ſaiſir par les armes du Marquiſat en queſtion. Mais comme ſon mariage avec Marie de Medicis avoit été célébré en conſéquence de ſa procuration, dont Bellegarde avoit été le porteur; & que Diegue des Urſins, Duc de Bracciano, l'avoit épouſée en ſon nom, cette Princeſſe partit pour Marſeille, où elle arriva conduite par Eliſabeth de Medicis ſa Tante, femme du même Duc, par Eleonor de Medicis femme de Vincent premier Duc de Mantoüe, & par Jourdain des Urſins ſon Couſin-germain, qui avoit, diſoit-on, pour elle des ſentimens plus tendres, que ceux que la parenté lui inſpiroit. Elle fut reçûe en débarquant, par les Cardinaux de Joyeuſe, de Gondi, de Givry, & de Sourdis, par le Connêtable de Montmorenci, par le Chancelier de Belliévre, & par le Duc de Guiſe Gouverneur de la Province, par les Ducheſſes Doüairiéres de Nemours & de Guiſe, & par pluſieurs autres Dames de la premiére qualité.

La Marquiſe de Verneuil, qui avoit ſuivi la Cour, ayant appris que la Reine devoit arriver à Lyon, revint à Paris, & ne

ne voulut pas ſe trouver à une cérémonie qui lui étoit ſi fatale, & où elle ne pouvoit avoir que toute ſorte de déplaiſir. Les deux filles du Connêtable ſe trouvérent au mariage, & la Ducheſſe de Ventadour, la plus jeune, donna dans la vûe à Jourdain. Mais comme il ne fut pas longtems à la Cour, l'abſence le guérit de cette paſſion, auſſi-bien que de celle qu'il avoit euë pour la Reine. Des Urſins ne fut pas la ſeule conquête que fit dans cette occaſion la Ducheſſe de Ventadour. Les Ducs de Guiſe & d'Epernon furent auſſi de ſes adorateurs; & ces deux Antagoniſtes ſe brouillérent ſi fort, que le Roi fut obligé de les raccommoder, tout diſpoſé qu'il étoit lui-même à devenir leur rival.

Ce mariage ne fut pas du goût de tout le monde, & il y eut même des gens aſſez inſolens, pour afficher à la porte de la Chambre de la Reine les paroles ſuivantes, écrites en gros caractére.

NON ERAT OPUS BENE-VALENTIBUS MEDICIS.

Cette froide application fut ſi mépriſée, qu'on n'en rechercha pas ſeulement les Auteurs. Le Roi témoignoit en public beau-

beaucoup de ſatisfaction de ſon mariage; mais le changement de ſa condition ne l'avoit pas fait changer de ſentiment pour la Marquiſe de Verneuil, à laquelle il envoyoit ſouvent des Courriers. Ces marques d'eſtime, dans un tems où elle les devoit ſi peu attendre, la rendirent ſi fiére, qu'elle en vint juſqu'à parler de la Reine avec peu de reſpect. Cette Princeſſe le ſçut, & en fut piquée au vif. Toute la Cour prit parti dans cette affaire, les uns pour la Reine, les autres pour la Maîtreſſe du Roi.

Ce Prince, après avoir conquis toute la Savoie, & contraint ce Duc à traiter pour le Marquiſat de Saluces, prit la poſte pour revenir à Paris; mais enſuite s'étant raviſé, il s'embarqua à Roüanne, & deſcendit ſur la Loire juſqu'à Briare: delà il vint coucher à Fontainebleau, d'où il écrivit à ſa Maitreſſe la Lettre ſuivante, au ſujet de certaines conteſtations ſurvenues entre lui & le Marquis d'Entragues.

*Mes chéres amours. J'ai reçû hier au ſoir votre Lettre par le retour de Petit. Je reçois avec plaiſir l'honneur que vous me faites de m'aſſûrer toujours de vôtre bonne grace. J'ai vû en même tems l'étonnement de votre*

*tre Pére. Il a raiſon; car ſon procédé m'a tout-à-fait ôté l'envie de traiter avec lui. Vous me mandez que vous eſpérez qu'il me contentera. Je vous ſuplie à mains jointes, ma chére Ame, que je n'aye plus affaire à lui. Nous pouvons mieux nous accorder vous & moi, & nous en féliciter tous ſeuls. L'argent pour vous acheter une Terre eſt prêt; rien ne vous manquera. Marchaumont viendra dans une heure. Monſieur Fleury eſt ici. Je travaillerai plus pour vous que Nau; mais ne m'allez pas brouiller avec cet homme, qui n'a ſongé depuis hier qu'à trouver moyen d'accrocher encore quelque choſe pour m'affliger. Je vous en ſuplie encore un coup à genoux. Faites enſorte que nos heures ne dépendent plus que de nous deux. Je vous verrai bien-tôt: cependant, aimez-moi toujours comme une perſonne qui n'aime & n'aimera jamais que vous: ſur cette vérité, je baiſe un million de fois tous les petits Garçons.*

Le Roi partit le lendemain de Fontainebleau, & alla diner à Ville-neuve Saint-George, & coucher à Verneuil, accompagné de quatre perſonnes ſeulement. Trois jours après, il revint à Paris, & logea chez Monglas dans le Cloitre Saint Nicolas du Louvre, où il paſſa tout le

tems à ſe divertir avec les Dames, cinq ou ſix Princes, & ſes favoris. La Reine partit de Lyon preſqu'auſſi-tôt que le Roi; mais elle fit ſon voyage avec plus de lenteur, & trouva en chemin les Dames que le Roi lui envoyoit pour remplir les charges de ſa Maiſon. La Ducheſſe de Nemours devoit être Sur-Intendante; Madame de Guercheville, que le Roi avoit aimée, comme nous avons dit, Dame d'honneur; & Madame de Richelieu, Dame d'Atours. La Reine ne voulut point recevoir cette dernière, parce-qu'elle deſtinoit cette charge à Eleonor Galigay, mariée depuis à Conchini Maréchal d'Ancre. Il y avoit long-tems, que Galigay ſervoit la Reine, & elle lui avoit promis cette récompenſe. La choſe demeura indéciſe juſques à ce que le Roi en eût décidé, de quoi la Reine eut un très ſenſible chagrin. Ce fut bien autre choſe, lorſqu'elle ſe vit contrainte de renvoyer en Italie tous ceux qui l'avoient accompagnée. Les Dames, qui prirent leur place, en ſentirent le contre-coup, & eurent bien des rebufades à eſſuyer. Mademoiſelle de Guiſe, qui haïſſoit la Marquiſe de Verneuil, fit tout ce qu'elle put pour faire croire à la Reine, que tout cela étoit l'ouvrage de la Marquiſe, & ſçut ſi bien

mêler

mêler ſes plaintes avec les ſiennes, & lui témoigner qu'elle prenoit part à ſon déplaiſir, qu'elle s'inſinua fort avant dans ſes bonnes graces.

Le Roi alla au devant de la Reine juſques à Nemours. Il la conduiſit à Fontainebleau, où ils demeurérent cinq ou ſix jours, & vinrent enſuite à Paris. Comme le Louvre n'étoit pas en état de loger la Reine, on la conduiſit chez Gondi. Le Roi voulut que la Marquiſe de Verneuil allât ſaluer la Reine, & commanda à Madame de Nemours de l'aller prendre, & de la préſenter à cette Princeſſe. Madame de Nemours fut fort embarraſſée d'une telle commiſſion. Elle eut beau repréſenter, que c'étoit le véritable moyen de la ruiner dans l'eſprit de ſa Maîtreſſe, le Roi voulut être obéï. Elle la mena donc chez la Reine, qui ne fut pas peu ſurpriſe de voir une perſonne qu'elle avoit tant de ſujet de haïr. Auſſi la reçut-elle de la maniére du monde la plus froide. La Marquiſe, naturellement hardie, ne ſe rebuta point pour cela, & fit tant d'avances à cette Princeſſe, qu'il falut enfin qu'elle lui parlât. Comme cette viſite ne répondit pas aux eſpérances du Roi, il mit tout ſur le compte de Madame de Nemours, à qui la Reine fit très mauvais viſage. Tant

il

il eſt dangereux de ſe mêler des intrigues de la Cour, & ſur-tout de celles où l'amour a quelque part.

C'eſt un aſſez plaiſant ménage, que celui de la Cour. L'intérêt eſt le point de vûë ſur lequel tout le monde tient les yeux attachés. C'eſt ce même intérêt qui brouille les gens, & qui les raccommode. Peu de jours après il ſe préſenta une occaſion, qui raprocha la Reine & la Maîtreſſe du Roi. Eleonor ayant inutilement joué de ſon reſte pour ſe conſerver la Charge de Dame d'Atours, que cette Princeſſe lui avoit donnée, s'aviſa d'avoir recours au crédit de la Marquiſe. L'événement fit voir, qu'elle avoit raiſonné juſte; car elle obtint par ce moyen qu'elle n'auroit jamais obtenu ſans ce- Le Roi qui trouvoit embarraſſant d'al- deux ou trois fois le jour chez la Du- la fit venir au Louvre dès qu'il vit la Reine commençoit à s'apaiſer, & lui donna un apartement magnifiquement orné. La Reine & la Marquiſe ſe trou- vérent groſſes preſqu'en même tems. Pen- dant leurs groſſeſſes, le Roi partageoit ſes ſoins entre l'une & l'autre; mais il ne voyoit plus aſſidu auprès de la Mar-

Eleonor faiſoit toujours ſa Cour à Ma- dame

lame de Verneuil, & la Reine n
pas fâchée. Elle eut encore beſoi
dit de la Marquiſe. Concini la
choit, & il étoit queſtion pour
d'avoir le conſentement du Roi
nor n'étoit ni belle ni agréable,
toit-ce pas pour ſes beaux yeux q
cini s'attachoit à elle; mais il
qu'elle ſeroit utile à ſa fortune.
ni de ſon côté n'étoit aimé ni che
ni chez la Reine. La Reine aimo
nor, il eſt vrai; mais elle ne vo
courir les riſques d'un refus, &
en parler au Roi. Il n'y avoit que
quiſe ſeule, qui pût ſe charger d'u
miſſion ſi délicate. Concini voulu
der d'en parler lui-même au Ro
il fut d'abord renvoyé. Madame
neuil, qui ſçavoit que le Roi av
coup d'averſion pour ces deux pe
trouvoit des inconvéniens à ſe m
ne telle affaire. Cependant, elle
lut d'y travailler tout de bon, d
leonor lui eut dit qu'elle obli
Reine, & qu'elle même lui en p
Eleonor donc s'en revint tout
d'eſpérance, & apprit à la Reine
rances que la Marquiſe lui avoit
Cette Princeſſe en fut ravie, &
mille honnêtetés à Madame de V

Elle envoyoit tous les jours ſçavoir l'état de ſa ſanté, ne recevoit point de préſens qu'elle ne lui en fit part, & la traitoit comme les Princeſſes du ſang. Imaginez-vous quel plaiſir c'étoit pour le Roi.

Le conſentement du Roi ne fut pas plutôt demandé, qu'il fut obtenu. Mais il falut différer le mariage juſqu'après les couches de la Reine & de la Marquiſe. Ce retardement ne fut pas long. La Reine accoucha bien-tôt après du Dauphin, qui remplit de joie le Roi & tout le Royaume. Il nâquit à Fontainebleau, & fut nommé Louïs, qui ſuccéda depuis à ſon Pére. La Marquiſe de Verneuil eut auſſi un Garçon, qui fut nommé Henri de Bourbon, Duc de Verneuil, & depuis Evêque de Mets. La naiſſance du Dauphin fut célébrée par pluſieurs réjouiſſances, tant à la Cour que dans les Provinces. La Reine fit préparer deux ballets, qu'on étudia pendant deux ou trois mois. Elle voulut que la Marquiſe y danſât une entrée; nouveau ſujet de joie pour le Roi, qui en fut ſi ravi, qu'il voulut que le mariage de Concini & d'Eleonor s'achevât, & régala même les mariés de magnifiques préſens. Tout le reſte de l'Hyver, & une grande partie de l'Eté ſe paſſérent en

en divertiſſemens. Le Roi ne ſongeoit qu'à donner du plaiſir à ſa Maîtreſſe ; mais il arriva un contretems qui penſa tout gâter.

La Ducheſſe de Beaufort avoit une ſœur, nommée Madame de Villars, pour laquelle le Roi avoit eu quelque inclination. Cette Dame n'avoit rien de beau que les cheveux, & rien d'engageant qu'un certain éclat de jeuneſſe : cependant, comme il n'y a point de Dame qui n'ait bonne opinion de ſes charmes, elle croyoit les ſiens aſſez grands pour lui avoir conſervé cette illuſtre conquête. L'attachement que Sa Majeſté fit paroître pour Madame de Verneuil remplit la Ducheſſe de Villars d'un dépit qui croiſſoit à proportion de la faveur de ſa Rivale. La Reine démêla la jalouſie de la Ducheſſe, & fut bien aiſe de la cultiver, pour la tourner du côté de ſa vengeance, d'autant plus qu'il ne paroîtroit pas qu'elle y eût aucune part. Eleonor, qui ſeule pouvoit faire échouer cette Conſpiration, n'en eut pas la moindre connoiſſance. Concini ſon époux en pénétra quelque choſe ; mais ne voulant point ſe faire d'affaires, il prit le parti de ne ſe mêler de rien.

La Ducheſſe de Villars, ſe félicitant

à

à l'avance de la défaite de ſa Rivale, & ſe voyant appuyée de la Reine, mit tout en œuvre pour faire réuſſir ſon deſſein. Il y avoit déja du tems, que le Prince de Joinville avoit été amoureux de Madame de Verneuil, dont il avoit reçu des Lettres aſſez tendres, où le Roi étoit traité aſſez cavaliérement. Il le devint alors à point nommé de la Ducheſſe de Villars, qui, jouant bien ſon perſonnage, & profitant de ſa prévention, ſe fit ſacrifier les Lettres de ſa Rivale. Elle ne les eut pas plutôt, qu'elle courut les montrer à la Reine, qui la preſſa fort de les faire voir au Roi. Elle voyoit, que la Marquiſe de Verneuil étoit une redoutable ennemie: & craignant de ſuccomber & de ſe faire une groſſe affaire, elle fit d'abord difficulté de prendre ce parti. Mais la Reine l'en preſſant tout de nouveau, avec promeſſe de la ſoutenir, elle ſe laiſſa vaincre, fort ébranlée qu'elle étoit déja, par le motif de ſon intérêt. Mademoiſelle de Guiſe, qui avoit introduit la Ducheſſe de Villars chez la Reine, ne ſçavoit à quoi attribuer l'étroite intelligence qui paroiſſoit entr'elles, & on n'avoit garde de lui confier le ſecret; parce que, s'il ſe fût découvert, ſon frére auroit indubitablement été en

bute

bute à la haine & à la vengeance de la Marquiſe de Verneuil.

La Reine ayant enfin fait réſoudre la Ducheſſe de Villars à faire ce qu'elle ſouhaitoit, celle-ci ne fut plus en peine que de trouver l'occaſion d'entretenir le Roi tête-à-tête. Elle ne l'attendit pas long-tems. Elle l'aborda dans une Egliſe où il faiſoit ſes dévotions, & lui dit d'abord qu'elle avoit quelque choſe d'important à lui communiquer. Tous ceux qui étoient dans la Chapelle avec Sa Majeſté ſortirent par reſpect, & la Marquiſe ſe voyant ſeule, lui remit les Lettres de ſa Rivale, avec un compliment au bout, pour lui proteſter, que comme elle avoit reçu mille faveurs de Sa Majeſté, & qu'elle avoit toujours eu pour ſa perſonne un amour très-ſincère & très-véritable, elle n'avoit pû lui cacher plus long-tems l'outrage que lui avoit fait la perſonne du monde qui lui avoit les plus grandes obligations, & qui auroit dû conſidérer, que celui qu'elle traitoit ſi indignement étoit autant au-deſſus des autres hommes par ſes vertus héroïques, que par ſon illuſtre naiſſance, & par la ſacrée dignité à laquelle il étoit élevé.

Le perfide encens que Madame de Villars lui donnoit, fit l'effet qu'il fait d'ordinaire

dinaire auprès des Princes dont on ſçait avec adreſſe relever le mérite faux ou véritable, c'eſt-à-dire qu'il le perſuada. Il la remercia mille fois, & lui proteſta, qu'il ſe ſouviendroit du ſervice qu'elle lui rendoit. Elle ne l'eut pas plutôt quitté, qu'il envoya le Comte de Lude chez la Marquiſe de Verneuil, pour lui reprocher ſon infidélité, & lui dire de ſa part, qu'il ne la vouloit jamais voir. Elle fut fort ſurpriſe d'un ſi terrible compliment : cependant, elle paya de beaucoup de préſence d'eſprit, & ne ſortit pas pour cela des bornes du reſpect, quoiqu'elle fût en grand déſordre. Elle répondit ſans beaucoup d'émotion, *qu'elle ne croyoit avoir rien fait qui pût déplaire à Sa Majeſté, & que ne ſçachant d'où lui venoit cette diſgrace, elle eſpéroit que ſon innocence paroîtroit un jour, & qu'elle ſe verroit vengée de ſes ennemis, qui l'avoient noircie dans l'eſprit de ſon Prince.* Et comme elle commençoit à s'émouvoir, & qu'elle vouloit cacher ſon dépit & le trouble de ſon cœur, elle ſe retira dans ſon cabinet. Quelques jours après, Bellegarde ayant éventé la mine de la Ducheſſe, prit la réſolution de la rendre inutile. Ce n'eſt pas qu'il aimat la Marquiſe de Verneuil, ni le Prince de Joinville ; mais il étoit

étoit bien aiſe de rendre ce ſervice à Mademoiſelle de Guiſe ſa ſœur, qui pouvoit en ſentir le contre-coup. Voici de quelle maniére il s'y prit.

Le Duc de Guiſe avoit un Secretaire, qui contrefaiſoit bien toute ſorte d'écriture. Le Prince de Joinville, la Marquiſe, & lui, convinrent enſemble, que le Prince de Joinville avoueroit, qu'il s'étoit ſervi de cet homme, pour contrefaire celle de Madame de Verneuil, & que cela s'étoit fait de concert avec Madame de Villars, qui la haïſſoit mortellement. La partie étant ainſi faite, la Marquiſe envoya ſuplier le Roi de permettre qu'elle ſe juſtifiat. Il en fit d'abord quelque difficulté, parce qu'il craignoit de la trouver coupable. Cependant il lui rendit viſite, & elle lui parla d'une maniére ſi touchante, & produiſit des raiſons ſi plauſibles, qu'il ſe laiſſa perſuader tout ce qu'elle voulut. Tout retomba ſur les Auteurs du complot. Le Prince de Joinville alla ſervir en Hongrie; Madame de Villars fut releguée à une de ſes Terres, & le Secretaire demeura priſonnier : récompenſe ordinaire à ceux qui ſe mêlent de donner à leurs Maîtres des conſeils qu'ils ne demandent pas. Madame de Villars eut le chagrin de perdre

perdre un Amant, qu'elle aimoit tendrement, & fut de plus honteuſement bannie de la Cour, dans le tems qu'elle ſe promettoit d'immoler ſa Rivale à ſa jalouſie.

La Reine ne put s'empêcher de prendre parti dans ces brouilleries. La haine, qu'elle avoit pour la Marquiſe de Verneuil, éclata publiquement. Cette Princeſſe, la croyant ruinée dans l'eſprit du Roi, fit tout ce qu'elle put pour achever de la perdre, & depuis elles furent toujours mal enſemble. Elles firent à qui ſe feroit le plus de chagrin. La Marquiſe rendit à la Reine tous les mauvais offices dont elle put s'aviſer, & la Reine donna par-tout des marques de ſon reſſentiment. Ce démêlé partagea toute la Cour. Le Roi, auſſi foible dans ſes paſſions & dans ſon Domeſtique, que vaillant & rude à la Guerre, n'avoit la force, ni de ranger la Reine à l'obéiſſance, ni de ſe défaire de ſa Maitreſſe. De ſorte qu'il n'avoit guére plus de repos avec Marie de Medicis qu'il en avoit eu avec Marguerite de Valois. D'ailleurs, les Italiens, très petites gens, voulant faire les néceſſaires, irritoient le mal au lieu de le guérir, & par la malignité de leurs raports & de leurs conſeils envenimoient les déplaiſirs

plaiſirs de la Reine; ſi bien qu'au lieu de ramener l'eſprit de ſon Epoux en le careſſant, & de regagner ſon cœur par les mêmes appas qui le lui déroboient, elle l'éloignoit davantage par ſa mauvaiſe humeur & par ſes reproches. C'étoit des démêlés continuels entre le Roi & la Reine; & leurs plus intimes confidens n'étoient pas moins occupés à négocier des affaires de ménage, que le Conſeil l'étoit à régler les plus importantes affaires de l'État. Cette confuſion dura auſſi long-tems que leur mariage: le calme revenoit de tems en tems; mais il étoit bien-tôt interrompu par quelque nouvelle avanture, & ſelon qu'il plaiſoit à Conchini & à Galigai ſa femme, la plus laide créature qui fût au monde, & d'une naiſſance très obſcure, n'ayant rien de recommandable que la faveur de ſa Maîtreſſe.

Le Roi, fatigué de tous ces déſordres, recommença de voir Mademoiſelle de la Bourdaiſiére, qu'il avoit déja aimée: mais il ne l'aima pas long-tems, & la maria avec le Comte d'Eſtampes. Il fit la Cour à Jaqueline de Beuil Comteſſe de Moret, élevée dans la maiſon du Prince de Condé.

Ce nouvel engagement du Roi, & les

les emportemens de la Reine, obligérent la Marquiſe de Verneuil à mettre en œuvre toute ſon adreſſe, pour réchauffer une paſſion mourante. Elle fit à peu près au Roi ce que la fameuſe Popea fit autrefois à Neron : Elle contrefit la ſainte & la repentante, lui dit que la crainte de Dieu ne lui permettoit plus de ſe ſouvenir du paſſé, que pour en faire pénitence ; que les remords de ſa conſcience, & l'amour qu'elle avoit pour ſes enfans, l'empêchoient de voir en particulier ſa Maitreſſe ; & qu'elle la prioit de trouver bon qu'elle allât avec eux chercher un aſile dans les Païs étrangers. Elle ne réuſſit pas ſi bien que Popea ſon Héroïne ; car ſoit que le Roi en fût déja dégouté, ſoit que les dévotions de la ſaiſon rallumaſſent ſa piété, ou qu'il ne fût pas fâché de la ſacrifier au repos de ſa maiſon, il la prit au mot, & lui permit de ſe retirer en Angleterre auprès du Duc de Lenox ſon parent proche, & de laiſſer ſes enfans en France. Et, pour faire plaiſir à la Reine & calmer ſon eſprit irrité, il voulut que la Marquiſe rendit la promeſſe de mariage qu'il lui avoit donnée, & qu'elle faiſoit ſonner fort haut, la montrant à tous ceux qui vouloient la voir. Il ne put la lui faire rendre par ſes priéres, il falut

que

que l'autorité s'en mêlât, qu'on lui donnât vingt mille écus d'argent comptant, & qu'on promit à ſon Pére un Bâton de Maréchal.

Il ſembloit après cela, que la Reine étant ſatisfaite, & la Marquiſe ne paroiſſant plus, tout dût être pacifique : mais il en arriva tout autrement ; car on découvrit alors, que le Marquis d'Entragues, & le Comte d'Auvergne, avoient tramé un complot très dangereux avec les Eſpagnols. Ce Comte s'étoit déja trouvé engagé dans celui de Biron, & n'avoit été ſauvé, que par les ſollicitations de la Marquiſe ſa ſœur. Le malheureux Biron paya pour tous deux ; il eut la tête tranchée, & ſes inſolences obligérent le Roi à perdre malgré lui un homme qui lui avoit rendu de grands ſervices. Il étoit de médiocre taille, aſſez gros de corps ; il avoit le poil noir, & commençoit à griſonner ; la phiſionomie funeſte, la converſation rude, les yeux enfoncés, la tête petite. Il étoit vaillant, mais peu ſenſé, d'ailleurs ſuperſtitieux, & aimant les prédictions des Aſtrologues & des Magiciens. Il étoit extravagant dans ſes deſſeins, étourdi dans ſa conduite, & aimoit extrêmement le jeu, où il perdit en un an plus de cinq cens mille écus.

Il arriva à la Marquiſe de Verneuil, ce qui arrive d'ordinaire aux conſpirateurs. L'affaire paſſa par tant de mains, qu'elle vint à la connoiſſance du Roi. Il ne voulut pas néanmoins recourir d'abord à la Juſtice. Il offrit de faire grace au Comte d'Auvergne, pourvû qu'il vint à la Cour, & qu'il ſe repentit de ſon crime. Mais ne voulant pas ſe fier à la clémence du Roi, l'on prit des meſures pour le faire arrêter. D'Eure, Murat, & Nereſtan, l'arrêtérent en Auvergne. Ils trouvérent moyen de l'attirer à Clermont, ſous prétexte de la revûë de la Compagnie du Duc de Vendôme. Une Dame de ce Païs là, qui l'aimoit paſſionnément, fut tellement affligée lorſqu'elle ſçut qu'il étoit priſonnier, qu'elle n'épargna rien pour le ſauver, pendant qu'on le menoit à Paris ſur la Loire ; mais ſes efforts furent inutiles. Le Marquis d'Entragues fut mis à la Conciergerie, & Madame de Verneuil arrêtée par le Chevalier du Guet dans la maiſon d'Audicourt, ruë Saint Paul, & gardée à vûë.

Quelque tems auparavant, la Reine étoit accouchée d'une fille, & depuis la diſgrace de la Maiſon de Verneuil le Roi vivoit mieux avec elle qu'à l'ordinaire. Ce n'étoit auparavant que deſordres continuels.

tinuels. Les jalouſies de la Reine éclatoient de tous côtés, & les malices de Madame de Verneuil faiſoient un fracas épouvantable. Cette Dame, également ruſée & coquette, employoit toute ſon adreſſe à perpétuer les mécontentemens mutuels du Roi & de la Reine, parce que c'étoit de-là que dépendoit ſon bonheur. Elle divertiſſoit le Roi aux dépens de la Reine, & méloit à la plaiſanterie & aux bons mots des traits de la derniére inſolence, ſans compter qu'elle ſe mettoit ſouvent de pair avec elle. Elle parloit mal de ſon extraction, & ſe donnoit la liberté de contrefaire ſa démarche, ſes geſtes, & ſes paroles. Ces offenſes, qui ne ſe pardonnent jamais de pair-à-pair entre les Dames, aigriſſoient ſi fort cette Princeſſe, qu'elle faiſoit éclater ſon reſſentiment par des menaces outrageantes. La Marquiſe de ſon côté, qui craignoit quelque choſe de plus que des inſultes, ſe plaignoit que le Roi l'abandonnoit, & qu'il ne prenoit pas ſa défenſe comme il devoit. De ſorte que le Roi, étant, pour ainſi dire, entre l'enclume & le marteau, étoit malheureux au milieu de ſa grandeur ; & l'on peut dire, que la diſgrace de Madame de Verneuil lui fut avantageuſe, puiſqu'elle pacifia ces trou-

bles pour quelque tems.

Mademoiſelle de Guiſe, Favorite de la Reine, profita de cette bonace pour ſe procurer un établiſſement, & pour faire conſentir le Roi à ſon mariage avec François de Bourbon, Prince de Conti. Sa Majeſté, ne trouvant perſonne à la Cour digne de ſes affections, renoua avec Madame de Verneuil, & la vit ſecrétement. Ce nouveau commerce dura quelque tems, ſans que la Reine en eût connoiſſance; mais enfin elle le découvrit, & pouſſa ſi loin ſon reſſentiment, qu'elle défendit l'entrée de ſon Cabinet à toutes les Dames qui verroient la Marquiſe. Cette Princeſſe fit en cette occaſion tout ce qu'une femme jalouſe & violente eſt capable de faire. Il n'y eut que les pilules de ſon Païs, dont elle ne ſe ſervit pas. A cela près, elle mit tout en uſage. On dit même, qu'elle uſa de repréſailles, & qu'elle ſe conſola d'une partie de ſes chagrins, avec le Marquis d'Ancre. Tout cela n'empêcha pas qu'on ne commençât l'année par des danſes & des maſcarades, comme on avoit fait depuis quelque tems.

Cependant le Roi, pour ne pas pouſſer à bout la Reine, & pour adoucir en quelque maniére les violens accès de ſa bile,

bile, ſe priva quelque tems du plaiſir de voir Madame de Verneuil. Et comme ſon cœur ne pouvoit demeurer ſans occupation, il fit la Cour à Catherine de Lorraine, fille du Duc du Maine, & femme de Charles Duc de Nevers, Princeſſe de grande vertu, qui honoroit beaucoup ſa perſonne, mais qui n'étoit pas capable d'avoir la moindre complaiſance pour ſa paſſion. Le Roi ſe ſervit, pour la retenir à la Cour, du batême du Dauphin, dont les Ducheſſes de Mantouë & de Nevers étoient Couſines germaines; ainſi la derniére ne pouvoit pas honnêtement ſe diſpenſer d'aſſiſter à cette cérémonie. Le Roi cherchoit avec ſoin les occaſions de lui parler en particulier, & la Ducheſſe n'oublioit rien pour les éviter; mais quelques précautions qu'elle prit, elle ne put pas toûjours y réuſſir, à cauſe des grands égards qu'elle étoit obligée d'avoir pour un Amant de cette importance. Le Roi crut qu'il applaniroit les difficultés, en éloignant le Duc de Nevers, qu'il envoya à Rome en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire: mais la Ducheſſe ſa femme voulut le ſuivre, & le Roi ne put jamais l'en empêcher.

Cependant, on travailloit au procès du Comte d'Auvergne & de ſes compli-

ces, & même avec beaucoup de diligence. La Reine étoit comme partie, & le Roi, qui ne vouloit pas l'irriter, ne témoignoit pas moins de chaleur qu'elle. Le Parlement y alloit auſſi vite qu'il ſe pouvoit. Mais le Roi, la Reine, & le Parlement, avoient des vûës bien différentes. L'intention de la Reine étoit de faire flétrir Madame de Verneuil, afin qu'à l'avenir celles qui lui ſuccéderoient appriſſent à redouter les effets de ſa colére : ceux du Parlement, qui avoient plus d'envie de faire leur Cour que d'intelligence dans cette affaire, s'imaginoient bien ſervir les Puiſſances en la pouſſant à toute rigueur. Mais pour le Roi, il n'avoit aucun deſſein de deshonorer ſa Maitreſſe, de peur qu'un tel exemple ne rebutât celles auxquelles il pourroit en conter. Son intention étoit ſeulement de faire donner un Arrêt fulminant, pour humilier cet eſprit fier, qui le traitoit depuis quelque tems comme un inconnu, & oppoſoit à ſes plaiſirs les remords de ſa conſcience, & les défenſes de ſon Confeſſeur.

Les Accuſés furent donc interrogés deux ou trois fois. Le Comte d'Auvergne rejettoit tout ſur la Marquiſe de Verneuil ſa ſœur, perſuadé que le Roi ne ſe réſoudroit jamais à la perdre. Le Marquis

quis d'Entragues, au contraire, diſculpoit la Marquiſe, & prenoit tout ſur ſon compte; aimant mieux riſquer trois ou quatre ans de vie languiſſante qui pouvoient lui reſter, car il avoit alors plus de ſoixante & treize ans, que de mettre ſa chére fille en danger de perdre la tête ſur un échafaut. Les preuves s'étant enfin trouvées ſuffiſantes, & leurs intelligences avec les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, Taxis & Suniga, étant bien éclaircies, l'Arrêt étoit ſur le point d'être prononcé, & la Marquiſe condamnée à être renfermée dans un Monaſtére de Filles à Beaumont près de Tours, pendant qu'il ſeroit plus amplement informé contre elle. La Reine eut beaucoup de joie de cet Arrêt, mais elle n'en tira pas tout le fruit qu'elle s'en promettoit; car le Roi avoit fait dire ſous main au Parlement, qu'il ſouhaitoit que la prononciation en fût ſurſiſe juſqu'à ce qu'il ſe fût mieux informé de l'affaire. Après avoir donc ainſi humilié ſa fiére Marquiſe, par un coup ſi terrible, il commença de lui faire grace en vûë de l'obtenir d'elle, & fit expédier des Lettres au ſceau, qui furent vérifiées en Parlement, par leſquelles il lui permettoit de ſe retirer à ſa Maiſon de Verneuil.

Il y eut encore après cela dans le Par-

lement des gens ſi peu éclairés, qu'ils preſſoient le Roi de leur permettre de prononcer l'Arrêt. Il leur donna le change, & les paya de délais; & enfin, par d'autres Lettres, il modera l'Arrêt du Comte & de d'Entragues qui avoient été condamnés à avoir la tête tranchée, & commua cette peine en une priſon perpétuelle. Sept mois s'étant écoulés ſans qu'on produiſît de nouvelles preuves contre la Marquiſe: car qui ſe ſeroit mis en peine d'en chercher? le Roi la déclara tout-à-fait innocente, & défendit à ſon Procureur-Général de faire à l'avenir aucunes pourſuites contre elle. Voilà comme l'amour juſtifie les plus grands crimes.

Le Comte d'Auvergne, qui étoit le plus dangereux, fut auſſi le plus maltraité. Il demeura douze ans à la Baſtille, ſans autre conſolation, que celle qu'il recevoit des belles lettres, agréables & fidéles compagnes pour toutes ſortes d'âges, de fortunes, & de lieux.

Après le départ de la Ducheſſe de Nevers, que nous avons laiſſée ſur le chemin de Rome avec le Duc ſon Epoux, le Roi revint à la Comteſſe de Moret, & rapella quelque tems après la Marquiſe de Verneuil. Il ne trouvoit qu'avec elle cet air agréable & dégagé, cette humeur enjouée,

jouée, & cette converſation toûjours aſſaiſonnée de fines plaiſanteries, & quelquefois de traits de médiſance contre les autres Dames de la Cour, qui délaſſoient agréablement ſon eſprit fatigué du travail des affaires, & des chagrins que lui cauſoit la mauvaiſe humeur de la Reine; mais en récompenſe, cela lui ſuſcitoit à toute heure de nouvelles brouilleries avec cette Princeſſe, & cauſoit des démêlés continuels entre les Seigneurs & les Dames de la Cour, dont la Reine Marguerite vint alors groſſir le nombre. Cette Princeſſe, après avoir long-tems couru de province en province, obtint du Roi la permiſſion de revenir à Paris, qu'elle avoit long-tems demandée. Elle demeura ſix ſemaines au Château de Madrid dans le Bois de Boulogne: Elle vint enſuite loger à l'hôtel de Sens: mais cet hôtel lui devint odieux par la mort d'un de ſes Mignons, qui fut tué à la portiére de ſon caroſſe, par un jeune Gentilhomme au deſeſpoir de ce que ce Favori avoit ruiné ſa famille auprès de cette Princeſſe. Elle acheta un autre hôtel au Fauxbourg Saint-Germain près de la Riviére & du pré aux Clercs, où elle fit de grands deſſeins de bâtimens & de jardinage. Elle y tint ſa petite Cour tant qu'elle vécut, mêlant

bizarrement les voluptés & la dévotion ; l'amour des lettres & celui de la vanité, la charité Chrétienne & l'injuſtice. Elle ſe piquoit de ſe faire voir ſouvent à l'Egliſe, d'entretenir des hommes ſçavans, & de donner aux Moines la dîme de ſes revenus. Elle faiſoit gloire d'avoir toûjours quelque galanterie, d'inventer de nouveaux divertiſſemens, & de ne payer jamais ſes dettes.

Depuis que le Roi avoit été contraint de revenir à ſes anciennes Maîtreſſes, il partageoit ſes ſoins entre la Marquiſe de Verneuil & la Comteſſe de Moret. Ces deux belles, qui avoient chacune leur Favori, ſouffroient ce partage aſſez volontiers. L'une étoit aimée du Duc de Guiſe, & l'autre du Prince de Joinville. Le Roi revenoit de la frontiére, lorſqu'il apprit le cruel déplaiſir arrivé à la Reine Marguerite par la mort de Julien Dat, Amant qui lui étoit fort cher. Il envoya Baſſompierre pour la complimenter ſur cette perte, & le chargea en même tems de deux lettres pour ſes deux Maîtreſſes. Baſſompierre commença ſa commiſſion par Madame de Verneuil, parce qu'il étoit en commerce de galanterie avec Mademoiſelle d'Entragues ſœur de la Marquiſe, qui logeoit avec elle. Et com-

comme on n'a rien de ſecret pour ce qu'on aime, il fut aſſez imprudent pour dire à Mademoiſelle d'Entragues, qu'il avoit auſſi une lettre pour la Comteſſe de Moret. La Marquiſe, qui ne manquoit pas de curioſité, péché originel des femmes, voulut la voir, & lui fit commander par ſa ſœur de la lui donner. Le moyen de refuſer une lettre, après avoir donné ſon cœur? Baſſompierre donna donc la lettre, & trahit ſon Maître, pour ne pas déplaire à ſa Maîtreſſe. La Marquiſe la lut, & la lui rendit, en lui diſant que pour ſe tirer d'affaire il n'avoit qu'à faire faire un cachet ſemblable à celui du Roi, & recacheter ſa lettre.

Baſſompierre, voyant que c'étoit le plus court, envoya le lendemain ſon valet de chambre chez un graveur pour faire faire un cachet. Et comme ſouvent tout arrive à contrepoil, lorſqu'une fois on s'eſt jetté dans un mauvais pas, cet homme alla juſtement chez celui qui avoit fait le cachet du Roi. Le Graveur, croyant la choſe plus myſtérieuſe qu'elle n'étoit dans le fond, demanda la lettre, comme s'il eût voulu examiner l'empreinte du cachet, ſe jetta en même tems ſur le porteur, & le prit au colet, dans le deſſein de l'arrêter. Ce garçon, plus vigoureux que

le Graveur, ſe débarraſſa aux dépens de ſon chapeau, & de ſon manteau, qui demeurérent en dépôt, & gagna au plus vîte la maiſon de ſon Maitre, qui ne fut pas moins ſurpris de l'avanture que ſon valet. Après avoir rêvé pendant quelque tems à ce qu'il devoit faire, il fit cacher ſon domeſtique, & prit le parti d'aller chez Madame de Moret. Il lui dit, qu'ayant reçu un billet d'une Dame de ſes amies qu'il n'avoit pû lire d'abord, il avoit enſuite décacheté la Lettre, qu'il lui portoit de la part du Roi, penſant que ce fût celle de ſon amie, & que craignant qu'elle ne l'accuſat de s'être équivoqué à deſſein, il avoit voulu faire imiter le cachet de Sa Majeſté pour la recacheter, & lui fit là-deſſus le détail de l'avanture de ſon valet & de Turpin, c'eſt le nom du Graveur; finiſſant par la priére, de lui envoyer demander ſa Lettre.

La Comteſſe, à qui cette équivoque ne tenoit pas fort au cœur, ſe divertit de l'avanture, en rit avec Baſſompierre, & ſans entrer dans de plus grands éclairciſſemens, elle envoya ſur le champ demander ſa lettre à Turpin. Le fidéle Turpin lui fit réponſe, qu'il n'en étoit plus le maître, & qu'il l'avoit envoyée à Mon-

Monſieur Seguier, Préſident à la Tournelle. La Comteſſe, ni Baſſompierre, n'ayant aucune habitude auprès de ce Préſident, qui étoit un homme bourru & pointilleux, ſongérent à quelqu'autre choſe pour ſe tirer de cet embarras ; & après bien des expédiens propoſés de part & d'autre, ils ne trouvérent rien de meilleur que de prier Madame de Loménie d'employer ſon crédit pour terminer cette affaire, ſoit en retirant la Lettre des mains du Préſident, ſoit en obligeant ſon mari, qui étoit Secretaire du Roi, d'en parler à Sa Majeſté de maniére qu'elle pût excuſer le Marquis.

Baſſompierre, après cette réſolution ſortit de chez la Comteſſe, & courut chez Madame de Loménie, qu'il trouva fort embarraſſée à faire ſes dépêches pour la Cour. Elle le pria de s'aſſeoir juſqu'à-ce qu'elle eût achevé une Lettre fort importante, qu'elle écrivoit à ſon mari. Il ſe douta, que cette Lettre regardoit ſon affaire, & lui demanda s'il étoit arrivé quelque choſe de ſi preſſé, qu'elle ne pût lui donner un moment d'audience. Madame de Loménie répondit, qu'elle venoit d'apprendre, qu'on avoit voulu contrefaire le cachet du Roi ; que celui qui en avoit eu le deſ-

ſein

ſein s'étoit ſauvé ; mais qu'on avoit la Lettre écrite par le Roi même ; qu'elle écrivoit à ſon mari, afin qu'il ſçût du Roi à qui la Lettre s'adreſſoit, & à qui il l'avoit confiée, pour pouvoir enſuite développer ce myſtére. Et comme elle en faiſoit une groſſe affaire, elle ajoûta, qu'elle donneroit volontiers deux mille écus, pour avoir ſur cela des lumiéres aſſurées. Baſſompierre, tout intéreſſé qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire, lorſqu'il vit que Madame de Loménie traitoit ſi ſérieuſement une telle bagatelle, & lui dit qu'il lui donneroit à meilleur marché cette ſatisfaction. Là-deſſus, il lui conta la choſe, comme il l'avoit contée à la Comteſſe de Moret. Madame de Loménie étoit intime amie de Baſſompierre, ſon mari l'aimoit tendrement auſſi ; de ſorte qu'elle lui promit d'étoufer cette affaire, pourvû qu'il voulût aller lui-même à Villers-Cotterez, où le Roi devoit être le lendemain, & ſe charger d'une autre dépêche qu'elle alloit faire à Monſieur de Loménie ſur le même ſujet, pour l'informer de ce qu'il venoit de lui dire. Baſſompierre accepta le parti, & après avoir pris la réponſe de Madame de Verneuil, & celle que la Comteſſe de Moret

ret fit à une Lettre qu'elle n'avoit pas reçue, il partit pour Villers-Cotterez, où le Roi, étant déja arrivé, ſe divertiſſoit avec la Comteſſe de cette avanture, & de l'inquiétude qu'elle avoit donnée au Marquis.

Le Roi avoit mille ſujets de n'être pas content des Eſpagnols, qui ſe trouvoient dans toutes les conſpirations qu'on faiſoit contre ſa perſonne. Il croyoit que ſa vie ſeroit plus en ſureté, s'il leur faiſoit une guerre ouverte, parce que, ſous ombre de la paix, ils lui tendoient tous les jours quelque piége où il couroit riſque de donner tôt ou tard. Ainſi, il ſongeoit continuellement à ruiner une Maiſon plus ennemie de ſa perſonne en particulier, qu'elle ne l'étoit de la France en général. Mais il avoit le défaut des cœurs tendres, qui eſt de n'avoir rien de ſecret pour les femmes. Il avoit communiqué ce deſſein à la Reine, qui n'étant deja que trop bien avec les Eſpagnols, travailloit continuellement à l'en détourner, le ſollicitant au contraire d'entrer en ligue avec eux & avec le Pape. Ces grands deſſeins ne l'empêchoient pas de faire d'exceſſives dépenſes en bâtimens, au jeu, & en maîtreſſes. Ceux qui cherchent toujours du myſtére dans les

les actions des Princes, ont voulu dire qu'il le faiſoit à deſſein, afin que ſon exemple jettat les Grands du Royaume ſur ces écueils, & qu'étant occupés à ces vains amuſemens, efféminés par les voluptés, & incommodés par les dépenſes, ils n'euſſent, ni le tems, ni le moyen, de former des ſéditions. Si ce fut là ſon intention, on peut dire qu'il fit ce qu'il vouloit faire; car il y en eut qui firent de ſi groſſes pertes au jeu, qu'ils n'étoient pas en état, quand même ils l'auroient voulu, de faire des remuemens. Mais ces choſes regardent plutôt l'Hiſtoire de Henri IV. que ſes Amours. Ainſi, ceux qui voudront ſçavoir à quoi aboutirent les grands deſſeins du Roi, & les mécontentemens d'une grande partie du Royaume, n'ont qu'à conſulter les Hiſtoriens.

Le Roi étoit alors à Saint Germain avec la Reine, le Prince de Conti, les Ducs de Montpenſier & de Vendôme. En revenant à Paris dans le carroſſe du Roi, ils penſérent ſe noyer en traverſant la Seine. Il n'y avoit point alors de Pont à Neuilli, & l'on paſſoit la riviére dans un bac. En entrant, un des chevaux ſe jetta dans l'eau & entraina le carroſſe dans un lieu aſſez profond. Les Gentils-

hom-

hommes qui ſuivoient à cheval, ſe jettérent d'abord dans la riviére, & ſauvérent heureuſement le Roi, & puis coururent au reſte, qu'ils ſauvérent auſſi. La Reine fut le plus en danger. La Chateigneraye la retira, & fut quelque tems après récompenſé d'une Compagnie de ſes Gardes. La Marquiſe de Verneuil, à ſon ordinaire, égaya malicieuſement ſon eſprit ſur cette avanture, & dit au Roi, la premiére fois qu'elle le vit, que ſi elle avoit été de la partie, lorſqu'elle auroit vû la perſonne de Sa Majeſté hors de danger, elle auroit crié, *la Reine boit.* Comme les Cours ne manquent jamais, ni d'eſpions, ni de flateurs, cette raillerie fut rapportée à la Reine, qui ſe mit en ſi groſſe colére, qu'elle fut plus de quinze jours ſans vouloir parler au Roi; & ce fut un opéra pour les raccommoder. Après qu'ils ſe furent réconciliés, on propoſa un ballet, dont la Reine voulut être; mais le Roi ayant ſouhaité que la Comteſſe de Moret en fût, la Reine ne le voulut jamais, & rompit ainſi la partie.

Le Prince de Joinville revenu de ſon voyage, continuoit toujours ſon commerce avec la Comteſſe de Moret, qui ne lui étoit pas cruelle. Mais malheureuſe-

ſement le Roi en fut averti, & eut de grands démêlés avec la Comteſſe, à laquelle il reprocha ſon infidélité d'une maniére inſultante. La Comteſſe ſe voyant convaincue, s'aviſa de dire pour s'excuſer, que le Prince lui avoit promis de l'épouſer. Le Roi perſuadé que qui pouvoit faire une infidélité, pouvoit bien dire un menſonge, voulut s'éclaircir de la vérité, & envoya querir la Ducheſſe de Guiſe, à laquelle il ſe plaignit beaucoup de l'imprudence de ſon fils, & menaça même de le faire punir s'il retomboit jamais dans la même faute, & s'il ne reparoit celle qu'il avoit déja faite, en épouſant la Comteſſe. Il finit en ajoûtant, qu'il ne trouvoit pas mauvais, qu'on recherchat ſes Maîtreſſes pour le mariage; mais qu'il ne prétendoit pas qu'on ſe ſervit de ce prétexte pour cacher des intrigues criminelles, & que s'il traitoit avec indulgence le Prince de Joinville, c'étoit en faveur de la parenté qu'il y avoit entre lui & elle. En effet, ils étoient parens, & la Ducheſſe étoit ſa couſine-germaine, & fille de Marguerite de Bourbon, ſa tante paternelle, qui, de ſon mariage avec François de Cléves, Duc de Nivernois, eut entr'autres enfans la Ducheſſe de Guiſe, nommée

mée Catherine de Cléves, qui fut mariée en premiére nôces à Antoine de Croi Prince de Portien, puis enſuite à Henri de Lorraine Duc de Guiſe, qui fut tué à Blois en 1588. La Ducheſſe de Guiſe, fiére de ſon naturel, reçut mal les honnêtetés du Roi, & lui répondit d'une maniére un peu haute, qui acheva de l'irriter, & le mit en ſi mauvaiſe humeur, qu'il donna ordre qu'on arrêtat le Prince de Joinville. Ce Prince, ayant eu avis de l'emportement de Sa Majeſté, avoit déja pris le large. Ses parens tâchérent de ramener le Roi ; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut que la témérité du Prince demeureroit impunie, pourvû qu'il ſortit du Royaume, & n'y revint plus. Il obéit, & ne fut rappellé de ſon exil que ſous le régne ſuivant.

Le Roi, ſongeant à ſe conſoler de l'infidélité de la Comteſſe, jetta les yeux ſur la Ducheſſe de Montpenſier, qui n'étoit veuve que de quelques jours. Il s'imaginoit, qu'étant aimé d'une Princeſſe, il ne courroit pas les mêmes riſques d'être trompé. La belle étant alors à la Campagne, il chargea le Comte de Cramail, ſon voiſin, d'en faire la premiére ouverture. Le Comte, bien fait de ſa perſonne, ne manquant ni d'eſprit

prit ni de courage, ſe chargea d'autant plus volontiers de la commiſſion, qu'il eſpéroit en profiter lui-même en cas que la Princeſſe acceptat le parti. Mais ayant ſenti dès le commencement de la converſation, qu'elle n'étoit pas diſpoſée à rien faire contre ſon honneur, il ne s'ouvrit pas davantage, & ſe renferma à l'attirer à la Cour, pour donner au Roi une eſpéce de ſatisfaction. Cependant, il n'en fut de rien mieux, & trouva ſi peu d'apparence à réuſſir dans ce deſſein, qu'il l'abandonna tout-à-fait.

Madame de Verneuil, qui vivoit avec le Roi, tantôt bien, tantôt mal, & qui régloit ſes caprices ſur ſes intrigues particuliéres, profita du mauvais ſuccès du Roi auprès de ſes autres Maîtreſſes, & triompha de toutes ſes rivales, quoique depuis peu la Comteſſe de Moret lui eût donné un fils, qui fut Antoine de Bourbon Comte de Moret, tué ſous le régne ſuivant à la bataille de Caſtelnaudari dans l'armée du Duc de Montmorenci. La Marquiſe de Verneuil, s'imaginant que le Roi l'aimeroit davantage, ſi elle pouvoit lui mettre une fois la jalouſie en tête, fit courir le bruit, que le Duc de Guiſe lui avoit promis de l'épouſer, & fit même publier

blier des Bans à l'inſçu de ce Prince, qui ne ſongeoit pas à elle, & qui en vouloit à Mademoiſelle d'Entragues ſa ſœur. Cependant, il n'en étoit pas aimé. Baſſompierre étoit le favoriſé, & il paſſoit preſque toutes les nuits avec elle. Il entroit par une porte ſecrette, qui donnoit dans la rue de la Coutelerie par le troiſiéme étage d'une maiſon qu'il avoit fait louer par un inconnu, & Mademoiſelle d'Entragues s'y rendoit par un degré dérobé après que ſa mére étoit endormie.

Le Roi, qui, ſelon les déſirs de la Marquiſe, étoit devenu jaloux, averti qu'on voyoit toutes les nuits entrer un homme chez Madame d'Entragues, crut que ce ne pouvoit être que le Duc de Guiſe, qui alloit ſe divertir avec ſon infidéle. Il voulut s'en éclaircir par lui-même. L'étonnement où il vit ce Duc aux premiéres paroles qu'il lui en dit, guérit entiérement ſes ſoupçons, & Sa Majeſté en fut ſatisfaite, & ſi perſuadée de ſon innocence, qu'elle lui commanda d'être aux écoutes & de débrouiller ces viſites nocturnes. Dès le ſoir même, le Duc mit pluſieurs perſonnes en campagne. Il y en eut qui virent entrer Baſſompierre par ſon chemin ordinaire; mais

mais l'obſcurité & le manteau dont il étoit envelopé les empêchérent de le reconnoître. Tout ce qu'ils purent remarquer fut l'Ordre du Saint Eſprit ſur ſon manteau, qu'il avoit emprunté de Bellegarde, avec lequel il avoit ſoupé, pour ſe garantir d'une groſſe pluie qui ſurvint préciſément dans le tems qu'il voulut s'en retourner chez lui. Ces gens allérent dire au Duc de Guiſe, qu'ils avoient vû paſſer par la porte de derriére un jeune Chevalier. Le Duc, qui ne pouvoit faire aucun jugement certain ſur ce raport, envoya deux de ſes domeſtiques ſur les lieux pour reconnoître à la ſortie ſon heureux Rival. Baſſompierre, s'apercevant qu'on l'obſervoit, ſe cacha du mieux qu'il put; de ſorte que ceux-ci ne purent dire à leur Maître, que ce que les autres lui avoient déja dit. Il rêva long-tems ſur cette avanture, & conclut enfin que ce ne pouvoit être que Bellegarde. Baſſompierre, de ſon côté, ne manqua pas de faire avertir Mademoiſelle d'Entragues, dès qu'elle fut éveillée, de ce qui lui étoit arrivé, afin qu'elle ſe préparat à répondre au Duc de Guiſe comme elle le jugeroit à propos.

Le Duc de Guiſe, plus jaloux encore que

que le Roi, ne pouvant demeurer dans cette incertitude, alla dès le matin chez Bellegarde, qui ne fut pas viſible. On lui dit pour excuſe, qu'il avoit paſſé une cruelle nuit à cauſe d'une violente douleur de dents, qui ne lui avoit pas laiſſé un moment de repos, & qu'il ne ſeroit en état d'être vû que ſur le ſoir. Il n'en falut pas davantage pour confirmer le Duc de Guiſe dans ſes ſoupçons. Il crut, qu'ayant été toute la nuit en mouvement, il avoit beſoin de dormir tout le jour. Il paſſa chez Baſſompierre, qu'il trouva au lit, & le fit lever en robe de chambre, afin de pouvoir lui dire tête-à-tête le ſujet de ſon inquiétude. Baſſompierre, à qui la viſite d'un Rival n'annonçoit rien de favorable, ſe leva tout auſſi-tôt, ne doutant pas qu'il ne fût découvert. Il ſe raſſura bien-tôt, & ſes craintes ne durérent qu'autant que le ſilence du Duc. Croiriez-vous bien, Marquis, lui dit-il, que le grand Ecuyer eſt mieux que vous, & même mieux que perſonne, dans l'eſprit de Mademoiſelle d'Entragues? Que diriez-vous, ſi l'on vous aſſuroit qu'elle partage toutes les nuits ſon lit avec ce Cavalier? Je dirois que c'eſt un conte, répondit froidement Baſſompierre. Il n'eſt pas poſſible

ble que cela ſoit, & je ſçai qu'ils ne s'aiment ni l'un ni l'autre. Qu'on croit aiſément ce qu'on ſouhaite ! repliqua le Duc. Il n'y a pas long-tems que j'étois prévenu en ſa faveur comme vous l'êtes à préſent. Soyez ſûr, & je le ſçai, que Monſieur le Grand a paſſé cette nuit avec elle, & qu'il n'en eſt ſorti qu'à quatre heures du matin. On l'a vû entrer, & mes valets de chambre ont remarqué qu'il ſe mettoit ſi peu en peine de cacher ſon bonheur, qu'il ne s'eſt pas ſoucié de faire voir la Croix de l'Ordre qui étoit ſur ſon manteau.

Ces Amans ſe promenoient à grands pas, s'entretenant toujours du bonheur imaginaire de Bellegarde, lorſque Baſſompierre apperçut le manteau qui l'avoit fait méconnoitre. Et comme la croix paroiſſoit toute entiére, il eut peur que ce témoin irréprochable ne trahit ſon ſecret, & s'aſſit deſſus. Le Duc, qui n'avoit rien remarqué, voulut le faire lever, & l'obliger à ſe promener. Mais il eut l'adreſſe de lui donner le change, & de demeurer ſur ſon manteau juſques à ce qu'un valet de chambre, qui étoit aux écoutes, & qui ſelon les apparences ſçavoit tout le ſecret, vint & emporta le manteau, dans le tems que le Duc avoit

avoit le dos tourné. A tant de circonſtances Baſſompierre fit fort l'étonné, & peſta de tout ſon cœur contre la légéreté du ſexe en général ; dauba Mademoiſelle d'Entragues, & l'apella un vrai Caméléon. Le Duc en fit autant de ſon côté, & ſortit bien-tôt après.

Il ne fut pas plutôt parti, que Baſſompierre fit ſçavoir à Mademoiſelle d'Entragues l'erreur où étoit le Duc ; & cette belle, qui étoit de bonne race, & qui ne manquoit pas d'expérience, prit là réſolution de l'y confirmer, & fit en ſa préſence mille ſignes d'intelligence à Bellegarde. Le Duc de Guiſe l'en railla ; & Monſieur le Grand, étant bien aiſe de l'entretenir dans ſon erreur, lui répondit d'une maniére ambigue. Baſſompierre rendit compte de la converſation à Mademoiſelle d'Entragues, qui fut fort contente de ſa conduite. Elle le pria de continuer ſur le même pied, l'aſſurant qu'ils y trouveroient tous les avantages qu'ils pouvoient eſpérer, en ce que les ſoupçons du Roi & du Duc de Guiſe tomberoient tous ſur Bellegarde. Ils firent avertir Madame d'Entragues du commerce que ſa fille avoit avec le grand Ecuyer, & cela fut cauſe qu'elle l'obſerva de plus près. Un matin, voulant tirer

le rideau pour cracher, elle vit le lit de ſa fille découvert, & qu'elle n'y étoit pas. Elle ſe douta de ce qui en étoit, ſe leva ſans bruit, & paſſa dans ſa garderobe, d'où elle vit que la porte de l'eſcalier dérobé qu'elle croyoit condamnée, étoit ouverte. Elle s'écria d'abord, & ſa fille qui reconnut ſa voix, ſe leva au plus vite d'auprès de Baſſompierre, & vint à elle. Madame d'Entragues la régala d'abord de quelques ſoufflets, & après que ſa colére fût un peu paſſée, elle fit enfoncer la porte de cet eſcalier, que Baſſompierre avoit fermée pour avoir le tems de s'habiller. Cette porte étant ouverte, elle monta précipitamment juſques au troiſiéme étage, & demeura bien ſurpriſe de n'y voir perſonne, & encore plus ſurpriſe de voir la chambre du rendez-vous ſi magnifiquement meublée. Ce contre-tems auroit fini leur commerce, ſi l'amour, qui ne manque pas d'expédiens, ne leur avoit appris les moyens de ſe voir ailleurs avec plus de ſureté. Cependant, ce mal produiſit un grand bien, puiſqu'il guérit le Roi des ſoupçons qu'il avoit eus de l'intrigue du Duc de Guiſe avec Madame de Verneuil.

Ce Prince n'en vivoit guéres plus content. La Marquiſe, toujours capricieu-

cieuſe, & s'imaginant que le Roi ne l'aimoit que par néceſſité, & parce qu'il ne trouvoit perſonne qui la valut, lui faiſoit à tous momens de nouveaux chagrins, ou pour avoir le plaiſir de le faire enrager, ou pour l'obliger par ces difficultés à l'aimer davantage. La Reine étoit de plus mauvaiſe humeur que jamais, & ce déſordre domeſtique troubloit ſes plaiſirs les plus purs, & ne lui laiſſoit pas un moment de repos. Les dédains faux ou véritables de la Marquiſe de Verneuil ne faiſoient qu'augmenter ſa paſſion; & les démarches qu'il faiſoit pour la revoir, les traits de la Satyre dont cette Marquiſe étoit très-libérale, étoient de nouvelles allumettes, qui enflammoient les jalouſies de la Reine, qui faiſoit éclater à tout moment ſa fureur & ſon reſſentiment. Le Duc de Sully, & quelques autres confidens du Roi, travailloient inutilement à ramener l'Epouſe & la Maitreſſe. Ils repréſentoient à celle-ci, que le Roi s'attacheroit à une autre, & qu'alors il lui feroit enlever ſes enfans, & la renfermeroit dans un Couvent. En effet, il tâchoit de vaincre ſa paſſion en changeant d'objet. Il revint encore à la Comteſſe de Moret, & aima preſqu'en même tems Mademoi-

ſelle des Eſſarts. D'un autre côté, ils remontroient à la Reine, que ſes emportemens ne ſervoient qu'à irriter l'eſprit du Roi; que la douceur & les careſſes étoient les ſeuls moyens de le retenir; & qu'en attendant qu'elle pût le détacher des objets illégitimes, elle devoit avoir un peu de modération, ſi elle vouloit obtenir des graces pour elle & pour les ſiens. Mais Conchini & Eléonor Galligay, bien loin de lui faire gouter ce ſalutaire conſeil, entretenoient de plus en plus ſa mauvaiſe humeur; & ils avoient acquis tant de pouvoir ſur ſon eſprit, qu'elle n'aimoit & ne haïſſoit que ceux qu'ils vouloient. On avoit ſouvent conſeillé au Roi de chaſſer ces funeſtes tiſons, qui mettoient le feu à ſa maiſon, & qui embraſeroient à quelque heure tout le Royaume. On dit que Galligay, craignant que la Reine ſa Maitreſſe ne l'aimat moins, ſi elle avoit pour le Roi l'affection qu'une épouſe doit avoir pour ſon époux, l'en éloignoit tant qu'elle pouvoit, afin de la poſſéder plus à ſon aiſe. Tout le monde croit, que cette femme & ſon mari travaillérent conjointement tant que le Roi vécut à aigrir l'eſprit de la Reine, & à la rendre toujours fâcheuſe & de mauvaiſe humeur; de

de ſorte que ſept ou huit ans durant, s'il y avoit entr'eux un jour de calme & de plaiſir, il y en avoit deux de mécontentement & de fâcherie. Don Jean de Médicis, ayant été chargé par le Roi d'exhorter la Reine à les congédier, cette Princeſſe s'emporta contre lui avec une extrême violence, n'épargna ni les injures ni les reproches, & le maltraita tellement, quelque choſe que le Roi pût dire pour l'apaiſer, qu'il fut contraint de ſortir du Royaume. L'impudence de ces petites gens alla ſi loin, qu'ils uſérent de menaces contre la perſonne du Roi, s'il oſoit attenter aux leurs, comme pluſieurs l'y ſollicitoient.

Les Catholiques zélés, ſe joignant aux intentions de la Reine, entretenoient de dangereuſes correſpondances avec les Eſpagnols par le canal de l'Ambaſſadeur de Florence, & ſe faiſoient fort de marier le Dauphin, & la fille ainée de France, aux deux enfans du Roi Philippe; de ſorte que Dom Pedro de Toléde, proche parent de la Reine, que ce Prince envoyoit en Allemagne, fit quelque ſéjour à la Cour de France, pour ſonder les intentions du Roi. Dom Pedro parla entr'autres choſes du mariage du Dauphin avec l'Infante. Le Roi lui

répondit fort ſéchement ; car il ne vouloit point d'alliance avec les Eſpagnols, & avoit en vûe de marier le Dauphin à l'ainée de Lorraine, & la Princeſſe au fils ainé du Duc de Savoie.

Quelque tems avant, on avoit parlé de marier Mademoiſelle d'Entragues avec le Comte d'Aché, Auvergnat. Mais en paſſant les articles, il ſurvint quelques conteſtations qui rompirent ce mariage. Après cela, Madame de Verneuil & Mademoiſelle d'Entragues ſa ſœur, allérent paſſer la belle ſaiſon chez la Marquiſe de Conflans, qui avoit une maiſon dans le voiſinage de Charenton. Le Duc de Guiſe, & Baſſompierre, rodoient toutes les nuits autour de la maiſon de la Marquiſe. Mais ce dernier, qui avoit des penſées plus hautes, rompit entiérement ce commerce. Henriette-Charlotte, fille du Connêtable de Montmorenci, & de Louïſe de Budos, parut alors à la Cour comme un ſoleil, & effaça par ſon éclat toutes les autres beautés. Tout le monde avoit les yeux ſur ce nouvel aſtre, & cette belle avoit autant d'adorateurs qu'il y avoit de galans à la Cour. Baſſompierre eut le bonheur de s'en faire aimer, & il ne manquoit au bonheur de ces Amans, que le conſentement du Roi. Baſſompier-

re

re lui en parla, & lui demanda la permiſſion d'épouſer Mademoiſelle de Montmorenci, & de traiter avec le Duc de Bouillon pour la charge de premier Gentilhomme de la Chambre. Sa Majeſté lui accorda, non-ſeulement l'un & l'autre, mais voulut encore que le Connétable, qui étoit diſgracié, revint à la Cour. Le lendemain, le Roi rendit viſite à la Ducheſſe d'Angoulême, où logeoit Mademoiſelle de Montmorenci. Il l'avoit déja vûe à un balet, où elle étoit habillée en Diane, tenant un Dard à la main; & ce fut là qu'il commença de ſentir pour elle des ſentimens bien tendres & bien paſſionnés. Les confidens des plaiſirs de ce Prince, les parens de Mademoiſelle de Montmorenci, les gens même de la Reine, qui s'imaginoient que celle-ci chaſſeroit toutes les autres, étoient prêts à ſervir ſa paſſion : de ſorte, que tout la flatoit, excepté celle qui pouvoit la ſoulager. Mais comme ce Prince ſe trouvoit en état de tout entreprendre, il croyoit pouvoir tout eſpérer.

Cependant, le mariage de Baſſompierre & de Mademoiſelle de Montmorenci demeuroit conclu. Mais comme il s'étoit traité ſans la participation du Duc de Bouillon, il n'en fut pas ſatisfait, & ré-

ſolut de le traverſer. Un jour que le Roi venoit de voir chez la Reine Mademoiſelle de Montmorenci, & qu'il parloit de ſa beauté avec éloge, le Duc le tira en particulier, & lui dit qu'il étoit ſurpris qu'il eût voulu conſentir au mariage de cette fille avec Baſſompierre ; qu'il ne voyoit point d'autre parti pour le Prince de Condé ſon neveu, que Mademoiſelle de Montmorenci ou Mademoiſelle du Maine ; mais que comme la bonne politique l'obligeoit de ne pas ſouffrir que le Chef de la Ligue, qui n'étoit déja que trop puiſſant, ſe fortifiat encore par une ſi grande alliance, il étoit preſqu'obligé par intérêt de marier le Prince de Condé à Mademoiſelle de Montmorenci. Le Roi ne répondit rien, & ne laiſſa pas de ſentir la force de ce raiſonnement ; & le lendemain, ayant encore vû cette Demoiſelle, il la trouva plus charmante que jamais, & prit la réſolution de s'aſſurer d'une ſi belle conquête, quoi qu'il pût lui en couter. Il s'agiſſoit de réuſſir dans ce deſſein, & pour cet effet il faloit faire épouſer à cette belle un homme qu'elle n'aimat pas. Il étoit donc néceſſaire de ſçavoir quels ſentimens elle avoit au ſujet de Baſſompierre.

Il eut occaſion de s'en éclaircir peu de

de jours après. Sa ſanté étoit fort altérée, les accès de ſa goutte étoient plus fréquens, & il ne ſe paſſoit point d'année où il ne fût obligé de ſe mettre dans les remédes une fois pour le moins & fort ſouvent deux. La goutte lui étant alors ſurvenue, il fut viſité par Madame d'Angoulême, & par Mademoiſelle ſa niéce. Grammont qui s'y trouva, s'étant apperçu que le Roi ſeroit bien aiſe d'entretenir la niéce, lia converſation avec la tante. Le Roi profita de l'occaſion, & dit à Mademoiſelle de Montmorenci, qu'il vouloit l'aimer comme ſa propre fille; que ſon intention étoit qu'elle logeat au Louvre pendant que Baſſompierre ſerviroit. Il la pria de lui dire franchement ſi elle étoit contente de ce parti, & qu'en cas qu'elle ne le fût pas, il romproit ce mariage, & lui feroit même épouſer le Prince de Condé ſon neveu. Mademoiſelle de Montmorenci, qui n'entroit point du tout dans les vûes du Roi, lui répondit naturellement, que, puiſque c'étoit la volonté de ſon pére, elle ſe croiroit bien avec Baſſompierre. Le Roi fit ſemblant d'en être bien aiſe, & réſolut en même tems de lui donner un autre Epoux. Le lendemain, il fit venir Baſſompierre,

auquel il fit mille careſſes, & lui dit enſuite, qu'il avoit ſongé à le marier. Baſſompierre ignorant ſes intentions, lui repartit que la Goutte du Connêtable étoit cauſe qu'il ne l'étoit pas déja. Ce n'eſt pas cela, repliqua le Roi. Je veux vous marier avec Mademoiſelle d'Aumale, & faire revivre ce Duché en ſa conſidération. Quoi ! Sire, répondit Baſſompierre, vous voulez donc me donner deux femmes ? Il faut, ajoûta le Roi, te parler à cœur ouvert, & en ami. J'aime Mademoiſelle de Montmorenci ; ſi tu l'épouſois, & qu'elle t'aimat, je te haïrois ; & ſi elle m'aimoit, tu me haïrois. Ne rompons donc point notre bonne intelligence. Je t'aime, & je ne ſçaurois t'ôter mon amitié ſans beaucoup de répugnance. Je veux marier cette fille avec le Prince de Condé, qui, tout jeune qu'il eſt, a plus d'attachement pour la chaſſe que pour les Dames. Et comme tu ſçais qu'il eſt pauvre, & qu'il tient tout ce qu'il a de ma puiſſance, mon deſſein eſt de l'enrichir par mes bienfaits, & de lui donner cent mille livres par an pour ſes divertiſſemens ; pourvû qu'il n'éxige qu'une affection innocente de celle que je lui deſtine pour femme.

Baſſompierre étant trop habile pour ne ſça-

ſçavoir pas, que le véritable moyen d'augmenter une paſſion c'eſt de la combattre, ſe fit honneur de la néceſſité, & prit le parti de donner un tréſor qu'il ne pouvoit garder. Je ſuis ravi, Sire, répondit Baſſompierre, que Votre Majeſté me donne occaſion de lui témoigner le zèle que j'ai pour ſon ſervice; je l'ai ſouhaité toute ma vie avec une extrême paſſion; mes déſirs ſont exaucés; & Votre Majeſté peut être convaincuë du reſpect & de l'attachement que j'ai pour elle, par le ſacrifice que je vais lui faire, qui eſt ſans contredit le plus grand dont un galant homme ſoit capable. Je renonce, Sire, pour l'amour de vous à une haute Alliance, & à une Epouſe digne des hommages de tout ce qu'il y a de grand au monde. J'ai pour Mlle. de Montmorenci une paſſion, que je ſens très vivement, & que je ne ſçaurois bien exprimer; je ſuis charmé de ſon mérite, & j'ai eu le bonheur de m'en faire aimer: j'étois ſur le point de devenir l'homme du monde le plus heureux & le plus content; je renonce à tout cela, & le fais de bon cœur pour un Maitre à qui je dois tout, & je ſouhaite que ce nouveau commerce lui apporte autant de joie & de plaiſir, qu'il me cauſeroit de triſteſſe &

de déplaiſir, ſi j'étois obligé de céder à tout autre la divine Montmorenci. Le Roi pleura de joie de la ſoumiſſion de Baſſompierre, lui fit mille proteſtations, & l'entretint encore de ſon mariage avec Mademoiſelle d'Aumale. Mais comme cet Amant infortuné avoit encore le cœur tout occupé de la perte qu'il faiſoit, & qu'il étoit incapable d'un nouvel engagement, il ſuplia Sa Majeſté de le laiſſer en liberté là-deſſus.

Le Roi étant toujours incommodé de ſa goutte, dont les douleurs étoient pourtant un peu moins preſſantes, il voulut avoir compagnie, & envoya querir Baſſompierre & quelques autres Seigneurs. Il jouoit aux dés dans ſon lit avec le premier, lorſque Madame d'Angoulême & ſa niéce entrérent. Il quitta d'abord le jeu pour entretenir en particulier Madame d'Angoulême. Mademoiſelle de Montmorenci, qui ne ſçavoit rien de ce changement, parloit cependant à Baſſompierre. Le Roi lui fit ſigne de s'approcher, lui apprit ſes intentions, & continua d'entretenir ſa tante. Mademoiſelle de Montmorenci fit une grimace en ſe retirant, qui fit connoître à Baſſompierre, que ſon cœur n'étoit pas en meilleure aſſiéte que le ſien.

Quoique

Quoique ce ſigne n'apprit rien à Baſſompierre qu'il ne ſçût déja, il le prit néanmoins pour une confirmation de ſon malheur. Et comme les difficultés augmentent d'ordinaire les déſirs, ſur-tout lorſqu'on voit que l'objet qu'on adore ne céde que par violence & par néceſſité, cela le mit en ſi grand déſordre, qu'il fut obligé de ſortir, & pour le faire avec bienſéance il fit ſemblant de ſaigner du nez. Cet Amant au deſeſpoir n'eut pas la force d'aller juſqu'à ſon caroſſe, il ſe jetta dans le premier qu'il rencontra, & ſe retira chez lui, où il fut deux jours entiers à déplorer la cruauté de ſa deſtinée, & à faire les réflexions du monde les plus triſtes & les plus affligeantes.

La premiére perſonne qu'il rencontra, lorſqu'il revint à la Cour, fut le Prince de Condé, qui avoit déja fait demander dans les formes Mademoiſelle de Montmorenci, & qui partoit pour lui aller rendre la premiére viſite. Ce Prince fut aſſez cruel pour le prier de l'y accompagner; mais Baſſompierre fut aſſez réſolu pour lui refuſer une complaiſance, qui l'auroit accablé ſans reſſource, & détruit entiérement la diverſion qu'il avoit tâché de faire, en renouant

nouant avec Mademoiſelle d'Entragues ; qu'il avoit eu occaſion de revoir chez Madame de Santeny. Le Prince fit donc ſa viſite ſans lui, & avança tellement ſes affaires, qu'il fiança Mademoiſelle de Montmorenci quelques jours après, dans la galerie du Louvre, où le Roi eut la malice de s'apuyer ſur Baſſompierre, & de lui faire eſſuyer d'un bout à l'autre le chagrin de cette fatale cérémonie : ces Amans s'épouſérent bien-tôt après à Chantilli, où étoit alors la Cour. Ce mariage fut ſuivi d'un autre : le Duc de Vendôme, qui comme nous avons dit, avoit fiancé la fille unique du Duc de Mercœur, l'épouſa cette année, âgé ſeulement de ſeize ans. Le Roi avoit de l'impatience d'achever ce mariage. La mére & quelques parens de la fille avoient toûjours fait naître des obſtacles : mais enfin le Pére Coton, homme inſinuant & perſuaſif, les avoit diſpoſés à donner cette ſatisfaction à Sa Majeſté, ce qu'ils firent à Fontainebleau, où ces Nôces furent célébrées.

Le malheureux Baſſompierre fut outré de chagrin du mariage de ſa maîtreſſe ; mais pourtant il n'en mourut pas. Il ne revint en ſanté que pour eſſuier une nouvelle diſgrace, tant la fortune

tune étoit opiniâtre à le perſécuter. Un Ecuyer de la Reine, nommé Camille Simoni, qui logeoit dans une petite ruë vis-à-vis de la porte de la monnoie, & près de la maiſon de Madame d'Entragues, rencontra un ſoir en ſe retirant un homme couché avec ſon hôteſſe qu'il aimoit. Il perça ce malheureux de pluſieurs coups d'épée, & le mit dehors en chemiſe. Il ſe traina comme il put, & alla mourir ſous les fenêtres de Mademoiſelle d'Entragues. Un paſſant, qui ſçavoit que Baſſompierre n'étoit pas haï de Mademoiſelle d'Entragues, voyant cet homme en cet état, crut que c'étoit lui-même, & courut à ſon Hôtel avertir ſes gens de l'état où il avoit trouvé leur Maître. Commme ce Marquis étoit ſorti au commencement de la nuit, ils crurent ſans peine ce que leur diſoit cet homme. Ils coururent étourdiment au lieu qu'il leur avoit marqué, trouvérent le corps, & le prirent pour celui de leur Maître, parce que la nuit étoit obſcure. Ils l'emportérent, & étant arrivés chez leur Maître, ils virent à la clarté des flambeaux qu'ils firent allumer, qu'ils avoient fait une ſotiſe, & remportérent ce corps chez un Chirurgien. La Juſtice en fut avertie & s'en ſaiſit. Par ce moyen, la choſe étant

étant divulguée, l'on en fit pluſieurs plaiſanteries aux dépens de Mademoiſelle d'Entragues, dont Baſſompierre eut peut-être plus de chagrin que cette belle, qui comme pluſieurs autres, auroit cru être ſans mérite, ſi elle eût été ſans intrigue amoureuſe.

Cependant la paſſion du Roi pour la Princeſſe de Condé continuoit toûjours, & elle étoit même devenuë ſi publique, qu'on ne parloit preſque d'autre choſe. Le Prince de Condé, qui avec un peu de complaiſance auroit pû obtenir les premiéres charges du Royaume, ne fut pas d'avis de s'enrichir aux dépens de ſon honneur. Il avoit tant de délicateſſe. qu'il croyoit ne pouvoir plus ſouffrir la continuation de cette intrigue ſans ſe rendre le juſte objet du mépris de toute la Cour. D'ailleurs, les ſcrupuleux, les mécontens, & les ennemis cachés du Roi, gens malins & inquiets, qui n'aimant que le trouble pour l'amour du trouble même, lui mettoient, s'il faut ainſi dire, le feu ſous le ventre, & irritoient ſa jalouſie qui n'étoit déja que trop grande. La Reine, toujours la même, ne ceſſoit de ſemer la zizanie. Le Prince en vint aux emportemens, & lâcha quelques paroles peu reſpectueuſes. Le Roi pour l'en châtier

châtier lui ôta ſes bienfaits, & lui retrancha l'argent qu'il lui avoit promis en le mariant. Ces ſévérités, bien loin de radoucir le Prince, ne firent que l'irriter davantage. Il conſidéroit que le Roi étant auſſi paſſionné qu'il l'étoit, pourroit en venir aux violences; & comme il manquoit de tout, pour ſe mettre à couvert, il chercha ſon ſalut dans la retraite, & réſolut de ſe ſauver chez les Etrangers. Après donc qu'il eut diſpoſé toutes choſes pour exécuter ce deſſein, il enleva lui-même la Princeſſe, qu'il mit en croupe, & à quelques lieuës de-là dans un caroſſe à ſix chevaux, & alla coucher à Muret, accompagné ſeulement de Rochefort, de Touray, d'un Ecuyer, de Mademoiſelle de Certeaux, & d'une femme de chambre nommée Philippette. De Muret il marcha vers Landreci où il n'entra point, & ſe rendit de là à Bruxelles, où le Nonce du Pape & les Archiducs le reçûrent avec beaucoup de joie, & lui rendirent tous les honneurs dûs à ſa qualité.

A la premiére nouvelle de cette evaſion imprévuë, le Roi, tout tranſporté de colére & d'amour, ne put cacher ſon émotion, même devant la Reine. Il joüoit dans ſon cabinet, lorſque le Duc d'Elbœuf

bœuf vint lui annoncer cette triſte nouvelle, qui lui fut confirmée bientôt après par le Chevalier du Guet. Mon cher ami, je ſuis perdu, dit-il à Baſſompierre qui étoit le plus près de lui : ce malheureux emméne ſa femme dans un bois, & je ne ſçai ſi c'eſt pour la tuer, ou pour la faire ſortir du Royaume : pren mon jeu, pendant que j'irai ſçavoir les particularités de cet enlévement. Cela dit, il paſſa dans une autre chambre, & fit ſigne au Marquis de Cœuvres, au Comte de Cramail, au Duc d'Elbœuf, & à Lomenie de le ſuivre. Ce Conſeil extraordinaire étant ainſi aſſemblé, chacun dit ſon avis. Le Roi, qui ne ſe poſſédoit pas, donnoit dans tout ce qu'on lui propoſoit, & vouloit qu'on exécutât inceſſamment. Un moment après, il changeoit de ſentiment, & jugeoit que ces moyens étoient impraticables. L'un étoit d'avis qu'on courût après le Prince, & qu'on y envoyat le Chevalier du Guet avec ſes Archers ; l'autre vouloit qu'on donnât cette commiſſion à Balagni & à Bouvin ; d'autres croyoient qu'il valoit mieux ordonner à Vaubecourt, qui étoit alors à Paris, de ſe rendre ſans retardement ſur la Frontiére de Lorraine, pour empêcher que le Prince ne paſſât. Le Roi, qui vouloit tout

tout & ne ſe fixoit à rien, fut contraint de faire venir ſes principaux Miniſtres, pour les conſulter ſur une affaire où ſon cœur prenoit tant de part. Ce n'étoit pas la premiére fois qu'ils avoient été conſultés ſur des matiéres d'amour, où l'on faiſoit entrer des raiſons d'Etat. Le Chancelier fut le plus diligent, & après que Sa Majeſté lui eut appris de quoi il s'agiſſoit, il répondit avec une gravité digne de ſon caractère, que le Prince de Condé étoit fort condamnable, qu'il avoit tort d'avoir pris un parti ſi deſeſpéré, & que ceux qui lui avoient donné un ſi méchant conſeil, avoient encore plus de tort que lui. Le Roi, qui auroit voulu que tout le monde eût été auſſi bouillant que lui, répondit bruſquement : Rengainez votre gravité, Monſieur le Chancelier, & me donnez votre avis : c'eſt tout ce que je vous demande. Je ſçai, auſſi-bien que vous, que le Prince eſt condamnable, mais il s'agit des moyens de le châtier. Je ſuis donc d'avis, Sire, reprit le Chancelier avec le même flegme, qu'il faut traiter le Prince comme rebelle, & rendre contre lui & contre ſes adhérens les déclarations ordinaires. Le Roi, fatigué de ce début, vit entrer Villeroi, & laiſſant le Chancelier, lui expoſa le fait

en

en peu de mots. Villeroi, faiſant l'étonné, fut d'avis, qu'on fit ſçavoir par des Couriers à tous les Princes étrangers, que le Prince de Condé étoit ſorti de France, ſans la permiſſion du Roi, & même contre ſes défenſes, & qu'on ordonnât à tous les Ambaſſadeurs de Sa Majeſté, de prier les Souverains auprès deſquels ils réſidoient, de ne pas recevoir le rebelle, & de le remettre entre les mains du Miniſtre de Sa Majeſté, qui regarderoit comme ſes ennemis ceux qui en uſeroient autrement. Après que Villeroi eut ainſi parlé, le Roi fit ſigne au Préſident Jeannin d'opiner. Mon ſentiment eſt, Sire, dit le Préſident, de faire courre après le Prince un Capitaine des Gardes du Corps, qui tâchera de le ramener; & s'il n'en peut venir à bout, il le ſuivra juſques dans ſa retraite, & déclarera, de la part de Votre Majeſté, aux Puiſſances chez qui il ſe ſera réfugié, que vous leur ferez la guerre à moins qu'ils ne vous le livrent. Je ne crois pas qu'il ait prémédité ſon départ, & je doute qu'il ſe ſoit précautionné à l'avance d'aucune puiſſante protection. Je ſuis le plus trompé du monde, s'il n'a jetté ſon plomb ſur les Païs-Bas. Mais je ſuis perſuadé qu'il fait mal ſon compte, & qu'il y ſera mal reçu: car outre qu'il

n'a

n'a aucune habitude avec l'Archiduc, qui n'aura aucun ordre de maintenir le rebelle, l'Eſpagne, qui craint Votre Majeſté plus qu'elle ne l'aime & ne l'honore, ne voudra pas s'attirer ſur les bras le plus grand Prince de l'Europe, & aimera mieux le faire ſortir de ſes Etats, ou le livrer à Votre Majeſté.

Le Roi qui commençoit à reprendre ſes eſprits, trouva cet expédient de ſon goût. Mais comme il ne ſe déterminoit jamais ſur rien d'important qu'il n'eût conſulté le Duc de Sully, il ne voulut rien conclure qu'il ne fût venu. Il vint enfin, avec un air fâché & une mine refrognée. Mon Neveu s'en eſt allé, Monſieur de Sully, lui dit le Roi comme il arrivoit, & le mal eſt qu'il a emmené la Princeſſe. Je n'en ſuis point ſurpris, Sire; mais je le ſerois beaucoup s'il ne l'avoit pas fait. Si vous vouliez l'en empêcher, il falloit le mettre à la Baſtille. Ne parlons point du mal qui eſt fait, repliqua le Roi; mais cherchons les moyens de le réparer. Que jugez-vous qu'il faille faire? Je meure, Sire, ſi j'en ſçai rien, repartit Sully. J'y penſerai ſur le chevet, & demain au matin je vous dirai ce que j'aurai penſé. Point de retardement, Monſieur de Sully, dit encore le Roi: vous

ſçavez

ſçavez combien cette affaire me touche; & je veux que vous me diſiez tout à l'heure votre ſentiment. Un moment donc de méditation, s'il vous plait, Sire, répondit Sully, & en diſant cela il fit des mouvemens de tête & quelques tours de chambre, & revint enſuite vers le Roi, qui lui dit, Hé bien! Avez-vous ſongé? Que faut-il donc faire? Rien, répondit Sully: Comment rien? répondit le Roi. Oui rien, ajoûta Sully. En ne faiſant rien, vous témoignerez par-là, que vous ne faites pas grand cas du Prince de Condé; & cela étant, perſonne ne le ſecourra, ſes Amis même l'abandonneront, tout le monde le raillera, & en moins de trois mois il ſera forcé de revenir au gîte de ſoi-même. Mais ſi au contraire, vous témoignez de l'empreſſement à le ravoir, il n'en faut pas davantage pour le faire valoir; des gens même de la Cour lui prêteront de l'argent; & tels, qui l'auroient abandonné ſi vous n'en aviez pas fait de cas, le ſoutiendront pour avoir le plaiſir de vous chagriner. L'Avis étoit de bon ſens; mais le Roi n'étoit pas en état d'en profiter. Comme celui du Préſident Jeannin étoit plus violent, & par conſéquent plus conforme à ſa paſſion, ce fut auſſi celui qu'il ſuivit, & dès le lendemain

main il fit partir le Marquis de Prâlin pour courre après le Prince.

Prâlin fit toute la diligence qu'il put ; mais le Prince avoit trop d'avance pour pouvoir le joindre. Il ſe rendit donc à Marimont, auprès de l'Archiduc. Il fit d'abord demander audience, & y alla avec l'Ambaſſadeur ordinaire. Il parla du Prince de Condé comme d'un ennemi du Roi ſon Maître, qui ſous prétexte d'une jalouſie de commande, avoit fui dans les Païs étrangers pour y cabaler contre ſon ſervice, & le pria au nom du Roi de le faire arrêter. L'Archiduc répondit, qu'il croyoit avoir aſſez fait de n'avoir pas voulu le recevoir ; mais qu'il n'avoit pas cru devoir lui refuſer paſſage : qu'il ſouhaiteroit de tout ſon cœur qu'il s'en retournât en France, & qu'il faiſoit des vœux pour la ſatisfaction particuliére du Roi, auſſi-bien que pour le repos de ſon Royaume. La vérité eſt que le Prince ne s'étoit pas arrêté dans les Païs-Bas. Il avoit piqué juſqu'à Cologne, & laiſſé la Princeſſe ſa femme à Breda, auprès de la Princeſſe d'Orange ſa ſœur, qui la mena enſuite à Bruxelles, où le Prince ſe rendit quelques jours après. L'Archiduc & l'Infante leur allérent rendre viſite, d'abord qu'ils ſçurent que ces Princeſſes étoient

étoient arrivées. Le Marquis de Spinola, qui commandoit les troupes Eſpagnoles dans les Pays-Bas, fut fort mal ſatisfait de l'Archiduc de n'avoir pas retenu le Prince de Condé, & le preſſa tellement, qu'il l'obligea de faire partir un Gentilhomme pour aller inviter ce Prince à revenir. Spinola chargea le Gentilhomme d'une Lettre, & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne lui en donna une autre. Il eſt certain, que l'Archiduc & les Miniſtres d'Eſpagne n'agiſſoient pas par le même principe; le premier vouloit entretenir la paix, & les autres vouloient la rompre. Les ordres de la Cour de Madrid, qui vinrent bien-tôt après, les réunirent tous; car ils portoient que le Roi Catholique prenoit ſous ſa protection le Prince de Condé. Cette déclaration releva le courage du Prince, & le détermina à juſtifier ſa ſortie hors de France, & prit droit ſur des faits qu'on croyoit faux pour la plupart. Il écrivit des Lettres en forme de Manifeſte au Pape Clément VIII. & au Cardinal Borgheſe ſon Neveu.

Prâlin n'avoit point d'ordre d'entrer en négociation avec perſonne, auſſi s'en retourna-t-il auſſi-tôt qu'il eût parlé à l'Archiduc. D'abord que le Roi eut appris que ſon Neveu étoit retourné à Bruxelles

xelles, il y envoya le Marquis de Cœuvres en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, avec ordre de demander à l'Archiduc qu'il rendit au Roi ſon Maître le premier Prince de ſon ſang. L'Archiduc répondit, que la conſidération qu'il avoit pour cet illuſtre ſang l'ayant obligé de lui donner retraite, il ne pouvoit honnêtement violer le droit d'hoſpitalité; mais que Sa Majeſté Très-Chrétienne ne devoit point craindre que cet illuſtre refugié entreprit rien contre ſon ſervice & au préjudice du reſpect qu'il lui devoit. Cette réponſe ne fut point du goût du Roi, qui regardoit comme une flétriſſure tous les honneurs qu'on rendoit à un Prince qui avoit encouru ſa diſgrace, & qui répandoit dans les Pays étrangers des bruits qui difamoient ſa réputation. L'étroite familiarité avec laquelle le Prince avoit vécu avec le Duc d'Aumale, ennemi mortel de la perſonne du Roi, lui donnoit un beau prétexte d'évaporer les tranſports de ſa bile, dont on n'ignoroit pas la véritable cauſe. Le Marquis de Cœuvres, voyant qu'il ne pouvoit avoir le Prince, ſe retrancha à demander qu'on remit la Princeſſe ſon Epouſe entre les mains du Connêtable ſon Pére, ou de la Ducheſſe d'Angoulême ſa tante; mais cette der-

niére propoſition ne lui réuſſit pas mieux que la premiére. L'Archiduc répondit, qu'il ne diſpoſeroit jamais de la Princeſſe, que du conſentement du Prince ſon époux.

Cœuvres, voyant que ſa négociation prenoit un méchant train, ſonge à de nouveaux moyens, & entreprend d'enlever la Princeſſe; il y en eut même qui furent aſſez imprudens pour faire deſſein d'enlever auſſi le Prince. Les Epoux ne vivoient pas trop bien enſemble. Je ne ſçai, s'il y avoit naturellement entr'eux de l'antipathie, ou ſi la Princeſſe, fâchée d'avoir quitté la Cour de France, regardoit le Prince de mauvais œil: ce qu'il y a de certain eſt qu'ils ſe traitoient froidement, & que les François eſpérant par-là de faire réuſſir leur deſſein, entretenoient ces aigreurs avec beaucoup de ſoin, & prenoient occaſion de-là de perſuader à la Princeſſe de ſe laiſſer enlever: Elle eut aſſez de peine à ſe réſoudre ſur la réponſe qu'elle devoit faire. Elle voyoit des inconvéniens par-tout: d'un côté, elle n'étoit pas contente du Prince ſon époux; elle ſe voyoit ſoûmiſe en dépit d'elle à la domination des Eſpagnols; la Cour de Bruxelles ne l'accommodoit pas; elle n'y trouvoit pas la même magnificence qu'à celle

celle de France, & enfin elle ſouhaitoit paſſionnément d'être auprès de ſon pére & de ſa tante, qui ſouhaitoient la même choſe de leur côté, & qui ne manquoient pas de l'en aſſûrer par leurs lettres. D'ailleurs, elle craignoit d'abandonner un époux, pour ſe mettre entre les mains d'une perſonne qu'elle pouvoit regarder comme étrangére. Enfin, elle craignoit autant de s'expoſer à la médiſance, que de retomber au pouvoir d'un époux irrité. Ces différentes réfléxions la retinrent long-tems dans l'irréſolution : néanmoins au bout du compte, l'envie de revoir ſes parens & la Cour de France l'emporta ſur tout le reſte.

Cœuvres eſpéroit, qu'ayant enlevé la Princeſſe, il feroit pendant la nuit une ſi grande diligence, qu'il ſeroit loin avant qu'on ſçût qu'il étoit parti. Mais il n'étoit pas encore tems de ſe féliciter : Il y avoit bien du chemin à faire du projet à l'éxécution : Il falloit bien des choſes, pour faire réuſſir cette entrepriſe. Premiérement, il falloit, ou eſcalader, ou percer la muraille de la Ville; il falloit des chevaux pour ſortir, & des relais de diſtance en diſtance pour faire la diligence qu'on ſe propoſoit; & il falloit enfin de la Cavalerie pour s'oppoſer à ceux qui ſe

mettroient en devoir de les arrêter. Comme on ne pouvoit pas s'empêcher de se confier à plusieurs personnes, il arriva ce qui arrive d'ordinaire en cas pareil. La mine fut éventée. Le Comte de Buquoi, Grand-Maître de l'Artillerie, en eut le premier avis, qu'il fit passer à l'Archiduc & au Marquis de Spinola. Ceux-ci, résolus de s'opposer à cet attentat, assemblérent leur Conseil, & conclurent de loger la Princesse au Palais sous un prétexte honnête. On en fit la proposition au Prince de Condé, sans lui en dire la raison: On se contenta de lui représenter, qu'étant en quelque maniére brouillé avec son Epouse, il ne pouvoit mieux faire que de s'en séparer pour un tems, en attendant que son chagrin se dissipât; que cette petite absence la remettroit dans le bon chemin; & qu'au reste elle seroit avec l'Archiduc & l'Infante, qui ne lui donneroient que de bonnes impressions, dont il connoitroit la nécessité dans la suite. Le Prince y consentit sans répugnance, après avoir fait promettre à l'Archiduc & à l'Infante, qu'ils ne laisseroient sortir la Princesse de leurs mains, que de son consentement.

Comme la Princesse & Cœuvres n'avoient aucun prétexte raisonnable de s'opposer

poſer à cette réſolution, & qu'ils eſpéroient d'avoir le tems d'éxécuter leur deſſein avant ce changement de maiſon, ils firent ſemblant de ne s'en mettre pas fort en peine. La ſuite leur fit voir qu'ils n'avoient pas bien compté : il leur fut impoſſible d'ajuſter toutes leurs machines, pendant que la Princeſſe demeura à l'Hotel d'Orange. Il falut donc chercher un expédient pour gagner quatre ou cinq jours de plus. Le Marquis de Spinola faiſoit le paſſionné pour la Princeſſe, & lui rendoit de fréquentes viſites, où il ne manquoit pas de l'entretenir de choſes qui font plaiſir d'ordinaire aux Dames qui ont du mérite & de la beauté. La Princeſſe, qui avoit ſes vûës auſſi-bien que Spinola, répondoit à ſes douceurs d'une maniére à lui faire eſpérer, qu'elle n'avoit pas moins de douceur que de beauté ; & les apparences étoient ſi belles, qu'ils croyoient avoir ſouvent l'un & l'autre ſujet de ſe féliciter. Dans ces heureuſes diſpoſitions la Princeſſe fit prier le Marquis de lui donner le Bal chez lui. Le ruſé Génois ſentit le coup, & ne fut pas d'avis de donner dans le paneau : Il ſe défendit ſi honnêtement, que la Princeſſe n'auroit ſçu ſe formalifer de ſon refus. Ce fâcheux contretems ne rebuta point Monſieur de Cœu-

vres, & ne changea rien dans les mesures qu'il avoit prises. Comme la Princesse devoit aller au Palais le Dimanche suivant, Cœuvres résolut de l'enlever la nuit du Samedi. Quoique le Prince ne couchat que rarement avec elle, cependant, de peur que l'envie ne l'en prit, & que cela ne fit échouer l'entreprise, elle fit semblant d'être malade.

L'Archiduc, que Buquoi tenoit averti de tout ce qui se passoit, donna ordre à Spinola de le faire sçavoir au Prince, auquel on n'en avoit rien dit jusques-là, parce qu'on appréhendoit qu'il n'éclatât sans nécessité. Et comme il étoit tems d'agir publiquement, il fut résolu que l'Archiduc feroit garder l'Hôtel d'Orange par un petit détachement de ses Gardes du Corps. Le Prince de Condé fut si allarmé de tout ce qu'il avoit appris de Spinola, qu'il ne put garder le secret. Il fit ce qu'il falloit pour rendre inutile le dessein de Cœuvres, & fit ensuite mille plaintes inutiles. Comme Monsieur de Cœuvres n'avoit encore rien fait qui pût le convaincre, il désavoua tout, & dépêcha d'abord un Courier au Roi pour avoir de nouveaux ordres sur un changement si peu attendu.

Les Bourgeois de Bruxelles, offensés de

de cet attentat, prirent les armes pour la défenſe d'un ſi illuſtre Réfugié. Cette démonſtration de zéle & de bonne volonté ne fut pas néanmoins capable de le raſſûrer; car craignant qu'il ne lui arrivât quelque choſe de pis, il ſortit des Païs-Bas, & ſe retira dans le Milanois. Le Comte de Fuentes, ennemi juré du Roi, le reçut à bras ouverts; & pour faire plus de chagrin à Sa Majeſté, il fit malicieuſement courir le bruit, qu'il avoit mis la tête du Prince à deux cens mille écus, & ſous ce prétexte il lui donna des Gardes à pied & à cheval. Les Hiſtoriens de France diſent, que le Comte de Fuentes agiſſoit moins en cela pour mettre en ſureté la perſonne du Prince, que pour noircir la réputation du Roi. Il y a apparence que les Eſpagnols n'en demeurent pas d'accord. On dit auſſi, que le Comte de Fuentes ne traitoit le Prince avec tant de diſtinction, que pour empêcher que quelque Envoyé ne le regagnât, ou par des offres avantageuſes, ou en lui donnant pour les Eſpagnols un dégout, qui l'obligeât à ſe repentir de ce qu'il avoit fait. Ces craintes n'étoient pas tout-à-fait mal fondées, puiſque, malgré toutes ſes précautions, le Prince, à ce qu'on a dit, commençoit à prêter l'oreille aux propoſitions

que la France lui faiſoit faire, & étoit ſur le point de ſe laiſſer vaincre, lorſque le Roi mourut.

Ce Prince formoit depuis long-tems les vaſtes deſſeins dont on a ſi diverſement parlé. L'amour à qui ce Prince avoit fait tant de ſacrifices, voulut y faire ſon parti, & aider à allumer le feu de la Guerre, comme il a fait dans preſque toutes les plus cruelles qu'on ait jamais vû. Sa Majeſté donc, voyant que l'artifice ne lui avoit pas réuſſi pour ravoir en ſa puiſſance la Princeſſe de Condé, & voulant la retirer à quelque prix que ce fût, ſe réſolut de déclarer la guerre aux Eſpagnols. Pour le faire avec ſuccès, il commença par ſe fortifier le plus qu'il pût d'Alliances étrangéres. Il envoya pour cet effet des Ambaſſadeurs à Jaques VI d'Ecoſſe, & premier d'Angleterre, qui après la mort de la Reine Eliſabeth, à laquelle il ſuccéda, avoit réuni les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, avec ordre d'obliger ce Prince par toute ſorte de moyens à rompre avec les Eſpagnols. Cette Négociation ne fut pas d'un grand fruit, car le Roi d'Angleterre déja vieux, ne put jamais ſe réſoudre à s'engager dans une Guerre de cette importance. Ce coup manqué, Henri IV. ſe tourna du côté du

Duc

Duc de Savoie, des Vénitiens, & des Provinces-Unies : comme toutes ces Puiſſances avoient intérêt d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche, il n'y eut pas de peine à les faire entrer en Ligue avec la France.

Il n'étoit queſtion, que de trouver un prétexte pour prendre les armes. La mort du Duc de Cléves fournit bien-tôt ce prétexte-là. La ſucceſſion de ce Prince étoit fort litigieuſe. Il y avoit preſqu'autant de prétendans que de Princes en Allemagne, & chacun ſe préparoit à défendre ſon droit par les armes. Le Roi, cependant, faiſoit filer des troupes vers les Païs-Bas, & travailloit ſans relâche à préparer toutes choſes pour ſe mettre à la tête de ſon armée au commencement du Printems. Les Eſpagnols, qui voyoient venir l'orage, ne faiſoient pas le moindre mouvement pour le prévenir ; ce qui a fait dire, qu'ils avoient des moyens ſûrs pour le conjurer. Cependant, Conchini, & ceux de ſa Cabale, ne ceſſoient d'irriter les jalouſies de la Reine, & lui faiſoient croire malicieuſement, que la paſſion criminelle que le Roi avoit pour la Princeſſe de Condé, le portoit à de fâcheuſes extrémités, où elle pourroit bien ſe trouver envelopée. Il fit tout ce qu'il put, pour détruire

ces injuſtes ſoupçons, & n'oublia pour cet effet ni ſoins ni tendreſſe. Il lui laiſſa la Régence : mais comme il y ajoûta un Conſeil, & des ordres néceſſaires, cette limitation ne fut pas du goût de Conchini, qui ſongeoit à étendre ſon autorité en augmentant celle de ſa Maitreſſe, & qui pour cet effet lui mit en tête de ſe faire ſacrer & couronner avant le départ du Roi.

Les troupes étoient deja en marche ; l'Artillerie étoit partie, & l'on avoit fait demander paſſage ſur les terres de l'Archiduc. La Reine preſſoit toujours ſon ſacre, avec une opiniâtreté, qui ne faiſoit qu'en éloigner le Roi davantage. Cependant, comme il ne pouvoit rien refuſer à ſes importunités, lorſqu'elles étoient preſſantes, il ſe laiſſa vaincre, & lui donna la ſatisfaction qu'elle demandoit. La cérémonie ſe fit à Saint Denis, avec beaucoup de pompe & de magnificence, & trois jours après, la Reine fit ſon entrée à Paris. Pendant tout ce tems là le Roi paroiſſoit chagrin, & mélancolique, ſans pouvoir dire pourquoi, comme s'il eût ſenti des ſignes du malheur qui le menaçoit. On l'entendit ſouvent ſoupirer, & dire des choſes qu'on jugea de mauvais augure. Il dit

plus

plus d'une fois au Duc de Sully, *Mon ami, ce ſacre me ſera fatal : ils me tueront. Je ne ſortirai jamais de Paris ; je mourrai : ma mort eſt la ſeule reſſource qui reſte à mes Ennemis. On m'a dit que je devois être tué à la premiére grande ſolemnité que je ferois, & que je mourrois en carroſſe. C'eſt ce qui fait, que quelquefois, quand j'y ſuis, il me prend des treſſaillemens, qui me font écrier malgré moi.*

Le lendemain de l'entrée de la Reine, le Roi devoit faire le mariage de Mademoiſelle de Vendôme, l'aînée de ſes filles naturelles, & le jour ſuivant le feſtin, puis le lendemain monter à cheval, & aller joindre ſon armée. Il y avoit depuis deux ans à Paris, un miſérable, nommé François Ravaillac, natif d'Angoulême, âgé d'environ 32 ans, de baſſe extraction, & de poil roux. Son pére étoit un homme de pratique : ce fameux ſcélerat ( car on s'immortaliſe par des crimes du premier ordre comme par des vertus d'éclat ) profeſſa d'abord le métier de ſon pére, & ſe fit enſuite Moine Feuillant ; mais quelque tems après il jetta ſon froc, & ſe remit à ſolliciter des procès. Il en eut un pour une ſucceſſion, & le perdit ; ſi bien qu'il fut contraint pour ſubſiſter, de ſe faire Maî-

tre d'école. Il fut empriſonné pour un crime, dont il ne fut pourtant pas convaincu. Les viſions du Cloître, l'obſcurité de ſa priſon, la perte de ſon procès, & l'extrême indigence où il étoit réduit, achevérent de lui gâter l'eſprit, & d'irriter ſon humeur atrabilaire. Dès ſa premiére jeuneſſe, les chaleurs de la Ligue, les Libelles, & les Sermons ſéditieux de ſes Prédicateurs, lui avoient inſpiré une grande averſion pour le Roi. Et il avoit tant ouï dire, qu'on peut tuer légitimement les Princes, qui mettent la Religion Catholique en danger, qu'il ne pouvoit entendre prononcer le ſeul nom de Huguenot ſans entrer en fureur. Les reſtes de la ſainte Ligue ménagérent ſi bien cet eſprit furieux, qu'ils lui firent entreprendre de tuer le Roi. Ce malheureux en cherchoit tous les jours l'occaſion, & il la trouva.

Le jour qui précéda l'entrée de la Reine, le Roi monta en carroſſe vers les quatre heures du ſoir, à deſſein d'aller voir le Duc de Sully qui ſe trouvoit indiſpoſé, pour l'entretenir en même tems de certaines affaires, qu'il avoit à lui communiquer. Il n'avoit point voulu de gardes, & monta en carroſſe avec les Ducs d'Epernon & de Monbaſon, Lavar-

vardin, Roquelaure, & la Force. Ravaillac voulut le tuer en sortant du Louvre; mais il ne put, parce qu'il se trouva du côté du Duc d'Epernon. Il se trouva un embarras de charettes dans la rue de la Ferronerie, qui fit arrêter le carrosse: & comme les valets de pied avoient passé sous le charnier de Saint Innocent, l'assassin eut tout le tems qu'il voulut; il se glissa entre les boutiques & le carrosse, monta sur une des roues, & frappa le Roi de deux coups de couteau: le premier n'étoit pas dangereux, & n'avoit porté qu'entre la seconde & la troisiéme côte, mais le second fut sans reméde & lui perça le cœur.

Mezerai remarque deux choses, dont il laisse sagement la liberté de tirer les conséquences qu'on voudra: l'une, » qu'après qu'on se fut saisi de Ravail- » lac, sept ou huit hommes parurent l'é- » pée à la main, & criant qu'il falloit » le tuer; ils disparurent presqu'aussi-tôt, » & se cachérent dans la foule: l'autre, » qu'on ne le mit pas d'abord en prison, » mais qu'on en confia la garde à Monti- » gni, & qu'on le tint deux jours à l'Hôtel » de Rets, avec tant de négligence, que » tout le monde pouvoit lui parler. Il » dit, qu'un Religieux entr'autres, qui » avoit de grandes obligations au Roi,

» (je ne ſçai ſi ce ne ſeroit point un
» Jéſuite, car ils étoient alors fort Eſ-
» pagnols) l'ayant abordé, & l'appellant
» *ſon Ami*, lui dit, qu'il prit garde de
» ne pas accuſer les gens de bien.

Ainſi finit Henri le Grand, âgé de cinquante-ſept ans, après en avoir régné vingt-deux moins trois mois. Il eſt certain, qu'il avoit de grandes qualités; mais il avoit auſſi de grands défauts. Il étoit intrépide dans l'action; mais hors de-là, il fuyoit les affaires, & avoit de la peine à quitter ſes Maîtreſſes; libéral de careſſes, & de bonnes paroles, témoignant de la confiance à ceux dont il eſpéroit du ſecours, familier, promt, actif, & vigilant, lorſque l'amour ne s'en mêloit pas; épargnant & ménager juſqu'à l'excès, & donnant de bonne grace ce qu'il ne pouvoit pas refuſer. Ses paſſions favorites étoient l'amour, le jeu, & la chaſſe. L'amour lui a fait faire mille fautes: au jeu, il étoit âpre au gain, timide dans les grands coups, & ſenſible à la perte. Il parloit bien, & avoit l'eſprit grand & élevé. Il avoit une fermeté admirable, & les diſgraces n'étoient que de nouveaux aiguillons à ſon courage. Il avoit de la ſageſſe, pardonnoit aiſément, & laiſſoit revenir les eſprits pour don-

donner lieu à la repentance. Il étoit bon dans le fond, & religieux obſervateur de la foi des Traités. Il ne faiſoit pas conſiſter la véritable Politique dans une profonde diſſimulation. Il avoit aſſez d'application à ce qu'il faiſoit : mais comme il avoit l'eſprit fort vif, il ne pouvoit pas pouſſer fort loin cette application, & ne ſuivoit qu'avec une extrême peine un long raiſonnement. Auſſi étoit-ce pour cela, que Monſieur de Roſni, Sur-Intendant de ſes Finances, pour le porter au travail ſans dégoût, & ſans contrainte, lui donnoit ſouvent des états fort abrégés des receptes & des miſes, des projets de dépenſes à faire, &c. On lui a reproché, que pour amaſſer de l'argent dont il étoit fort avide, il avoit expoſé ſon Royaume à l'avarice des Partiſans ; que la recherche qu'il avoit faite des pillars avoit plus ſervi à les confirmer dans leurs brigandages, qu'à les en punir ; qu'aimant un peu trop à être flaté, il recevoit plus volontiers les Charlatans & les flateurs, que les bons & fidéles conſeillers ; qu'il donnoit ſouvent aux importunités ce qu'il refuſoit au mérite ; qu'il careſſoit les gens pendant qu'il en avoit beſoin : mais que le péril paſſé, il oublioit incontinent les ſervices qu'on lui

lui avoit rendus ; qu'il récompenſoit ſouvent ceux qui lui avoient fait du mal, & laiſſoit en arriére ceux qui s'étoient ſacrifiés pour ſon ſervice ; qu'il ne ſe ſoucioit pas de reprimer les concuſſions des gens de Juſtice, qui faiſoient tout impunément, pourvû qu'ils euſſent de la complaiſance pour ſes volontés ; & qu'enfin il avoit ſouffert, que les gens de Finance s'alliaſſent avec les Officiers de Juſtice, d'où s'étoit enſuivi une infinité de pilleries & de malverſations.

Peut-être pourroit-on le juſtifier de quelques-uns de ces reproches ; mais on ne ſçauroit excuſer la paſſion qu'il avoit pour le jeu, qui fut de très-pernicieuſe conſéquence ; encore moins ſon abandonnement aux femmes, qui fut ſi public & ſi général depuis ſa jeuneſſe juſqu'à l'heure de ſa mort, qu'on ne peut pas même lui donner le nom d'Amour & de Galanterie. Il eut le malheur de paſſer une partie de ſa jeuneſſe à la Cour du monde la plus vicieuſe, & la plus corrompue en toutes maniéres. Ce fut là qu'il contracta pour le ſexe cette violente paſſion, qui ne finit qu'avec ſa vie. Mais en récompenſe, il a fait de grandes & glorieuſes actions ; il a gagné plus de batailles, que tous ſes prédéceſſeurs ; ſa valeur éprou-

éprouvée en tant & tant d'occaſions lui a fait mériter le ſurnom de Grand, qu'il a infiniment mieux ſoutenu, que ceux qui ſont venus après lui.

Il ſe maria deux fois, & ſon ſecond mariage ne fut guéres plus heureux que le premier, à cela près qu'il n'eut point d'enfans de Marguerite de Valois, & qu'il en eut ſix de Marie de Médicis, c'eſt-à-dire, trois Princes & trois Princeſſes. Les Princes nâquirent tous à Fontainebleau : Le premier fut Louis XIII. ſurnommé le Juſte, qui lui ſuccéda : le ſecond eut le titre de Duc d'Orléans, mais il n'eut point de nom, parce qu'il mourut avant que d'être batiſé : Le troiſiéme fut nommé Jean-Baptiſte-Gaſton, Duc d'Anjou. L'aînée des filles nâquit auſſi à Fontainebleau. On lui donna le nom d'Eliſabeth : Elle fut mariée à Philippe quatriéme Roi d'Eſpagne. Les Eſpagnols diſoient qu'elle étoit la fille de Henri le Grand, parce qu'elle avoit beaucoup de cœur, & une fermeté qui n'étoit pas ordinaire à ſon ſexe. Chriſtine de Bourbon nâquit à Paris, & fut mariée à Victor-Amédée Duc de Savoie, l'un des plus habiles Princes de ſon tems. Henriette-Marie de Bourbon vint au monde dans la même ville, & fut mariée à Charles premier Roi d'Angle-

gleterre. C'étoit une Princeſſe bigotte ; & d'un méchant naturel, qui cauſa mille déſordres en Angleterre, & eut beaucoup de part à la fin tragique du Roi ſon époux.

Il avoua huit enfans naturels, qu'il eut de quatre de ſes Maitreſſes : mais il en eut d'autres, qu'il n'avoua pas. De Gabrielle d'Etrées, Marquiſe de Monceaux & Ducheſſe de Beaufort, nâquirent Céſar, Duc de Vendôme, qui épouſa la fille du Duc de Mercœur ; Alexandre, Grand-Prieur de France, qui mourut priſonnier d'Etat ; & Henriette, mariée à Charles de Lorraine Duc d'Elbœuf. De Mademoiſelle d'Entragues, Marquiſe de Verneuil, il eut Henri, qui fut Evêque de Mets, & une fille nommée Gabrielle, qui épouſa le Duc de la Valette, depuis Duc d'Epernon. De la Comteſſe de Moret nâquit Antoine Comte de Moret, qui fut tué à la bataille de Caſtelnaudari : Il avoit de l'eſprit & du courage, & auroit fait parler de lui s'il eût vécu plus long-tems. Le Marquis de Vardes épouſa depuis la Comteſſe de Moret, d'où eſt deſcendu cet autre Marquis de Vardes qui a eu de ſi grandes liaiſons ſous le régne de Louis le Grand avec la Comteſſe de Soiſſons. Il eut deux filles de Charlot-

lotte des Eſſarts, qui fut une ſimple Demoiſelle, à laquelle il donna la terre de Romorantin : L'une s'appelloit Jeanne, qui fut Abeſſe de Fontevrault, l'autre Marie-Henriette, qui le fut de Chelles.

Nous avons encore à dire un mot de Charlotte des Eſſarts, & c'eſt par-là que nous finirons. Après la mort de Henri IV. elle épouſa ſecrétement Louis Cardinal de Guiſe, & frére de Charles Duc de Lorraine. Ce Cardinal avoit ſi bien mérité de la Cour de Rome, que le Pape lui permit, nonobſtant ſon mariage, de retenir ſes Bénéfices : mais comme le Duc ſon frére s'empara du contrat de mariage & de la diſpenſe, incontinent après la mort de cette Eminence, Mademoiſelle des Eſſarts n'a jamais été regardée que comme ſa concubine. Il nâquit trois enfans de ce mariage clandeſtin : L'ainé eſt mort Evêque de Condom, le ſecond fut le Marquis de Romorantin, & une fille mariée au Marquis de Rhodés. Tout cela n'empêcha pas que Mademoiſelle des Eſſarts ne ſe remariat ſous le régne de Louis XIII. avec le Marquis du Hallier, qui fut depuis le Maréchal de l'Hôpital. Son contrat de mariage avec le Cardinal de Guiſe, & la diſpenſe du Pape, paſſérent par plu-

pluſieurs mains, & vinrent enfin à Mademoiſelle de Guiſe. Mademoiſelle des Eſſarts, qu'on appelloit alors Marquiſe de Romorantin, apprenant qu'elle étoit à l'extrémité, lui fit repréſenter par ſon Confeſſeur, qu'étant ſur le point de comparoitre devant le Tribunal du Souverain Juge du Monde pour y rendre compte de ſes bonnes & mauvaiſes actions, elle ne devoit pas retenir les ſeules piéces qui pouvoient ſervir à rétablir ſes enfans, & à leur aſſurer la ſucceſſion de la Maiſon de Guiſe. Le Confeſſeur s'acquita de ſa commiſſion avec zéle & avec ſuccès; auſſi ces ſortes de remontrances produiſent-elles toujours de bons effets dans l'eſprit des mourans lorſqu'ils ont un peu de piété, & qu'ils ſont perſuadés qu'il y a un Dieu, qui punit les injuſtices. Mademoiſelle de Guiſe ſe laiſſa vaincre enfin, & envoya par un inconnu à Madame de Romorantin une caſſette, où étoient les papiers en queſtion. Elle n'eut pas plutôt reçu la caſſette, qu'elle alla ſe jetter aux pieds du Roi pour lui demander juſtice, & ſa protection Royale. Ce Prince lui répondit, que c'étoit l'affaire du Parlement, & que c'étoit à lui qu'elle devoit s'adreſſer: qu'au reſte, elle devoit compter ſur ſa protection,

tion, & s'aſſurer qu'il prendroit toujours le parti de la juſtice. Madame de Romorantin, ſuivant les ordres du Roi, fit aſſigner tous les Princes qui prétendoient à la ſucceſſion de Mademoiſelle de Guiſe, & commença un procès qui ſelon les apparences ne finira pas ſi-tôt.

LET-

# LETTRES
## DE
# HENRI IV.
## A LA DUCHESSE
## DE
# BEAUFORT.

---

## LETTRE I.

MOn cher cœur, je n'ai rien appris de nouveau, ſinon que hier je renouai le mariage de mon couſin, & tous les contrats en furent paſſés. Je jouai le ſoir juſques à minuit au Reverſis. Voilà toutes les nouvelles de Saint-Germain. Mon Menon, j'ai un extrême déſir de vous voir, ce ne ſera avant que vous ſoyez relevée, car je ne puis commencer ma Diette que Dimanche, à cauſe de l'Ambaſſadeur du Duc de Savoye, qui me vient faire jurer la paix; ce qui ne peut

peut ſe faire que ſamedi. Mes chéres amours, aimez-moi toujours bien, & ſoyez aſſurée que vous ſerez la ſeule qui poſſéderez mon amour : Sur cette vérité, je vous baiſe un million de fois, & le petit homme.

*Ce 14. de Novembre.*

## LETTRE II.

MOn cher cœur. Vous vous êtes plainte d'avoir été deux jours ſans ſçavoir de mes nouvelles. Ce fut quand je couchai dehors, & que j'en fus ſi malade; encore quand je fus ici, le ſoir je vous écrivis un mot. Je ne puis me ravoir de mon humeur mélancolique, & je croi que mardi je prendrai médecine; mais rien ne me ſervira tant que votre vûe. Je vous fuſſe allé voir demain, n'étoient les extrêmes affaires que j'ai avec mon Conſeil ſur l'Etat de l'année qui vient. Je remettrai toutes nouvelles à notre premiére rencontre : Seulement je vous dirai, que je vous envoye la Lettre de Fourci pour les Marbres, & que Monſieur de la Riviére ſera à vous dès que vous le voudrez. Bon jour, mon cher cœur; je te baiſe un million de fois.

LET-

## LETTRE III.

MOn cher cœur. Je ne faudrai d'être demain à ſix heures & demie, ou ſept, entre vos bras : Ne vous levez pas plutôt, car quand vous partirez à neuf heures de Coutance, c'eſt aſſez tôt : Je ſerai une heure avec vous, vous chériſſant comme il faut. Je ſçai force nouvelles de Paris. Ce porteur me fait écrire en ſi grande hâte, pour être avant votre coucher, qu'il ne me donne le loiſir que de vous faire ce mot. Bon-ſoir, mon Menon ; je vous baiſe un million de fois.

## LETTRE IV.

MEs chéres Amours, votre pére a réſolu tout cè que je voulois. Demain au ſoir mes petits garçons ſeront bien careſſés de moi. Il faut faire ſemblant que tout eſt rompu ; mais je plierai plutôt que de rompre. La joie que j'ai ne ſe peut écrire ; je vous la témoignerai demain. Cette Lettre eſt courte, afin que vous vous rendormiez après l'avoir lue. Je vous donne mille bon-ſoirs, & un million de baiſers, & me recommande à Madame de Sourdis. Qu'elle ſe ſouvien-

vienne de faire coucher la veuve dans la chambre.

*Ce 14. d'Octobre.*

## LETTRE V.

MOn cher cœur. J'ai pris le Cerf, en une heure, avec tout le plaiſir du monde. Je ne ſuis arrivé en ce lieu qu'à quatre heures. Je ſuis deſcendu à mon petit logis, où il fait admirablement beau. Mes enfans m'y ſont venus trouver, ou pour mieux dire on les y a apportés. Ma fille amende fort, & ſe fait belle; mais mon fils ſera plus beau que ſon ainé. Vous me conjurez, mes chéres Amours, d'emporter autant d'Amour que je vous en laiſſe. Ha! que vous m'avez fait de plaiſir! car j'en ai tant eu, que croyant avoir tout emporté, je penſois qu'il ne vous en fût point demeuré. Je m'en vai entretenir Morphée; mais s'il me repréſente autre ſonge que de vous, je fuirai à tout jamais ſa compagnie. Bon ſoir pour moi; bon jour pour vous, ma chére Maîtreſſe. Je baiſe un million de fois vos beaux yeux.

## LETTRE VI.

MOn cher cœur. On vient de me faire prendre médecine, qui m'empêchera de vous faire plus long discours. Après dîner je vous écrirai des nouvelles d'ici : contentez-vous de ce mot, que je vous aime plus que ma vie, & baise un million de fois vos beaux yeux.

## LETTRE VII.

MEs belles Amours. Deux heures après l'arrivée de ce porteur, vous verrez un cavalier qui vous aime fort, que l'on appelle le Roi de France & de Navarre, titre certainement honorable, mais bien pénible : celui de votre sujet est bien plus délicieux. Tous trois sont bons à quelque sausse qu'on les puisse mettre, & je ne suis pas d'avis de les céder à personne. J'ai vû par votre Lettre la hâte qu'avez d'aller à Saint-Germain. Je suis fort aise que vous aimez bien ma sœur : c'est un des plus assurés témoignages que vous me pouvez rendre de votre bonne grace, que je chéris plus que ma vie, encore que je l'aime bien. Bonjour, mon tout :

tout : je baiſe vos beaux yeux un million de fois.

*Ce 14. de Septembre, de nos délicieux déſerts de Fontainebleau.*

## LETTRE VIII.

MOn cher cœur. Comme j'ai penſé à vous envoyer Bidet, j'ai trouvé que Loménie, & toutes mes hardes étoient parties, de ſorte que je n'ai ſçu trouver un morceau de papier. Cela eſt vrai, mes chéres Amours ; car ce n'eſt point une excuſe. J'ai failli de ne vous laiſſer pas un Laquais, non faute de m'en ſouvenir, mais parce qu'ils étoient tous devant avec nos chevaux : Vous avez ſuplée à ce défaut, en m'obligeant extrémement. Je vous payerai d'une plus haute récompenſe, c'eſt que je ménerai à Péquigny une aſſez bonne bande de violons pour vous réjoüir, & votre ſujet qui vous chérit extrêmement. Il m'eſt arrivé quelque choſe de plaiſant à l'Egliſe. Une vieille de quatre-vingts ans m'eſt venue prendre par la tête, & m'a baiſé. Je n'en ai pas ri le premier. Demain, vous dépolluerez ma bouche. Le laquais, que j'ai envoyé à Paris, en eſt de retour. Je vous

envoye la Lettre de Guerin. Roquelaure eſt borgne à ce qu'il me mande. Bon jour, mes ſeules & très-chéres amours. Je baiſe un million de fois vos pieds.

## LETTRE IX.

MEs chéres amours. Il faut dire vrai, nous nous aimons bien ; car pour femme, il n'en eſt point de pareille à vous ; pour homme, nul ne m'égale à ſçavoir bien aimer. Ma paſſion eſt toute telle, que quand je commençai à vous aimer, & encore plus violente qu'alors. Bref, je vous chéris, adore, & honore miraculeuſement. Pour Dieu, que toute cette abſence finiſſe comme elle a commencé. Elle eſt bien avancée, car dans dix jours j'eſpére mettre fin à ce mien exil. Préparez-vous, mon tout, à partir Dimanche, pour être lundi à la Fere. Si vous y voulez être, il y aura bien des affaires, où je m'y trouverai. Donan eſt ici : Je ne l'ai point vû, ni ne le verrai, à moins que vous ne me le commandiez. Bon ſoir, mon cœur : je vous baiſe un million de fois les mains.

LET-

## LETTRE X.

MEs chéres amours. Ce courier eſt arrivé ce ſoir, je vous l'ai ſoudain dépêché, parce qu'il m'a dit que vous lui aviez commandé d'être demain de retour auprès de vous, & qu'il vous rapportat de mes nouvelles. Je me porte bien, Dieu merci : Je ne ſuis malade, que d'un violent déſir de vous voir. On m'a écrit de Paris, que les Dames diſent que j'employe trois ou quatre heures tous les jours à médire d'elles. Vous pouvez leur témoigner, que mes affaires ne me donnent pas une heure de relâche, laquelle j'ai toujours employée auprès de vous, où étant, mes yeux ni ma langue ne penſent pas à elles. Bien ai-je un Régiſtre des méchans contes qu'elles font de vous. Vous me ferez plaiſir de leur dire, que je ſçaurai bien rendre la pareille en tems & lieu. Notre fils ſe porte bien. Demain je pars pour la Fere, je vous en manderai des nouvelles. Je vous baiſe un million de fois vos belles mains. Faites mes recommandations à Madame de Sourdis.

## LETTRE XI.

MOn vrai cœur. La Varenne vient d'arriver, qui m'a apporté de vos Lettres, où vous me mandez que vous m'aimez mille fois plus que je ne vous aime. Vous en avez menti, & je vous le ſoutiendrai avec les armes que vous avez choiſies. Soudain que j'ai réſolu ce que je deviendrois, je vous ai dépêché ce courier, pour vous dire que jeudi pour le plus tard je partirai de Rennes pour nous acheminer vers la grande Cité, & que je ſerai lundi 18. à la Fléche. Ajuſtez votre voyage, à vous y trouver ce jourlà. Je ſuis bien marri, que vous ne ſoyez pas revenue à Rennes : car aujourd'hui Meſſieurs de Laval, & de Thouars, y ſont venus. Demain je les verrai, & vous en manderai des nouvelles. Envoyez par ce courier les Lettres du Gouvernement de notre fils, afin que je les faſſe vérifier par ce Parlement. Mon Menon, je ne vous verrai de dix jours ; c'eſt pour mourir. Je ne vous mande pas mon déplaiſir ; vous ſeriez trop glorieuſe. Jamais je ne vous ai aimé tant que je fais : c'eſt vous en dire trop. Je vous donne le bon ſoir, & des baiſers par millions.

LET-

## LETTRE XII.

MOn bel Ange. Si à toutes les heures il m'étoit permis de vous importuner de la mémoire de votre fidéle ſujet, je croi que la fin d'une Lettre ſeroit le commencement d'une autre; ainſi je vous entretiendrois inceſſamment, puiſque l'abſence m'empêche de le pouvoir faire autrement. Mais les affaires, ou pour mieux dire, les importunités ſont en plus grand nombre qu'elles n'étoient à Chartres; elles m'arrêtent encore demain, que je devrois partir. Dieu ſçait les bénédictions que ma ſœur leur baille. Souvré nous fait demain feſtin, où ſeront toutes les Dames. Je ne ſuis vétu que de noir, auſſi ſuis-je veuf de ce qui me peut porter de la joie & du contentement. Il ne ſe vit onques une fidélité comme la mienne. Glorifiez-vous en, puiſque c'eſt pour vous. Si d'O eſt où vous êtes, avertiſſez-le quand mes laquais partent, afin qu'il me mande des nouvelles des ennemis. Dès que j'aurai vû ma ſœur, je vous envoyerai la Varenne, qui vous apporte le jour aſſuré de mon retour, que j'avancerai comme la perſonne du monde qui a le plus d'amour, & qui eſt ab-

de ſa divinité. Croyez-le, ma ché-
Ouveraine, & recevez les baiſe-mains
G bon cœur que je vous les fis hier.

*Ce 24. de Février.*

# LETTRES
## DE
# HENRI IV.
# LA MARQUISE
## DE
# VERNEUIL.

## LETTRE I.

i bien connu par votre Lettre, que
us n'avez pas les yeux bien ouverts,
s conceptions auſſi ; car vous avez
la mienne d'un autre biais que je ne
endois. Il faut ceſſer ces bruſqueries,
us voulez l'entiére poſſeſſion de mon
ur ; car comme Roi & Gaſcon, je

ſuis

ſuis mal endurant. Auſſi ceux qui aiment parfaitement comme moi, veulent être flatés, & non rudoyés. Quand Mr. d'Entragues ſera ici, je vous témoignerai ſi je vous aime; cependant il vous ſied mal d'en douter, & cela m'offenſe. Hier au ſoir, votre diamant tomba hors d'œuvre, & fort heureuſement je l'ai retrouvé. Dieu ſçait ſi j'en fus en peine; car j'euſſe mieux aimé perdre le doigt, tenant ſi cher tout ce qui vient de vous, que rien n'en approche en comparaiſon. Nau n'eſt pas encore venu. J'eſpére vous voir Dimanche en public, puiſque vous n'avez daigné me voir en particulier. Bon jour, mes chéres amours. Je ne ſuis pas bien ſatisfait : je ne puis vous le taire. Je baiſe vos beaux yeux un million de fois.

*Ce 7. d'Octobre.*

## LETTRE II.

MOn cher cœur. J'étois ce matin pour aller reconnoitre les paſſages que je vous ai mandé, & cela me retarde juſques à cette heure le contentement de ſçavoir de vos nouvelles. Ayant trouvé à mon retour votre laquais arrivé, j'ai baiſé un million de fois votre Lettre, puiſque ce

ne pouvoit être vous. Ne doutez pas que je ne vous trouve fort à dire. Nous ſommes fort bien enſemble, pour moi je ne puis être autrement : je vous le montrerai bien par mon prompt retour. En mon voyage, nous n'avons pas ſeulement vû la neige, mais nous en avons été couverts trois heures, d'auſſi épaiſſe qu'elle eſt en France en Janvier ; & deſcendant à la vallée ce n'a été que pluye. Ces Meſſieurs, qui ne voyent que la guebelette, diſent que le chemin que nous avons fait aujourd'hui, eſt plus haut & plus mauvais. Certes en toutes les Alpes il n'y en a pas un pire. Je pars demain, & eſpére Vendredi être ſi près de vous, que je vous ſommerai de la promeſſe que vous me fites en partant, ſi j'arrivois ſans bagage. C'eſt trop cauſé pour être mouillé comme je ſuis. Bon jour, le cœur à moi : je te baiſe un million de fois.

*Ce 20. d'Octobre.*

## LETTRE III.

MOn cher cœur. Il n'y a plus que demain entre deux, pour avoir la joye de nous voir. J'ai été extrêmement marri de vous avoir renvoyé Petit ſans Lettre ; mais il m'a trouvé à cheval. Le Maitre de céans nous

nous a fort bien traités. Monſieur de Nemours a rompu ſon Mariage. J'ai peur que j'aurai été Prophête. Demain je ſçaurai plus de nouvelles de Paris, car le Maréchal de Biron ſera à l'aſſemblée d'Iverny. Bon ſoir, mon Menon. Je baiſe un million de fois les petits Garçons.

*Ce 24. d'Octobre.*

## LETTRE IV.

CEtte Lettre ſera bien plus heureuſe que moi, car elle couchera avec vous. Jugez ſi je lui en porte envie. Le ſommeil m'a fait arrêter ici, & par conſéquent eſt cauſe que je vous fais ſçavoir de mes nouvelles. Voyez comme dormant & veillant toutes mes actions ſe rapportent à vous plaire. Je m'en vai à Fontainebleau, d'où à votre réveil vous ſçaurez ce que je réſoudrai de faire. Bon ſoir, mon tout : Je vous baiſe, & vos petits Garçons, un million de fois.

*Ce 21. d'Octobre.*

## LETTRE V.

MOn Ame. Il me ſemble qu'il y ait déja mille ans que je ne vous ai vûë.

J'ai envoyé la Varenne voir le logis de Saint Pierre, pour ſçavoir s'il ſera propre pour vous. Le Conſeil ne viendra que Mardi. Il n'y a rien de nouveau. Je m'en vai à la Chaſſe pour m'y divertir du déplaiſir que me donne votre abſence. Je ſuis au milieu de mes marmots, qui m'ont fait faire cette Lettre à cent fois. Bon ſoir, le Menon à moi. Je vous baiſe un million de fois.

*Le 30. d'Octobre.*

## LETTRE VI.

MEs chéres amours. Votre Lettre a fait le même en moi que la mienne a fait en vous; car j'étois tout eſtomaqué. Vôtre pére arriva de bonne heure. Je l'ai fort entretenu & mis ſur tous propos. Il m'a remis de tout à la revenuë de Nau. J'ai encore dépêché pour le faire venir. Cependant, il dit à tous ceux qu'il penſe ſes amis, que tout ce que je lui dis eſt pour le tromper, & que vous agiſſez en cela de concert avec moi. Pour moi, je ne m'en offenſe pas; mais ces diſcours vous font tort. J'aurai l'honneur de vous voir Dimanche; je m'en vai courir le Cerf. Monſieur du Maine eſt arrivé à Paris pour l'accord.

cord. Bon jour, mon Menon, je vous baiſe un million de fois.

A mon retour de la Chaſſe, je vous envoyerai encore un Courier.

## LETTRE VII.

MEs chéres amours. Vous aurez vû par ma Lettre de hier, que mon déplaiſir ne procédoit que de force de vous aimer: mon inclination & toutes mes réſolutions m'y portent tellement, qu'il faudroit de grands efforts d'ingratitude pour m'ébranler. Bien dirai-je comme je ne veux rien faire qui vous déplaiſe, ni recevoir de vous choſe qui puiſſe m'apporter du mécontentement. Monſieur de la Chaſtre eſt parti ce matin bien à regret : Il m'a parlé en partant. Je remets à vous le dire. Monſieur de la Riviére part auſſi. C'eſt tout ce que je puis vous dire ce matin, ſinon que je vous baiſe, mon cher cœur, un million de fois.

*Ce 20. d'Octobre.*

## LETTRE VIII.

MEs chéres amours. La Varenne & le Laquais ſont arrivés à même heure. Vous me commandez de ſurmonter, ſi je

vous

vous aime, toutes les difficultés que l'on pourra apporter à nôtre contentement. J'ai aſſez montré la force de mon amour par les propoſitions que j'ai faites, pourvû que du côté des votres ils n'y apportent plus de difficultés. Ce que j'ai dit devant vous, je n'y manquerai point, mais rien de plus. Le Comte de Lude part demain matin. Il a dès après-diner toutes ſes dépêches. Je verrai de bon cœur Monſieur d'Entragues, & ne me verrai guéres en repos que notre affaire ne ſoit faite ou faillie. Cet homme de Normandie eſt venu ici, & vient de me dire qu'entre ci & quinze jours nous devons avoir la plus grande brouillerie du monde, qui ſera cauſée par vos pére, mére, ou frére, & ſera tramée à Paris, que vous & moi tiendrons tout pour rompu, & que demain il me dira le moyen de l'empêcher. Monſieur le Cardinal de Joyeuſe entre, qui rompt notre propos. Bon ſoir, le cœur à moi. Je vous baiſe un million de fois.

*Le 6. d'Octobre.*

*Il ſemble que cette lettre a été écrite dans le tems que Madame de Verneuil faiſoit la difficile, pour avoir du Roi une promeſſe de mariage; & qu'elle s'excuſoit de ſatisfaire la*

*la paſſion du Roi qu'à ces conditions ; parce que ſes Parens, diſoit-elle, le lui défendoient abſolument.*

## LETTRE IX.

MEs chéres Amours. Je me ſuis levé de bon matin, & me ſuis allé promener à la forêt à cheval. Je vous jure, que je me ſuis trouvé ſi foible, que je n'ai ſçu endurer l'amble de ma haquenée. De mal je n'en ſens plus, Dieu merci : mais autrefois, j'ai été malade un mois, que je ne demeurois pas ſi foible. Si mon mal eût continué, je vous euſſe envoyé querir. Je ſuis ſi triſte de ne vous voir point, que rien ne m'apporte du contentement. Aimez-moi bien hardiment, car je vous chéris plus que je ne fis jamais. Votre frére le Comte & moi, pourrions bien vous témoigner, que ce matin à cheval nous nous ſommes entretenus une heure de vous. Bon jour, le tout à moi. Je vous baiſe un million de fois.

## LETTRE X.

NOus arrivâmes hier, mon Menon, en ce lieu de Beaufort à nuit fermante ; nos bagages ne ſont pas encore arrivés, cepen-

cependant nous partons pour aller à Colcarmel reconnoître le paſſage. Il nous falut hier mettre vingt fois pied à terre, & aujourd'hui le chemin eſt cent fois pire. La France m'eſt bien obligée, car je travaille bien pour elle. Je remets mille bons contes à vous faire, que j'ai appris de Meſſieurs.... &.... qui ſont venus à Chambery: & quand j'aurai l'honneur de vous voir, qui ne ſera je crois que Dimanche. Ce tems me durera plus qu'à vous. Aimez-moi bien, mes chéres amours à moi. Je baiſe un million de fois, &c.

*Ce* 11. *d'Octobre.*

## LETTRE XI.

MOn cher cœur, je réſolus hier avec Nau, que j'irois coucher ce ſoir à Malherbe, où je ferois toutes nos affaires d'une main. Monſieur d'Entragues m'en a parlé ce matin fort honnêtement: & comme je voulois monter à cheval, il m'eſt venu ſuplier de ne vouloir point aller à Malherbe, où je ne vous trouverois pas, & que je vouluſſe remettre le tout à Orléans, où je ſçai qu'il ne vient pas. Cela me fait toûjours croire qu'il ne veut qu'allonger: & croyez qu'il vous trompe auſſi-

auſſi-bien que Nau, mais non moi, qui ai toujours cru ce que je vois. Comme j'ai été à cheval, il a dit tout haut, Monſieur le Grand & Praſlin l'ont ouï, Par la morbieu, il ſera bien trompé, car il ne trouvera pas ma fille à Orléans, ma femme ira, mais ma fille demeurera avec moi. Toutesfois je lui ai dit en partant que j'y ſerois ce ſoir. Je n'y ſuis allé que ce matin, pour les raiſons que je vous dirai. Montrez cette Lettre à Nau. Bon jour, le tout à moi. Je vous baiſe un million de fois.

*Ce 15. d'Octobre.*

## LETTRE XII.

MOn cher cœur. J'arrivai hier entre onze & douze, las & avec un extrême mal d'eſtomac. Ma femme ſe porte bien, & mon fils, Dieu merci. Il eſt crû, & rempli de moitié en ces cinq jours, que je ne l'avois point vû. Pour moi j'ai fort bien dormi, & ſuis exempt de toutes douleurs, fors celle d'être abſent de vous, qui bien qu'elle me ſoit griéve, eſt moderée par l'eſpérance de vous revoir bien-tôt. J'ai déja commencé l'affaire de Monſieur de la Chaſtre : Vous en ſerez contente. Bon jour, mes amours : aimez-moi bien toujours,

jours, qui baiſe un million de fois les mains & la bouche, &c.

*Ce 6. d'Octobre.*

## LETTRE XIII.

MOn cœur. Je ne plains point votre mal : ſi je l'ai fait, je le guérirai. Je ſuis arrivé en ce lieu ſi triſte, qu'il ne ſe peut dire plus, de me voir privé de ce que j'aime tant ; mais demain j'aurai l'honneur de vous voir, & vous baiſerai pour deux jours. Je dinerai ici avant que de partir, & n'arriverai qu'à cinq heures à Orléans, afin de vous donner le loiſir d'être chez la Reine quand j'y arriverai. Je m'en vai jouer à la paume, à mon jeu qui vient d'être achevé. Je baiſe les mains un million de fois à ma chére Maitreſſe, & la ſupplie de me tenir toujours chérement en ſa bonne grace. Bon ſoir, le Menon à moi. Je me recommande aux petits Garçons.

*Ce 16. d'Octobre.*

## LETTRE XIV.

MOn cher cœur. Nous arrivames hier devant la nuit à ſouper chez Zamet : pour

pour votre fils, le retour de Monſieur de la Riviére m'en apporta des nouvelles. Je ſerai bien aiſe d'en ſçavoir ; mais vous ne me dites rien de Verneuil. Je vous le renvoyerai aujourd'hui. Je le fais chercher par tout pour lui commander. Il croit comme moi, que ce ne ſera qu'au mois qui vient. Vous m'entendez. Je ne puis vous mander quand je vous verrai, n'ayant encore vû, ni Monſieur le Chancelier, ni Monſieur de Roſny, pour ſçavoir mes affaires ; mais bien vous aſſûrerai-je, que je ferai en un jour ce que les autres feroient en huit, pour m'avancer ce contentement. Bon jour, le cher Menon à moi, que je baiſe un million de fois. Faites mes recommandations à votre mére.

*Le 29. d'Octobre.*

## LETTRE XV.

MEs chéres Amours. Je viens de recevoir celle dont vous m'avez honoré. Sans votre commandement, je n'euſſe failli à vous dépêcher quelqu'un. Je ſuis arrivé ſauf & ſain, fors le mal d'amour, qui m'eſt doux à ſupporter, pour m'être ſi agréable, que ſi je faiſois élection d'une mort, je choiſirois celle-là. J'entens comme

me tirer mon cœur. Il me ſemble, qu'il y a déja un ſiécle que je vous ai laiſſée : pourvoyez aux moyens d'abréger notre exil. J'attens extraordinairement. Monſieur de Guiſe eſt arrivé, mais non encore les Dames. Monſieur de Rets n'y eſt point. Ce ſoir je vous écrirai ce que la journée m'aura produit de ſujet. Bon ſoir, mon tout : aimez-moi chérement, & croyez ma fidélité inviolable pour vous, que je baiſe un million de fois.

*Ce 4. d'Octobre.*

## LETTRE XVI.

MOn cher cœur. J'ai pris aujourd'hui un cerf, avec plaiſir. J'ai reçu deux Lettres de vous par les combattans. S'ils vous avoient donné à entendre la vérité, vous ne m'écririez pas en leur faveur; car il y va trop de mon honneur, & vous m'aimez mieux qu'eux. Ne vous embarquez pas au Jubilé. Je vous verrai demain au ſoir, s'il plait à Dieu, & vous écris comme à ce que j'aime le plus au monde, je dis mille fois plus que moi-même. Croyez-le, mon cher Menon, que je baiſe un million de fois.

*Ce 16. d'Octobre.*

LET-

## LETTRE XVII.

MOn cher cœur. Vous m'aviez tant promis d'être ſage, que vous ne devez douter que le ſtile de votre autre Lettre ne m'ait offenſé. Je vous la porterai, & vous jugerez, que je n'en pouvois attribuer la cauſe au Jubilé. C'a été la crainte que j'ai toujours euë de votre manque d'amour, qui m'a rendu plus facile à ſupporter vos promptitudes. Je vous l'ai dit ſouvent, non comme pointilleux, mais comme le craignant plus que la perte de ma vie. Rapportez cela à mon extrême paſſion, non à avoir envie de vous en manquer; Dieu m'envoye plutôt la mort. Je vous euſſe envoyé Monſieur de la Riviére; mais il a falu qu'il ſoit demeuré pour pourvoir à mon fils, qui a tari ſa Nourrice. Après diner il partira, & ſera demain à votre lever. Mandez-moi quand vous aurez achevé votre Jubilé, & quand vous voudrez me voir; ce que je déſire extrémement pour vous aimer bien. Bon jour, le tout à moi, que je baiſe un million de fois.

*Le 19. d'Octobre.*

LET-

## LETTRE XVIII.

MOn Menon. J'ai vû la lettre de votre frére. Je croi qu'il a jugé que vous me la montreriez, ou qu'il en a écrit deux; car au langage que m'a tenu Monſieur de Guiſe à nuit, ſes propos ne ſont pas pareils à Paris. Mais que je vous voye, je vous en dirai davantage. Il a l'ame mauvaiſe : vous l'avouerez enfin. Je vous envoyerai demain la petite chienne de Monſieur le Connêtable. Mon cœur, je vous aime ſi fort, que je ne puis plus vivre abſent de vous. Je vous verrai cette ſemaine, mais je déſirerois plus que ce fût en particulier qu'autrement. Donnez-moi quelque moyen, afin que je vous baiſe en effet un million de fois, comme je le fais en imagination.

*Ce* 1. *d'Octobre.*

*Je ne doute point que cette lettre n'ait été écrite au commencement de leurs amours, où l'on chicanoit les conditions.*

## LETTRE XIX.

MEs chéres amours. J'avois aſſigné Monſieur d'Entragues à ſix heures : il

il en eſt huit ; & il n'eſt pas encore venu. Je viens de l'envoyer querir. Cependant, je vai voir une dépêche de Rome, dont je vous donnerai avis après dîner. Je vous envoye des Ortolans, que l'on m'a envoyé de Lion. Il ne tiendra qu'à votre pére, que je n'en baille demain à votre ainé, qu'il avaleroit plus doucement. Bon jour, le cœur à moi. Devant que je boive ni mange je réſoudrai d'une façon ou d'autre, avec Monſieur d'Entragues. Je baiſe mes petits Garçons, un million de fois.

*Ce 9. d'Octobre.*

## LETTRE XX.

MEs chéres Amours. Je ne ſerai pas à mon aiſe, que je n'aye ſçu votre arrivée à Verneuil. Je croi que vous vous trouverez bien de ce conſeil, que je vous donne de vous hâter d'y aller. Nous ſommes arrivés de bonne heure en ce lieu, où il fait très-beau. Nous irons demain à Paris. J'ai toujours mal à l'eſtomac. Il n'y a rien de nouveau, ni digne de vous être mandé. Bon ſoir, les chéres amours à moi: je te baiſe un million de fois.

*Le 27. d'Octobre.*

LET-

## LETTRE XXI.

Mon cœur. Ce fut par omiſſion, que ne vous mandai point que j'avois cette belle fille ; auſſi penſois-je l'adit à votre frére de Marcouſſis pour le dire. J'ai trouvé qu'elle avoit les bien abattus, & fort pâles, depuis me-prenant qu'Amiens fut pris, qui ſeule fois que je l'avois jamais vûë. ghen vient d'arriver, qui m'a rappor- Diamant fort ſecrétement mis en œu- Demain je fais mes Pâques ; mais ce- empêchera pas que je ne vous mande ain matin de mes nouvelles. Je ne me ye guéres bien. Je crains de tomber de. Monſieur du Maine vient d'ar- = Je ne l'ai pas encore vû. Bon ſoir, er Menon à moi : je te baiſe un mil- de fois.

*Ce dernier d'Octobre.*

## LETTRE XXII.

Mon tout. Je penſois vous ſervir ce ſoir de valet de chambre, mais nous s ſommes embarqués à une partie de me, où il y a bien de l'argent. Cela n'auroit pas retenu, ſi j'euſſe penſé, que

que vous euſſiez eu beſoin de moi. Ce ſera donc pour demain matin, que j'eſpére ouvrir votre rideau, & vous témoigner que je vous aime plus que je ne fis jamais. Sur cette vérité, je vous baiſe un million de fois.

*Ce 21. d'Octobre.*

## LETTRE XXIII.

MOn cœur. M'en allant Vendredi, je vous fais ce mot, pour vous dire, que je n'attens rien de l'affaire pour laquelle eſt allé Nau, que des longueurs & des traverſes: & je m'aſſûre, que vous reconnoîtrez, que le deſſein de votre Pére n'eſt que de faire durer ceci, pour empêcher votre contentement & le mien. Dieu veuille que je me trompe, & vous en faſſe connoitre la vérité. La Marquiſe de Bellejoye s'eſt renduë Religieuſe. Voilà tout ce que je ſçai. La Reine ſera Mardi à Orléans. Je baiſe vos belles mains un million de fois.

*Ce 14. d'Octobre.*

## LETTRE XXIV.

Mon cher cœur. Je pris hier deux clerfs, avec beaucoup de plaiſir : Au ſoir je vis jouer les Comédiens, où je m'endormis. Il étoit minuit quand ils s'en levérent. J'étois ſi las, que je n'ai ſçu que me coucher. Je ne me ſuis levé qu'à onze heures, me portant très-bien, Dieu merci. J'ai fait tout ce que vous déſirez : mon mal s'en ira bien-tôt. Toutes les Dames ſont bien étonnées, & ne ſçavent d'où leur vient ; mais elles ne parleront pas à l'oreille : n'en dites rien ; car on demande de Paris tout ce que vous dites. Aſſûrez-vous, mon cœur, que je vous aime de tout le mien, & avec plus d'affection que je ne fis jamais. Sur cette lettre, je baiſe un million de fois vos beaux yeux.

*Le 7. d'Octobre.*

## LETTRE XXV.

Mes chéres Amours. J'aurai le contentement de vous voir demain ſans faillir : je le déſire plus que vous ne m'aimez: aujourd'hui je ne bougerai du Conſeil, pour avoir la journée de demain, & de Vendre-

Vendredi, libres. Certes, les affaires m'accablent. Je pris hier le Cerf, & je fus à la mort. Je remets toutes choſes à demain, que je tiendrai mes amours entre mes bras chérement. Faites la malade, & ayez votre manteau blanc, & vous réſolvez de payer la bien-venuë dès l'arrivée. Sur cette vérité, je finirai, en baiſant mes petits Garçons un million de fois.

*Le 3. de Novembre.*

## LETTRE XXVI.

MOn Menon. Je viens de prendre médecine, afin d'être plus gaillard pour exécuter toutes vos volontés : c'eſt mon plus grand ſoin que de vous plaire, & affermir votre amour, étant le comble de mes félicités. Je ſçaurai aujourd'hui bien amplement des nouvelles de Paris ; car Monſieur de Bouillon, qui partit hier, m'en doit mander. Il fait beau ici ; mais par-tout hors d'auprès de vous, il m'ennuye ſi fort, que je ne puis durer. Trouvez un moyen que je vous voye en particulier ; & que devant que les feuilles tombent, je vous les faſſe voir à l'envers.

Bon jour, mon cher cœur, que je baiſe un million de fois.

*Ce 16. d'Octobre.*

## LETTRE XXVII.

MEs chéres Amours. J'eſpére de vous voir dans quatre jours pour le plus tard. Demain, je donnerai audience aux Ambaſſadeurs, & tiendrai Conſeil. Jeudi eſt la Touſſaints. Vendredi j'irai voir mon fils, & Samedi mon Menon, que j'aime plus que tout le monde enſemble. J'ai pris trois Cerfs aujourd'hui, de quoi je ſuis bien marri; car je ſuis fort las, & c'eſt ce qui me fait finir, vous baiſant un million de fois.

*Ce 30. d'Octobre.*

## LETTRE XXVIII.

MOn cœur. Je ſuis extrémement marri de ce que vous ne pouvez voir Fontainebleau, car vous y euſſiez pris plaiſir. Je trouve bon que vous vous repoſiez aujourd'hui & demain, & qu'après vous veniez à Marcouſſis. Mécredi j'eſpére d'avoir l'honneur de vous y voir. Mais ſouvenez-vous de vous loger en quelque cham-

chambre, où nous puiſſions être enſemble juſques à neuf heures. Vous avez raiſon de conformer vos volontés aux miennes en ce qui me touche ; car je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Envoyez-nous par qui je vous manderai ce que je veux faire pour vous. Je partirai demain pour aller à Villeroi extrémement mélancolique de penſer, que je ne vous verrai de trois jours. Bon jour, mon Menon : je te baiſe un million de fois.

*Ce 23. d'Octobre.*

## LETTRE XXIX.

MEs chéres Amours. Mais que je ſois à Paris, je ſçaurai ce que c'eſt de cet homme de Périgueux, & votre recommandation ne lui peut apporter que bonne fortune. J'ai reçû trois Lettres de vous aujourd'hui, ſans celle que j'eſpére recevoir, avant que dormir, par Nau. Croyez que c'eſt le ſeul tems, où j'ai reçû contentement : car, hors de votre perſonne, ou de vos nouvelles, je n'ai non plus de joye, qu'il y a de ſalut hors de l'Egliſe. Soyez Mardi, ſans manquer, à Marcouſſis. Si vous penſez, que votre dîner fût à propos à Villeroi, je vous y ferois bonne

chére, & irois avec vous à Marcouſſis; & vous prêtant la moitié de mon carroſſe, le votre ſeroit déchargé, & en échange au logis où vous logerez vous me prêterez la moitié de votre lit. Bon jour, l'ame à moi; je te baiſe un million de fois.

*Ce 23. d'Octobre.*

## LETTRE XXX.

MOn Menon. J'avois déja eſſuyé mes larmes, lorſque votre Lettre eſt arrivée, qui me ramentevant mes chéres amours, a du-tout banni de moi le déplaiſir qui me venoit de la cauſe de mes larmes. Il fait très-beau ici, & tous les ouvrages y ſont fort avancés. Mécredi je ſerai à vous, ſi inconvénient n'arrive: ne doutez point que ce ne ſoit mon plus agréable ſéjour. J'avois oublié de vous demander les couleurs dont il vous plait que mes Suiſſes ſoient habillés: mandez-le moi demain, car la venue de Mr. de Savoie me preſſe. Je ſçavois déja la querelle du petit Saint-Antoine. Attrapez des Lettres de Monſieur de Guiſe; ſi vous pouvez. Bon ſoir, mon cher cœur: je te baiſe cinq cens mille fois.

*Le 28. de Novembre.*

LET-

## LETTRE DERNIERE.

SI mon cœur ſe gouvernoit ſuivant les occaſions que l'on m'en donne, vous recevriez de moi une auſſi froide réponſe qu'ont été les deux Lettres que j'ai reçûes de vous : je ne laiſſe pas de m'en plaindre. Et certes, je n'avois pas mérité cela de vous. Pour ce que m'a apporté Nau, il vous en fera la réponſe plus pleine d'amour peut-être que je ne dois. Le ſommeil me fait remettre le tout ſur lui, & finir vous baiſant un million de fois les mains.

*Le 13. d'Octobre.*

# MADAME DE VILLEQUIER,

## HISTOIRE TRAGIQUE.

ON a toujours cru, que la Cour de France n'avoit point eu d'autre occupation que celle des armes ſous le régne de Henri III. L'hiſtoire de ce tems-là ne nous parle que d'exploits de guerre : mais ſi l'on en avoit bien pénétré les intrigues ſecrettes, on verroit des volumes d'avantures amoureuſes, comme l'on voit des éloges qui ſervent de monumens à la gloire de pluſieurs grands hommes.

Henri de Lorraine Duc de Guiſe, illuſtre par ſa naiſſance & par ſa valeur, ne nous eſt connu juſques ici que ſous les

les noms de brave & d'ambitieux ; mais on peut ajoûter, qu'il étoit galant, discret, ſpirituel, & propre aux engagemens amoureux, comme aux expéditions guerriéres.

Les Reines de France & de Navarre avoient auprès d'elles tout ce qu'il y avoit de jeunes perſonnes de leur ſexe conſidérables dans le Royaume. Mademoiſelle de Vitry, fille d'honneur de la Reine Mére, étoit une des plus aimables. Elle avoit de la beauté, de la douceur, & tous les autres charmes qui rendent les amans paſſionnés. Le Duc de Guiſe, qui faiſoit ſoigneuſement la cour à la Reine Mére par des raiſons importantes, devint ſenſible au mérite de Mademoiſelle de Vitry ; & comme il avoit la liberté de l'entretenir ſouvent, il vit ſuccéder une paſſion violente aux premiéres impreſſions de ſa beauté.

Il n'étoit pas d'humeur à cacher longtems ce qu'il y avoit de vif dans ſes ſentimens ; & ſon rang lui donnant des libertés, que d'autres n'euſſent oſé prendre, il parla fortement de ſon amour. Mademoiſelle de Vitry en reçut agréablement la nouvelle ; & comme elle étoit naturellement adroite, & qu'elle étoit nourrie auprès d'une Princeſſe dont la

conduite fourniſſoit des leçons continuelles ſur les ménagemens de la vie, elle engagea le Duc de Guiſe d'une maniére ſi forte, que ſa maîtreſſe & ſon ambition le poſſédoient uniquement.

Ce commerce étoit agréable & ſecret, mais la douceur en fut troublée par le feu de la guerre. Le Royaume étoit diviſé en factions. La fuite de Monſieur favoriſoit les ennemis du Roi : & quoique le Duc de Guiſe ne l'aimat point & qu'il eût des intérêts cachés, il ne laiſſa pas de marcher des premiers contre Thoré, qui s'avançoit inſolemment avec ſes Reitres, après avoir promis à Mademoiſelle de Vitry d'adoucir les rigueurs de l'abſence par des couriers fréquens.

Il eut une part glorieuſe à la défaite de Thoré, & ce fut là qu'il reçut cette terrible bleſſure à la joue, qui lui laiſſa le nom de Balafré. Une Tréve lui permit de retourner à la Cour, après ſa guériſon ; mais pendant qu'il précipitoit ſon voyage pour ſe rendre à Fontainebleau où elle étoit alors, le même amour, qui l'avoit ſuivi dans ſes combats, y donnoit naiſſance à d'autres avantures ; & dans le tems que ſon impatience l'entrainoit aux pieds de Mademoiſelle de Vitry, des cœurs qui n'étoient pas plus

li-

libres que le ſien, employoient les charmes des plaiſirs pour ſe faciliter les moyens de plaire.

Le Duc de Guiſe traverſoit dans une rêverie agréable les déſerts délicieux qui environnent le Palais de Fontainebleau; lorſqu'il en fut retiré par de grands cris & par la vûe d'une femme que ſon cheval emportoit au travers des arbres avec une violence dangereuſe. Le Prince étoit trop généreux, pour l'abandonner ſans ſecours à la rigueur de cette avanture. Il s'oppoſa à ſon paſſage, & il ſaiſit la bride du cheval furieux que la Dame avoit perdue dans ſa crainte, & l'arrêta heureuſement ſur le point qu'il alloit peut-être la précipiter dans des rochers.

La perſonne qui recevoit ce bon office, n'étoit guére en état d'y paroître ſenſible. La frayeur l'avoit troublée; & le Duc de Guiſe la voyant ſans force lui aida à deſcendre de cheval. Quelques momens auparavant, il auroit proteſté ſur ſa vie de la fidélité de ſon cœur. Il croyoit être prévenu de la beauté de Mademoiſelle de Vitry au dernier point; mais après avoir conſidéré cette inconnue, il trouva qu'elle en avoit une, & plus parfaite, & plus touchante.

La plus belle taille du monde, de

grands yeux noirs pleins d'une vivacité honnête, une bouche admirable, un teint éclatant, & vingt-deux années, compoſoient cette aimable perſonne. Qu'elle étoit dangereuſe pour les cœurs ſuſceptibles, & qu'un état de déſordre & de langueur fut funeſte dans ce moment aux prétentions de Mademoiſelle de Vitry! L'amour étoit alors en humeur d'autoriſer l'inconſtance. Il n'eut pas plutôt mis les yeux de l'inconnue dans ſes intérêts, que le Duc de Guiſe ſoupira pour elle, ſans oſer contredire le pouvoir impérieux qui le faiſoit changer. Après lui avoir rendu toutes les civilités que le trouble où il étoit lui pouvoit permettre de rendre, & reçu des marques de ſa reconnoiſſance, il alloit s'informer de ſon nom, lorſqu'il vit arriver le Roi à la tête de pluſieurs perſonnes de la Cour, qui courut d'abord à la Dame. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris le péril où l'ardeur de la chaſſe l'avoit expoſée, & de qui elle avoit été ſecourue, qu'il embraſſa le Duc de Guiſe, l'aſſurant, qu'il prenoit ſur ſon compte le ſervice qu'il venoit de rendre à cette Dame; & il témoigna par toutes ſes actions, qu'il s'intéreſſoit extrêmement dans cette avanture.

Ces

Ces empreſſemens redoublérent la curioſité du Duc de Guiſe, qui apprit en même tems deux choſes qui l'inquiétérent. Premiérement, la perſonne qu'il commençoit à regarder avec tant de plaiſir, étoit femme de Villequier, l'homme du monde le moins ſociable; & dans toutes les apparences, le Roi en étoit fort amoureux. Ce déſordre ne l'empêcha point de répondre aux careſſes du Roi, & aux remercimens de Madame de Villequier & de ſon époux qui étoit ſurvenu. Les Reines, & toutes les femmes qui les avoient ſuivies, arrivérent en même tems. Mademoiſelle de Vitry étoit du nombre, & ſi belle ce jour-là, que Mr. de Guiſe eut de la confuſion de ſe trouver dans des diſpoſitions d'inconſtance. Il chercha dans les yeux de Mademoiſelle de Vitry tout ce qui pouvoit ſoutenir ſes premiéres flammes. Il y vit briller de la joie au travers d'un reſte de langueur que ſon abſence y avoit cauſée; mais il n'y trouva point le contre-poiſon dont il avoit beſoin, & Madame de Villequier triompha.

Dès que le Duc de Guiſe fut ſeul, il ſe demanda compte des foibleſſes qui le perſécutoient; & ſe trouvant timide & ſans replique, il voulut combattre les for-

fortes impreſſions que l'agréable idée de Madame de Villequier introduiſoit dans ſon cœur. Tout l'obligeoit à ce combat : mais qu'il ſe trouva foible, & que l'Amour eut peu de peine à lui inſpirer tout ce qu'il voulut ! Ce qu'il réſolut, après mille réflexions, ce fut de cacher ſoigneuſement ſa nouvelle paſſion ſous les apparences de la premiére, & de ménager l'eſprit de Mademoiſelle de Vitry, pendant qu'il cherchoit avec adreſſe le chemin du cœur de Madame de Villequier.

Ceux qui lui apprirent les nouveautés de la Cour, lui confirmérent l'amour du Roi pour Madame de Villequier. Il l'avoit laiſſé amoureux de Château-neuf, fille de la Reine Mére; & il n'eut pas été fâché d'avoir un exemple d'inconſtance, ſi les objets avoient été différens. Il apprit donc que Villequier avoit tenu juſques alors ſa femme reléguée dans le fond d'une Province ; que fatigué, ou plutôt honteux, des noms de bizarre & de jaloux, qu'on lui donnoit publiquement, il l'avoit enfin amenée à la Cour ; que pour ſa premiére conquête elle avoit engagé le cœur du Roi ; mais que, quelque glorieux que fût cet avantage, elle n'y avoit point encore paru ſenſible. Cette

te froideur donna de la joie au Duc de Guiſe, & ſe flattant de l'eſpérance de trouver un cœur libre qu'il ne ſe croyoit pas incapable de toucher, il ne s'affligea pas du peu de ſatisfaction de ſon rival.

Il ſe rendit au lever du Roi, après avoir paſſé une nuit fort inquiéte. Ha ! mon Couſin, dit-il à Mr. de Guiſe en l'embraſſant, de quelque importance que la défaite de Thoré ſoit pour ma gloire, je ſuis mille fois plus ſenſible au ſervice que vous rendites hier à Madame de Villequier. Je l'aime autant qu'on peut aimer ; & je ſuis bienheureux, ajoûta-t-il en ſouriant, que la beauté de Vitry vous ait prévenu, puiſque votre cœur auroit peut-être eu le panchant du mien s'il avoit été libre, & j'aurois trouvé en vous un rival d'autant plus dangereux, qu'il eſt digne de toute mon eſtime.

Le Duc de Guiſe rougit à ces paroles, & le Roi s'imaginant que c'étoit du chagrin de voir ſon intrigue avec Vitry découverte, Ne vous fâchez point de me voir inſtruit d'une choſe que vous croyiez ignorée, lui dit-il. Ce qui nous l'a fait connoitre ne vous eſt qu'avantageux ; & Mademoiſelle de Vitry, allarmée des périls, où la guerre vous expoſoit, n'a pu cacher ſes frayeurs avec tant

de

de ſoin, que l'on n'en ait démêlé le ſujet. Puiſque Votre Majeſté ſçait un ſecret dont je n'aurois oſé lui parler, repliqua Mr. de Guiſe en ſouriant auſſi, quoiqu'il n'en eût guére d'envie, je lui demande le ſilence & ſa protection. Quand vous ne ſeriez pas en droit d'exiger toutes choſes de mon amitié, répondit le Roi, le libérateur de Madame de Villequier peut tout eſpérer de ſon Amant. Ainſi Votre Majeſté déſeſpére Mademoiſelle de Château-neuf, ajoûta le Duc de Guiſe d'une maniére encore plus gaye. Il eſt vrai que je l'ai paſſionnément aimée; reprit le Roi, & que ſi j'avois eu autant d'empire ſur ma raiſon, que les yeux de Madame de Villequier en ont ſur mon cœur, je n'aurois point changé de ſentiment; mais on n'eſt pas libre là-deſſus; & quelque aimable que ſoit Vitry, vous en ferez peut-être un jour l'expérience.

Le diſcours du Roi étoit obligeant en apparence; mais il avoit mille cruautés ſecrettes pour le Prince qui l'écoutoit. Son avantage étoit, que, ſachant l'état & la vérité des choſes, il lui étoit aiſé de les ménager.

Ce que le Roi avoit dit des marques de la tendreſſe de Mademoiſelle de Vitry le déſeſpéroit. Il fut chez la Reine, dans

dans la penſée de la voir : mais le premier objet qui frappa ſes yeux, ce fut Madame de Villequier, plus redoutable mille fois dans ces momens de tranquillité, qu'elle ne l'avoit été dans le trouble d'un étrange accident. D'abord il voulut fuïr une vûe ſi dangereuſe ; mais ſon cœur n'obéiſſoit point ; & ſe voyant borné à la néceſſité de la ſatisfaire, il fut contraint de confirmer à l'Amour, par mille ſoupirs qu'il pouſſa aux yeux de Madame de Villequier, qu'il étoit paſſé ſans retour des chaînes de Mademoiſelle de Vitry dans les ſiennes.

Il s'approcha d'elle dès qu'il le put. Le ſouvenir du ſervice que Mr. de Guiſe lui avoit rendu, faiſoit paroître ſes regards doux & reconnoiſſans. Ceux du Prince en furent plus tendres. Vitry perdit le reſte de ſes avantages. Elle fut entiérement oubliée dans ce moment, & devint la victime d'un cœur, dont elle avoit été le charme peu d'autres auparavant.

Le Duc de Guiſe ne ſongea plus qu'à plaire à ſa nouvelle maitreſſe. Il étoit fait pour y réuſſir, & les affaires du Roi n'étoient pas en meilleur état que celles de Mademoiſelle de Vitry. Madame de Villequier parla de ſa reconnoiſſance. Mr. de

de Guiſe témoigna combien il s'eſtimoit heureux de ne lui avoir pas été inutile. Pendant cette converſation, on le regardoit attentivement; & perſuadé, que l'on n'examine point avec tant de ſoin les objets indifférens, il en tira un augure favorable pour ſon amour.

Il craignoit cependant avec raiſon les approches de Mademoiſelle de Vitry; mais il ne pouvoit les éviter; & l'ayant trouvée ſeule dans une triſteſſe qui ſembloit lui reprocher ſon crime, il s'en approcha en tremblant. Elle le reçut avec ſa douceur ordinaire, & le regardant enſuite avec un peu plus de froideur, Je dois votre vûe à la Reine, lui dit-elle, & vous ne m'auriez point cherchée, ſi vous aviez pû vous diſpenſer de venir ici. Pourquoi me faites-vous ce reproche, repliqua le Duc de Guiſe? Par le déplaiſir que j'ai de votre tiédeur, reprit Mademoiſelle de Vitry. Vous me vîtes hier ſans me regarder: ma tendreſſe impatiente de s'expliquer vous parloit par mes yeux ſans précaution: les votres étoient muets: un embarras inquiet paroiſſoit dans toutes vos actions. Il vous étoit aiſé de m'approcher: vous ne le fîtes pas. Eſt-ce-là comme on aime? Un peu d'abſence m'a-t-elle ôté cet empire dont

dont vous m'aviez tant vanté la durée? Ha, Monſieur! vous êtes changé, & le trouble de vos yeux me le confirme dans le moment que je vous parle. Et qui ne ſeroit point troublé de vos injuſtes reproches, repliqua le Prince en tâchant de ſe remettre? Je vois bien le but de votre cruauté. Vous voulez me faire un démêlé qui laiſſe, en rompant le commerce que nous avons enſemble, des libertés à votre cœur dont le mien pouvoit vous demander raiſon. Hé bien, Mademoiſelle, ſacrifiez mon repos à vos ſoupçons. Vous ne me verrez point pour cela renoncer à mon amour. Vous avez raiſon d'inſulter à ma foibleſſe, répondit Mademoiſelle de Vitry à demi détrompée, puiſque vous connoiſſez juſqu'où elle peut aller. Je veux bien croire, que vous m'aimez encore; mais contribuez à me le perſuader. Ne me dérobez pas un des momens de plaiſir que votre préſence me donne; & croyez qu'on aime bien, quand on eſt ſenſible à la jalouſie & incapable d'indulgence à l'égard de l'amour. Regardez juſqu'où va ma délicateſſe; je fus hier jalouſe du ſervice que vous rendites à Madame de Villequier, juſques à ſouhaiter d'avoir été dans le même péril, pour en recevoir un pareil de vous. De quelle

quelle maniére l'avez-vous regardée? Que trouvez-vous de ſa beauté? Votre cœur ne s'eſt-il point fait un plaiſir de cette avanture? Parlez, & ne me trompez pas. Que vous êtes ingénieuſe à perſécuter votre Amant, reprit le Duc de Guiſe! & que ces queſtions ſont injurieuſes pour vous, & pour moi! Je ne veux point y répondre par des paroles, & je ſouhaiterois ſeulement que, ſans riſquer des jours qui me ſont précieux, vous me viſſiez pour vos intérêts en état de ſignaler mon amour.

On vint alors avertir Mr. de Guiſe, que la Reine avoit quelque choſe à lui dire. Cet ordre, qui terminoit un entrétien embarraſſant, lui fut fort agréable; & il paſſa auſſi-tôt dans la chambre de Catherine de Medicis.

Mais pendant que l'amour & la contrainte le tiranniſoient, il ſe paſſoit des choſes bien avantageuſes pour lui dans le cœur de Madame de Villequier. Elle étoit belle & ſage; mais elle aimoit à plaire. La moins coquette de toutes les femmes l'eſt toujours aſſez pour chercher à ſe rendre aimable. Le commerce des cœurs eſt à l'uſage de tout le monde. On en peut faire de bons & de méchans, & ce n'eſt que le caractére & la diſpoſi-

tion

tion des perſonnes qui en fait les différences.

La conquête du Roi étoit illuſtre. Madame de Villequier en avoit ſçu bon gré à ſon mérite ; & quoiqu'elle ne ſe fût pas trouvée juſques alors capable d'aucun engagement, il eſt certain que les ſoumiſſions amoureuſes d'un grand Roi ne lui avoient pas été déſagréables.

Son mari en avoit murmuré, & déteſté les chimères de bienſéance qui l'avoient obligé à la tirer de ſa ſolitude ; mais il n'avoit point de lieu d'éclater contre ſa conduite. Elle étoit réguliére ; & quoique ce fût un époux qu'on lui avoit donné ſans conſulter ſon choix, elle s'étoit faite pour lui une tendreſſe d'obéiſſance à laquelle le Roi n'avoit donné aucune atteinte.

Le mérite du Duc de Guiſe fit plus, étant joint au prix d'un ſervice conſidérable. Madame de Villequier crut d'abord n'être que reconnoiſſante à ſon égard ; mais elle ſentit ſouvent, en regardant Mademoiſelle de Vitry, qu'elle étoit tendre & jalouſe, & ſe laiſſa conduire inſenſiblement à deux paſſions qui la menérent bien loin.

Quelques jours s'écoulérent ſans nouveautés. Les affaires de l'Etat n'empêchoient

choient point les divertiſſemens de Fontainebleau. Le Roi étoit amoureux & galant. La jeune Reine complaiſante ne traverſoit point ſes intrigues ; & Catherine de Medicis, qui ne vouloit que régner, favoriſoit les plaiſirs du Roi, pour ſe réſerver le droit de commander ſouverainement, pendant que la Reine de Navarre s'occupoit à ſes propres affaires.

Le Duc de Guiſe n'avoit pas peu de peine à ſe ménager. Il étoit aimé. Il étoit infidéle. Sa nouvelle paſſion avoit de grands obſtacles, par celle du Roi, & par la jalouſie de Villequier qui devenoit l'ombre de ſa femme ; & Mademoiſelle de Vitry prenoit tant de ſoin de l'examiner, qu'il ſe vit l'eſclave de mille précautions qu'il étoit obligé de prendre.

Comme le Duc de Guiſe étoit perſuadé, que Madame de Villequier le croyoit toujours amoureux de Vitry, il étoit dans l'impatience de lui faire connoître le contraire. Il la voyoit par-tout, & il alloit librement chez elle ; mais il étoit impoſſible de lui parler ſecrétement, de la maniére qu'ils étoient obſervés. Il eſt vrai, que le croyant fortement attaché à Mademoiſelle de Vitry, elle ne favoriſoit pas ſon deſſein, & murmurant même

ſou-

ſouvent contre ſes engagemens, elle n'avoit garde d'expliquer à ſon avantage les ſoupirs & les regards de Monſieur de Guiſe.

Un jour plus favorable que les autres, le Roi s'étant trouvé obligé de ſe rendre au Conſeil, la jeune Reine, qui aimoit extrêmement la chaſſe, eut envie de voir voler quelques oiſeaux, & pria Mr. de Guiſe de diſpoſer l'ordre de ce plaiſir. Il le fit avec joie. Madame de Villequier ſuivoit la Reine. Vitry n'étoit point de la partie, & s'excuſant à elle avec un chagrin concerté ſur l'obéiſſance qu'il devoit aux ordres de la Reine, il ſe prépara au plaiſir de voir Madame de Villequier hors de la préſence de trois perſonnes ſoupçonneuſes & intéreſſées.

Après avoir fait voler quelque tems dans un lieu découvert, l'incommodité de la chaleur obligea d'entrer dans la forêt. Les Dames mirent pied à terre. La Reine s'éloigna avec deux ou trois femmes qu'elle choiſit. Les autres ſe partagérent; & Mr. de Guiſe, profitant d'un moment que le hazard lui préſentoit, ne quitta point Madame de Villequier, & fit enſorte qu'il ſe trouva ſeul avec elle. Elle en rougit, mais ce n'étoit pas de colére. Le Prince s'en apperçut, & jugea bien

bien que cette émotion ne lui étoit pas déſavantageuſe. Ce n'étoit pas un de ces Amans timides, qui laiſſent échaper les favorables occaſions. Il ne fut pas longtems à faire tomber la converſation ſur les intérêts de ſon cœur; & comme il avoit l'eſprit du monde le mieux tourné, jamais un petit nombre de paroles ne fit entendre tant de choſes flateuſes & paſſionnées. Madame de Villequier, prévenue de ſon engagement, ne s'attendoit pas à ces diſcours; & ſi la nouveauté lui fut agréable, elle lui parut un peu ſuſpecte. Vous ne pouvez pas avoir oublié Mademoiſelle de Vitry depuis un moment, reprit-elle quand le Prince en eut aſſez dit pour ſe faire entendre: ſon idée vous ſuit en tous lieux; & vous me prenez ſans doute pour elle: mais, ajoûta-t-elle en ſouriant agréablement, je ne ſaurois me plaindre de ce que vous me confondez avec une des plus aimables perſonnes du monde. Quand mon diſcernement n'agiroit pas en cette occaſion, répondit Mr. de Guiſe avec tout le ſérieux d'un Amant qui veut perſuader, mon cœur fait préſentement des différences entre vous & Mademoiſelle de Vitry, qui ne ſouffriroient pas la mépriſe que vous dites; & s'il eſt vrai que j'aye eu

de

de l'amour pour elle, il l'eſt beaucoup plus que je n'aimerai de ma vie que Madame de Villequier. On n'a jamais commencé une déclaration amoureuſe par l'aveu d'une infidélité, reprit-elle dans cette apparence d'incertitude qui marque qu'on s'intéreſſe aux choſes; & quand il me ſeroit permis de l'écouter, quelles ſûretés trouverois-je aux légéretés d'un cœur que je n'arrêterois peut-être pas mieux que Mademoiſelle de Vitry? Ha! Madame, interrompit le Duc de Guiſe avec des regards paſſionnés, recevez ſeulement ce cœur, qui n'a paſſé quelque tems dans les fers de Vitry, que pour apprendre à porter les vôtres, & vous trouverez en vous-même tout ce qu'il faut pour vous aſſurer de ſa fidélité: je ſens trop la différence que l'Amour a miſe entre une intrigue d'amuſement & la plus importante choſe de ma vie, pour ne vous répondre pas d'une paſſion conſtante, & telle enfin que vous la méritez. Ne croyez pas, repliqua Madame de Villequier, qu'il ne faille que bien parler de l'Amour, pour perſuader que l'on en ſoit véritablement touché. Je ſçai bien, pourſuivit le Duc de Guiſe, qu'il faut de longs ſervices & des preuves d'éclat. Elles auroient aſſurément dévancé mes paroles, ſi

j'avois ſuivi mon inclination ; mais, Madame, tant de raiſons l'ont captivée, que j'ai été contraint d'attendre dans le ſilence & l'inquiétude ce moment de liberté que la fortune ne m'a accordé qu'aujourd'hui : mais quand vous auriez vaincu mes ſcrupules, repliqua Madame de Villequier, que prétendriez-vous que je fiſſe ? Je voudrois que vous m'aimaſſiez, Madame, pourſuivit amoureuſement Mr. de Guiſe. Ce n'eſt pas ce qu'il y auroit de plus difficile dans vos prétentions, interrompit-elle en baiſſant les yeux ; mais les ſuites d'une tendreſſe uſurpée ſur les droits d'autrui ne peuvent être que fâcheuſes. Hé Madame ! s'écria le Prince, l'Amour ne cherche point à pénétrer l'avenir. Si votre cœur a quelques mouvemens favorables pour ma paſſion, ne vous faites point un obſtacle de l'incertitude des événemens pour m'en dérober la douceur. Je ſçai, que votre époux eſt capable de la plus violente jalouſie, & que le Roi vous aime trop pour ne ſe pas faire un ſoin de nous examiner ; mais j'eſpére que mes précautions aſſureront le ſecret de notre intelligence.

Cet entretien fut interrompu par des filles de la Reine. On ne répondit point à Mr. de Guiſe ; mais on ſerra ſa main d'une

d'une maniére à lui faire comprendre qu'on ne s'oppoſoit point à ce qu'il avoit dit.

Depuis cette journée, il fut beaucoup moins embarraſſé; & Madame de Villequier, qui avoit de l'eſprit, comprenant qu'elle ne riſquoit rien pour ſa réputation avec un Amant diſcret & ſage, abandonna toute ſon ame au panchant qu'elle avoit pour lui. Ils s'expliquérent plus librement quelques jours enſuite, & prirent des meſures pour s'aimer ſûrement; & afin d'éloigner les eſprits de tout ſoupçon, ils conclurent, que le Prince ménageroit plus que jamais Mademoiſelle de Vitry, pendant que Madame de Villequier témoigneroit quelque complaiſance pour le Roi, afin que toutes les précautions de ſon mari ſe tournaſſent de ce côté.

Pendant quelque tems qui s'écoula, il arriva des choſes en France dont il n'eſt pas néceſſaire de parler ici; & le ſort, qui ne s'étoit point encore mêlé des affaires de Mr. de Guiſe, voulut alors lui donner matiére d'exercer ſon adreſſe & ſa patience.

L'état des choſes, où les perſonnes intéreſſées dans cette Hiſtoire avoient part, étoit un Roi amoureux ſans plaire, un mari jaloux qui n'oſoit le témoi-

gner ouvertement, une fille crédule trompée, une femme ſouveraine de deux cœurs différemment traités, & un amant heureux par la préférence qu'on faiſoit de lui. L'agréable ſéjour de Fontainebleau donnoit lieu tous les jours à mille plaiſirs différens. Le Roi, plus attaché à ceux de ſon cœur qu'aux néceſſités de l'Etat, ſe repoſant des affaires importantes ſur les ſoins de la Reine-Mére, & ſuivant le panchant naturel qu'il avoit pour la galanterie, ſe donnoit tout entier aux divertiſſemens. Les Tournois, les Ballets, les Maſcarades, étoient ſouvent réitérés, & les grands jardins de Fontainebleau ſervoient quelquefois auſſi, dans une ſaiſon où la beauté des nuits l'emporte ſur celle des jours, à des fêtes qui n'étoient pas moins divertiſſantes.

Le Roi fit faire un feu d'artifice ſur le grand canal de Fontainebleau dans une de ces nuits agréables. La dépenſe en fut grande, & l'exécution heureuſe: mais les événemens n'en furent pas favorables au repos de tout le monde. La beauté de cette fête ne conſiſtoit pas ſeulement en feux d'artifices. Le canal étoit couvert d'une infinité de petits bateaux, dorés de figures extraordinaires, où les hom-

hommes & les femmes de la Cour alloient voir de plus près la diſpoſition de feu ; tous habillés d'une maniére galante, à peu près comme l'on repréſente les Divinités de la Mer. Il y avoit auſſi des tentes magnifiques ſur le bord du canal, ſous leſquelles la Cour devoit jouïr de la vûe des ſpectacles.

Le Roi avoit la ſienne, & à ſon imitation les Ducs de Guiſe, de Mayenne, d'Aumalle, de Mercœur, & de Montpenſier, Joyeuſe, Bellegarde, la Vallette, & les autres Favoris du Roi. Il y en avoit auſſi de deſtinées pour les Dames qu'ils eſtimoient le plus.

Le Duc de Guiſe ſe préparoit à profiter de quelques momens où la beauté des ſpectacles pourroit éloigner les yeux de Villequier de ſa femme ; mais il eut le chagrin de ne les voir attachés que ſur elle ; & Vitry dévoroit ſes regards, ſans lui laiſſer la liberté de pouvoir lui dire un ſeul mot. Il en avoit cherché les moyens inutilement, lorſqu'il ſe vit ſeul avec Madame de Villequier auprès de la tente de la Reine-Méré, qui venoit d'en ſortir pour deſcendre dans le bateau qu'on lui avoit préparé. Malgré les jaloux regards de votre époux, la préſence du Roi, & les obſervations de Vitry, lui

dit-il, pour ne pas perdre cet inſtant favorable, j'aurai toujours la joie de vous aſſurer dans ce moment, que ma paſſion augmente dans tous ceux de ma vie, & que perſonne n'aimera jamais au point que je vous aime. Ce peu de paroles cauſa bien du trouble & des traverſes. Vitry, qui étoit demeurée ſous la tente, n'en perdit pas une. Elles s'expliquoient bien; & il ſuffit de dire que Mademoiſelle de Vitry étoit fille & tendre, pour faire comprendre l'effet qu'elles firent ſur ſon cœur. Le premier feu de la colére penſa la faire éclater : mais la réflexion le modérant un peu, quoiqu'elle fût touchée juſques au fond de l'ame, elle jugea qu'il valoit mieux ſouffrir ſans ſe plaindre, & ſe venger plus ſûrement d'un outrage ſi ſenſible. Mr. de Guiſe cependant avoit conduit Madame de Villequier dans une des barques. Vitry ſortit ſans être vûe, & ſe mêla avec les autres. Elle prit peu de goût à tout ce qui les réjouiſſoit; & repaſſant ſur tous les procédés de Mr. de Guiſe, depuis ſon retour de l'armée, elle demeura d'accord, qu'il falloit qu'elle eût été aveugle, pour n'avoir pas connu ſon déguiſement.

Son déſeſpoir fut cauſe d'une cruelle mépriſe. Une amante trahie ne conſerve pas

pas toujours la liberté du diſcernement. Mademoiſelle de Vitry, quand on repaſſa des bateaux ſous les tentes, voyant un homme dans celle du Duc de Guiſe à peu près de ſa taille & de ſon air & du même habillement, parce que ceux de tous les hommes étoient peu différens ce ſoir-là, ne douta pas que ce ne fût lui. Pouſſée d'un mouvement de jalouſie extraordinaire, elle s'en approcha, quelques réſolutions qu'elle eût priſes de ne point éclater, & baiſſant la voix pour n'être pas entendue des autres tentes, Les yeux de Madame de Villequier vous ont cherché partout, lui dit-elle, ceux de ſon jaloux mari ni ceux du Roi ne vous obſervoient point, que ne profitiez-vous de l'occaſion? Elle paſſa à ces mots. La tente n'étoit pas encore éclairée, & le déſordre de celui qui avoit écouté ce diſcours ne lui permit pas de reconnoître celle qui l'avoit fait. C'étoit Villequier, qui, n'ayant point de tente à lui, s'étoit mis dans la premiére qu'il avoit trouvée libre. Un mari jaloux diroit mieux que moi ce que reſſentit alors celui de Madame de Villequier. Il fut frappé comme d'un coup de tonnerre; & comprenant que ſa femme avoit un autre amant que le Roi, & même plus favoriſé, peu s'en fallut qu'il

ne fût lui reprocher ſa perfidie en préſence de toute la Cour. Il examina tous ceux qu'il pouvoit ſoupçonner. Il ne put s'arrêter ſur aucun ; & il n'eut jamais la moindre idée de Mr. de Guiſe, qu'il croyoit amoureux de Vitry. Il demeura dans une fureur qui alloit juſques à la rage.

Cependant, Mademoiſelle de Vitry, qui vit Mr. de Guiſe dans la tente où étoit la Reine de Navarre, connut qu'elle s'étoit trompée ; & voyant Villequier dans celle du Prince, elle ne fut point fâchée que le hazard eût permis qu'elle ſe fût mépriſe ; puis que ce qu'elle avoit dit le pourroit irriter contre une rivale, qu'elle haïſſoit mortellement, & ſur laquelle il avoit une puiſſance abſoluë.

Les Plaiſirs de ce jour étant finis, chacun ſe retira dans des diſpoſitions bien différentes. Le Roi étoit le plus content du monde d'avoir entretenu Madame de Villequier tant qu'il l'avoit ſouhaité. Mr. de Guiſe, qui n'avoit pas la même liberté, étoit ſatisfait de ce qu'il lui avoit dit ; & elle ne l'étoit pas moins. Mais ſon mari ſe déſeſpéroit dans un abîme de jalouſie, pendant que Mademoiſelle de Vitry, ſenſible à l'outrage qu'on lui faiſoit, prenoit de fortes réſolutions de ſe venger ;

&

& pour venir à bout de ce deſſein, elle ſe déterminoit à feindre avec tout l'art dont une fille élevée auprès de Catherine de Médicis étoit capable.

Villequier, plus jaloux & moins patient que jamais, n'avoit pas une petite occupation d'examiner ſa femme & tous les hommes de la Cour qu'il pouvoit ſoupçonner d'avoir quelque commerce ſecret avec elle. Le Duc de Guiſe, qui étoit naturellement fort civil, n'avoit pas de peine de le paroître pour Villequier. Il lui parloit avec une bonté familiére, le mettoit de toutes ſes parties, ne mêloit jamais ſa femme dans ſes diſcours, ſoûpiroit ſouvent devant lui en parlant de Vitry, & l'avoit obligé par ces procédés honnêtes à une eſtime qui alloit juſques à la confiance.

Mr. de Guiſe le trouva dans le même jardin, où l'on avoit donné une ſi forte authorité à ſa jalouſie, deux jours après cette Avanture. Il étoit dans un de ces momens de rêverie accablante où l'eſprit inquiet ſe fait des portraits de tout ce qui lui déplait. Son air ſombre, & ſa démarche lente, marquoient l'agitation de ſon ame. Le Duc de Guiſe le reconnut d'abord, & s'avançant avec aſſez de gayeté: Quoi, Mr. de Villequier, lui dit-il, vous rêvez

avec autant d'application, que ſi vous aviez encore quelque-choſe à demander à l'Amour ou à la Fortune? Villequier ſalua le Prince en ſoupirant & preſſant la main qu'il lui avoit obligeamment tenduë. Ha, Mr., reprit-il, ſi je n'ai rien à demander à l'Amour ni à la Fortune, j'ai bien à me plaindre du Sort. Comment! interrompit précipitamment Mr. de Guiſe, qui crut qu'en effet il lui étoit arrivé quelque diſgrace. Quel malheur..... Vous avez de la bonté pour moi, pourſuivit Villequier avec beaucoup de triſteſſe. Vous pouvez me donner des avis utiles, & je vous avouerai, ſi vous me le permettez, ce qui cauſe le trouble où vous me voyez réduit. Je ſuis jaloux, Monſieur, continua-t-il. Madame de Villequier a quelques charmes; & connoiſſant ma foibleſſe, j'aurois dû éviter de la faire paroître dans un lieu où je ſçavois bien que ma tranquillité n'étoit pas aſſurée. Mes preſſentimens ont été juſtes. Le Roi eſt amoureux de ma femme, toute la Terre le ſçait; mais ce n'eſt pas ce qui m'allarme, & j'ai lieu de craindre que l'amant & l'époux ne ſoient ſacrifiés à un plus heureux. Il dit enſuite au Duc de Guiſe le diſcours qu'on lui avoit fait dans ſa tente, ſans qu'il eût pû reconnoître la perſonne,

ſonne, à cauſe du déſordre où il étoit, & de la précipitation qu'elle eut de ſe retirer. Si le Prince l'avoit écouté au commencement ſans inquiétude, il ſe vit expoſé à la plus cruelle par ces derniéres paroles, ne pouvant douter, ou qu'on eût pénétré ſon ſecret avec Madame de Villequier, ou qu'il ne fût lui-même la victime d'une autre intrigue. Le moindre de ces deux maux étoit grand; mais ce n'étoit, ni le tems, ni le lieu, d'y paroître ſenſible & d'en chercher les cauſes & les effets. Il falloit ſeulement ménager un eſprit en déſordre, cultiver une confiance avantageuſe dans cette occaſion, & étouffer aux yeux de Villequier la crainte & le ſoupçon qui ſuivent la premiére émotion dans un cœur bien amoureux qui croit pouvoir douter de ce qu'il aime. Quelles conſéquences tirez-vous de ce que l'on vous a dit? répondit Mr. de Guiſe après quelques momens de ſilence. Ha! Mr. reprit-il, j'en tire de cruelles; & Madame de Villequier, ſelon toutes les apparences, fait les derniers outrages à la tendreſſe que j'ai pour elle. Vous concluez trop vite, repliqua Mr. de Guiſe; & vous devez conſidérer, que ſi elle mépriſe la paſſion d'un grand Roi, il n'eſt pas à croire qu'elle favoriſe un ſujet. Hé,

Mr., interrompit le jaloux Villequier, les états de la vie ont-ils jamais réglé les mouvemens des cœurs? Le vôtre a-t-il conſulté la grandeur du rang, en ſe donnant à Mademoiſelle de Vitry ? Et ne voyons-nous pas tous les jours des choix inégaux & des goûts dépravés en amour, comme en autres choſes. Je céde à vos raiſons, répondit Mr. de Guiſe, qui ſçavoit bien, par une maxime générale, que l'on doit avoir de la complaiſance pour les jaloux & les extravagans, quand on ne les veut point irriter. Je conviens que Madame de Villequier peut avoir des entêtemens injuſtes : mais il peut être auſſi, que ſon mérite fait tout ſon crime ; & que l'envie fort naturelle aux perſonnes de ſon ſexe a fait agir celle qui vous a parlé. Quand toute la France l'aimeroit, elle n'en ſeroit pas moins ſage. Vous ſçavez l'air du monde, & peut-être qu'un regard dérobé innocemment par Madame de Villequier a excité l'orage, & que l'on prétend qu'il tombera ſur elle. Plût au Ciel que l'on m'eût trompé, s'écria Villequier, & qu'elle fût en droit d'exiger des réparations de moi ! Mais, Mr., vous voyez clairement la vérité de mon malheur. On ne prétendoit point du tout me parler. On cherchoit un Amant favoriſé. C'eſt juſte-

juſtement ce qui me fait juger, que l'Avanture eſt artificieuſe, interrompit Mr. de Guiſe, & cette affectation de mépriſe découvre tout le myſtére; mais de quelle maniére prétendez-vous en agir avec votre femme? Je prétens en devenir inſéparable, reprit Villequier, & l'examiner de ſi près, qu'elle ne m'en faſſe point accroire. C'eſt le moyen d'être éternellement incertain de la vérité, dont vous voulez vous éclaircir, répondit Mr. de Guiſe. Si vos ſoupçons ſont bien fondés, une trop grande obſervation avertira Madame de Villequier de ſe ménager. Elle ſe réglera ſur vôtre procédé: croyez-moi, je regarde les choſes d'un eſprit moins brouillé que le vôtre; éloignez-vous plûtôt de ſa préſence. Laiſſez-lui prendre des libertés. Vous voyant ſans ſoupçons, elle ſe donnera des licences; & vous la convaincrez lors qu'elle y penſera le moins. De plus, ſi ſa conduite eſt honnête, elle aura moins de reproches à vous faire, que ſi vous preniez un parti qui approcheroit de la tirannie. Mais, Monſieur, continua Villequier, ce ſeroit travailler à ma honte, & l'on pourra m'accuſer d'une facilité indigne d'un homme d'honneur. On ne juge pas toujours

jours de ces ſortes de choſes par l'extérieur, reprit Mr. de Guiſe : on connoit votre probité, vous ne paſſez point pour un mari facile. Enfin, ſi vous me voulez croire, vous en uſerez de cette ſorte ; & il me ſemble qu'en de telles rencontres la modération fait plus que l'emportement. Je me rens à mon tour, repliqua Villequier avec un viſage plus ouvert ; & j'avoue que vous calmez une partie de mes inquiétudes : mais, Monſieur, ne vous contentez point de vos premiéres bontés ; & comme vous êtes d'un rang à faire bien des choſes, qui ne me ſont pas permiſes, aidez-moi, s'il vous plait, à découvrir de quel homme entre tous ceux de la Cour je devrois me défier. Vous pouvez voir Madame de Villequier en tout tems. L'obligation qu'elle vous a, & mon autorité dont je vous fais le maitre..... Fiez-vous à mes ſoins, reprit le Duc de Guiſe. Oui, Mr. de Villequier, je vous veux ſervir : je vous promets de le faire ; & quand mon aſſiduité auprès de Madame de Villequier devroit donner quelque ombrage à Mademoiſelle de Vitry, je veux bien riſquer, pour vous faire plaiſir, de m'attirer des reproches & des éclairciſſemens.

Villequier fut cent fois ſur le point de ſe

ſe jetter aux piés du Duc de Guiſe, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Il lui dit tout ce qu'il crut qui la pouvoit bien exprimer; & ils ſe ſéparérent enſuite, Villequier remis de ſon premier trouble, & le Prince plus allarmé qu'il ne l'avoit été de ſa vie. Si l'Avanture l'avoit moins touché, il auroit ri de ſe voir dépoſitaire des ſecrets d'un jaloux dont il devoit être la terreur; mais le diſcours de l'inconnuë lui tenoit trop au cœur, & il ne pouvoit s'empêcher d'en craindre des ſuites fâcheuſes, & pour ſon amour, & pour le repos de Madame de Villequier, qui lui étoit plus cher que le ſien.

Il ne ſçavoit que trop, qu'on avoit donné un avis véritable à Villequier, & il jugeoit même par l'apparence, qu'on avoit crû parler à lui; mais il ne pouvoit s'imaginer qui l'avoit fait. Vitry étoit trop emportée, pour en avoir ſi peu dit. Il alla même d'abord pour chercher quelques éclairciſſemens dans ſes yeux; mais ſes meſures étoient priſes. Elle affecta de paroître tranquille, de dire des choſes obligeantes au Duc de Guiſe, qui ſe perdit dans ſes maniéres, & fut plus incertain qu'auparavant.

Mais pendant que Villequier ſuivoit réguliérement ſes conſeils, il profita du droit

droit de voir plus librement ſa femme. Bien loin d'être troublés par le mari, il étoit dans la joie, quand il les voyoit enſemble. Le Duc de Guiſe apprit à Madame de Villequier la converſation qu'il avoit euë avec ſon époux, & paſſant enſuite à ſes craintes, que dois-je croire de cette avanture, Madame, continua-t-il? Ce n'eſt point ici une imagination, on n'a point découvert nôtre intelligence. Je voudrois bien que vous fuſſiez capable de me ſoupçonner de quelque autre engagement, interrompit Madame de Villequier avec un ton de colére. Hélas! pourſuivit-il, un homme qui aime bien eſt capable de s'imaginer tout ce qui lui peut être funeſte. Vous méritez que je rompe avec vous, reprit Madame de Villequier. Je n'ai jamais été plus digne de vos bontés, ajoûta Mr. de Guiſe. Quoi! pourſuivit-elle, quand vous voyez mon indifférence pour le Roi, & tout le trouble où peut m'expoſer la tendreſſe que j'ai pour vous ſi elle étoit connue, vous en doutez encore; & capricieux à l'exemple de Mr. de Villequier, vous me faites l'honneur de croire que je puis aimer toute la Terre. Ne réglez point les ſentimens d'autrui ſur les vôtres, je vous en conjure; examinez les différences, & ne concluez

cluez pas, que je ſois infidéle, parce que vous l'avez été à Mademoiſelle de Vitry. C'eſt un nom, qui ne me chagrineroit guére de ſa part, répondit Monſieur de Guiſe, & vous juſtifiez aſſez mon changement. Je veux croire, que mes doutes n'étoient pas bien fondés; mais la défiance n'eſt pas un défaut en amour; & ſi vous voulez vous donner la peine d'examiner la cauſe de ce crime, où m'a emporté un peu de jalouſie, vous n'en aurez point à me le pardonner. Je n'ai que trop d'indulgence pour vous, reprit Madame de Villequier d'une maniére plus douce, & les reſſentimens du cœur, que vous inſultez, ne tiennent guéres contre une foibleſſe qui vous eſt déjà trop connuë. Je vous pardonne; mais ne ſoyez plus injuſte, & ne doutez jamais de la ſincérité de mon amitié.

L'amour, qui ménageoit les momens de deux cœurs également tendres, y rétablit alors le calme & la confiance. On ſe remit à la Providence de toutes choſes; & pendant qu'ils trompoient de concert la crédulité de Villequier, il leur en donnoit toutes les facilités imaginables, comme il en étoit convenu avec le Duc de Guiſe.

Depuis l'Avanture des Tentes, leurs yeux

yeux étoient plus retenus. La crainte d'être troublés leur impoſoit de ſévéres loix; & l'amour, qui ne ſe ſoûmet pas aiſément à celle de la bienſéance, murmuroit ſouvent de cette tirannie.

Cependant, du côté du Roi les choſes alloient toujours de même. Il ſoupiroit plus ouvertement qu'un autre; mais c'étoit ſon ſeul avantage; & tous ceux de ſa fortune ne faiſoient aucun progrès ſur le cœur de Madame de Villequier. Pour la jalouſie de Vitry, elle n'étoit pas inutile. Elle avoit aimé de bonne-foi. Elle s'étoit crue adorée d'un Amant illuſtre, & ne ſe pouvoit voir ſi cruellement trompée, ſans paſſer quelquefois juſques à la fureur. Ces ſortes de malheurs ſont d'autant plus ſenſibles, qu'on n'oſeroit s'en plaindre hautement. La modeſtie preſcrit des bornes aux filles, que les plus déterminées n'oſeroient paſſer; & Vitry, qui diſoit quand elle étoit ſeule tout ce qui peut exprimer un véritable deſeſpoir, ne laiſſoit pas d'être retenue, & de cacher des chagrins de la derniére violence: mais ce qu'elle avoit l'art d'ôter à la connoiſſance de tout le monde ne pouvoit être long-tems ignoré de Chateau-neuf. Les libertés que leur donnoit la qualité de filles de la même Reine, jointes à une conformité d'humeurs & de

fortunes, les mirent dans une intelligence achevée. Elles liérent un commerce d'amitié, s'avoüérent ſans réſerve ce qu'elles avoient de plus ſecret. Se trouvant également à plaindre, & également animées, elles ſe promirent une aſſiſtance mutuelle; & l'artifice aſſez ordinaire aux perſonnes de leur caractère fut le premier ſecours que la jalouſie leur offrit.

Madame de Villequier étoit le ſeul objet de leurs fureurs. Elle avoit arraché le cœur du Roi à Chateau-neuf, qui s'en étoit vûe préférée avant cela à toutes les beautés de France, & rendu le Duc de Guiſe infidéle à Vitry. Chateau-neuf, qui couroit à la vengeance ſans réfiéxion, vouloit intéreſſer le mari, & en déclarant le commerce de Mr. de Guiſe avec ſa femme, l'expoſer à tous les emportemens dont il étoit capable. Mais Vitry, qui vouloit conſerver un Amant, qui lui étoit toujours cher, en perdant ſa rivale, ne conſentit pas à un éclat qui pouvoit l'envelopper dans quelque funeſte Avanture. Elle fit donc réſoudre à ſon amie de prendre des chemins plus couverts; & comme Madame de Villequier étoit la ſeule victime que leur haine demandoit, Vitry lui fit comprendre qu'elles ſe vengeroient plus ſurement, en donnant dès leçons à Villequier

lequier qui puſſent aller juſques au Roi : qu'il n'étoit pas moins néceſſaire de l'intéreſſer ; & qu'il falloit lui faire ſentir adroitement, qu'on étoit étonné de l'attachement qu'il avoit pour une perſonne qui ne le payoit que d'indifférence, pendant qu'un autre en poſſédoit toute la tendreſſe. Chateau-neuf convint du deſſein de Vitry. La Poéſie commençoit à être fort en uſage en France, & ces deux filles mirent en vers des Maximes ſelon cette idée, qu'elles firent trouver ſur la table du Roi. On les lui préſenta en le deſhabillant ; & le deſtin, qui favoriſoit Chateau-neuf & Vitry, voulut que le Roi en fit faire tout haut la lecture par Villequier, qui étoit pour lors auprès de lui.

## MAXIMES.

### I.

*L'amour eſt un plaiſir charmant,*
*Quand on le ſçait cacher ſous un heureux myſtére ;*
*Et le premier ſoin d'un Amant*
*Doit être celui de ſe taire.*

### II.

II.

*Deux beaux yeux peuvent engager*
*Et le Monarque, & le Berger ;*
*Mais la ſincérité, qu'un cœur tendre ſouhaite,*
*N'étant pas ſur le trône un bonheur fort certain,*
*L'amour couronne la Houlette,*
*Et craint l'éclat du Souverain.*

III.

*Quand d'un aimable objet on trahit l'innocence,*
*Que contre ſes ſermens un cœur vient à changer,*
*L'amour, ſenſible à cette offenſe,*
*Trouve le tems de s'en venger.*

IV.

*L'hymen ſurprend la foi, ſans captiver les cœurs.*
*Telle épouſe ſouvent, ſans en avoir d'envie,*
*Et ſe fait une loi de la cerémonie,*
*Qui ne va pas juſqu'aux douceurs.*
*Dès que l'affaire eſt terminée,*
*Un Dieu plus abſolu veut régner à ſon tour :*

*L'Ap-*

*L'Apparence eſt pour l'Himenée,*
*Et la Vérité pour l'Amour.*

Quoique ces Maximes ne parlaſſent point préciſément, elles ne laiſſérent pas de faire pour lors une partie de l'effet qu'on avoit ſouhaité. Villequier pâlit en achevant la derniére, où il voyoit une peinture de l'état des maris ſacrifiés. Le Roi, qui les avoit écoutées avec émotion, les voulut lire lui-même ; & s'il n'en pénétra pas tout le ſens, la circonſtance de les trouver dans ſa chambre, & les termes de la ſeconde, ne lui permirent pas de douter qu'il n'y eût beaucoup de part, & qu'elles ne lui fuſſent adreſſées. Il ne voulut point s'expliquer ſur ce qu'il en penſoit ; & s'étant mis au lit, il y rêva avec plus d'application, ſe confirmant toujours dans ſa premiére idée ; pendant que Villequier, qui n'y penſoit pas moins, étoit empêché par les ſeules promeſſes qu'il avoit faites au Duc de Guiſe, d'en venir avec ſa femme à de violentes explications, quoiqu'il n'eût pas plus de lieu que tous les autres maris de ſe les appliquer.

Le Roi en perdit le repos. Il n'aimoit que Madame de Villequier. C'étoit une choſe connuë ; & dans toutes les apparences,

rences, on l'avertiſſoit, qu'il n'en étoit pas ſeul amoureux, & qu'elle lui préféroit quelque rival qui lui étoit inférieur. Dès qu'il put voir Madame de Villequier, il fut chez elle tout plein du chagrin que ces ſoupçons lui inſpiroient. Il la trouva ſeule, négligée, un peu languiſſante, & dans un de ces états agréables où la beauté paroit la plus touchante. Il prétendoit commencer par des reproches, & ce fut par des ſoupirs paſſionnés; & ſes yeux ſuivant malgré lui le panchant de ſon cœur, il ne jetta ſur Madame de Villequier que des regards ſuplians, & ſongea moins dans ce premier moment à ſa jalouſie qu'à ſon amour. Je viens vous faire part d'une nouveauté qui n'a point encore paru, Madame, lui dit-il quand il eut pris ſa place; & comme vous avez infiniment de l'eſprit, peut-être donnerez-vous de juſtes interprétations à des vers, que l'on trouva hier dans ma chambre, & qui apparemment n'y ont pas été mis ſans deſſein. Je ne m'y connois pas, reprit Madame de Villequier; mais puiſque Votre Majeſté ſouhaite que je les voye, je veux bien lui obéir. Elle les lut enſuite d'un air auſſi tranquille que celui du Roi étoit agité; & les lui rendant en même tems, Je ne comprens rien à ce que l'on

l'on a voulu dire par-là, pourſuivit-elle; & je me trouve incapable de pénétrer dans une choſe qui ne s'explique pas clairement. Tout ce que je puis dire, c'eſt que cela eſt aſſez bien rimé; mais qu'eſt-ce que Votre Majeſté en trouve? Les intérêts de mon cœur n'y ſont pas aſſez apuyés, pour me les faire paroître agréables, répondit le Roi. Je ne crois pas qu'il s'applique les chiméres de quelque eſprit malicieux, qui cherche ſon plaiſir dans le trouble des autres, reprit Madame de Villequier. Ha! Madame, interrompit le Roi, la jalouſie voit bien plus loin que l'indifférence; & tout me perſuade que le ſens de ces vers n'eſt qu'une image des ſentimens que vous avez pour moi. Cette concluſion n'eſt pas tout-à-fait raiſonnable, repliqua-t-elle, & ſi chacun s'attribuoit ce qui pourroit convenir à ſa fortune, les maris ſeroient en droit de ſe chagriner contre leurs femmes avec plus de juſtice; car, je ne vois pas qu'il y en ait de plus intéreſſés dans ces Maximes miſtérieuſes. Si vous les regardiez par mes yeux, reprit le Roi, vous demeureriez d'accord qu'elles conviennent à mon malheur. N'êtes-vous pas la plus cruelle perſonne du monde? Je vous aime.

aime. Depuis que je vous ai vûe, je n'ai rien oublié pour vous le perſuader, & conter des avantages que vous ſeule ne trouverez point entre tous ceux que la fortune a mis au deſſous de moi: eſt-il quelqu'un qui vous ait fait entendre des ſoupirs plus ſincéres, & plus dignes d'être favorablement écoutés, que les miens? Demeurez donc d'accord de votre injuſtice. La doctrine, que Votre Majeſté me veut inſpirer, eſt un peu dangereuſe, interrompit Madame de Villequier, & je ne ſuis pas dans un état qui me permette de la ſuivre. Vos ſcrupules ont d'autres motifs que ceux de la bienſéance, ajoûta le Roi, voyant une indifférence dans les yeux de Madame de Villequier qui le fit repaſſer à ſa premiére colére; mais ne déſeſpérez pas un cœur dont la perſévérance mérite quelque conſidération. Il y va de tout mon repos. Il y va peut-être du votre: & je ne me ſens pas de modération à l'épreuve d'une ſi longue ſouffrance; ſur-tout, ſi je découvrois un rival plus heureux que moi. J'ai des yeux, & l'authorité. Le tems peut trahir toutes les précautions, & dans l'état où vous me réduiſez, la premiére confirmation que j'aurai de ce que je crains ſera funeſ-

te au cœur que vous me préférez. La jalouſie, qui animoit le Roi, éclatoit ſi fort dans ſes yeux, que Madame de Villequier en fut effrayée. La crainte s'empara de ſon ame. Elle ſe repréſenta le Duc de Guiſe dans les états les plus funeſtes; & pour déſarmer un amant tranſporté, elle prit le parti ſi favorable aux femmes, quand elles ſont aimées. Elle ſe plaignit au Roi de ſa violence, le regarda plus favorablement qu'elle n'avoit jamais fait, lui fit voir même l'apparence de quelques larmes, & calma, avec deux mots de douceur, un orage dangereux, que la jalouſie avoit formé.

Qu'un peu d'affectation trompe aiſément un pauvre amant, qui ne s'eſt jamais vû flatté! Le Roi, ſe croyant à la veille d'un bonheur qu'il ſouhaitoit, prit ſa douceur diſſimulée pour une victoire certaine, & quitta Madame de Villequier avec toute la ſatisfaction que des yeux languiſſans, quelques ſoupirs, que l'on n'a point encore entendus, & des apparences flateuſes peuvent donner, quand on n'a eu long-tems que de la froideur.

En paſſant de-là chez la Reine-Mére, il rencontra le Duc de Guiſe. Les tranſports que l'amour inſpire ne ſe cachent

pas

pas aiſément. Le Roi avoit les yeux brillans, le viſage ouvert, & l'air beaucoup plus ſatisfait qu'à l'ordinaire. Mr. de Guiſe l'en félicita ; & le Roi, s'éloignant de ceux qui le pouvoient entendre, Je ne veux point vous cacher ma joie, lui dit-il. La paſſion que j'ai pour Madame de Villequier vous eſt connue : juſques ici je la croyois payée d'ingratitude. Je me figurois qu'un rival m'empêchoit de toucher ſon cœur. Ces vers, qui ont été trouvés dans mon appartement, pourſuivit-il en donnant les Maximes au Duc de Guiſe, fortifioient cette penſée ; mais je viens d'être agréablement détrompé. Je me ſuis plaint & emporté même juſques à quelques menaces. On a vaincu mes doutes ; & par des paroles tendres, par des regards..... Ha ! mon Couſin, pourſuivit-il, en embraſſant le Duc de Guiſe, il faudroit avoir vû les yeux qui me les adreſſoient dans ce moment, pour en comprendre la douceur.

Pendant que le Roi exprimoit de cette ſorte la ſatisfaction de ſon cœur, Mr. de Guiſe étoit immobile. Il voyoit un rival tranſporté de joie lui dépeindre de quelles douceurs on avoit flatté ſes eſpérances ; & connoiſſant la foibleſſe des fem-

mes par une longue expérience, il crut que Madame de Villequier en avoit eu assez pour se rendre contre ses sermens à la passion du Roi.

Les preuves étoient assez violentes pour faire éclater un homme qui se seroit moins possédé; mais il eut la force de cacher sa douleur. Il parut sensible à la satisfaction du Roi. Il parla indifféremment des Maximes, où il ne laissa pas de comprendre qu'il pouvoit avoir intérêt. Il se sépara du Roi sans rien témoigner de ses véritables sentimens. Mais s'il lui cacha son déseſpoir, que ne dit-il point quand il fut hors de sa présence? L'empire qu'il avoit sur sa raison n'étant pas à l'épreuve de cette attaque, & joignant le discours du Roi à l'avanture du Canal, il ne douta point qu'on ne l'eût trompé, & que Madame de Villequier n'eût un cœur à l'usage de plusieurs amans.

Il étoit chez lui dans la considération de son malheur, lorsqu'il lui fut cruellement confirmé. On lui vint dire que Villequier le demandoit, & il le vit entrer ensuite avec des yeux aussi égarés, que ceux du Roi lui avoient paru satisfaits. Ha! Monsieur, lui dit-il d'abord, je n'ai plus de lieu d'être incertain l'infidé-

fidélité de Madame de Villequier. Voilà un billet écrit de ſa main, deſtiné à un rendez-vous. Je le lui ai ſurpris, & il n'en faut pas davantage pour me convaincre de tout ce que je craignois. Mr. de Guiſe prit le papier mille fois plus ému qu'auparavant, & il y lut ces paroles.

*Je paſſerai le ſoir chez la jeune Reine où l'on joue. Trouvez-vous dans le jardin à dix heures. Il faut de néceſſité que je vous parle; & j'ai des meſures à prendre avec vous de la derniére importance.*

Hé bien, pourſuivit Villequier, quand le Prince eut achevé de lire, que pourroit-on dire là-deſſus? Que cela ne conclut rien, reprit Mr. de Guiſe, que ſon déſeſpoir n'empêchoit pas de prendre un intérêt qu'il chériſſoit toujours, & la raiſon..... Cela ne conclut rien! interrompit Villequier. N'eſt-ce pas un rendez-vous en forme, & peut-on parler d'une maniére plus poſitive? On ne ſçauroit diſconvenir de ce que vous dites, reprit le Duc de Guiſe; mais Madame de Villequier peut ſoutenir pour ſa défenſe, qu'elle écrit à une femme, & vous ne voyez rien dans le billet qui vous aſ-

ſure le contraire. Ha ! Mr. s'écria Villequier, ſi l'on vous en préſentoit un ſemblable de Vitry, votre cœur n'écouteroit pas cette excuſe. Que vous êtes heureux de vivre ſans jalouſie, & que je ſuis à plaindre d'en avoir tant de ſujet ! Les femmes n'ont point beſoin de la nuit pour ſe parler. Il ne faut point de lieux écartés pour régler des affaires innocentes, & je n'en croirois pas l'infidéle ſur un inſolent déſaveu. Vous pourrez ne l'en croire pas, ajoûta le Prince, qui achetoit par une violente ſouffrance une apparence de tranquillité; mais il n'en ſeroit pas de même de tout le monde. Donnez-moi le billet. Ne marquez point votre inquiétude. Evitez de paroître ce ſoir chez la Reine; & ſi vous m'en croyez, je pourrai veiller pour vos intérêts beaucoup mieux que vous, puis qu'avec les meſures que je prendrai j'eſpére que ce ne ſera pas inutilement.

Le pauvre époux fut contraint de conſentir aux conditions. L'amant déſeſpéré ſerra le billet, comme un témoin inconteſtable; & ſongea, quand Villequier l'eut quitté, aux ſuretés qu'il devoit prendre pour les éclairciſſemens qu'il ſouhaitoit.

Le

Le Duc de Guiſe, confident d'un mari jaloux, & dépoſitaire des ſecrets d'un amant qui ſe croyoit ſur le point d'être heureux, n'en avoit pas l'eſprit plus tranquille. Les craintes de l'un augmentoient les ſiennes, & la fortune de l'autre ruinoit mille plaiſirs dont il s'étoit flatté. Il fut le ſoir chez la jeune Reine, perſuadé que Madame de Villequier le deſtinoit à le trahir. Il y trouva pluſieurs tables de jeu. Madame de Villequier lui parut rêveuſe. Il attribua ſa rêverie à la contrainte où elle pouvoit être par ſa préſence, & ne ſongea à s'en éloigner, que pour aller traverſer le rendez-vous. Le chagrin, qu'il remarquoit dans ſes yeux, ne diminua pas tant qu'il fut chez la Reine; & voyant arriver l'heure marquée, il paſſa dans le jardin, où il ſe promena longtems par tous les endroits qu'il croyoit propres à favoriſer des entretiens myſtérieux. Mais commençant à s'impatienter, il étoit prêt de retourner ſur ſes pas, lors qu'il vit avancer une femme ſeule qui entra dans un cabinet. La nuit étoit extrémement obſcure. Le Prince la ſuivit pour ne pas perdre l'occaſion, & il vit qu'on vint au devant de lui dès qu'il parut, en demandant, Eſt-ce vous? Oui, re-

pliqua-t-il dans la douleur qui le poſſédoit, c'eſt moi, que vous confirmez cruellement d'une infidélité dont j'avois voulu douter. Aux paroles de Mr. de Guiſe, la perſonne qui l'écoutoit fit un grand cri. Ne vous effrayez point, pourſuivit-il; & puiſque vous êtes aſſez injuſte pour me trahir, ſoutenez mieux votre inconſtance. Mon malheur ne me rendra point indiſcret; & quoique le plaiſir de la vengeance me pût permettre de parler, je vous en épargnerai la confuſion. Il ſuffit que je ſois détrompé; & ſi la foibleſſe de mon cœur vous donne encore quelques ſoupirs, ce ſera du moins dans cette confiance, qui me faiſoit trouver tant de douceurs à vous les faire entendre. Qand je vous trahirois, répondit la Dame, je pourrois citer des exemples qui me rendroient excuſable; mais vous ne vous plaignez que pour prévenir mes reproches, & vous êtes bien aiſe de devoir au hazard une occaſion de me parler comme vous faites. Le Duc de Guiſe, qui avoit écouté plus tranquillement ces paroles, connut avec ſurpriſe que c'étoit Mademoiſelle de Vitry qui les prononçoit, & non pas Madame de Villequier, comme il l'avoit penſé. Ce contre-

tretens le troubla doublement, & n'ayant rien à reprocher à Vitry, il ſe trouva dans le dernier embarras. Il falloit parler cependant, & ne rien témoigner de la mépriſe. J'ai crû, dit-il à Mademoiſelle de Vitry après s'être un peu remis, qu'il ne falloit point d'autre preuve du malheur que je crains, que l'heure qu'il eſt, & le lieu où je vous trouve dans une attente qui ne peut pas être fort innocente; & vous ne devez condamner, ni mon étonnement, ni mes reproches. Je trouve tout bien de Mr. de Guiſe, repliqua Vitry, qui avoit ſes deſſeins, & ne vouloit pas s'expliquer, je ne m'inquiéte pas même de vous voir ici, où apparemment vous ne me cherchiez pas. Je ne vous demande point ce que vous venez faire. La curioſité eſt quelquefois dangereuſe, & je ſerai bien aiſe d'ignorer des vérités qui troubleroient peut-être mon repos. Il n'eſt pas extraordinaire de voir un homme bien amoureux chercher la ſolitude, répondit Mr. de Guiſe. Non, quand la perſonne qu'il aime lui cauſe des chagrins par ſa conduite, ou par l'inégalité de ſes ſentimens, interrompit Mademoiſelle de Vitry; mais ſi vous êtes tout ce que je veux croire,

ce ne ſont pas là vos malheurs. Vous me paroiſſez ſi réſervée depuis quelque tems, ajouta le Prince, que ma paſſion en murmure. Pour peu qu'elle eût voulu s'en expliquer, reprit Vitry, elle auroit aſſurément été ſatisfaite; mais on ne donne guére à qui ne demande rien, & ſi vous me remarquez quelque froideur, ce ne peut être qu'un effet de votre ſilence. Mais puis-je croire que cette promenade n'offenſe point mon amour? continua le Duc de Guiſe, qui ne ſçavoit pas trop ce qu'il devoit lui dire. Vous y avez peut-être quelque part, répondit Mademoiſelle de Vitry en ſoupirant; & je voudrois que ce fût celle que vous paroiſſez craindre: mais je ne veux point d'explications, & je vous laiſſe dans votre ſolitude, quoique Château-neuf, que j'attendois ici, ne vienne pas. Quoi! C'eſt une fille de la Reine que vous attendez s'écria Mr. de Guiſe. Qui penſez-vous donc que ce fût, repliqua-t-elle? Avez-vous eu d'autres ſoupçons, & votre eſtime pour moi n'eſt-elle point aſſez forte pour me juſtifier de tout ce qui pourroit approcher du crime? Mademoiſelle de Château-neuf arriva dans ce moment. Elle connut le Duc de Guiſe, parce qu'il étoit

étoit avancé dans un lieu moins obſcur. Je prétendois m'excuſer de mon retardement, dit-elle à Vitry ; mais la préſence de Mr. de Guiſe m'en diſpenſe, & je ſuis perſuadée que ſa converſation a moderé toutes les impatiences que je puis vous avoir cauſées. Elle a produit un démêlé entre nous, répondit Vitry ; & il n'a point balancé à me faire connoître, qu'il croyoit que j'attendois ici un galant. Si les prétentions que j'ai ſur votre cœur étoient auſſi dangereuſes qu'elles ſont tendres, reprit Mademoiſelle de Châteauneuf, il auroit quelque ſujet de s'en allarmer ; mais ma concurrence n'eſt point à craindre. Ne riez point de ma foibleſſe, ajouta le Duc de Guiſe : la jalouſie eſt un effet du véritable amour ; & pour peu qu'on en ſoit ſuſceptible, on s'y laiſſe entrainer juſques à la violence, quand on eſt attaché à un objet auſſi aimable que Mademoiſelle de Vitry.

Le Prince parloit devant deux filles, qui connoiſſoient toute la force de cette paſſion. Son diſcours leur paſſa juſques au cœur, & elles ne ſeroient pas demeurées ſans replique, ſi quelques perſonnes qui ſe promenoient ne ſe fuſſent mêlées dans leur converſation. Vitry & Châ-

teau-neuf se retirérent, & le Duc de Guise retourna en même tems vers la Reine.

Cette avanture l'occupa quelques momens. Il craignit d'avoir perdu ceux d'éclaircir ses soupçons. Il avoit regardé d'abord la rencontre de Mademoiselle de Vitry comme un avantage, qui le mettoit en droit d'imposer silence à la jalousie, si elle venoit à parler; mais Mademoiselle de Château-neuf fit cesser cette joie, en faisant connoître l'innocence du rendez-vous.

Il repassa toutes les paroles de Vitry. Elle n'avoit rien dit de positif, & ne laissoit pas de témoigner de la défiance. D'ailleurs il la connoissoit impatiente, & il ne croyoit pas qu'elle pût dissimuler son ressentiment. Ainsi, plus il cherchoit à s'éclaircir, par la réflexion qu'il faisoit sur ses actions, & moins il y pouvoit réussir.

Il ne trouva point encore le jeu fini en rentrant chez la Reine; au contraire, il étoit en disposition de continuer. Madame de Villequier, qui s'en étoit retirée plutôt que les autres, rêvoit appuyée sur une fenêtre du côté du jardin. Le Duc de Guise prit cet éloignement du reste de la Compagnie pour une application pré-

préméditée ; & il s'imagina qu'elle cherchoit quelque choſe des yeux malgré l'obſcurité de la nuit. Quoiqu'il eût pris de fortes réſolutions de ne lui point parler, il lui fut impoſſible de s'en défendre. L'occupation du jeu empêchoit qu'ils ne fuſſent obſervés ; & s'aprochant de Madame de Villequier ſans que perſonne s'en apperçût, Quelle inquiétude vous peut mettre dans une rêverie ſi profonde ? lui dit-il. Ne m'eſt-il point permis de m'en informer ? Je penſe, reprit-elle en ſe tournant vers le Prince, aux moyens de vous faire ſçavoir qu'il faut que je vous parle en particulier. J'avois profité ce matin d'un moment de liberté pour vous écrire & pour vous en avertir ; mais ſans avoir pû ſavoir de quelle maniére mon billet a diſparu, il m'a été impoſſible de le trouver quand j'en ai eu beſoin. Je prétendois ce ſoir, favoriſée du jeu où l'on s'attache, vous dire beaucoup de choſes dans ce jardin où je vous marquois de vous trouver à dix heures ; mais le billet perdu, & l'impuiſſance où je me ſuis trouvée d'en écrire un autre, par la préſence de Mr. de Villequier, & d'autres perſonnes qui m'ont obſédée, m'ont miſe dans un chagrin qui a augmenté par l'air

l'air inquiet & plein de froideur que je vous ai remarqué ce ſoir. Le Duc de Guiſe prit le diſcours de Madame de Villequier pour une précaution artificieuſe. Il crut que ſon mari lui avoit fait connoître, par quelque emportement, que le billet étoit entre ſes mains, & qu'elle prenoit adroitement des meſures pour ſe juſtifier. Eſt-il poſſible, lui dit-il dans cette penſée, que vous prétendiez que je regarde votre infidélité comme une marque de tendreſſe? On n'abuſe pas toujours un cœur ſincére; & quelque crédule que l'on ſoit, il arrive des momens qui ouvrent les yeux. Quand vous pourriez donner quelque couleur au billet, que votre mari a ſurpris, & qu'il m'a remis entre les mains par une confiance extraordinaire, vous ſeroit-il poſſible de juſtifier le tranſport de joie où vos traitemens favorables ont mis le Roi, depuis quelques heures? Madame de Villequier ne fut pas peu ſurpriſe d'apprendre que le billet, qu'elle avoit perdu, étoit tombé entre les mains de ſon mari & paſſé dans celles du Duc de Guiſe; & de le voir inſtruit de l'effet que ſa feinte douceur avoit produit à l'égard du Roi. Votre injuſtice mériteroit ce que vous me reprochez,

chez, reprit-elle, & ces mêmes transports du Roi dont je prétendois vous entretenir devroient me servir à vous punir des outrages que vous me faites. Si votre cœur étoit aussi tendre que soupçonneux, il vous auroit fait pressentir, que le billet n'étoit écrit que pour vous. Vous m'auriez plainte, au lieu de m'accuser. Je ne suis capable d'artifice, que quand il s'agit de votre satisfaction, & mes empressemens à vouloir vous instruire de ce qui s'étoit passé entre le Roi & moi devoient m'attirer des paroles plus reconnoissantes. Je vous quitte, & peut-être que c'est avec la mort dans le cœur. Vous êtes plus injuste que Mr. de Villequier. Vos défiances sont moins suportables que ses bizarreries. Vous voulez me désespérer; mais quand vous en serez venu à ce point-là, il ne vous sera pas facile de réparer les maux que vous aurez causés. Elle voulut se retirer à ces mots: mais la passion du Prince ayant calmé ses soupçons, il ne put y consentir; & l'arrêtant par sa robe, Ha, Madame, lui dit-il, ne m'abandonnez pas aux chagrins que je mérite. Pardonnez mon emportement au plus véritable amour qui ait jamais été. Je n'en suis pas le maitre. Il trouble éga-

le-

lement ma raiſon & mon repos ; & c'eſt avec une violence, qu'il ſeroit bien difficile de régler. Vous m'avez déja fait grace une fois, n'écoutez point ce qui peut m'en faire paroître indigne, & ſouffrez que je jouiſſe de l'avantage que ce billet mal interprété me deſtinoit.

Madame de Villequier étoit irritée ; mais quel courroux peut tenir contre un Amant aimé, quand on ſçait qu'il eſt digne de l'être ? Elle voulut réſiſter inutilement ; ſa fierté fut contrainte de ſe rendre ; mais le jeu qui ceſſa dans ce moment les obligea de ſe ſéparer, & tout ce que le Duc de Guiſe put faire, ce fut d'avertir Madame de Villequier, ſi ſon mari lui parloit du billet, de dire qu'elle l'avoit écrit à quelque femme de la Cour, comme il l'avoit déja ſuppoſé en prévenant ſa défiance. Elle ſe retira beaucoup moins inquiéte ; & le Prince, délivré des chagrins que ſa jalouſie lui avoit cauſés, eut mille impatiences de revoir & d'entretenir Madame de Villequier.

Il paſſa la nuit à imaginer les moyens de ſatisfaire Villequier ſur les éclairciſſemens qu'il lui avoit promis. Ce n'étoit point un eſprit difficile à perſuader, & le Prince en trouva pluſieurs.

Il

Il fut le lendemain, de très-bonne heure, chez Madame de Villequier ; & pour comble de bonne fortune, il apprit que le mari, dont la préſence le pouvoit toujours contraindre, quoiqu'il ne ſe doutât de rien, étoit allé chaſſer dans la forêt de Fontainebleau : ainſi, pendant que Villequier ſe repoſoit ſur les promeſſes du Duc de Guiſe, il goûta dans un libre entretien tous les charmes d'une ſincére réconciliation.

Un peu de trouble entre les amans n'eſt qu'une préparation de douceurs dans le raccommodement. Les plaiſirs, qui ſe ſuivent ſans traverſes, ſont moins ſenſibles, que ceux qui ſont interrompus de quelques peines ; & trois ou quatre heures de ſouffrance ne ſervirent qu'à rendre le bonheur du Duc de Guiſe plus achevé.

On s'oublie aiſément dans des juſtifications ſouhaitées : le tems s'écoula inſenſiblement, & Villequier impatient en tous lieux devança ceux qui l'accompagnoient à la chaſſe. Dans le deſſein de chercher le Duc de Guiſe, il paſſa premiérement chez lui, & ayant appris qu'il étoit avec ſa femme, il monta à ſa chambre ſans les en faire avertir, pour tâcher de connoître par l'air de Madame de Ville-

le-

lequier & les regards du Prince, s'il n'avoit rien appris de ce qu'il vouloit ſçavoir.

Le cabinet où Madame de Villequier avoit reçu Mr. de Guiſe, étoit extrémement propre; & comme les femmes qui s'aiment trouvent de grands plaiſirs à ſe regarder ſouvent, toutes les murailles en étoient ornées de glaces. Madame de Villequier étoit aſſiſe ſur un lit de repos, & le Prince ſatisfait des promeſſes de fidélité qu'elle lui venoit de faire, avoit mis un genouil en terre pour l'en remercier, & lui baiſoit la main avec une reconnoiſſance fort paſſionnée, lorſqu'il apperçut la figure de Villequier dans une des glaces qui étoit vis-à-vis de lui. Cette viſion ineſpérée le jetta dans un étrange embarras. Il jugea bien que la confiance de Villequier ne toléroit pas des ſoumiſſions ſi tendres, & ſe ſervant de ſa préſence d'eſprit ordinaire & d'une hardieſſe qui lui étoit naturelle, quelque dangereuſe que fût l'Avanture, il s'en tira heureuſement. Il ne changea point de poſture, & preſſant la main de Madame de Villequier d'une maniére à lui faire comprendre le motif de ſon diſcours: Oui, Madame,

lui

lui dit-il en hauſſant ſa voix, je vous aſſure que votre mari vous adore, & ſes ſoupçons qui vous outragent ne ſont que les effets d'une paſſion trop violente. Ne lui refuſez donc point la ſatisfaction de rétablir ſon repos par l'aveu qu'il ſouhaite, je vous en ſollicite à genoux ; & comme il a pris en moi une confiance de bonne foi que je veux ſatisfaire, s'il eſt poſſible, & que vous êtes extrémement raiſonnable, vous ne devez point condamner mes empreſſemens. Il eſt emporté ; mais il a de la véritable tendreſſe, & une confeſſion innocente le remettra entiérement. Je ſuis perſuadé que votre conduite, & vos intentions, ſont également éloignées du crime; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'on vous aime, & ce n'eſt que pour éclaircir une incertitude fâcheuſe, que votre époux veut ſçavoir ſi vous avez quelque amant, qui ſe ſoit déclaré.

Madame de Villequier avoit vû l'ombre de ſon mari, qui ſe cacha preſque auſſi-tôt que le Prince avoit parlé ; & s'étant aiſément remiſe, Je ne comprens rien à l'humeur de Mr. de Villequier, dit-elle, quand le Duc de Guiſe eut repris ſa place : ſi j'avois du panchant à ſouf-

ſouffrir des amans & à me faire des Avantures, il prend un chemin qui l'augmenteroit ; mais, Monſieur, je vous proteſte, avec toute la ſincérité poſſible, que je ne ſonge qu'à me mettre au-deſſus d'une jalouſie dont l'injuſte perſécution m'a déja aſſez inſultée, & que le billet qu'il m'a ſurpris étoit pour Madame d'Uſez, qui m'avoit engagée dans quelques démêlés de femmes dont je me voulois tirer ; & à l'égard des autres choſes dont il pourroit prendre de l'ombrage, je ne puis les devoir qu'à l'envie. Si Mr. de Villequier étoit réſolu de ſacrifier mon repos à ſes caprices, que ne me laiſſoit-il dans une ſolitude d'où je ne lui ai point demandé de ſortir. J'y vivois contente, & je vois bien que ſa conduite me forcera à reprendre le parti de la retraite. Oui, Monſieur, je préférerai les ſévérités d'un Couvent aux bizarreries d'un mari, qui empoiſonne toutes mes actions, pour avoir le plaiſir de me perſécuter. S'il avoit employé en cette occaſion une perſonne moins conſidérable que vous, bien loin d'éclaircir ſes ſoupçons, j'aurois pour le punir répondu d'une maniére à les augmenter. Mais, Monſieur,

je

je vous honore trop, pour vouloir feindre avec vous. Je vous proteſte, que je ne vous ai rien dit aujourd'hui qui ne ſoit conforme à mes véritables ſentimens, & que je n'ai pas plus de connoiſſance que vous de ces amans qu'il prétend que je lui faſſe connoître. Je ne doute point de la vérité dont vous m'aſſurez, Madame, repliqua le Duc de Guiſe. Mr. de Villequier eſt raiſonnable, & je n'aurai pas de peine à lui perſuader tout ce qui pourra vous remettre dans l'intelligence que je ſouhaite. Mais, Madame, il eſt tems de vous laiſſer dans la liberté de quelque occupation dont ma viſite vous a peut-être tirée : elle n'a été que trop longue. Madame de Villequier ſeroit bien ingrate, & bien indigne de l'honneur que vous lui faites, ſi elle s'en pouvoit ennuyer, Mr. dit le mari en entrant, charmé des procédés du Prince, qu'il voyoit ſenſible à ſon repos, juſques à s'abaiſſer à des ſoumiſſions bien au-deſſous d'un homme de ſon mérite & de ſon rang, pour le lui procurer, & preſque content de ſa femme, Je ſerois au deſeſpoir, pourſuivit-il, ſi elle en avoit moins de reconnoiſſance que moi. Ces paroles achevérent de remettre Madame de

Vil-

Villequier & Mr. de Guiſe ; & pour continuer une feinte ſi utilement commencée, Je vois bien, dit-elle à ſon mari, que tout ce que Mr. de Guiſe m'a dit étoit concerté avec vous, & que votre chaſſe n'a été qu'un prétexte pour en être plus ſûrement le témoin. Mais, Monſieur, ſans vous contraindre à toutes ces précautions extraordinaires, ſouffrez que je me retire dans un lieu où ma conduite plus éclairée, & mes actions moins libres, termineront vos défiances. On n'a que des jours languiſſans, quand on eſt obligée de les paſſer avec des perſonnes qui ne ſont capables, ni d'eſtime, ni de confiance. Je vous demande mon éxil, comme une grace. Il y va de votre repos & du mien ; & quoique Mr. de Guiſe ſemble favoriſer vos erreurs, agiſſant ouvertement pour vous, je le fais juge de nos différens, & je ſuis perſuadée qu'il conviendra de la propoſition que je vous fais. Non, Madame, repliqua le Prince : il n'en faut point venir à des extrémités, qui feroient tort à Mr. de Villequier, & ne vous honoreroient pas. Oubliez l'inquiétude qu'il peut vous avoir donnée en faveur d'une tendreſſe véritable, & qu'il vous redonne ſa confiance. Vous voyez, interrompit Villequier, que la

la généroſité de Mr. de Guiſe nous eſt également avantageuſe. Il m'a vû dans l'accablement de douleur où la jalouſie précipite. Je ne me défens point d'en être ſuſceptible. C'eſt à ma priére qu'il eſt entré dans nos démêlés, & ſes bontés vous ont épargné quelque éclairciſſement particulier, où j'aurois été moins maitre de ma raiſon. Vous dites que vous êtes innocente, je n'ai point de répugnance à le croire, & je ne penſerai de ma vie au paſſé, pourvû que vous ne parliez point de vous éloigner. Je ne ſuis pas aſſez ennemie de la paix pour m'y oppoſer, reprit Madame de Villequier en jettant ſur ſon mari un de ces regards, qui pouvoient remettre le calme dans les ames les plus agitées; & quelques injures que vous m'ayez faites, je vous obéirai encore ſans répugnance. Mr. de Guiſe conclut le raccommodement, en les faiſant embraſſer; & laiſſant à Villequier l'apparence d'un cœur dont il étoit le maître, La joie de vous voir réconciliés me fait ſonger à mes intérêts, leur dit-il, & vous voulez bien que j'aille conſulter Mademoiſelle de Vitry ſur les ſentimens qu'elle a pour moi, & ſortit ainſi en ſouriant. Villequier le conduiſit juſques chez la Reine-Mére; & achevant

vant de le remettre, il l'exhorta à ne pas réitérer ces ſortes d'avantures à l'égard d'une perſonne, qu'elles pouvoient à la fin déterminer à quelque choſe de fâcheux. Il promit tout : & Madame de Villequier, que rien n'inquiétoit du côté de Monſieur de Guiſe, acheva de diſſiper les chagrins de ſon mari, quand il fut de retour, par une complaiſance toute charmante.

Elle ne pouvoit s'empêcher de rire de la crédulité de Villequier, qui avoit fait le Duc de Guiſe ſon confident, & de l'avoir vû médiateur de leurs différens. Le Prince, qui n'avoit plus de doutes, regardoit avec plaiſir les effets de ſon adreſſe, & la conquête illuſtre que Madame de Villequier lui ſacrifioit en la perſonne du Roi.

La Cour partit de Fontainebleau pour Paris quelques jours après. Pluſieurs mois s'écoulérent, pendant leſquels, du côté de l'amour, & de celui de la guerre, toutes choſes furent aſſez paiſibles. Le Roi preſſoit toujours Madame de Villequier de répondre à ſa paſſion : mais comme elle le ménageoit par ſon adreſſe & par les avis de Mr. de Guiſe, il ſe repaiſſoit d'eſpérance, pendant que Vitry & Châteauneuf,

neuf, qui voyoient les Maximes, dont elles avoient eſpéré beaucoup, ſans effet, méditoient tout ce que la haine a de plus ingénieux pour perdre Madame de Villequier. Château-neuf inſiſtoit fortement à faire éclater l'amour de Mr. de Guiſe; mais Vitry, qui voulut des ſûretés pour lui, n'y put jamais conſentir.

Le voyage, que la Cour fut obligée de faire à Poitiers, favoriſa leurs intentions. On paſſa par le Pleſſis-les Tours, & le Roi, qui s'y plaiſoit, voulut y ſéjourner quelque tems. La joie régnoit alors dans la Famille Royale. Le Roi avoit pardonné à Monſieur ſon frére, & voulant ſolemniſer leur réconciliation, il régala magnifiquement la Cour. On n'a jamais rien vû de plus agréable que cette fête. Toutes les femmes y parurent en habits d'hommes dans une galanterie achevée; & le changement de parure donnant de nouveaux charmes aux plus aimables, Madame de Villequier ſembla encore plus belle qu'elle ne l'étoit ordinairement. Le Roi le publia hautement, ne pouvant être maître de ſes tranſports: & quelque empire que le Duc de Guiſe eût ſur ſes actions, il s'oublia aſſez de fois, pour donner de

nouvelles assurances de son infidélité à Mademoiselle de Vitry. Elle avoit eu trop d'intelligence avec ses yeux, pour ne remarquer pas que la tendresse de leurs regards ne s'adressoit plus à elle. Le Prince prenoit tous les soins qu'il pouvoit prendre pour en régler la conduite ; & comme ils sont une image des sentimens, Mademoiselle de Vitry lisoit sans peine ceux du Duc de Guise, par l'étude qu'elle s'en étoit faite.

Château-neuf n'avoit que faire de se donner des soins pour bien connoître ceux du Roi : & les louanges continuelles, qu'il donnoit à Madame de Villequier, ne laissoient point ignorer la passion qu'il avoit pour elle.

Plus Madame de Villequier paroissoit aimable, & plus elles la trouvoient digne de leur haine. Cette préférence, qu'on lui donnoit généralement, étoit un crime dont elles la vouloient punir ; & le calme qui régnoit entre elle & ses amans redoublant leur impatience, elles se déterminérent à ne laisser plus languir une vengeance dont l'espoir les occupoit incessamment.

Les malheurs de la France contribuérent à ceux de Madame de Villequier.

La

La guerre, aſſoupie pour quelque tems par la prudence des uns, ſe réveilla cruellement par la mutinerie des autres. On n'entendit plus que crier aux armes par tout le Royaume ; & quelques attachemens que les cœurs amoureux euſſent à Poitiers, où la Cour s'étoit renduë du Pleſſis-les Tours, il fallut marcher contre les ennemis du Roi.

Le Duc de Guiſe aimoit la gloire ; mais cette occaſion de la chercher fut un coup mortel pour lui. Madame de Villequier y fut d'autant plus ſenſible, qu'il ne lui reſtoit pour la conſoler, qu'un Roi, qui l'accabloit d'une tendreſſe importune, & un mari bien moins aimable que ſon amant.

La néceſſité du tems l'emporta ſur toutes les raiſons de tendreſſe. Le jour de la ſéparation arriva, & Mr. de Guiſe, qui connoiſſoit les mouvemens de ſon cœur, ne voulut dire adieu à Madame de Villequier, qu'après avoir pris congé du Roi, des Reines, & de Villequier même, qui lui témoigna un déplaiſir amer de ſon éloignement, auquel le Prince répondit avec ſon honnêteté ordinaire.

Madame de Villequier ſçavoit bien qu'il devoit partir, & elle n'en étoit que trop aſſurée ; cependant, quand elle le vit entrer en habit de guerre, & qu'il remarqua l'abattement où elle étoit, ils demeurérent long-tems ſans parler, pour avoir trop de choſes à ſe dire.

Madame de Villequier avoit de ces yeux perçans, dont chaque regard produit une augmentation de tendreſſe. Le Duc de Guiſe en fit encore l'expérience dans ce moment, & ſentit ſa paſſion beaucoup plus ardente qu'elle n'avoit jamais été. Vous allez donc partir, Monſieur, dit-elle au Prince après quelques ſoupirs qui dévancérent ſes larmes. La fortune m'expoſe à ce ſupplice, Madame, repliqua Mr. de Guiſe ; mais je ſens bien que ſi cette abſence eſt longue, je ne la ſupporterai point ſans mourir. Eſt-ce ainſi que vous me voulez conſoler ; répondit Madame de Villequier ? Ma douleur n'eſt-elle pas aſſez cruelle, ſans que vous la veniez augmenter par de triſtes preſſentimens ? Vivez, ſi vous voulez que l'on vive ; & ne m'ôtez pas la conſolation que cette eſpérance me peut laiſſer. Je ſuis allarmée d'une maniére extraordinaire, & mon cœur ne

ſe

ſe fait que de funeſtes idées. Je ne ſçai quel doit être le ſuccès de mon voyage, interrompit Mr. de Guiſe, & à quoi je ſuis deſtiné; mais je tremble en ſongeant qu'il faut vous dire adieu, & je me ſens prévenu de certaines terreurs que je ne puis exprimer. Si ces préſages ne menacoient que ma vie, pourſuivit-elle.... Juſte Ciel! Madame, s'écria le Prince, voulez-vous me déſeſpérer, par une interprétation ſi malheureuſe? Je ſuis contraint de m'éloigner de vous; c'eſt une néceſſité de bienſéance indiſpenſable. Il ne faut que du tems, & du courage, pour y ſatisfaire. Ne me privez donc point de votre ſouvenir. Donnez-moi tous les momens, dont vous me favoriſeriez, ſi j'avois la joie de reſter auprès de vous; & croyez que rien au monde n'eſt capable de vous dérober un inſtant au mien. Partez, Monſieur, repliqua Madame de Villequier en eſſuyant ſes larmes: il ſeroit dangereux que l'on nous ſurprit dans ces momens de foibleſſe. Le ſouvenir, que vous me demandez, eſt un devoir dont mon cœur ne s'aquitera que trop bien pour mon repos. Celui que vous me promettez ſervira à me conſoler. Retirez-vous, je vous con-

jure, & me laiſſez chercher un prétexte à ma douleur.

Il falut obéïr, mais ce ne fut pas ſans ſe faire une extrême violence. La conſtance de Mr. de Guiſe ſuccomba dans ce moment. Il verſa des larmes. Il en vit ſortir qui redoubloient ſa tendreſſe, & ſe retira bien-heureux de n'avoir perſonne qui le pût examiner.

Sa ſéparation avec Vitry n'avoit pas été ſi tendre. Il s'étoit efforcé de feindre ; mais un eſprit intéreſſé démêle aiſément la contrainte d'avec le naturel. Les ſoûpirs concertés n'ont point le charme de ceux qui partent véritablement du cœur, & Vitry ne s'y trompa pas.

Dans les deſſeins qu'elle avoit, le départ de Mr. de Guiſe lui étoit agréable ; il alloit s'expoſer à des périls qui pouvoient l'inquiéter ; mais il s'éloignoit d'une vûë à laquelle il étoit trop ſenſible, & d'un orage qui s'alloit élever, dont Vitry eſpéroit la perte de ſa rivale.

Les néceſſités de la guerre n'eurent pas plutôt éloigné de Poitiers la plus grande partie des perſonnes conſidérables de la Cour, que les deux ennemies de

de Madame de Villequier travaillérent à ſon malheur. Il ne falloit qu'une fureur de ſon mari pour l'exciter, ou pour en venir à quelque choſe de plus : mais les ſimples diſcours ne ſuffiſoient pas pour l'exciter ; il falloit quelque choſe de plus fort ; & pour juſtifier que Madame de Villequier avoit des intrigues criminelles, elles ſe réſolurent de tenter le ſuccès d'une ſuppoſition de Lettre. La jeuneſſe de la Cour étoit abſente. Il étoit aiſé de perſuader qu'on écrivoit de l'armée ; mais comme on en pouvoit venir à examiner les caractéres, elles compoſérent un billet de chifre, dont les traits inégaux étoient à l'épreuve de la plus pénétrante intelligence, avec une inſcription bien formée à Madame de Villequier, dans le deſſein de le faire tomber entre les mains de ſon mari. Mais pour donner lieu aux effets de la jalouſie, il falloit déſintéreſſer le Roi, qui ſoûpiroit conſtamment, & qui pouvoit s'oppoſer à tout ce que Villequier voudroit entreprendre contre ſa femme. Cette réſolution priſe, elles ne balancérent point à l'éxécuter ; & Vitry conſentit, pourvû qu'on ne nommât point le Duc de Guiſe, d'avertir le Roi, qu'on

le ſacrifioit, & que Madame de Villequier établiſſoit le bonheur d'un autre amant ſur l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elles firent donc écrire un billet d'avis d'une écriture inconnuë. Châteauneuf ſe chargea du ſoin de la gliſſer dans une des poches du Roi, & le fit adroitement le même ſoir qu'il étoit chez la Reine. Il étoit en ces termes.

*On eſt ſurpris que Votre Majeſté ne s'apperçoive pas que Madame de Villequier ſacrifie la paſſion que vous avez pour elle à la ſatisfaction d'un amant caché. L'outrage que l'on vous fait n'eſt ignoré que de vous ſeul. Cet avis eſt ſincére. Votre Majeſté doit en profiter. Les ſoûpirs d'un grand Roi ſont trop précieux pour n'être payés que d'une ingrate indifférence.*

Le Roi trouva cette lettre en ſe deshabillant, & la relut pluſieurs fois dans ſa premiére émotion. Les maniéres de Madame de Villequier, qu'il repaſſa dans ce moment, ne l'éloignérent pas des ſoupçons qu'on lui vouloit donner. La foibleſſe, qui lui avoit fait ſupporter ſes froideurs juſques alors, voulut encore la deffen-

deffendre ; mais les réflexions lui ouvrirent les yeux. Il jugea bien qu'on ne ſe ſeroit pas hazardé à lui donner des avis mal-fondés ; & la colére commençant un combat avec l'amour, il ne fut terminé que par de violens reſſentimens.

Il fit mille reproches à Madame de Villequier le lendemain. Elle prit peu de ſoin de l'adoucir dans le chagrin où elle étoit. Le Roi s'en irrita davantage, & ſentit un grand acheminement à ceſſer d'en être amoureux.

Pendant que le Roi en venoit à ce point, Villequier ſe voyoit emporté à d'étranges fureurs. Le billet de chiffres ſe trouva ſous ſes pas dans l'appartement de ſa femme. Il ne comprit que la malheureuſe inſcription : mais moins la choſe étoit intelligible, & plus il la jugea criminelle. Il en tira toutes les conſéquences, qu'un eſprit ingénieux ſe pouvoit imaginer ; il s'appliqua à chercher parmi toutes les perſonnes de la Cour, qui paſſoient pour avoir quelque génie, un interpréte de ce qu'il ne pouvoit comprendre ; & n'en trouvant point qui lui pût donner cette ſatisfaction, il ſouhaita mille fois Mr. de Guiſe, qu'il en croyoit ſeul capable : il eût été bien

avan-

avantageux à Madame de Villequier que ſon adreſſe l'eût tirée de ce dangereux pas.

Les amis de Villequier tâchérent inutilement de remettre ſon eſprit, en parlant en faveur de ſa femme. Il ne les vouloit point écouter, & ne médita plus qu'une vengeance cruelle.

Quelque peu d'éclat que les choſes faſſent entre des perſonnes conſidérables, elles ne ſçauroient être ignorées. Vitry & Château-neuf furent inſtruites de la lettre que le Roi avoit trouvée, & du billet qui avoit déſeſpéré Villequier : mais ce n'étoit pas aſſez pour les ſatisfaire, & il falloit des extrémités qu'elles ne virent que trop promtement.

Villequier, n'ayant pû avoir d'éclairciſſement du billet des chifres indéchifrables, ne tira que des redoublemens de jalouſie de cette impuiſſance. Il ſe figura, que ces caractéres inconnus cachoient des projets pleins d'horreur, où ſa vie étoit intéreſſée ; que ſa femme étoit de concert avec quelqu'un, pour le faire périr ; & il ſe fit une impreſſion ſi forte de cette idée, que, ſans rien

rien examiner davantage, il courut à l'appartement de Madame de Villequier, pour l'obliger par la violence, ſi elle ne vouloit pas obéir, à lui expliquer le billet qu'elle n'entendoit pas mieux que lui. Une indiſpoſition l'obligeant à garder le lit, ſa porte étoit fermée. Il y frappa bruſquement. On fut quelque tems ſans ouvrir, quoiqu'il réitérat ſes coups. Sa colére en augmenta. On ouvrit enfin : il entra, & trouva Madame de Villequier effrayée, qui lui reprocha le peu de conſidération qu'il avoit pour ſa ſanté. Il ne répondit que par des injures, enfonça d'abord un cabinet où il crut qu'elle pouvoit cacher des papiers ; & ne trouvant que quelques billets de parens ou de femmes, il alloit ceſſer ſa perquiſition, lorſqu'il apperçût une Lettre fraichement écrite de la main de Madame de Villequier, qui n'étoit point encore fermée. Quand le ſort auroit pris plaiſir à favoriſer Châteauneuf & Vitry, il n'auroit pas mieux réuſſi. Ce malheureux papier, où Villequier trouva la confirmation de tout ce que la jalouſie lui faiſoit craindre, contenoit ces paroles.

*Vivre ſans vous voir, & n'avoir pour conſolation que des objets deſagréables, cela s'appelle languir cruellement. Un réfroidiſſement du Roi, que je n'avois oſé eſpérer, me délivre de ſes importunités. C'eſt un bonheur que je goûterois avec plaiſir, s'il en étoit pour moi où vous n'êtes pas : mais l'abſence eſt un ſupplice que rien ne peut adoucir. Je ſuis préſentement aſſez libre. On ne m'obſerve point. Je ſoupire ſans me contraindre. Rien ne m'occupe que votre ſouvenir, & je voudrois.....*

Cette Lettre n'étoit point achevée ; mais il y en avoit de reſte, pour porter la rage d'un furieux aux derniéres extrémités. Madame de Villequier ſe préparoit aux malheurs, qui devoient ſuivre cette lecture, connoiſſant les emportemens de ſon mari. Il s'en approcha d'une maniére terrible ; & lui montrant les deux billets, voilà des témoins convainquans du commerce qui me deshonore, lui dit-il. Toutes mes bontés ſont payées par une ſi noire ingratitude, & j'ai la douleur de voir, non-ſeulement que vous avez abuſé de mes juſtes défian-

fiances, mais que vous avez trompé un grand Prince, qui entroit généreuſement dans mes intérêts. Il n'eſt plus tems de feindre. Il faut périr préſentement, ou m'expliquer ce billet criminel, & déclarer le nom de l'amant favoriſé.

Pendant que Villequier parloit de cette ſorte, ſa femme l'écoutoit dans un trouble extraordinaire. Le billet de chifres, qu'elle ne connoiſſoit pas, lui fit voir que l'artifice avoit commencé ſon malheur; & elle ſe faiſoit une conſolation dans ſes allarmes de ce que bien loin de ſoupçonner Monſieur de Guiſe, on le regardoit comme un appui. Se voyant ſans ſecours, elle convint d'une choſe qu'elle ne pouvoit deſavouer. Elle confeſſa, que le billet que ſon mari avoit ſurpris, étoit d'elle, & proteſta en même tems qu'elle n'avoit aucune part à celui des chifres. Mais Villequier étoit trop prévenu pour la croire. Il la preſſa avec une cruelle violence de déclarer le nom de l'amant. Elle réſiſta courageuſement; & il eut beau la menacer d'une mort qu'elle demandoit à ſa colére comme une grace, le moment n'en étoit point encore arrivé. Villequier, voyant qu'il preſſoit inutilement, for-

ſortit avec une fureur qui ne promettoit que de cruelles ſuites.

Tout ce vacarme fut publié par les domeſtiques de Villequier. Les deux rivales en triomphérent. Le Roi s'en informa à Villequier. Lui-même, ne gardant plus de meſures, lui montra ſans rien ménager la Lettre qu'il avoit ſurpriſe, & le billet de chiffres inconnus. Cette vûe acheva d'effacer tout ce qui pouvoit reſter dans le cœur du Roi des premiers ſentimens que Madame de Villequier lui avoit inſpirés. Il ſe voyoit marqué dans ſa Lettre d'une maniére mépriſante; & la haine prenant la place de l'amour, il ne prit aucun ſoin pour adoucir un mari dont la rage ne méditoit que des cruautés. Il l'exhorta moins au pardon qu'à la vengeance.

Trois jours après cet éclat, les femmes de Madame de Villequier entrant dans ſa chambre à l'heure qu'elles avoient accoutumé d'y aller, elles la trouvérent poignardée & privée de vie. Ce ſpectacle touchant d'une des plus belles femmes du monde, noyée dans ſon ſang, & maſſacrée dans un âge où l'on peut dire qu'elle commençoit à vivre, leur fit jetter des cris d'horreur & de déſeſpoir.

Tou-

Toute la Cour accourut dans ce lieu, que le ſang rendoit effroyable ; & les deux impitoyables ennemies de Madame de Villequier jouïrent du plaiſir de s'aſſurer par leurs propres regards d'une vérité dont elles doutoient encore.

Le peu de ſoin que l'on prit de chercher l'auteur de cet épouvantable meurtre, la modération avec laquelle Villequier le ſupporta, & le ſilence que le Roi obſerva là-deſſus, ne ſervirent qu'à le mieux faire connoître.

Il n'y eut perſonne, qui ne donnat des larmes à la funeſte deſtinée de Madame de Villequier. Si ſa beauté lui avoit fait des envieuſes, ſa douceur lui avoit acquis de véritables amis. Les Reines la plaignirent extrêmement ; mais ſes rivales ſatisfaites ne ſongérent plus qu'à regagner des cœurs qu'elles ne croyoient qu'égarés.

On parla bien différemment des ſujets de la mort de Madame de Villequier. Chacun ſe mêla d'y donner des prétextes ; & comme il eſt ordinaire d'augmenter les choſes qui ne ſont pas bien connues, les perſonnes du caractére de Vitry & de Château-neuf, ennemies de ſa réputation, publiérent que ſon mari avoit

avoit des Lettres par leſquelles il avoit vû une conſpiration arrêtée contre ſa vie. On imputa même à la mémoire de Madame de Villequier des commerces où elle n'avoit jamais ſongé, & cela d'une maniére ſi poſitive que les Hiſtoriens en ont parlé.

Cette nouvelle courut par tout le monde en peu de tems. La renommée la publia comme une action inouïe, & digne d'une éternelle horreur, & l'eut bien-tôt portée du Château de Poitiers à l'armée.

Que les véritables Amans ſe repréſentent de quelle maniére le Duc de Guiſe la reçut, & que toutes les ames tendres ſe faſſent une application de cette Avanture, pour bien comprendre la douleur où il fut réduit par un accident ſi funeſte.

*Fin du neuviéme Volume.*

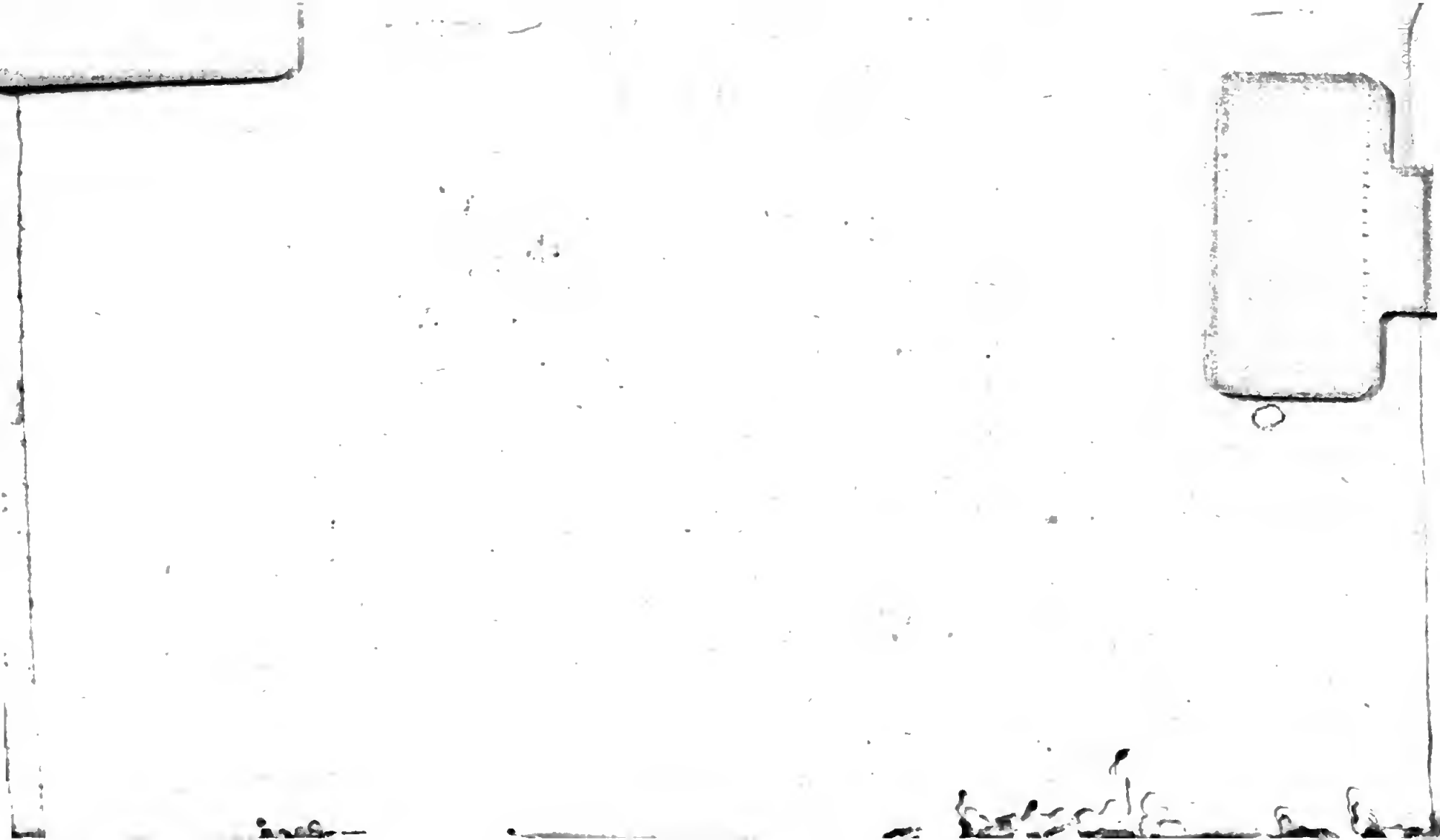
TABLE

# TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

NEUVIE'ME VOLUME.

*LA Princeſſe de Portien.*

*Les Amours de Henri IV. Roi de France.*

*Madame de Villequier, Hiſtoire Tragique.*